LE CŒUR ET LE SANG

DERNIÈRE PARTIE (1)

XIII. — LA BÉNÉDICTION DES TOITS.

Nous restâmes encore le lendemain à l'Écot, sur la prière d'Étienne et de Josette Gallice, pour assister à la bénédiction des maisons.

C'est la coutume de Savoie. Un jour du mois d'août ou du mois de septembre, selon les caprices du soleil, le curé de la paroisse monte de la vallée, en aube et en surplis, suivi de ses clercs et accompagné par la population, pour bénir les chalets éparpillés dans la montagne. Là, il trouve un nouveau cortège. Car les bergers, convoqués, sont descendus avec les troupeaux. En sorte que les bêtes prennent part à la cérémonie en plein vent. Les vaches, ayant toutes au cou leurs sonnailles, mènent un grand tintamarre, comme les petits servants à l'Élévation. Les chefs de famille présentent à l'officiant, au seuil de leur demeure, le pain et le sel, et l'officiant, après avoir tracé le signe de la croix, asperge d'eau bénite le seuil et les poutres. Son geste de consécration s'étend jusqu'aux toits couverts de chaume ou de plaques de schiste. Mais les pâtres comptent bien qu'elle s'étend plus loin encore, jusqu'à leurs troupeaux pressés, vaches, brebis et chèvres, qu'ils maintiennent tant bien que mal dans le voisinage et qu'ils n'ont pas amenés pour en faire de simples figurants. Pendant la Révolution, les paysans de l'une ou l'autre province de France, qui se contentaient fort bien

Copyright by Henry Bordeaux, 1925.

(1) Voyez la *Revue* des 1er janvier, 15 janvier et 1er février.

pour eux-mêmes des prêtres assermentés, s'en allaient de nuit, au péril de leur vie, chercher dans leur cachette les prêtres qui avaient refusé le serment, pour les amener sur leurs champs et les inviter à bénir les moissons futures. Pour la terre, il leur fallait de véritables et authentiques représentants de Dieu, car la terre est sacrée.

De la terrasse de la maison Gallice qui surplombe le cours de l'Arc, nous vîmes de loin venir la procession de Bonneval, sur le sentier. Elle avait pris la rive gauche où la voie est meilleure. Elle franchit le petit pont jeté sur l'eau verte du torrent qui bouillonne, gravit les dalles taillées, s'arrêta quelques instants, — la durée d'un Pater et d'un Ave, — devant le petit oratoire de Notre-Dame de la Merci, s'engouffra dans la ruelle étroite du hameau de l'Écot pour s'épanouir, à la sortie, autour de la chapelle. Cette chapelle, très ancienne, est bâtie sur le roc; son abside romane n'est pas sans art et renferme une statue de saint Sébastien blessé, due au ciseau de l'un de ces Clapier, sculpteurs et peintres décorateurs de toutes les églises de la Haute-Maurienne, de Lanslebourg à Bessans et Bonneval, primitifs en retard aux expressions naïves et figées.

Nous nous joignîmes à l'assistance qui se pressait autour de nous pour entendre la messe, ou du moins pour en recueillir quelque parcelle, et l'assistance était elle-même encerclée par le bétail parqué dans les prés, rares à cet endroit, et les éboulis entre le torrent et la pente. Ce spectacle se déroulait dans le soleil du matin, déjà chaud malgré l'automne menaçant, et dans tout l'éclat de cet automne qui rend la montagne pareille à un jardin multicolore à cause des teintes rouges des airelles, dorées des fougères, mauves et violettes des rochers et des moraines. Au-dessus de nous les glaciers de la Lévanna semblaient suspendus dans l'azur. Après l'office, le prêtre s'avança sur le seuil de la petite chapelle et leva en l'air l'ostensoir, au-dessus de la foule agenouillée, au-dessus de la masse grouillante des animaux. Sa bénédiction s'élargit jusqu'à la barrière des monts géants qui fermaient le val. Puis, ayant quitté les ornements sacerdotaux, ne gardant que le surplis et l'aube sur sa soutane, il visita successivement chacun des feux de l'Écot.

Autrefois, l'Écot en comptait douze ou quinze. Mais après la guerre, cinq seulement y brûlent encore. Cinq familles assez

solides pour y supporter la rigueur des saisons. Quand l'officiant arriva devant la maison Gallice, Étienne Béard, qui avait préparé selon l'usage le sel et le pain, les passa de force à Michel :

— A toi, Michel, de les offrir. C'est la maison de ton père.

Le jeune homme dut s'exécuter, devant les habitants du village qui, sauf les plus jeunes, le reconnaissaient. Publiquement, il était réhabilité et remis à sa place par son beau-frère qui, membre du Conseil municipal, était presque un personnage dans la commune, par le curé qui, jadis, l'avait poussé au séminaire et qui, après avoir aspergé la porte et le toit, lui adressa quelques paroles de bienvenue devant tout le monde, et enfin par les uns, par les autres, par tous, car chacun tenait à honneur de suivre le mouvement.

La cérémonie terminée, le prêtre s'installa au soleil, dans le voisinage d'une eau courante qui descendait à l'Arc, pour manger et boire, étant venu de Bonneval par la chaleur commençante du jour. Le cortège tout entier l'imita. Je vins m'asseoir à côté de lui. Autour de nous, c'était cette rumeur lointaine qu'on entend dans la haute montagne, bruit du torrent et des cascades, clochettes des troupeaux, et palpitation de la nature dans la lumière. Il me sembla que Jésus avait dû connaître des heures pareilles sur les pentes du Mont-Thabor, au-dessus du lac de Tibériade.

J'aime à causer avec les curés de village. Les curés, les juges de paix, quelques vieux paysans, voilà de bons interprètes de la vie pratique, et tout pesants d'expérience comme ces chars qui rapportent la moisson. Celui-ci pouvait avoir cinquante ans. Néanmoins, il avait fait la guerre. Sa parole était brève et sa mine insensible, avec un grand nez qui reniflait le vent. Il menait ses paroissiens avec une vigueur qui recouvrait la plus ardente charité. Je le savais, pour avoir fréquenté l'abbé Sauvère autrefois, du temps de mes randonnées dans les Alpes avec Thomas Gallice.

— Monsieur le curé, lui demandai-je, pourquoi n'allez-vous pas aussi bénir le Mollard ?

Le Mollard est un groupe de quelques maisons, un peu plus haut encore que l'Écot, sur le sentier qui mène en Italie. Nous pouvions le voir, des pierres qui nous servaient de sièges, qui riait au-dessus de nous.

— Parce que, me fut-il répondu; le Mollard est abandonné. Il n'y a plus personne. Il était jadis à l'extrémité de ma paroisse. Le dernier hameau, maintenant, c'est l'Écot. Et l'Écot se dépeuple.

Je repris ma question sous une autre forme :

— Pourquoi s'en va-t-on ?

L'abbé Sauvère, ayant achevé son frugal repas, composé d'œufs durs, de fromage et de pain, se leva et me proposa de monter avec lui jusqu'à ce Mollard qui m'intéressait. Nous emmenâmes avec nous Michel Gallice. De près, le hameau désert portait en effet les traces de la mort : les murs se lézardaient, les poutraisons des toitures fléchissaient, les plaques d'ardoise glissaient, les fenêtres se descellaient et les portes mêmes, vermoulues, avaient cédé à la pression des neiges. Sans nous lasser, nous fouillâmes toutes ces demeures, comme on s'arrête, au cimetière, devant les tombes délaissées. La plupart étaient nues à l'intérieur. L'une ou l'autre recélait encore quelque débris de mobilier, table boîteuse, chaise dépaillée, restes de vaisselle ébréchée, et même un crucifix de bois oublié avec une branche desséchée de buis bénit fixée en panache dans un des bras. Le buis tomba en poussière quand je voulus le cueillir.

— Pourquoi s'en va-t-on ? répétai-je. Le site est plaisant : l'Arc au-dessous, la vallée qui s'ouvre et, sur nous, les glaciers suspendus. Il y a là-bas de belles prairies pour les troupeaux.

— Oui, m'approuva Michel Gallice, on ne serait pas mal ici.

Et je constatai qu'il avait repéré la seule maison à peu près intacte, construite en belles pierres de taille. La pensée de créer un foyer le travaillait-elle enfin, maintenant qu'il était redevenu un homme libre ?

— Pourquoi l'on s'en va ? me répliqua enfin le curé, en me prenant le bras, et je me sentis menacé, tant son étreinte était rude et son nez acéré et frémissant. Mais parce que le paysan n'aime plus la campagne. Le travail en plein air, la dépendance du temps qui oblige à interroger le ciel, l'union avec la terre qui réclame beaucoup de sueur, mais qui est maternelle en somme, et qui paye tout de même ses fidèles serviteurs, et surtout qui repose le cœur, la cervelle, les yeux, tout ce qui chez l'homme a le plus besoin de paix et en cherche le moins, c'est

la vie normale, saine, monotone, heureuse. Eh bien ! personne n'en veut plus.

— Personne n'en veut plus?

— Oh ! pas dans cette vallée de l'Arc, bien sûr, qui est restée honnête, laborieuse, rude et religieuse, ou du moins pas encore, bien que, vous le voyez sur place, l'exode ait commencé. Mais ailleurs, dans la vallée des Arves par exemple, où je fus vicaire, et dans combien d'autres ! Dans chaque village, vous trouverez des maisons vides. La ville. Chacun veut la ville, pour s'y gâter sans profit. Car les hommes, voyez-vous, monsieur, sont comme les pommes qui pourrissent quand on les entasse.

— Chacun veut la ville, pourquoi? savez-vous pourquoi, monsieur le curé?

— Certainement je le sais. Le goût des villes, ça les prend comme la teigne, par toute la tête. Souvent le mal commence au service militaire. Pourquoi ne pas le faire dans des camps, avec beaucoup d'exercices, en quelques mois? Pourquoi ces casernes dans des quartiers pourris? Quand nos conscrits en reviennent, ils crachent sur leur charrue et, le soir, au lieu d'aspirer à grandes bouffées l'air qui descend de la montagne, ils regrettent le café-chantant. Quant aux filles, il leur faut des gâteaux au lieu de châtaignes, et des chapeaux, entendez-vous, des chapeaux au lieu des bonnets de leurs mères. C'est le progrès !

L'indignation éclatait dans ses yeux, gonflait ses narines comme des voiles.

— Comment les retenir? demandai-je.

— Ah ! voilà. Les institutions et les impôts sur les successions sont pour une part dans leur fuite. Avec nos lois, il n'y a plus de foyers durables. C'est l'instabilité organisée, quand la sécurité était le plus grand attrait de la vie rurale. A chaque mort, on liquide. Quel héritage résisterait à tant d'assauts? Et pourquoi améliorer le domaine, quand on n'est plus certain de le conserver dans la famille et qu'on ne peut plus compter sur le temps? L'héritier même à qui le père laisse le quart, avec quelles ressources garderait-il les immeubles? Tandis que ses frères, travaillant au dehors, économisaient leurs salaires, il maintenait la terre, lui, et soignait les vieux sans compensation. Il s'est usé pour les autres qui n'en tiennent aucun compte

et qui se hâtent de réclamer leur part. La liberté du testament groupait la famille autour d'un chef indéfiniment renouvelé. Le partage forcé émiette la terre, sans profit pour personne, et retient tous les enfants prisonniers. Chacun gaspille ses meilleures années à gratter un lopin grand comme un mouchoir de poche, sa part d'héritage, jusqu'au jour où, de déception en déception, il le réalise à vil prix et gagne la ville. Ces lopins juxtaposés, c'était la continuité de la famille assurée sur le même domaine.

Ces critiques de nos mœurs me sont familières. Tant de procès en partage m'en ont démontré la justesse. Mais il me plaît de leur imposer le contrôle d'une expérience nouvelle.

— Michel, as-tu choisi ta maison?

Le jeune homme palpait les murs épais, qui avaient résisté à l'abandon injuste des hommes.

— Au Mollard, reprit l'abbé Sauvère, il ne restait plus à la fin qu'un vieux ménage dont les enfants avaient émigré à Paris. L'homme était un ivrogne, et la femme une sainte. Quand il tomba malade pour mourir, elle le sut et m'avertit. Dans son lit, tout perclus, il me nargua. « Est-ce pas dommage, monsieur le curé, me cria-t-il, de s'en aller une année où, dans la plaine, le vin est bon et à bas prix? » Pendant que je l'administrais, il avisa une bouteille qui était à sa portée et se mit à boire. Je crus que c'était une drogue : c'était du vin blanc. Et il passa en buvant. Peu après, ce fut le tour de la femme. Elle se confessa, communia. C'était au mois d'août, le temps des mouches qui sont pénibles à la campagne. Comme je revenais de Bonneval, le soir, et lui demandai : « Eh bien, Péronne, il n'y a plus rien qui vous inquiète? » elle me répondit tranquillement : « Monsieur le curé, il n'y a plus que les mouches. » Elle décédée, le hameau est entré dans le silence. Lui aussi, il est mort. Voyez.

J'objectai :

— Mais il peut revivre. Ces pierres tiennent encore bon.

— Non, monsieur l'avocat, ce n'est pas à croire. Et puissions-nous garder tout notre monde dans les villages du bas, à Bonneval, à Bessans, à Lanslevillard, bien qu'ils soient moins menacés que ceux de tant d'autres vallées!

— Pourquoi le sont-ils moins?

— Oh! tout simplement parce qu'ils ont gardé la foi de leurs pères. Il n'y a pas d'autre raison, et c'est en vain qu'on la cher-

cherait ailleurs. L'exode des campagnes et la dépopulation sont la rigoureuse conséquence de la décadence religieuse. La société des âmes nous ouvre, à nous autres prêtres, bien des perspectives sur la vie sociale. Or, nous pouvons suivre, parallèlement au développement de l'athéisme, la progression de deux sentiments qui tueront la famille et la terre, c'est-à-dire l'armature d'un peuple : l'ennui et l'égoïsme.

— L'égoïsme, monsieur le curé, je vous comprends. Mais l'ennui?

— C'est le plus grand danger à la campagne. Hors les gros travaux, comment s'y distraire? La ville offre ses lumières, ses cafés et ses cinémas. Chez nous, quand la nuit tombe à quatre heures; durant les longues saisons de neige, que devenir? L'église, seule, avait su voir le péril et y parer. Elle y parait par le moyen de ses cérémonies, de ses fêtes, de ses prières en commun, par la représentation des mystères, — il y avait à Lanslevillard et à Bessans des salles de spectacles et tout l'hiver la paroisse entière y travaillait, brodant les costumes, peignant les toiles de fond, apprenant les rôles, chantant les cantiques, — enfin par le sens de la vie intérieure qu'elle seule, dans les milieux paysans, a jamais su répandre. Vous venez de me voir bénir les toits et les animaux, et jusqu'aux montagnes. Toute la vie rurale en est transformée.

Frappé de ses arguments, je ne pus me tenir de conclure :

— Ah! monsieur le curé, comme vous vous accorderiez avec l'un de mes maîtres les plus chers, Fustel de Coulanges! L'auteur de *la Cité antique* nous montre les Grecs et les Romains honorant le foyer en y élevant un autel aux dieux lares, peuplant les campagnes des nymphes attachées aux sources et aux arbres. L'Église, qui sanctifie les pierres de la maison, le travail des champs, la paix du jour et celle du cœur, a sauvé la poésie de la terre.

Cependant Michel, qui n'avait point mêlé sa voix aux nôtres, comme nous nous préparions à quitter le Mollard désert et à reprendre le chemin de l'Écot, arrêta par la manche l'abbé Sauvère :

— Monsieur le curé, si vous bénissiez encore ce toit?

Un peu étonné, l'homme de Dieu s'informa :

— Pourquoi le bénir? Il n'est pas habité.

— Il le sera peut-être, un jour ou l'autre, on ne sait pas.

Et le jeune homme sourit. Je ne me souvenais pas de l'avoir vu sourire. Il en était rajeuni. Il ne portait plus que vingt ans. Vingt ans, et tous les espoirs, et l'amour.

Le prêtre se prêta à son caprice et sanctifia la maison vide. Lui aussi, prévoyant l'avenir, se réjouit. Redevenu un homme comme nous après le court office, il ajouta ce renseignement :

— La maison est à François Ferley, qui en a une autre à Bonneval où il s'est installé. Vous l'aurez, Michel Gallice, pour une bouchée de pain. A quand le mariage ?

Cette fois, Michel détourna la tête, pas assez vite pour nous cacher sa rougeur.

XIV. — LE SECRET DE MICHEL GALLICE

Les plus petits n'étaient pas éveillés quand nous partîmes de bon matin, Michel Gallice et moi, pour Cérésole Reale en Italie par ce col du Carro qu'il avait tant de fois traversé avant et après le meurtre. Mais Étienne Béard et l'aîné, Thomas, — j'allais dire son fils aîné, — nous accompagnèrent un bout de chemin jusqu'à ce hameau abandonné du Mollard qui revivrait peut-être un jour. Par un de ces retours imprévus que la vie imagine, l'enfant s'était pris d'une affection soudaine pour le frère de sa mère, lui trouvant sans doute cette jeunesse et cette fraîcheur qui plaisent chez des parents. Nous eûmes toutes les peines du monde à le renvoyer : il aurait voulu nous suivre à travers la montagne. Quant à Étienne, il dit gravement à son beau-frère :

— C'est convenu. Quand tu reviendras, tu prendras ta place à la maison.

— Non, pas à la maison de l'Écot. Elle est à toi. Mais peut-être dans une autre.

— Dans une autre?

— Oui, une voisine.

— A ton idée.

Notre caravane ainsi réduite, nous remontâmes le cours de l'Arc dont la source était proche avant d'aborder le col.

Michel marchait devant moi sur le sentier qui peu à peu se perdait. Nous n'échangions plus aucune parole. Lui devait ranimer ses souvenirs en posant ses pieds sur les empreintes d'autrefois, ou peut-être suivait-il son rêve. L'ascension fut

longue et même, sur la fin, assez pénible. Cependant nous franchîmes la passe avant de sortir les provisions des sacs. Nous nous installâmes pour déjeuner au-dessus du glacier, sur le versant italien, en plein soleil. Mais le soleil, à ces altitudes, n'est jamais que bienfaisant. Une bouteille de vin blanc de Pontamafrey, donnée par Étienne Béard, poussa dans l'estomac le pain, le jambon et le fromage. Comme je bourrais une pipe avant de repartir, Michel consulta le soleil :

— Nous arriverons tard, monsieur l'avocat. De ce train-là il faut près de cinq heures pour la descente. Parce que le glacier a des crevasses. J'ai emporté une corde.

— Eh bien! nous ne sommes pas pressés. Tout à l'heure nous nous corderons. Et nous débarquerons à Cérésole à la nuit tombante. L'hôtel Bellagarda doit rester ouvert jusqu'au premier octobre. Je ne marche tout de même pas comme toi, mon garçon.

En effet, il était de l'école de Chavert et grimpait à la façon des chamois. Mon calme parut le décontenancer.

— Voyons, repris-je pour l'amadouer, nous ne ferons pas ce soir même notre visite.

— Il faut d'abord savoir, murmura-t-il, si *elles* sont encore là.

— C'est juste, Michel : mais dans un village tout le monde se connaît.

Il ne songeait qu'à son pèlerinage. Au bout de quelques instants, il reprit :

— Je vous indiquerai leur maison. C'est tout en haut, presque sur le sentier. Alors, demain matin, vous leur porterez la somme. Vous leur expliquerez.

— Eh bien, mais, et toi, Michel? Tu ne veux donc pas les voir.

— Ça n'est pas nécessaire.

N'étais-je pas son ambassadeur? La mère et la sœur de la victime ne désiraient point sans doute se retrouver en présence du meurtrier. Pourquoi, alors, celui-ci était-il venu? Pour me servir de guide seulement? Et la maison du Mollard, son projet était-il donc d'y fonder un foyer à lui tout seul? Je crus surprendre une arrière-pensée que je cherchai à élucider sans retard :

— Écoute, Michel, tu ne m'as pas tout dit. Pour que je

sache leur parler, il faut que je sois informé de tout. Nous en étions restés, à Lovitel, avant le jugement dans la grange, quand tu m'as confié ta cause, à la monstrueuse proposition que t'a faite Milio Missa, la veille de sa mort.

— Oui, acquiesca le jeune homme.

Et il détourna la tête comme s'il avait honte à distance, après dix ans, de ce qu'il avait entendu de la bouche qu'il avait à jamais fermée. Il ne me redirait, ni à moi ni à personne, l'insultant propos qu'il m'avait révélé sous le coup de son indignation contre la ténébreuse intrigue ourdie par Maliveau et dont le poison lui avait peut-être versé le conseil de sang. Quand Milio Missa était sorti à minuit de chez la Carlotta qu'il devait épouser le lendemain, Michel Gallice l'avait retenu dans l'ombre par le bras et l'avait prévenu qu'il lui interdisait ce mariage sous peine de mort. L'autre, pris à l'improviste, avait ricané et familièrement, avec des inflexions câlines dans la voix, en bon joueur d'accordéon, il lui avait répondu : — « Écoute, je t'ai pris ta sœur. Eh bien! prends la mienne : nous serons quittes. Elle est saoule de toi. Viens avec moi : je t'ouvrirai sa chambre... » Telle avait été l'infâme invitation de l'Italien qui, le lendemain matin, selon l'avertissement donné, était tué d'une balle au bord de la maison de Carlotta Monti. Et voici que je me demandais si le châtiment n'était pas la punition de cette injure plutôt encore que l'œuvre de justice exercée par le frère de Josette, par le chef de la famille Gallice.

— Tout de même, formulai-je, c'était une fameuse canaille, ce Milio Missa. On aurait, en cour d'assises, répété son offre, que c'était l'acquittement certain.

— On ne l'aurait pas répétée, déclara mon compagnon en me fixant dans les yeux, et vous m'avez promis le silence.

Comme ce silence lui tenait au cœur! Après le meurtre, je le savais, Michel était retourné à l'Écot, peut-être jusqu'en Italie : pourquoi? Je lui posai la question :

— Oui, confessa-t-il, j'ai passé le col de nuit, avec la lune. Je ne sais pas comment je m'en suis tiré. Le matin, au petit jour, j'ai frappé à la fenêtre.

— A quelle fenêtre?

— Celle de Bianca.

Pour la première fois, il prononçait ce nom que j'attendais. Enfin! Il continua :

— Elle a ouvert. En me reconnaissant, elle s'est rejetée en arrière. Je l'ai appelée doucement. Elle est revenue. Elle m'a dit : « Va-t'en. » J'ai dit : « Bianca, je m'en vais à la justice. » Alors elle m'a dit : « Attends. » Elle est allée ouvrir la porte, elle a inspecté le chemin : personne n'y passait. C'est loin des autres habitations. Vous verrez. Elle m'a fait entrer : « Ma mère est à la messe, qu'elle m'a dit. Il faut partir. — Non, Bianca, je vais me dénoncer. » Alors elle a marché sur moi. J'ai cru qu'elle voulait me frapper. C'était son droit : « Est-ce que nous t'avons dénoncé, ma mère et moi? Quand le juge nous a interrogées, nous avons répondu que nous ne savions rien. » Et puis, elle s'est tournée vers une petite madone qui était sur une planche : « Jure-moi, qu'elle m'a dit, sur *elle*, que tu auras la bouche cousue, comme nous? » J'ai juré. Je ne pouvais pas faire autrement.

— Et tu es parti ?

— Et je suis parti.

Son secret, cette fois, m'est confié tout entier, et c'est, je m'en doutais, un secret d'amour. Renan a écrit dans ses *Souvenirs de jeunesse* que l'amour en Bretagne est une volupté intérieure qui use et tue. L'amour, pour l'ancien séminariste devenu chasseur de chamois, a été cette volupté intérieure. Il s'en est chaque jour nourri. Depuis dix ans, il le dévore. Mais, au lieu d'en mourir, il a tué pour lui, et pour lui il rachète.

Dans *le Cid*, le justicier immole sa passion à sa race. Mon petit Cid de Bonneval a mêlé à l'injure faite à sa famille l'injure faite à son amour, mais sa Chimène n'en a rien su et n'en saura rien. A moins que...

Cette Bianca inconnue l'a sauvé. Après le meurtre, elle n'a pas donné le nom du coupable, quand elle le connaissait. Elle a eu la présence d'esprit et le courage de se taire et, bien plus, elle a obtenu la complicité maternelle. Quel combat a dû se livrer dans ce cœur de jeune fille! Les deux femmes, avait constaté Michel à son premier voyage en Italie, se signaient avant et après les repas, devant les oratoires et les croix des carrefours. Elles étaient sans nul doute pieuses et scrupuleuses. Milio représentait à leurs yeux le nom, l'autorité, l'avenir. Elles s'étaient sacrifiées pour lui. Le devoir leur imposait de le défendre, de poursuivre l'assassin. Et cependant, elles ont renoncé à toute vengeance. L'amour a été le plus fort. Le misé-

rable amant de la Carlotta l'avait bien pressenti, avec cette sûreté des séducteurs professionnels, quand il voulait spéculer sur la tendresse cachée de sa sœur pour fléchir son ennemi et payer la rançon de Josette Gallice. J'étais en présence de ce prodige : un double amour qui ne s'était jamais déclaré et qui avait foudroyé deux vies, mais à la façon dont la foudre tombe dans nos montagnes où elle se brise elle-même contre le rocher qu'elle fend. Michel portait encore la marque de feu. De l'autre côté de la Lévanna, Bianca demeurait-elle stigmatisée elle aussi ? Nous le saurions bientôt.

Je me levai et donnai le signal du départ. Michel me passa sa corde autour du corps et prit la tête de notre petite caravane. Sur notre droite, la masse blanche de la Lévanna aux quatre cimes nous dominait. Nous abordâmes le glacier d'où l'on descend en pente raide sur le val d'Orco. Mais ce spectacle, pourtant magnifique et toujours nouveau, ne me passionnait pas, bien que je n'aie jamais pénétré en Italie par ces portes de la montagne sans une joie de conquérant. Le drame passionnel qui, depuis dix ans, attendait son dénouement me prenait tout entier. Dans *le Cid*, notre vieux poète ne laisse-t-il pas entrevoir assez effrontément le mariage de Chimène et de Rodrigue ? Les paysans de nos Alpes auraient-ils plus de délicatesse et d'honneur que les Castillans ? La rêverie sur le seuil de la maison déserte, au Mollard, ne m'autorisait-elle pas à un autre espoir ? Pour tâter Michel, je fis tout haut cette réflexion :

— Après tout, *elles* n'ont pas dû le regretter beaucoup, cet affreux gredin.

Il ralentit sa marche et la corde se détendit :

— C'était leur fils et leur frère, me répondit-il.

Nous recommençâmes d'avancer en silence. Bah ! son inquiétude n'était-elle pas déraisonnable ? Ces dix ans écoulés, avec la guerre par surcroît, avaient dû tout bouleverser, tout balayer. Bianca s'était sans doute mariée. Elle aurait même eu le temps, avec l'aide de la guerre, de devenir veuve. Nous ne trouverions personne à Cérésole. Que reste-t-il de nos amours après dix ans ? Mais, après dix ans, Michel avait-il changé ? Pauvre Michel : ne courait-il pas à une désillusion ? Sa volonté et sa passion, tendues vers un but unique, le portaient à cette recherche du passé, qui vraisemblablement n'aboutirait pas.

Cérésole Reale est un long village en pente, moins haut que Bonneval, assez plaisant, malgré le voisinage des glaces, entouré d'alpages, de bois de pins et d'eaux bondissantes. Une source ferrugineuse et un climat salubre en ont fait une station d'été, avec de bons hôtels simples. Mais nous n'y venions pas en touristes. Je m'attendais, à la descente, à la désignation de la maison Missa par mon taciturne compagnon. Celui-ci était si absorbé qu'il garda pour lui le travail de ses yeux. Il était remué jusqu'au fond de l'être par ce pèlerinage. La nuit venait et confondait les plans. Elle le gênait peut-être dans ses recherches.

A l'hôtel Bellagarda, tandis que je m'installais, il sortit :

— Tu vas te renseigner? lui demandai-je. Reviens pour le dîner.

Au dîner, il s'assit en face de moi et, comme il ne semblait nullement pressé de m'apporter le résultat de son enquête, je dus le questionner :

— As-tu trouvé à qui parler ?

— Je n'ai parlé à personne.

— Alors, tu ne sais rien?

Il attendit pour me répondre, comme s'il écoutait des voix :

— *Elles* sont toujours là, finit-il par me dire.

— Ah! tu as retrouvé leur maison? Tu les as vues?

— A travers les vitres. C'était mal éclairé. Deux ombres. L'une était assise. L'autre allait et venait.

— Deux ombres. Ce n'étaient peut-être pas elles. Le chalet a pu changer de propriétaire. Qu'en sais-tu?

— Je sais.

Il avait dit : *je sais*, avec l'autorité que montrait Chavert le garde-chef à Lovitel, quand il avait relevé la voie de quelque chamois. Je ne pouvais que m'incliner : les recherches n'avaient pas été longues et n'auraient donné l'éveil à personne. Les dix années révolues commençaient de s'abolir.

— Bien, Michel. Demain matin tu me conduiras et tu m'attendras à quelque distance, puisque tu ne veux pas m'accompagner.

XV. — BIANCA

— C'est là, me dit Michel en me désignant un chalet isolé, proche le chemin qui descend du col.

Nous avions passé, la veille, dans son voisinage immédiat, mais il ne me l'avait pas montré, désireux sans doute de garder pour lui seul l'émotion du retour.

— La tire-lire est lourde et la liasse de billets épaisse. Tu as mis de côté beaucoup d'argent, Michel. C'est le prix du sang et Milio Missa ne valait pas si cher.

Mais il est rebelle à mes appréciations. Il regarde la petite maison qui m'attend. Je lui recommande de ne pas s'en aller :

— Reste auprès de cette croix. Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

— Oh ! vous n'aurez pas besoin de moi.

— Encore faut-il que je sache où te retrouver. A tout à l'heure, mon petit : je parlerai en ton nom.

— A tout à l'heure, monsieur l'avocat.

Et il me tend la main, sous la contrainte d'un sentiment qu'il désirerait en vain me cacher. Je la lui serre affectueusement. La mission dont il me charge est pour moi sacrée. En me retournant sur le chemin, je le revois immobile, debout à l'ombre de la croix : il m'accompagne du regard, et ses yeux de voyant ne perceront-ils pas les murs pour suivre la scène de l'intérieur?

Me voici devant le chalet qui, je le constate d'un coup d'œil, aurait grand besoin de réparations et sent la misère. Un homme aurait remplacé ces plaques d'ardoise, bouché ces trous sur la façade, consolidé cette poutre branlante de l'avant-toit. Un homme, dans nos vallées, est toujours un peu charpentier et maçon. Bianca n'est sûrement pas mariée. Serait-elle donc demeurée fidèle au souvenir du meurtrier de son frère? Dans tous les cas, le prix du sang sera le bienvenu.

Je frappe à la porte. Personne ne m'appelle. Les deux femmes sont-elles sorties? J'entre à tout hasard. La première pièce, la pièce principale, celle qui sert de cuisine et de salle à manger, m'offre ce spectacle : une poule noire effrayée saute sur le rebord de la fenêtre ouverte, tandis qu'une femme, assise à côté du fourneau, ne daigne même pas me regarder ni remar-

quer ma présence. Je salue et j'aligne quelques mots de bienvenue. Pas de réponse. J'examine plus attentivement mon hôtesse : elle ne doit pas être âgée, cinquante-cinq ou soixante ans, elle est vêtue de noir, décemment, et porte un bonnet sombre, soigneusement noué sous le menton ; elle est bien calée sur le seul fauteuil de la chambre, mais elle paraît absente. Ses yeux vitreux n'ont plus de flamme. Elle les fixe sur moi sans parvenir à leur donner une expression de connaissance. Ils sont comme prolongés par deux rigoles le long du nez, comme si le travail des larmes avait creusé ces canaux. Elle n'est pas assez vieille pour être retombée en enfance. Le malheur a-t-il conduit la mère de Milio Missa jusqu'à la folie? Dans la préparation de mon plan, j'avais songé à me faire d'elle une alliée, à me servir de sa foi religieuse pour la mener au pardon, à l'oubli, à l'acceptation d'une réparation, et peut-être pour l'intéresser à l'avenir de sa fille. Et voici que je ne puis même pas tirer d'elle un simple bonjour. Le meurtre de son fils lui a-t-il détraqué la cervelle, et la responsabilité de Michel Gallice serait-elle plus redoutable que je l'imaginais? Savons-nous les ravages que peuvent occasionner les conséquences de nos fautes ? Cette démente dans une masure branlante, quel cauchemar pour un criminel!

Je ne puis prolonger davantage le tête-à-tête avec cet être inerte dont j'ai tenté vainement de tirer au moins un renseignement sur l'absence et le retour de Bianca. Celle-ci, pourtant, ne doit pas s'être beaucoup éloignée. Elle assure une garde absorbante. Dans quel état la découvrirai-je elle-même? Vieillie, résignée et courbée sous le poids des maux, ou révoltée et aigrie à force d'avoir souffert ? Je me décide à sortir et à l'attendre sur le chemin.

Ma patience sera bientôt récompensée. Je la vois revenir de la fontaine avec deux « ciselins » d'eau suspendus à une perche que supporte l'épaule. Elle est bien mince et fragile pour ces lourds travaux. Elle se tient droite pourtant. Éliézer ne dut pas dévisager Rébecca portant l'amphore avec plus d'attention : il cherchait la fiancée de son maître ; serait-ce une fiancée que je viendrais chercher, moi aussi, pour un autre ? Celle-ci est vêtue pauvrement, mais proprement. Elle a les pieds nus, la cheville étroite, les jambes fines. Les cheveux sont très noirs, la peau est uniformément hâlée. « Blanche comme son nom, blanche

comme la lune », m'avait dit sur le chemin de Bonneval, autrefois, son frère, cette canaille de Milio. Mais cette blancheur a été dévorée par le soleil et par la peine. L'ovale est allongé, un peu trop, comme celui de certaines vierges milanaises dont le modèle est peut-être venu de ces hautes vallées, et les traits seraient un peu flétris sans l'illumination des yeux qui les transfigure. Elle a dû être belle. Elle peut l'être encore, mais seulement dans l'émotion ou le bonheur, car elle a passé l'âge de la première jeunesse où s'exaltent les races méridionales.

Je m'avance à sa rencontre, le chapeau à la main. Parle-t-elle le français, ou devrai-je l'entretenir en italien ? Je sais que, sur ce versant des Alpes, nos paysans de la Maurienne se font aisément comprendre par le moyen d'un patois qui mêle hardiment les deux langues. A tout hasard, je lui demande :

— Mademoiselle Bianca Missa, n'est-ce pas ? C'est bien vous.

Interdite, elle considère sans aménité cet étranger qui lui barre sa porte et qu'elle dérangera pour rentrer chez elle, et même elle montre un peu de crainte. Se souvient-elle qu'après la mort de son frère, son domicile fut ainsi envahi pour des interrogatoires, pour des convocations en justice ? Mais non, cela est si vieux, et puis je ne suis ni un magistrat ni un policier, puisque je m'exprime en français.

— Oui, monsieur, me répond-elle, et tout de suite sur la défensive, elle ajoute : — Que me voulez-vous ?

— Ne désirez-vous pas que nous entrions ?

Elle hésite : à cause de sa mère, ou parce qu'elle se défie de moi ? Notre conversation ne peut se tenir sur ce chemin où l'on passe. Elle se décide à me précéder à l'intérieur où sa présence met pour un instant une lueur de lucidité dans le regard vide de la malade qui, de toute évidence, ne vit que d'elle et par elle. Je lui désigne la pauvre femme :

— Il y a longtemps ?

— Non, monsieur, pas très longtemps. C'est passager. Ma mère va déjà mieux.

Elle défend le foyer et ne permet pas à un intrus de la plaindre. Cette fierté m'obligerait à battre en retraite, si je n'avais mon œuvre à accomplir, et je continue :

— Après le malheur ?

Interloquée en me découvrant au courant des choses, elle se dresse pour m'arrêter dans mon enquête :

— Quel malheur, monsieur ?

— La mort de votre frère.

— Mon frère Emmanuele a été tué sur le Piave. Il avait dix-neuf ans.

Je ne pensais pas à celui-ci, le dernier, le Benjamin fauché dans sa fleur.

— Ah ! dis-je, excusez-moi, je ne savais pas. Votre mère a été bien éprouvée en effet.

Je tâche à l'attirer en lui témoignant de la sympathie, mais, comme ces perdrix qui flairent le chasseur et n'osent se poser sur un champ, elle soupçonne le danger et, me tenant à distance, réclame une explication :

— Pardon, monsieur : qui êtes-vous ?

C'est juste : je me nomme, j'indique ma profession : avocat à Chambéry.

— Chambéry, répète-t-elle subitement intéressée, et sa voix chantante donne aux trois syllabes un rythme musical.

— Vous connaissez, mademoiselle Bianca ?

— Mon printemps s'est passé là, monsieur. Mon père travaillait au chemin de fer. C'est là que j'ai appris le français, à l'école des sœurs. Après son décès, nous sommes revenus ici.

En quelques mots, elle m'a conté l'histoire de ces familles d'émigrants piémontais qui s'en vont chercher fortune en Savoie, sur le port de Marseille, ailleurs encore, et reviennent dans leur vallée natale avec leurs économies. Le moment est favorable pour aborder l'objet de ma mission. Ce rappel de Chambéry l'a visiblement amadouée. Je commence donc en la regardant bien en face :

— Maintenant que vous connaissez qui je suis, écoutez-moi. Je viens de la part de quelqu'un qui vous a fait du mal dans les temps et qui désire le réparer...

Jamais, non jamais je n'eusse imaginé son exclamation. Quel aveu d'amour lui peut être comparable ?

— Alors, dit-elle simplement, il est vivant !

Il est vivant ! Tant d'années, et la guerre les ont séparés. Elle ne savait plus rien de lui. Et voici que, recevant de ses nouvelles sans même que je l'eusse nommé, elle n'a pu retenir ce cri. Par surcroît, elle me livre son secret, et ne s'en aperçoit même pas. Cependant nous sommes, désormais, liés, et je peux lui parler directement :

— Oui, Bianca, il est vivant. Il a vécu dans l'idée de la réparation et du repentir.

Déjà elle se ressaisit et je vois bien qu'elle se raidit contre l'émotion qui la secoue. J'ai cru tenir la victoire, je me suis trompé. Il y faudra beaucoup de douceur et de vigilance. La jeune fille a mis la table entre nous : elle s'y appuie des deux mains, comme pour soutenir sa faiblesse. Au coin du feu, la folle, excitée par le bruit de nos voix, agite la tête comme si elle suivait notre conversation :

— Nous ne l'avons pas dénoncé, me répond-elle, nous n'avons rien réclamé.

— Il voulait se dénoncer lui-même, Bianca. C'est vous qui l'en avez empêché. Vous le lui avez fait jurer, tenez, devant cette madone qui est là sur une planchette, contre le mur, au-dessus de votre mère.

A ce souvenir elle baisse la tête. Ce matin-là, ne s'est-elle pas rendue coupable envers la victime? Ne l'a-t-elle pas trahie en faveur du meurtrier? N'a-t-elle pas révélé à celui-ci un sentiment inavouable dont elle devrait avoir honte, et dont, à distance, elle rougit encore sous son hâle? Ah! comme je suis loin d'avoir pénétré ce cœur de passion et de noblesse ensemble!

— Oui, dit-elle, cela valait mieux ainsi. Mais a-t-il demandé le pardon de Dieu?

— Il l'a demandé, la veille d'une attaque à la guerre. Il s'est confessé et il a reçu l'absolution.

Elle se signe aussitôt, et la folle répète le signe de croix, pendant que j'ajoute :

— C'est votre pardon qu'il veut.

— Le nôtre? Puisque Dieu a pardonné.

— Mais vous?

— Nous ne sommes que deux pauvres femmes.

Comme si elle n'avait pas fait bien plus que pardonner! Après un silence, je reprends :

— Depuis dix ans, il ne pense qu'à réparer. Il s'est nourri de peu de chose. Il a mis de côté sa paie de garde-chasse, sa paie de sergent dans la guerre.

— Pourquoi?

— Pour que je vous l'apporte, à votre mère et à vous.

Elle met ses deux mains devant elle comme pour repousser la tentation :

— Non, non, pas d'argent !

Pas d'argent ! et il suffit d'un coup d'œil circulaire pour constater le délabrement du chalet, l'usure des meubles, la pénurie de la vaisselle et toutes les menaces de la misère, aggravées par cette folle dont les yeux, à force de pleurer, ont perdu leur lumière intérieure. Comme on essaie après la fonte le bronze des cloches, le malheur est le maître d'atelier qui frappe les âmes pour mesurer leur son.

Je tenterai pourtant de la convaincre. Il faut que je réussisse. La justice l'exige, et la pitié plus encore :

— Vous vous trompez, Bianca. Ce n'est pas de l'argent que je vous apporte. C'est de la sueur, c'est du travail, c'est du repentir, c'est votre pensée. Voilà de quoi est fait ce que vous devez recevoir de lui. Les grains de votre chapelet, que sont-ils devenus sous vos doigts ? Sont-ils des osselets ou des prières ? Sa prière, à lui, sa prière d'homme, la pouvez-vous refuser ?

Mais elle ne veut pas se rendre et se sert même de son dénuement pour me résister :

— C'est parce que nous sommes pauvres que vous êtes venu ?

— N'écoutez pas l'orgueil, Bianca. Il ne donne que de mauvais conseils. Si vous étiez riches, il vous faudrait accepter tout de même le prix du sang, pour le distribuer aux malheureux. Vous n'avez pas le droit d'en changer la destination. Écoutez-moi, je pourrais être votre père et je connais la vie. Cette aide est légitime et même elle vous arrive bien tard. Sans la guerre et sans votre commandement de silence, elle vous eût été apportée plus tôt.

Elle s'obstine et se débat contre elle-même dans son obstination, répétant son : *Je ne veux pas*, de fierté et de douleur. Mais je la pressens ébranlée et j'achève :

— Pour votre mère, vous ne pouvez pas refuser.

Elle a jeté un regard de commisération et d'infinie tendresse sur la triste créature déchue qui est confiée à sa seule garde. Non, elle ne peut pas refuser, elle le sent bien, et qu'elle est à bout de courage et d'efforts, et que ma venue est quasi providentielle. Mais l'orgueil n'est-il pas notre grande protection contre l'amour, la barricade qui, rompue, livre la place ? J'ai posé la boîte qui contient la tirelire d'Étienne Béard et la liasse des billets sur le rebord de la cheminée sans lui demander son autorisation. Elle murmure dans un sanglot :

— C'est mal.

Il me semble qu'elle s'est rapprochée, que, plus humble, elle sera plus soumise à son destin, et que ce destin exige d'elle davantage. Je remplirai donc une autre mission dont je n'ai pas été chargé. Tant de fois, dans les Alpes, j'ai cueilli des fleurs sur les abîmes. Défier le vertige, n'est-ce pas humain ?

— Bianca, je vais partir : que lui dirai-je de votre part, quand je le reverrai ?

Il faut bien qu'elle soit vaincue en effet pour me répondre :

— Pourquoi n'est-il pas venu ?

Dépassera-t-elle, dans son amour voilé, toutes les phrases d'amour les plus passionnées?

— Bianca, il est là. Je vais l'appeler.

Je me précipite vers la porte. Mais, d'un bond, elle m'a devancé :

— Non, non, se reprend-elle : je croyais qu'il était loin. Je ne veux pas le voir. Je ne veux pas le voir.

Je la prends doucement par les poignets pour obtenir le passage, mais les lâche aussitôt, parce que la folle s'est levée, s'imaginant que je brusquais sa fille :

— Bianca, petite Bianca, laissez-moi passer. Ne lui refusez pas cette suprême grâce, cette joie. Il l'attend depuis dix ans.

— Eh bien ! se radoucit-elle, dites-lui que j'ai pardonné. Depuis longtemps. Depuis toujours. Dites-lui que j'ai prié pour lui dans la guerre. Quand la mère priait pour Emmanuele avant de se coucher, je mêlais son nom. Mais qu'il ne vienne pas ici, je vous le défends.

— Bianca, vous aussi, vous l'attendez depuis dix ans. Son péché a été absous par le prêtre, la justice des hommes est morte, il a vécu pour cet instant, et vous-même, chaque soir, vous avez prié pour lui. Il faut que vous vous expliquiez ensemble. J'ai l'autorité de l'âge pour vous le demander. J'ai celle de l'expérience, celle de la vérité. Je connais ce qui peut être permis à la noblesse du cœur dans les cas les plus tragiques. Vous n'avez plus le droit de fermer la porte au destin. Je vais l'appeler. Je vous laisserai tous deux. Vous déciderez librement, après que vous aurez parlé. Mais vous ne pouvez plus vous taire ni l'un ni l'autre. Il y a des silences qui étouffent. Bianca, il faut m'obéir.

Pauvre fille ! elle a dans les yeux cet or vacillant des chevrettes enrochées dans la montagne qui ne peuvent plus fuir et qui sentent venir l'agonie. Mais n'est-ce pas le bonheur qui vient et sommes-nous aussi faibles devant lui que devant la mort ?

— Eh bien ! murmure-t-elle, allez le chercher, mais à une condition.

— Je m'y soumettrai.

— Cela se passera ici, devant vous.

— Oh ! non.

— Devant vous, ou je me sauve dans les prés.

Sous sa contrainte, j'incline la tête en signe d'assentiment. Puis elle me montre sa mère au regard vide :

— Et devant elle.

XVI. — FACE A FACE

Je cours jusqu'à la croix. Michel n'a pas bougé pendant mon absence. Il s'appuie à la colonne, la tête presque sous les pieds du Christ. Il ne se dérange pas pour venir à ma rencontre. Est-il cloué au bois, lui aussi, comme le Supplicié ?

— Michel, lui dis-je encore tout essoufflé, elle t'attend.

Je pensais l'émouvoir et il ne donne aucun signe de joie.

— Non, me répond-il, j'ai réfléchi, ce n'est pas possible.

Je n'avais pas prévu sa résistance, à lui. Se dérobe-t-il comme elle devant la menace du bonheur ? Je répète, comme s'il n'avait pas compris :

— Elle t'attend.

Cette fois, il se contente de secouer la tête. Stupéfait, un doute me vient à l'esprit :

— As-tu changé, Michel ? Ou la crois-tu changée ?

Quel regard de reproche il m'adresse, comme si le sentiment qu'il a pour elle pouvait jamais subir une altération, comme si le temps y pouvait quelque chose, comme si une image intérieure pouvait dépendre de conditions physiques ! Je le prends par le bras, avec amitié :

— Alors, viens avec moi.

Et pour le décider je lui rends compte de ma visite, je lui dis le délabrement du chalet, la mort du cadet à la guerre, la folie de la mère, le courage de la fille, le refus de l'argent et

l'humble douceur de l'acceptation, et le pardon de toujours, et la prière de chaque soir, et l'attente. Il est touché, il a recouvré le sentiment, et cependant il proteste encore :

— Ce n'est pas possible. Je ne saurai pas parler. Il y a trop longtemps.

— Je serai là, Michel. Pourquoi tant parler? Vous vous accorderez vite. Dans la grange aussi tu craignais de ne pas t'expliquer. Tu as bien défendu ton honneur d'homme.

Il esquisse un geste : son honneur d'homme, qu'est-ce que cela auprès de ce qui se joue en ce moment? Sa bouche grimace dans un sourire manqué :

— J'ai peur, là.

— Oui, tu as peur, comme tout le monde avait peur la veille d'une attaque. Et puis l'on marchait, et l'on sentait, en marchant, quelque chose de puissant en soi qui vous entraînait, quelque chose qui était plus fort que soi. Tu t'es confessé, tu es prêt : viens.

Il se passe la main sur la bouche comme pour la désaltérer par ce contact et il se jette en avant, comme à la guerre en franchissant le parapet de la tranchée. Je le rattrape au vol :

— Pas si vite, Michel. Garde ton souffle. Tu en auras besoin.

Le premier, je franchis le seuil de la maison Missa. Michel s'y glisse derrière moi, la tête basse, le chapeau à la main, comme s'il entrait à l'église au moment de la consécration, quand Dieu est appelé sur l'autel par le prêtre. Bianca est debout, vers la fenêtre, à côté de sa mère assise que notre groupe intrigue sans la sortir de l'hébétude. Au-dessus d'elle, juste au-dessus d'elle, sur la planchette, je puis voir la grossière statuette de la Vierge devant qui elle a demandé et obtenu le serment du coupable. Elle s'est mise sans le chercher sous la protection de ces deux femmes, de ces deux mères, mais l'une est mystérieuse et lointaine, et l'autre présente et absente ensemble. Pourquoi ce refuge, et contre qui? Contre elle-même? Peut-on jamais se fuir? Je les regarde tour à tour, elle et lui. Il a osé lever les yeux sur elle. Elle a gardé les yeux posés sur lui. Après dix ans, ils sont face à face. Ah! les visages des hommes et ceux, plus doux et clairs, plus lisses et délicats des femmes, comme nous les connaissons mal dans la vie quotidienne! Comme nous savons peu les interroger, les pressentir, les comprendre! Ceux des passants et des passantes que nous

frôlons, nous n'apercevons le plus souvent que leur médiocrité, quand un peu de patience et de divination nous révélerait en eux l'empreinte humaine et la ressemblance divine. Les paysans de Domrémy ont-ils été frappés de l'irradiation de leur Jeanne, et ceux de Lourdes ont-ils été traversés du rayon mystique de leur Bernadette ? O visages comparables aux cimes des Alpes dans la nuit, avant l'aube ! Elles font, dans l'ombre, un dessin obscur, vaguement inquiétant et solennel. Qu'elles reçoivent, comme des cœurs visés par l'arc de l'Amour, la première flèche du soleil : elles resplendissent et leur neige immaculée, après s'être parée de clarté, la renvoie comme un miroir. Foudroyées de lumière, elles deviennent elles-mêmes lumineuses. Dans l'or transfigurées, elles vibrent, elles s'émeuvent, elles prennent le mouvement de la vie et le Psalmiste a pu dire qu'elles bondissaient comme des agneaux...

Michel et Bianca face à face, après dix ans, ont dans leurs yeux toute leur jeunesse retouvée. Mais ils se taisent. Pourquoi parler ? Ne sera-ce pas rompre l'enchantement ? Elle dit la première, d'une voix troublée que l'habitude du courage quotidien raffermit :

— Bonjour, Michel Gallice.

Elle a rempli son devoir d'hôte. Elle l'a salué en lui donnant son prénom et son nom de famille. Plus troublé qu'elle, il murmure :

— Bianca, c'est vous.

Et je remarque ce *vous*. Le tutoiement familier qu'emploient les paysans entre eux, il l'a rejeté naturellement. Il s'adresse à elle comme à une demoiselle, ou comme à celle que l'on prie en lui disant : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce*. Elle est sa madone et, s'il s'écoutait, il s'agenouillerait : ce serait bien plus simple et plus expressif que toutes les paroles du monde. Le silence de nouveau retombe. Ils se sont reconnus : n'est-ce pas assez ? Faudra-t-il que j'intervienne pour favoriser une autre reconnaissance, celle du sentiment qui est en eux et qu'ils n'appelleront donc jamais par son nom ? C'est encore elle qui se décide :

— Michel, j'ai accepté de te revoir. Tu as été bon pour nous. J'avais refusé. Ton ami a insisté. C'est ton chapelet à toi. Alors je l'ai pris. Il est là, sur la cheminée. Parce que la mère est malade. Nous avons eu du malheur : Emmanuele...

Elle est à bout. Il lui faut un tel effort pour ne pas se contenter des larmes, pour refouler celles qui voileraient ses yeux grands ouverts, ses yeux devenus immenses où apparaît toute son âme refoulée, à elle, depuis dix ans, ses yeux qui regardent pour dix ans de retard ce visage d'homme et qui ne veulent pas être embrumés, afin de ne rien perdre de la nourriture dont ils se rassasient.

Et Michel, qui n'a pas quitté sa posture d'adoration ni retrouvé la plénitude de sa voix, répond :

— Je sais... Vous ne m'en voulez plus, Bianca?

— Oh! soupire-t-elle.

Comme s'il ne devait pas savoir qu'elle a pardonné! Alors, le changement que j'escomptais se produit brusquement en lui. Il est d'une telle soudaineté que j'en serai tout ébranlé, comme elle. Le sergent Gallice devait se précipiter ainsi à l'assaut, ordonner ainsi la marche en avant.

— Bianca, dit-il, venez.

Il a pris sa résolution, ses responsabilités. Il accepte le destin. C'est assez peiner, endurer et souffrir. C'est assez résister. La terre a reçu la victime. Les temps sont révolus. La justice de Dieu ni celle des hommes n'ont plus rien à opposer : « Venez, Bianca, venez : de l'autre côté de la montagne il y a une maison qui vous attend, il y a le foyer à qui toute femme est vouée, il y a la race à venir, la paix et le bonheur, il y a surtout cette chose que nous ne savons pas, nous autres, analyser ni approfondir, cette chose inconnue, mystérieuse et fatale, qui nous pousse insensiblement l'un vers l'autre, moi vers vous, et vous vers moi, sans que nous puissions l'écarter, et qui nous met à part des autres hommes et des autres femmes, qui décrit autour de nous un grand cercle de solitude à l'intérieur duquel il n'y a que nous. Qu'importe dès lors que j'aie tué votre frère! J'ai expié et vous avez pardonné. Venez, Bianca... »

Tout ce qui est contenu dans cet appel, net et impératif comme un coup de clairon, elle l'a entendu. Elle a croisé ses mains sur la poitrine, sur son cœur éclaté. Il lui offre sa vie. Elle consent à pleurer. Il n'est plus besoin de le voir, puisqu'elle le verra toujours. Cependant elle se reprend et, montrant sa mère qui, par des ondes invisibles, est tout agitée, comme si elle partageait notre émotion, objecte :

— Elle?

Mais il met l'objection en pièces comme on brise un engin de tranchée :

— Nous l'emmènerons, Bianca. Il y a de la place.

Elle n'a vraiment plus qu'à se rendre. Dois-je les pousser dans les bras l'un de l'autre pour qu'ils célèbrent d'un baiser dont leurs lèvres ont soif depuis dix ans leurs fiançailles? Mais, comme ils sont plongés dans une sorte d'extase qui dépasse la douceur des étreintes, mon attention est détournée d'eux par la folle qui, depuis quelques instants, donnait des signes d'inquiétude et semble avoir vaguement deviné qu'elle est l'objet d'un litige et qu'elle joue son rôle dans nos conciliabules. N'ayant pas assez de lucidité pour traduire sa préoccupation par des mots, elle entonne une chanson. C'est une chanson plaintive, une sorte de berceuse dont elle a dû se servir, autrefois, pour ses enfants. Les deux jeunes gens échangent un sourire de complicité par-dessus sa tête. Désormais ils seront deux à veiller sur elle.

— Elle a des heures de raison, assure à mi-voix Bianca.

Quel est donc cet air qu'elle fredonne? Il ne m'est pas inconnu. Je l'ai entendu, c'est certain. Et Michel aussi : je le devine à sa figure. Ce n'est pas une berceuse, c'est une romance sentimentale. *Quanno sponta la luna a Marachiare...* C'est la chanson napolitaine que Milio Missa modulait dans la maison Gallice à l'Écot en s'accompagnant de l'accordéon. C'est la chanson qui a séduit Josette, il y a dix ans. Le chanteur, sans doute, en avait rempli sa demeure de famille et sa mère l'avait retenue. Et voici que la pauvre démente se lève de sa chaise. *Quanno sponta la luna...* Elle est au bout du couplet. Elle s'avance vers les jeunes gens terrifiés qui, pour la première fois, se sont rejoints comme pour se protéger l'un l'autre, — contre qui? contre une vieille folle inoffensive qui ne leur peut vouloir aucun mal, qui est faible et douce comme un enfant? Elle fixe ses yeux morts sur le visage de Michel et tend les bras en murmurant :

— Milio!

Quelle pensée a traversé tout à coup cette cervelle fêlée? S'est-elle rappelé les anciennes visites du frère de Josette Gallice outragée, et sa mémoire qui fonctionne sans contrôle comme les aiguilles d'une horloge sur un cadran désert a-t-elle opéré un rapprochement intermittent avec le souvenir de son

fils aîné tué au bord de la maison de Carlotta Monti? Michel épouvanté a reculé devant cet embrassement sacrilège. Il ouvre la porte et s'enfuit. Je le poursuis et le rattrape devant la croix :

— Attends. Il le faut.

Mais il s'est écroulé sur la pierre qui forme socle. Il verse sans bruit ces larmes d'hommes, plus rares que celles des femmes, qui livrent aussi plus de détresse intérieure. Je commande, comme si j'étais son chef à la guerre :

— Tu ne partiras pas d'ici avant que je sois revenu.

Il ne répond ni oui ni non. Il gît à mes pieds, comme un sapin que la hache a couché. Je m'éloigne et vais chercher Bianca. La jeune fille a calmé sans difficulté sa mère. Presque de force je la tire par la main et la ramène. Au carrefour, sous la croix, Michel n'a pas changé de position. Il ne nous a pas entendus venir.

— Michel, lui dis-je, relève-toi. Elle est venue. Elle est là.

Il se relève en hâte, pour ne pas accuser devant elle sa faiblesse. Je prends sa main et l'unis à celle de la jeune fille que je n'ai pas lâchée. Dès que je les abandonne à elles-mêmes, les deux mains retombent. Pourtant, n'ont-elles pas senti leur chaleur, leur douceur, le chaud tremblement de leur chair? J'interviens encore :

— Bianca, écoutez-moi. Votre mère n'a plus sa raison. Si elle l'avait, si elle la recouvre un jour, elle ne vous refusera pas son consentement. Le temps a passé. Vous avez souffert assez tous les deux...

Et pour achever de la convaincre, j'ajoute cet argument que je tenais en réserve :

— C'est à cause de vous, Bianca, et non pas seulement à cause de sa sœur, que Michel a frappé. Le savez-vous?

— Je ne veux pas, refuse Michel, qu'elle le sache.

— Alors parle, toi.

— Elle m'appelle, murmure Bianca, reconnaissant la voix de sa mère.

Michel n'a plus à lui qu'un instant. Trouvera-t-il le mot de passion qui les libérera du poids du passé?

— Bianca, dit-il gravement, il y a le cœur.

Le cœur. C'est le premier mot d'amour qu'il prononce. Elle en est toute secouée, comme le feuillage du peuplier sous le vent. Et puis elle laisse tomber à son tour :

— Michel, il y a le sang.

Qu'a-t-elle trouvé là ? Est-ce la parole de Lady Macbeth : « Du sang !... encore du sang !... cette tache... Tous les parfums de l'Arabie ne rendraient pas suave cette petite main... » Et voilà pourquoi leurs mains sont retombées le long de leurs corps, lorsque je les ai jointes. L'une des deux portait la tache qui ne s'efface pas. En deux répliques, les deux amants qui s'appelaient depuis dix ans à travers la montagne, comme Héro et Léandre à travers la mer, — mais que sont les obstacles naturels auprès de ceux que nous portons en nous ? — ont mesuré l'abîme qui sépare les races, quand le sang a coulé. Mystère du sang répandu que le prêtre peut racheter, qui ne tue pas les âmes, qui ne rompt pas l'amour, mais qui rend le baiser sacrilège !

Ma mission est remplie. Toute intervention est désormais inutile. Je ne compte plus dans la tragédie où les acteurs, ayant tout dit, n'ont plus besoin de confident. Simplement, sans douleur apparente, Bianca salue :

— Adieu, Michel.

Et il répond avec docilité :

— Adieu.

Nous nous éloignons, lui et moi, sur le sentier qui mord les pentes de la Lévanna et nous doit ramener en Savoie. Elle estime inutile un dernier sacrifice, celui de renoncer à le voir jusqu'au dernier moment. Et, à chaque tournant, jusqu'à ce que la distance nous la cache, nous la pouvons retrouver elle-même appuyée à son tour au pilier de la croix, la tête sous les pieds du Supplicié. Quand elle a disparu, Michel, qui n'a pas encore ouvert la bouche, laisse entendre une sorte de râle, pareil au bramement du chamois qui va mourir...

XVII. — ÉPILOGUE

« Le malheur, a écrit Balzac dans *Albert Savarus*, fait dans certaines âmes un vaste désert où retentit la voix divine. »

Je revois, au retour où il m'entraîna à une allure de fuite, Michel Gallice qui marchait devant moi s'arrêter brusquement quand nous arrivâmes à la nuit tombante au Mollard, devant cette maison abandonnée qu'il avait choisie à l'écart pour son foyer et qu'il avait demandé au prêtre de bénir par avance. Là,

ému par la cérémonie et par sa réhabilitation devant toute la paroisse assemblée, il avait osé penser à unir sa vie à celle de Bianca. Sans une parole, nous redescendîmes sur l'Écot. Il n'est pas de ceux qui livrent leur douleur.

Dans la demeure paternelle, il ne passa que le temps de laisser à sa sœur Josette sa part d'immeubles. Il souleva en l'air une fois encore l'aîné des enfants, Thomas, celui qui lui a coûté son bonheur. Puis il reprit le chemin du lac Lovitel et son métier de garde-chasse.

Je l'ai retrouvé cette année. Ses camarades ont fini par admettre, — sinon par comprendre, — son humeur taciturne et sauvage : car il est toujours prêt à rendre service, ses gestes sont conciliants et sa charité inépuisable. Les Chartreuses, autrefois, recevaient ces désespérés qui n'attendent plus rien de la vie et qui vivent cependant. Ainsi le vieux Jean-Pierre Couvert, quand il connut que sa maison de Bessans avait été souillée par l'inceste et le fratricide, se retira-t-il à Hautecombe qu'isole le lac du Bourget. Michel Gallice est demeuré dans la solitude du monde. Mais la montagne est son immense monastère. A la façon dont il en convoite du regard les sommets, tandis que nous traquons nos chamois, je pressens qu'il y poursuit une autre chasse : sur la voie saignante de son unique amour écorché, la chasse de Dieu...

HENRY BORDEAUX.

L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE

ET L'AVENTURE MEXICAINE

LETTRES INÉDITES

Le 14 avril 1864, les salves d'artillerie et les ovations de milliers de spectateurs saluaient l'empereur Maximilien, frère de l'empereur François-Joseph, et l'impératrice Charlotte, fille du roi des Belges Léopold Ier et de la princesse Louise d'Orléans, qui s'embarquaient, sur la frégate autrichienne la *Novara*, dans le port de Trieste. Les souverains allaient, le cœur léger, à la conquête de leur empire du Mexique. Ayant exercé pendant deux ans la vice-royauté de Lombardo-Vénétie, l'archiduc Maximilien, qui comptait à peine trente-deux ans, et l'archiduchesse Charlotte, vingt-quatre, avaient mené depuis la guerre d'Italie, dans leur superbe résidence de Miramar, une existence retirée qui pesait à leur besoin d'activité. Aussi, fut-ce avec enthousiasme qu'ils accueillirent la couronne que leur offrait Napoléon III.

On connaît cette désastreuse aventure mexicaine où Maximilien perdit la vie et Charlotte la raison. Il n'y a pas, dans l'histoire, d'infortune plus tragique que celle de la malheureuse Princesse, seule survivante de cette catastrophe. Même s'il est prouvé que son ambition ait eu sa part dans le drame mexicain, l'expiation aura été assez cruelle pour que nous nous inclinions avec une respectueuse pitié devant un pareil destin.

Ambitieuse, certes, Charlotte l'était. Son frère, le comte de Flandre, déplorera un jour « son excessif désir d'être la souveraine de n'importe quoi et n'importe où, qui l'a poussée dans

Copyright by Comtesse de Reinach Foussemagne, 1925.

l'affaire mexicaine ». Mais Maximilien avait au moins autant d'ambition que son épouse. L'Impératrice n'a même pas exercé sur lui toute l'influence à laquelle lui donnaient droit ses admirables qualités morales et intellectuelles.

J'ai en mains des centaines de ses lettres, depuis celles, où, d'une écriture à peine formée, elle exprimait à ses grands parents, le roi Louis-Philippe et la reine Marie-Amélie, des vœux pour les anniversaires ou le nouvel an, celles qu'elle écrivait à la comtesse d'Hulst, qui avait veillé sur son éducation, à la comtesse de Grünne, son amie de jeunesse, jusqu'à celles qui trahissent la déroute de la raison. Il m'est accordé d'en reproduire ici un certain nombre; elles contribueront à placer dans une lumière exacte le noble caractère, l'âme haute, la figure si belle et si douloureuse de l'impératrice Charlotte.

LES DÉBUTS D'UN EMPIRE

L'histoire de l'essai d'empire tenté au Mexique par Maximilien et Charlotte peut se diviser en deux périodes. La première, de l'arrivée des souverains jusque vers la fin de 1865, est celle où ils abordent avec une généreuse confiance, mais de très haut et sans en bien saisir les détails, la lourde tâche qu'ils ont assumée; la seconde comprend les années 1866 et 1867, où, par l'imminence du départ des troupes françaises, leur empire marche à la catastrophe.

Dans l'une et l'autre de ces deux périodes, le rôle de l'impératrice Charlotte a été important. La figure de la princesse n'apparaît ordinairement chez les historiens qu'au moment des ultimes revers. Dès l'origine, elle a eu sa place, et, disons-le, sa responsabilité dans le drame; son action fut, en effet, plus profonde, son influence plus marquée qu'on ne le croit. Elle s'était passionnément attachée à l'affaire mexicaine et, finalement, elle a consacré ses dernières forces au triomphe d'une cause déjà désespérée.

M. Émile Ollivier, dans *l'Empire libéral*, a écrit que Maximilien, appelé au trône par les conservateurs, aurait dû gouverner hardiment avec ce parti, que c'eût été la seule chance de succès d'une entreprise vouée autrement à un échec certain. Au contraire, Maximilien et Charlotte se persuadèrent que rien ne serait plus facile que de grossir le nombre de leurs partisans

par des avances faites aux libéraux. Ce fut l'effet des extraordinaires illusions que, dès leur arrivée, ils se firent sur leurs nouveaux sujets et sur la possibilité de les conquérir, illusions que l'on trouve fréquemment exprimées dans la correspondance de l'Impératrice.

« Le peuple, écrit-elle, le 28 juin 1864, à la comtesse de Grünne, le peuple est ici facile et bon par nature ; quand on s'imagine qu'on va dans un coupe-gorge, on se trompe. Avec des troupes sûres, on a toute cette population dans sa poche, car d'elle-même elle n'a jamais fait de révolution. D'un autre côté, elle est intelligente et apprend facilement ce qu'on lui enseigne. Les éléments d'avenir ne manquent donc pas; seulement ils sont épars et dans une grande confusion. De les réunir et de les développer, ce sera une grande besogne ; elle est faisable, mais longue et ardue. »

Cette lettre, adressée à la reine Marie-Amélie, marque encore plus de confiance :

Chapultepec, le 26 juin 1864.

« Ma bien-aimée grand maman,

« Je viens avant tout vous offrir mes plus tendres vœux pour la Sainte-Amélie. Que Dieu vous protège et vous bénisse comme je le lui demande du fond du cœur. Quant à nous, nous allons bien, nous sommes arrivés ici sans encombre, malgré le mauvais état des routes, et nous avons été reçus avec une joie et une affection sincère par notre nouvelle patrie.

« J'ai fait vos messages au général Neigre qui en a été très reconnaissant et s'est fort informé de vous. J'ai vu aussi le général Courtois d'Hurbal. Toute l'armée française paraît satisfaite de nous voir ici, en bonne condition et avec chances que tout continue à bien marcher. C'est une juste récompense à ses efforts. Pour moi, avec le sang qui coule dans mes veines, je ne puis la voir sans un grand plaisir et une affection sincère. Elle le sait du reste bien. Quand on représente ce pays-ci comme violenté dans ses sentiments, on se trompe, car il y a dans toutes ses manifestations un caractère non équivoque. Il a une profonde confiance en Max et il attend tout de lui. Ce sont des gens dociles, sans les révolutions militaires, qui sont devenues impossibles aujourd'hui ; il n'y en aurait jamais eu,

car, de fait, personne ne les aime. En outre, il y a de l'intelligence et le désir du progrès, du patriotisme joint à un pressentiment vague d'une grandeur future. Les éléments ne manquent pas; l'œuvre est difficile certainement, mais faisable avec de la persévérance et du courage; ni l'un ni l'autre ne feront défaut de notre côté.

« Le pays est très beau. Si vous voyiez ce que j'ai sous mes fenêtres ! C'est Palerme et la plaine de Bagheria. Cela rappelle énormément l'Europe en général et l'Italie en particulier. Max convient que, dans tous ses voyages, il n'a jamais rien vu de semblable à la vue de Chapultepec. Le climat est fort agréable, il ne fait jamais chaud, et cependant nous avons eu des journées magnifiques. Nous voyons quelquefois des colibris sur notre terrasse. On est très bien pour nous. Je n'ai jamais entendu autant crier et pousser des vivats, pas même en Belgique; en cela, les Français et les Mexicains ont rivalisé.

« Ainsi, chère grand maman, soyez tranquille sur notre compte; nous ne courons aucun danger, on commence à nous aimer et nous avons chance de réussir. La régénération et le bonheur d'une nation valaient bien la peine de faire le voyage.

« Je vous embrasse de tout mon cœur, Max vous baise les mains et je suis, pour la vie, votre tendrement dévouée petite-fille

« CHARLOTTE. »

Peu de jours après, rendant compte des premières tentatives de fusion des partis et des succès obtenus sur ce point, l'impératrice Charlotte a quelque peine à modérer l'expression de sa joie et de ses espoirs.

Mexico, le 10 juillet.

« Chère et bien-aimée grand maman,

«...Les troupes mexicaines ont eu un succès brillant à Zitaenaro et ont fait une attaque à la baïonnette aux cris de « *Viva el Emperador !* » L'exemple de l'armée française commence à produire de l'émulation. Max a choisi pour ministre des Affaires étrangères un homme éminent qui possède les sympathies de tous les partis, et nous avons souvent à notre table d'anciens employés de Juarez. Ce qui surprend ici, c'est que le Gouvernement prend pour la première fois sa tâche au

sérieux ; on ne lance plus de proclamations dans tous les carrefours, avec de grands mots ronflants, mais on travaille et on s'occupe assidûment de l'amélioration du pays. La population le comprend et, comme elle n'a jamais été habituée au bon vouloir de personne, son enthousiasme va toujours croissant et dégénère presque en idôlatrie. Heureusement que nous calmons autant que possible ce qu'il y a d'exagéré, sinon ils nous mettraient au troisième ciel incontinent...

« Les zouaves, de garde au palais, sont magnifiques. A Chapultepec, c'est le 7e de ligne. Je ne puis vous cacher que je les vois tous avec un grand plaisir et lorsque, le soir, les tambours passent, battant la retraite, je vais souvent les entendre sur mon balcon. Bazaine nous a donné un bal splendide, sous l'égide des deux drapeaux tricolores, le nôtre et celui de la France, qui se mariaient fraternellement dans la décoration de la salle. »

« CHARLOTTE. »

Et deux semaines plus tard, le 24 juillet 1864, toujours à son auguste aïeule :

«...Nous continuons à aller bien et tout le reste aussi. Max gouverne avec sagesse, moi je visite les écoles où j'espère faire des améliorations. Il n'y a qu'une salle d'asile, tenue par des Sœurs de charité françaises, que j'ai trouvée sur un excellent pied, tout à fait comme en Europe. On pourra faire des enfants ce qu'on voudra ici, car ils sont naturellement bons et intelligents.

« Le général Uraga s'est soumis à Max, ce qui affaiblit beaucoup le gouvernement de Juarez dont les bandes se contentent de ravager le pays, refoulées de plus en plus par les troupes françaises. Le climat est superbe, bien que nous soyons dans la saison des pluies. Les matinées sont radieuses, l'air d'une fraîcheur délicieuse. Les oiseaux chantent à tue-tête. Il ne fait chaud qu'au soleil, et cela très modérément, infiniment moins qu'en Europe à la même époque. Nous passons la plus grande partie du temps à Chapultepec, ensuite nous venons pour quelques jours ici.

« La mission que nous avons à remplir dans ce pays-ci est d'un intérêt toujours croissant, et nous ne nous repentons pas de l'avoir entreprise. Avec un peu de patience, le progrès sera rapide.

« CHARLOTTE. »

Même note et plus optimiste encore le 10 août :

« ... Max est parti aujourd'hui pour un voyage dans l'intérieur, qui, j'espère, ne sera pas trop long, mais certainement ne manquera pas d'être fécond en grands et heureux résultats. Les opérations militaires sont très avancées. Une expédition est partie pour Monterey, une autre pour Oajaca. Plus que tout cela, les progrès dans l'opinion publique sont immenses; Max, estimé et respecté dès le premier jour, est adoré aujourd'hui. Les membres du parti républicain disent que, bien qu'ils ne soient pas encore monarchistes, ils sont « maximilianistes ». Quand je songe que nous ne sommes ici que depuis le 28 mai, je trouve que nous n'avons pas perdu notre temps. Le Gouvernement se distingue surtout par une grande prudence, et c'est ce qui frappe ce peuple, habitué à voir rendre tous les jours des lois pour les révoquer le lendemain. Il s'aperçoit que, pour la première fois, le pouvoir réfléchit et ne se rétracte pas. Nous avons reçu hier trois généraux d'Uraga qui, il y a quinze jours, étaient en armes contre nous. Cela ne manque pas d'un certain intérêt...

Dès lors, et jusqu'à la fin de 1864, ce ne sont plus, dans chacune des lettres adressées à la reine Marie-Amélie, que dithyrambes sur la popularité de Maximilien, les adhésions, les ralliements inespérés obtenus par le nouvel Empire.

Mexico, le 10 septembre.

« Ma bien-aimée grand maman,

« ... Vous pouvez parfaitement croire tout le bon que les journaux disent du Mexique, car rien n'approche de l'enthousiasme et de la confiance avec lesquels Max est reçu partout. C'est une grande œuvre que la nôtre, car tout est à faire, mais les progrès sont déjà grands, et le pays est avec nous. Je me sens parfaitement heureuse ici et Max aussi ; l'activité nous convient ; nous étions trop jeunes pour ne rien faire. Entre hier et aujourd'hui, j'ai visité quatre écoles primaires, et une cinquième en allant d'un endroit à un autre.

« Max, qui voyage dans l'intérieur, est malheureusement tombé malade, à Irapuato, d'une forte angine. Cela m'a bien inquiétée, surtout n'étant pas près de lui, mais sa santé commence à se rétablir. Il poursuivra sa course plus avant dans le

pays, de sorte que je suppose qu'il ne sera pas de retour pour le 16, jour où se célèbre ici l'anniversaire de l'indépendance. Je serai donc obligée de fonctionner seule.

« La saison des pluies est assez avancée. Cependant, hier et aujourd'hui, nous avons eu des journées radieuses, plus riches encore en lumière que celles d'Italie. Je voudrais qu'il vînt ici quelque bon peintre pour rendre ces magnifiques effets, le matin surtout.

« Je reviens d'une course à Tlalpan, où j'ai passé la journée, déjeuné dehors dans un endroit ravissant et visité, outre les écoles, deux fabriques, l'une de papier, l'autre de coton. Demain, je tiendrai le conseil des ministres, d'après le désir de Max. Je donne aussi, tous les dimanches, en son nom, des audiences publiques, et je tâche de satisfaire les pétitionnaires, autant que possible. Cependant il me tarde bien que Max revienne, car il m'est bien plus doux de le voir que de gouverner. Le matin, je monte de temps en temps à cheval, ce qui me fait grand bien. C'est la seule heure sûre en cette saison, car le soir il pleut presque toujours. C'est réglé comme une horloge.

« CHARLOTTE. »

Durant le voyage de l'Empereur, Charlotte exerça la régence avec une autorité, une intelligence, une activité, dont témoignent tous les contemporains. Elle en dit un mot dans cette lettre :

Mexico, le 23 octobre.

« Ma bien-aimée grand maman,

« Je pars demain pour Toluca, où je vais au-devant de Max. Son voyage a continué à être une ovation perpétuelle et a fait un bien énorme partout. A Morelia, la foule voulait le porter sur ses épaules et les dames de la ville voulaient lui donner un *abrazo*, ce qui est reçu dans les mœurs espagnoles, quoique cela ne s'applique pas aux souverains.

« Moi, je me suis occupée autant que j'ai pu à tenir tout en ordre et en paix, et à satisfaire le monde autant que possible. J'ai tenu les conseils et donné les audiences que Max désirait, ce qui fait que le nombre des affaires a abrégé le cours du temps, qui eût été fort long sans cela. J'ai invité assez de monde à dîner, Mexicains et Français, entre autres à l'occasion

de l'élévation de Bazaine au maréchalat. Courtois d'Hurbal a aussi dîné avec moi. Hier, cela a été le tour d'un général qui a beaucoup fait parler de lui et chez qui habitait Juarez, il y a peu de mois, Santiago Vidaurri, l'ancien gouverneur de Nuevo Leon, un de ces types qu'on ne trouve qu'au milieu de l'anarchie des républiques hispano-américaines. Il a l'air simple, mais il est fort rusé et exerce, ou plutôt exerçait, un immense prestige sur les provinces frontières du Nord. Uraga, cet autre général juariste, est arrivé aujourd'hui. Il a dîné avec Max pendant son voyage. Il se rallie tous les jours d'anciens républicains, et un journal vient de se fonder conciliant tous les partis et avec cette épigraphe de Max : *Olvidemos las sombras pasadas.* « Oublions les ombres du passé. » En somme, les choses continuent à marcher on ne peut mieux.

« CHARLOTTE. »

Dès le début du règne, Maximilien avait confié a un ancien ami de Juarez, Fernando Ramirez, le portefeuille des Affaires étrangères. Au retour de son voyage, il nomma deux libéraux ministres de l'Intérieur et de la Justice. Charlotte vit dans ce fait un gage de consolidation de l'Empire, qu'elle s'empressa de signaler à son aïeule.

Palacio Nacional, le 21 novembre.

« Ma bien-aimée grand maman,

« ... Max, comme vous le savez déjà, est de retour dans sa capitale, en parfaite santé depuis le 25 dernier. Il a été reçu avec un enthousiasme inouï, rehaussé par l'absence de tout éclat officiel; vous en verrez les détails par la revue de *l'Estafette* ainsi que le compte rendu des principaux événements du mois. J'avais été au-devant de Max à Toluca, accompagnée du maréchal Bazaine. Ce dernier, après m'avoir offert en route un charmant déjeuner sous la tente, au « Llano de San Lazar », ravissante vallée qui rappelle les Alpes, nous offrit, en revenant, de passer la nuit à Cuajimalpa, où il avait improvisé un camp dans une situation admirable. C'est ce qui motive la lettre de remerciements que lui a écrite Max. Cela prouve, en outre, combien nos relations avec l'armée française sont franches et cordiales. Voici un autre extrait tiré de *l'Ère nou-*

velle, journal de M. Masseras, qui donne la description d'un banquet à Chapultepec offert par Max à son escorte. Je pense que cela vous intéressera; l'enthousiasme des soldats français était très grand; nous avons parlé presque avec chacun d'eux en particulier. Le maréchal a fort bien parlé et avec beaucoup d'élan, m'a-t-on dit. Il nous est très attaché et a toutes les raisons de l'être, car nous le traitons vraiment amicalement.

« Les volontaires belges sont arrivés et en route; Bombelles les escorte. Ils sont au nombre de six cents environ; le Nonce les suivra de près, ainsi que les ministres d'Autriche et d'Espagne. Je me réjouis extrêmement de voir ces excellents Belges qui ne se sont pas laissé intimider par tout ce qu'on a dit pour les empêcher de venir. Les officiers français leur préparent aussi, m'a-t-on dit, une bienvenue très chaleureuse, surtout à Van der Smissen, qui a servi en Afrique.

« Max vient de rendre plusieurs décrets d'une rare sagesse, ainsi qu'une circulaire aux préfets qui est un modèle de tout ce qu'on peut dire de libéral, de noble et de juste. Le parti libéral presque en entier est rallié au Gouvernement et vient de fournir les plus grandes intelligences du pays pour les postes ministériels. Ce sont des hommes nouveaux arrachés à l'obscurité et à l'étude, étrangers aux guerres civiles et animés seulement du désir de régénérer leur patrie. Hier et vendredi, nous avons assisté à la distribution des prix à l'Université et à l'École des Mines. Ce soir, nous avons les recteurs et les professeurs à dîner. Dans ce moment, Max est dans le salon d'à côté, tenant le conseil des ministres. Il m'a dit avoir été satisfait de mon gouvernement; en effet, je me glorifie d'avoir extirpé le brigandage dans les environs et d'avoir fait réparer la partie détériorée d'une rue. Ce ne sont pas de grands titres de célébrité, mais c'est toujours quelque chose pour ce pays-ci, où tous les gouvernements n'en ont pas fait autant, au contraire; ils ne se sont occupés que d'embrouiller et de détruire.

« Chapultepec embellit tous les jours sous la main heureuse de Max. Les pluies ont cessé entièrement; c'est comme le commencement de l'été; on dirait que le temps est le même qu'au mois de juillet. Le climat rappelle celui de l'Italie à l'état de perpétuité, c'est-à-dire que les journées incomparables de l'Italie sont ici la situation normale...

« CHARLOTTE. »

LES NÉGOCIATIONS AVEC LE SAINT-SIÈGE

En 1861, Juarez avait fait voter par le Congrès la nationalisation des biens de l'Église. Une grande partie de ces biens avait été aliénée, et il était difficile à Maximilien de revenir sur les ventes déjà opérées. S'arrêtant à un moyen terme, il proposa au Saint-Siège de valider les ventes faites régulièrement, mais d'en affecter le produit aux frais du culte. Le nonce pontifical, Mgr Meglia, se montra intraitable. Après des discussions orageuses, il déclara qu'il y avait entre ses instructions et les propositions du gouvernement impérial un fossé trop profond pour être comblé.

L'impératrice Charlotte fut mêlée de très près à ces négociations. Elle fit elle-même une suprême et vaine démarche auprès du Nonce. Dès le début, elle avait indiqué la gravité de la question dans cette lettre :

Mexico, le 11 décembre.

« Ma bien-aimée grand maman,

« ... L'arrivée du Nonce est un fait important pour le règlement des questions ecclésiastiques. J'espère que, grâce à nous, ce pays deviendra sainement catholique en même temps que libéral, car il n'était ni l'un ni l'autre. Les scandales du clergé étaient tels qu'il faut bien qu'elle soit divine, notre sainte religion, pour n'avoir pas encore succombé, bien qu'elle n'aurait pas tardé à disparaître sans les réformes qui vont être entreprises.

« L'ascendant de Max augmente tous les jours, avec l'enthousiasme et l'admiration qu'il inspire. On voit pour ainsi dire à vue d'œil cette nation si corrompue et si abaissée se relever à la conscience de sa dignité et de son avenir, et cela rien que parce que Max l'attire à son niveau depuis le jour où il s'est fait franchement Mexicain.

« CHARLOTTE. »

Malgré son ton optimiste, l'Impératrice reconnaît, dans la lettre suivante, l'échec des négociations avec l'envoyé du Saint-Siège.

Chapultepec, le 11 janvier 1865.

« Ma bien-aimée grand maman,

« ... Ici, tout va bien ; Max a publié, avant la fin de l'année dernière, une lettre que vous aurez lue dans les journaux, rassurant le pays sur le compte de la nationalisation des biens ecclésiastiques. Nous aurions préféré que le nonce eût voulu de suite conclure un concordat, — ce qu'on n'avait cessé d'écrire à Rome, — mais, vu son refus catégorique, Max ne pouvait plus laisser planer aucun doute sur ses intentions, et le pays a accueilli sa lettre avec grande reconnaissance. On a évité de lui donner la forme de décret, par une nouvelle déférence pour le Saint-Siège dont on espère maintenant plus facilement la sanction. De fausses informations ont seules pu la différer, car le clergé, ici, est si peu ce qu'il doit être qu'on ne peut le rendre vraiment chrétien qu'en le mettant dans une position analogue, avec traitement de l'État, à celle qu'il occupe en France et en Belgique.

« CHARLOTTE. »

L'Impératrice fait encore allusion à la question religieuse dans une lettre du 26 janvier, intéressante à divers titres.

Palacio Nacional, le 26 janvier.

« Ma bien-aimée grand maman,

« Je sors d'avoir reçu onze blessés de la *Estanzuela*, du 2e zouaves, qui partent à la fin de la semaine et que le colonel m'a amenés. Pauvres gens! Cela m'a fait plaisir de les voir et de leur parler; je leur ai fait parvenir un peu d'argent pour la route.

« Vous ne savez pas qui j'ai eu dernièrement à un de mes bals? Michel Ney, le fils de la duchesse d'Elchingen, un gros jeune homme blond, un peu chauve, avec deux médailles et la croix de la Légion d'honneur; il est capitaine de chasseurs d'Afrique et on l'appelle le capitaine Ney. Il paraît qu'on en est fort content et que c'est un bon soldat. Cela m'a fait grande impression de le rencontrer ici, en pensant combien chère maman était liée avec sa mère. Il rappelle un peu son père par l'air robuste, mais il n'est pas si grand. Je n'ai pu m'empêcher de penser aux jeunes gens de son âge qui jouaient avec

lui jadis et qui, certes, lui envient son uniforme. Ce que c'est que les destinées humaines !

« On ne sait rien encore d'Oajaca. Le général Douay est de passage ici ; c'est un homme extrêmement intelligent auquel Max va donner la grand croix de Guadeloupe ce soir.

« Le général L'Hériller s'acquitte avec beaucoup de talent et d'énergie de son intérim du commandement en chef. A Vera-Cruz, le commandant Cloué vient de recevoir celui de la division navale.

« D'assez grosses mesures sont en train d'être prises, la revision des biens vendus du clergé, mesure d'équité tout à fait indispensable. Quand tout cela sera achevé, le Mexique aura fait un grand pas vers l'avenir. Le chemin de fer va se poursuivre activement et l'on s'est entendu avec la compagnie anglaise. Nous continuons à habiter Chapultepec ; je suis ici par exception, à cause du dîner de ce soir auquel assistent le ministre de France et le général Douay.

« Nous montons à cheval ensemble tous les deux jours et je mets un sombrero mexicain qui me garantit du soleil ; j'ai aussi la bride et la selle de dame à la mexicaine, Max portant toujours le costume national pour l'équitation.

« Je crois vous avoir dit que je donne des soirées dansantes tous les lundis ; nous sommes bientôt à la cinquième, et la dernière était animée et fort brillante, vu le grand nombre de jolies femmes et de belles toilettes. La distinction dans un salon est naturelle à toute la race espagnole. Nous avons assisté aussi à un bal que nous a donné le commerce de Mexico à la *lonja*.

« CHARLOTTE. »

En février, Maximilien confirma par deux décrets les dispositions contenues dans sa lettre au Nonce et reconnut le catholicisme comme religion d'État. Charlotte défend cette décision en des termes qui nous prouvent et l'intérêt porté par elle à la brûlante question qui s'agitait et la part qu'elle eut à sa solution.

Chapultepec, le 14 mars.

« Ma bien chère madame de Grünne,

«... Nous travaillons à rendre ce pays catholique, car il ne l'était pas et ne l'a jamais été. Ce n'est pas comme la Belgique,

que l'on travaille à rendre autre chose. J'ai écrit là-dessus au Père Dechamps. Je ne sais s'il vous en aura parlé. A mes yeux, l'Empereur a donné une grande preuve de ses sentiments en proclamant ouvertement la religion catholique professée et protégée par l'État. C'est le premier fait de ce genre de la part d'un prince libéral au XIXe siècle, et je crois que cela finira peut-être par ramener les sociétés européennes sur le vrai sentier ; car il y a des choses que l'on ne saurait, même au point de vue politique, livrer à ce vague absolu qui finit par engendrer un si grand nombre d'erreurs et tant de confusion jusqu'à ébranler tout l'ordre social. On voit en Belgique ce que vaut la parité complète de tous les cultes. Une autre erreur aussi fâcheuse est la séparation entière de l'Église avec l'État. En échange de la protection naît naturellement le droit de contrôle, et ceux qui déclament en France contre le Concordat ont, à mon sens, parfaitement tort. Le plus grand bonheur qui puisse arriver à un clergé, c'est d'être sous la double surveillance d'une autorité qui est la source de toute vérité spirituelle et d'un pouvoir vraiment chrétien qui reconnaît la délimitation qui de droit divin existe entre les deux puissances...

« Malgré notre éloignement, je crois que nous aiderons à résoudre quelques-unes des grandes questions religieuses et sociales qui divisent les hommes. Nous avons à notre frontière nord un pays si prôné jadis et qui, s'étant voulu passer de tout, de religion, de principes, etc., a fini par se passer de liberté. Aujourd'hui, on s'y égorge de telle façon que bientôt un million d'hommes auront péri, immolés en holocauste à son imprévoyance et à ses mauvaises passions.

« CHARLOTTE. »

La comtesse d'Hulst est fort alarmée par les bruits qui courent en Europe au sujet du Mexique. L'Impératrice la rassure dans ce spirituel billet :

Palacio Nacional, le 11 mars.

« Ma bonne Comtesse,

« J'entends dire qu'on vous fait des récits atroces du Mexique, et qu'on nous représente comme dans un coupe-gorge ou près d'être sacrifiés aux faux dieux d'après les règles antiques de la religion aztèque. Il n'est rien de tout cela, nous

sommes dans un beau et grand pays, nous tâchons d'y faire la félicité de nos semblables et nous sommes parfaitement satisfaits. Je ne sais qui ne le serait pas. Si on vous raconte qu'on nous assassine, ce n'est pas vrai. Personne ici n'est jamais mort assassiné. Maintenant, si on vous a parlé des routes, je conviens qu'elles ont besoin d'être refaites, et si l'on vous a dit qu'il y avait encore des brigands, c'est exact; mais comme nous n'allons que de Chapultepec à Mexico et de Mexico à Chapultepec, nous n'avons jamais chance d'en rencontrer.

« Hors ces deux choses, je ne vois pas ce qu'il y a à reprocher au Mexique. Nous nous promenons avec plus de liberté et moins de gardes qu'on ne se promène chez vous, et tous les Indiens nous tirent le chapeau en souriant. Essayez de faire cela dans la grande Babylone que, par parenthèse, vous savez que j'aime beaucoup, et vous verrez.

« CHARLOTTE. »

Elle tient également à calmer les inquiétudes que ces rumeurs avaient inspirées à la reine Marie-Amélie.

« Max est tout activité : voilà plusieurs jours de suite qu'il préside le conseil d'État; tout progresse à vue d'œil, on reconnaît à peine les Mexicains. Il y aura un an, le 10, de l'avènement au trône. Plusieurs décrets et décorations, aussi des charités, seront publiés ce jour-là. Nous avons fait avant-hier une promenade à pied au *Paseo de la Viga*, salués par les acclamations les plus enthousiastes. On ne pourrait pas se promener ainsi en Europe, surtout sans agents de police.

« Vous voyez donc, chère grand maman, que tout marche fort bien. Je ne sais quelles sont les personnes qui vous font des rapports inquiétants et d'où elles les tiennent, à moins qu'elles ne les inventent. Si l'on se figure que ce pays-ci sortira tout organisé du cerveau de Max, comme Minerve de celui de Jupiter, évidemment, ces miracles ne sont pas possibles; mais il y a moyen de faire cela peu à peu et l'on est en train de le faire. Nous avons des sermons de carême deux fois la semaine qui sont vraiment bons et les charges de cour se présentent déjà fort bien. Tout se fait ou se fera. »

Le lendemain, Charlotte annonce le départ d'une députation pour Rome :

Palacio Nacional, le 29 mars.

« Ma bien-aimée grand maman,

« Vous saurez que l'on a envoyé une députation à Rome pour conclure le Concordat. Il était impossible de s'entendre avec Rome avant de lui présenter des faits accomplis, et ici il ne s'agissait pas des biens du clergé proprement dits, mais des biens des *évêques* qui nageaient dans l'abondance pendant que les simples prêtres mouraient de faim.

« Maintenant l'État y pourvoira, de sorte que la religion sera infiniment mieux dotée qu'avant, et le Pape sait bien du reste que les souverains temporels ont des devoirs qui ne sont pas toujours les mêmes que les siens, puisque l'Église ne peut rien aliéner, tandis que l'État ne peut permettre des propriétés territoriales sur lesquelles il n'a aucun contrôle.

« Je vous envoie la revue de la quinzaine. Ne vous alarmez donc plus, chère grand maman ; chaque pas qui produit ici une commotion quelconque est un pas fait en avant. Tout marche à souhait, et jamais rien de pareil ne s'était vu antérieurement.

« CHARLOTTE. »

Le 23 août, l'Impératrice adresse à Mme de Grünne une lettre où la situation religieuse du nouvel empire est exposée et jugée avec un sens, une clairvoyance, une hauteur de vues vraiment remarquables.

Palacio Nacional, le 23 août.

« Ma chère madame de Grünne,

« Ne nous croyez pas de mauvais chrétiens ici ou près de le devenir. Nous faisons depuis quelques mois des efforts inouïs à Rome pour obtenir un arrangement. Priez bien pour que Dieu éclaire le Saint-Père sur les vrais intérêts de l'Église, et tâchez, s'il est possible, d'écrire à votre cousin, Mgr de Mérode, pour qu'il travaille dans ce sens ; qu'il se souvienne d'être Belge et fils de son père, si modéré et si juste dans ses principes, comme dans ses actes. Dites-le lui de ma part, si vous voulez. Rappelez-lui que nous sommes toujours ces mêmes princes qui n'avons pas voulu quitter l'Europe sans recevoir la bénédiction du Vatican ; qu'il compte le nombre des souverains régnants, ou près de l'être, qui seraient disposés à faire pareille chose et

à imiter cet exemple. Pour les exilés, il n'y a vraiment pas de mérite, car le malheur rapproche plus de Dieu que la prospérité. S'il a toujours ses entrées franches près du Pape, qu'il lui dise ce que je vous écris, qu'il lui dise que je me prosterne à Ses pieds; mais qu'Il est notre Père, qu'Il ne nous traite pas ainsi, et qu'Il ne nous abandonne pas, quand il n'y a que Ses ennemis qui s'en réjouiront. S'Il nous croit différents de ce que nous étions l'année dernière, c'est qu'on L'a circonvenu; nous sommes les mêmes, toujours, Ses enfants; mais nous Le supplions de nous écouter et de se rappeler que, s'il y a eu des moments d'amertume entre nous, c'est un malentendu causé par le Nonce et rien d'autre. Je désire que tout ceci ne soit dit qu'en recommandant à votre cousin le secret le plus complet envers qui que ce soit, sauf le Pape. J'espère que les négociations continueront, mais c'est pour parer à toute éventualité.

« Quant à ce que vous pensez, chère madame de Grünne, que je juge trop sévèrement la piété des peuples du Midi, je crois que vous vous trompez : regardez la statistique des crimes et jugez. Vous dites que cela n'empêche pas la foi; mais la foi sans les œuvres, ou avec des œuvres contraires, ressemble assez à la crainte qui est le commencement de la justice, mais pas à l'amour de Dieu ou à la foi fervente qui justifie.

« Chez les Français, par exemple, je crois qu'il y a cette foi dont vous parlez, oubliée souvent, mais rayonnante dans le danger ou au moment de la mort; la pratique n'y est pas toujours non plus, mais il y a quelque chose au fond du cœur. Ici, il me semble que le cœur n'y est guère; c'est une routine. Il n'y a guère de chaleur là-dedans; et chez ceux qui font étalage d'opinions religieuses, je retrouve plus le sombre isolement de Philippe II que la charité de saint Vincent de Paul, cette charité qui aime et qui ne hait pas. Je vois habiller des saints et des crucifix de diverses couleurs, porter un Jésus de cire avec des flambeaux allumés; mais je ne vois pas visiter le Saint-Sacrement, ou soulager beaucoup les membres de Jésus souffrant. Et tout cela, encore, c'est le vieux Mexique, celui qui s'éteint et qui forcément fait place à un autre, qui ne sera guère croyant, si Rome ne tend pas une planche de salut à ce peuple qui l'implore.

« Nous sommes sur ce continent mobile où s'agite le colosse [les États-Unis] qui défriche les forêts vierges, recueille les

déshérités de la civilisation et abrite toutes les expressions de la pensée humaine sous le vaste manteau de ses libertés. Le colosse est à nos portes; il sort victorieux d'une lutte de géants; il ne songe pas à une annexion matérielle, mais à une conquête morale. Qu'on y songe à Rome! Ce n'est pas de ne tolérer aucun culte qui l'empêcherait: les mesures violentes amènent les sanglantes réactions. Ce qui est dans la nature des choses suit son cours; à moins qu'on n'élève une muraille d'airain entre un peuple et un autre, au lieu de chemins de fer et de télégraphes qui rapprochent les corps et les âmes. De là, le danger de n'avoir pas une piété vraie, tolérante et sincère, dans la partie de la population appelée à résister au torrent. Eh bien! à tout cela, notre Saint-Père songe-t-il?

« Nous avons trouvé l'Église dépouillée de tout, errante et exclue de la société; les prêtres n'étaient même plus citoyens. Nous avons rappelé les évêques; ils sont rentrés au sein de leurs diocèses; la religion catholique a été déclarée religion d'État, au lendemain de son divorce avec lui; nous doterons convenablement le clergé en échange des biens qu'un autre lui a enlevés, *par des lois non révoquées et en vigueur* à l'époque de notre arrivée. Qu'y a-t-il dans tout cela qui ne fasse supposer que Rome devrait venir au-devant de nous et nous proposer spontanément un Concordat, qu'elle a accordé spontanément à celui qui a relevé les autels en France? Quant à faire revenir sur l'affaire des biens ecclésiastiques, cela n'est pas possible. Où cela a-t-il été fait? Le principe de la justice est sauf dès que la propriété est rendue sous une autre forme, celle de la dotation.

« Voilà un bien grave entretien; c'est le souvenir de nos conversations qui m'y a conduite, et, j'espère, le Saint-Esprit, si quelque bien pouvait résulter de la lettre à votre cousin...

« CHARLOTTE. »

ROLE POLITIQUE DE L'IMPÉRATRICE

Au milieu de ces difficultés, un événement considérable vint encore compliquer la situation : c'était la fin de la guerre de Sécession par la défaite des États du Sud, sous les murs de Richmond (1er avril 1865). Les États du Nord qui, jusqu'alors,

n'avaient pu que prêter un appui moral au parti radical mexicain, allaient, par leur victoire, avoir les mains libres et être en mesure de fournir à Juarez une aide plus effective.

L'Impératrice comprit le nouveau danger auquel était exposée la monarchie naissante ; dans une lettre du 26 avril, elle faisait part de ses craintes au chef du cabinet privé de Maximilien, M. Eloin, alors en mission en Europe.

« Vous devez savoir, lui écrivait-elle, qu'à l'époque où le parti appelé conservateur demanda l'intervention de la France, le parti appelé libéral était au moment d'obtenir celle des États-Unis. Aujourd'hui que la chute de Richmond et l'incertitude qui règne sur ses résultats probables ou possibles ont remis l'Empire en présence de la République, c'est une seconde crise qui s'ouvre, dont on sortira aussi bien que de celle des biens du clergé, mais qui demande de l'attention. Tout ce qui dans le parti libéral s'appelle rouge voudrait revoir la république. Ils ont voulu voir ce qu'ils retireraient de l'Empereur; maintenant ils savent que cela ne va pas au delà et ils s'adressent ailleurs. La situation est délicate : on ne peut guère rejeter ces hommes d'une manière éclatante, et cependant il faut beaucoup s'en défier et prendre garde à leurs conseils. »

En 1865, l'Empereur s'absenta de Mexico à plusieurs reprises, et Charlotte assuma chaque fois la régence. A sa grand mère elle rapporte, en même temps que les ovations qui accueillent Maximilien partout où il passe, les divers événements qui intéressent l'empire.

Palacio de Mejico, le 10 mai.

« Ma bien-aimée grand maman,

« Max est à Orizaba, très satisfait, et trouvant que le pays ressemble à la Suisse et au Brésil à cause de la richesse de la végétation. Negrete vient d'être chassé de Matamoros, le 4 mai, par le débarquement des troupes françaises. Les événements des États-Unis continuent à nous tenir en suspens; on dit que la paix est faite, je ne sais ce qu'il faut en conclure. Ici, il fait un temps de printemps. J'ai fait une course à un joli endroit des environs qui s'appelle la *canada*, avec le ministre d'Angleterre et sa fille qui sont très aimables.

J'ai tenu une fois le conseil des ministres. Du reste, il ne s'est rien passé de saillant, excepté un affreux accident, un incendie où ont péri le colonel Tourre, du 3e zouaves, qui n'avait que trente-huit ans et qui était fort estimé; un officier du 99e, le vicomte de Labrousse et deux zouaves. La douleur a été générale dans l'armée et dans la population française.

« Coïncidant avec les succès momentanés des juaristes dans le Nord, c'était de sombre augure, mais les événements de Matamoros vont changer le cours des affaires militaires. Max est fort content de l'accueil qu'il reçoit partout et des dispositions des populations. Le général Douay arrivera dans les premiers jours de juin. Son retour nous fait grand plaisir, car c'est un homme fort distingué, très aimé dans le pays. L'avenir se présente donc, même dans le cas d'un conflit peu probable avec les États-Unis, sous les meilleurs auspices.

« CHARLOTTE. »

Dans ses lettres, Charlotte laisse souvent percer une initiative, une force de volonté, un goût des responsabilités qui font contraste avec les hésitations, les atermoiements de Maximilien.

« Je suis bien aise, écrit-elle à Mme de Grünne, le 14 mars 1865, que vous ayez approuvé ma conduite pendant l'absence de l'Empereur. Je tâche de faire le bien que je peux dans toutes les directions, et surtout de ne pas gâter celui que font les autres. Je me sens devenir, je l'avoue, assez énergique au milieu d'une situation si exceptionnelle et où il faut avant tout compter sur soi-même. Je conduirais au besoin une armée. Ne vous moquez pas de moi ! J'ai l'expérience de la guerre, rien qu'à voir faire la petite guerre qui se fait dans ce pays-ci, et je ferais au besoin de grandes choses. »

Dans les notes inédites, trop rares, qui nous sont parvenues, datées de sa régence, apparaissent bien cet esprit précis et net, ce sens des réalités, cette « objectivité vigoureuse » qui caractérisent ceux qui savent commander et prévoir. « Les affaires qui traînent ne valent rien, écrit-elle, ou bien c'est faisable, ou cela ne l'est pas. Si vous attendez que l'Empereur revienne et qu'il en parle au maréchal Bazaine, cela sera remis aux calendes grecques. L'Empereur ne fera point de demande, le maréchal ne prendra point de décision. Voilà ce qui arrivera !... » — Ou

encore: « L'impossible n'est pas français, disait Napoléon. Je ne l'admets pas non plus et espère un résultat... » — A une demande déraisonnable, elle répond : « Je ne veux pas en entendre parler, et que B. n'insiste pas. Ce qui chez nous ne s'obtient pas au travers de la porte s'obtient encore moins par la fenêtre. »

Des critiques ayant été adressées au Gouvernement par M. Masseras, rédacteur en chef de *l'Ère nouvelle*, journal français publié à Mexico, l'Impératrice écrit à M. Eloin :

« Si les journaux qui se disent les soutiens du Gouvernement et qui ont vis-à-vis des Mexicains l'autorité d'un langage européen, se mettent à nous représenter tous comme des imbéciles et M. Masseras comme le protecteur et le grand mufti de la presse, il est impossible que cela ne nous discrédite pas et n'ouvre pas les yeux du public, inutilement, sur de petites erreurs qu'il n'aurait jamais remarquées, puisqu'il n'y connaît rien... Ce qui n'est pas fait se fera; ce qui est mal fait se réparera... Il [Masseras] est publiciste, mais son journal n'a aucune autorité pour dire tout cela, et surtout pour éveiller l'attention sur des erreurs anciennes et commises. C'est manquer de tact, de politique et de sens commun. Quant à ce qu'il avance, que la presse est pressurée et manque de polémique, qu'il essaie de dire à l'empereur Napoléon ce qu'il nous a débité aujourd'hui, et nous verrons! C'est le ton qui fait la chanson ; on voit bien si l'intention est hargneuse ou bienveillante. Depuis quelque temps, son journal respire une humeur maussade et petitement tracassière. Il ne serait pas mauvais d'en rechercher l'origine ou l'influence *diplomatique* que peut-être elle traduit. »

Contrairement à Maximilien, Charlotte aimait assez les réunions, les réceptions, les fêtes et cérémonies officielles, où elle devait souvent remplacer l'Empereur. Elle en parle fréquemment à la reine Marie-Amélie.

Palacio Nacional, le 11 juillet.

« Ma bien-aimée grand maman,

« Nous sommes très contents des nouvelles de Rome et des dispositions du Pape. Il n'y a plus apparence de flibustiers américains d'aucune espèce. Nous venons de donner hier un bal de

Cour, avec assistance du corps diplomatique, d'environ mille personnes. Ç'a été le premier de cette catégorie, car les bals de cet hiver n'ont été que des soirées. Il y faisait chaud, mais l'ensemble a été fort brillant. C'était une cour européenne, bien montée, sur le sol vierge et démocratique du nouveau continent. Vous verrez le reste des événements par les revues. Le général Douay est revenu, à notre grande satisfaction : c'est un homme charmant et de la plus haute capacité.

« Max a ouvert solennellement l'Académie des Sciences et a prononcé à cette occasion un magnifique discours; je vous envoie tout cela en espagnol. J'ai dit aussi quelques mots rédigés par moi, sans rature, à la réception du 6 juillet.

« CHARLOTTE. »

Dans la lettre suivante, l'Impératrice revient sur les affaires ecclésiastiques, l'attitude des États-Unis, sur ses occupations en l'absence de Maximilien.

Palacio de Mejico, le 28 août.

« Ma bien-aimée grand maman,

« Max a été faire un petit voyage aux mines de Pachnea et en reviendra, je pense, d'ici à peu de jours.

« En son absence, j'ai beaucoup à faire pour distribuer toutes les affaires qui doivent lui être envoyées et donner des solutions à celles que j'ai faculté de résoudre. Je souhaite vivement et j'espère encore que la réconciliation avec Rome pourra s'effectuer; nous faisons notre possible pour cela, mais les dispositions y sont peu conciliantes et cela, pas depuis les événements de cet hiver, mais depuis fort longtemps. Pour ma part, je vous assure, chère grand maman, que je suis très soumise à tous les décrets de l'Église, mais je crois, comme l'a toujours cru l'Église de France, qu'au temporel un souverain est parfaitement maître chez lui.

« Je vous envoie deux revues de la quinzaine, dont celle qui paraît au Cabinet est rédigée par moi, d'après le texte espagnol.

« On s'occupe beaucoup de l'amélioration de la route qui va à Vera-Cruz et j'espère qu'au moyen d'un chemin de fer dit « américain », on y parviendra. Cela sera un avantage jusqu'à l'achèvement du chemin de fer à vapeur. Moi je continue à

m'occuper spécialement de la bienfaisance qui fait quelque progrès et qui en fera, j'espère, avec le temps. Je vais aussi m'occuper des travaux d'embellissement de l'Alameda que Max a désiré me confier. Les nouvelles d'Amérique sont excellentes et personne ne songe à nous inquiéter.

« CHARLOTTE. »

L'Impératrice ne put donner que trop rarement carrière à ses qualités de décision et de fermeté. A l'ordinaire, ne lui étaient réservées que les affaires de bienfaisance et d'éducation. Cependant elle a exercé sur Maximilien une influence presque toujours heureuse, avec une discrétion dont elle se rend le juste témoignage dans cette lettre si curieuse :

Chapultepec, le 29 septembre.

« Ma bien-aimée grand maman,

« En réponse à vos observations sur les cérémonies du 6 juillet, Max m'a priée de vous dire que c'est par son désir que je tins sa place ce jour-là, comme je suis la seule personne appartenant à la dynastie mexicaine hors lui-même, et qu'il est d'usage en Autriche que les princes de la famille assistent à la cérémonie religieuse dans ces sortes d'occasions. Du reste, chère grand maman, si Max n'a pas reçu lui-même les félicitations le matin, il a paru ensuite à l'ouverture de l'Académie des sciences qu'il a inaugurée par un magnifique discours qui, certes, valait bien le mien.

« Quant à mon grand manteau royal auquel vous voulez bien faire allusion, c'est toujours le même que j'ai reçu dans mon trousseau et avec lequel j'ai fonctionné en Italie et partout, bien avant de porter la couronne du Mexique. Je ne sais pourquoi les journaux en font chaque fois une description nouvelle; je le mets ici quatre fois par an. Je puis vous assurer qu'avec mon quart de siècle actuel, ces cérémonies ne font nullement mes délices et que, comme le soleil m'a assez brûlée, je suis loin de m'admirer du tout. Lorsqu'en Italie, j'avais dix-huit ans et que j'entendais des exclamations dans la foule qui me voyait passer, j'avoue que j'éprouvais une de ces satisfactions que l'on a sur le seuil de la vie. Mais aujourd'hui, je vieillis, sinon aux yeux des autres, du moins aux miens, et

mes pensées et mes sentiments sont bien loin de mon extérieur.

« Ainsi vous voyez, chère grand maman, que je ne suis pour rien dans l'étiquette du 6, et que c'est Max qui l'a voulu ainsi à mon corps défendant, car je lui disais même : « La population se fatiguera de voir toujours ce même manteau et ce même cortège. » Quant à la bienfaisance, je m'en occupe beaucoup et nous venons d'obtenir un crédit de 20000 dollars (100000 fr.) jusqu'à la fin de l'année pour subventionner les établissements les plus nécessiteux. Une partie de cette somme a été répartie dans la séance que j'ai tenue ces jours-ci. A propos de tout cela, je ne suis pas fâchée de rectifier plusieurs choses que l'on a dites sur mon compte.

« On dit que j'ai de l'influence et que j'ai fait faire ou conseillé telle ou telle chose. Max m'étant de beaucoup supérieur en tout, je ne sais d'abord comment je ferais pour lui inspirer quoi que ce soit, et ensuite je suis trop loyale pour rechercher aucune influence. Ce que Max ne me dit pas, je ne le lui demande même pas, et je mets là-dedans plus de scrupule depuis que nous sommes souverains qu'avant, parce que je respecte la dignité dont il est revêtu. Je l'aide en ce que je puis; je fais dans ce moment l'office d'un chef du Cabinet en service extraordinaire, mais je ne fais que lui faciliter le travail ou lui épargner du temps; il n'y a que nous ici qui travaillions, et que je m'en acquitte bien ou mal, je ne m'en vante à personne. Il me semble qu'il est tout naturel, dans une position comme la nôtre, que la femme qui n'est pas mère de famille aide directement son mari. Je le fais parce qu'il l'a désiré, je le fais par le goût de l'occupation utile dont je suis avide, je ne le fais pas par deux grains d'ambition. Chez les laboureurs, la femme contribue quelquefois à la culture du champ : ici, c'est un grand champ bien en friche, il n'y en a pas trop de deux, n'ayant ni enfant, ni rien de mieux à faire. Tout ceci, je ne vous le dis, chère grand maman, que pour que vous jugiez de la véracité des jugements que l'on porte à Rome et ailleurs, où on me prend pour une espèce de virago, quand je suis absolument telle que vous m'avez connue et moins attachée à ma volonté et à ma personne que jamais, parce que c'est une besogne très stérile que la vanité, l'égoïsme et l'ambition. L'ambition de faire le bien, peut-être en ai-je, mais ce n'est pas pour qu'on en parle, c'est pour qu'il soit fait.

Je ne dois faire connaître que ce qui revient à la femme de Max, que le public doit estimer, et cette femme, il est vrai que c'est moi, mais j'en fais abstraction dans cette circonstance; et cela me fait l'effet comme si cela ne rejaillissait que sur cette qualité et non sur ma personne.

« Je vous adresse la description des fêtes du 16 septembre. Le discours de Max a été magnifique et il a fait sensation. Il est impossible de parler d'une manière plus noble et plus émouvante. Nous posons samedi la première pierre de la statue de Morelos, ou plutôt, nous assistons à son inauguration sur l'une des places de Mexico.

« Plusieurs membres de la famille de l'empereur Iturbide ont été élevés au rang de princes. On a vu là-dedans toute sorte de pronostics pour la succession ; ce n'est qu'un acte de justice, de la part d'un Empereur sur le trône, de prendre sous sa protection les descendants d'un Empereur détrôné et qui n'était pas de sang royal. Nous avons au palais, en attendant qu'on leur prépare une demeure, la princesse Joséphine Iturbide, élevée aux États-Unis, et le petit Augustin, enfant de deux ans, frais et rose, pas trop bien élevé jusqu'à présent. L'autre, le jeune Salvator, âgé de quinze ans, son cousin, est élevé à Paris, au collège Sainte-Barbe, d'où il entrera probablement à Saint-Cyr et deviendra, j'espère, officier français. Le reste de la famille retourne en Europe. Les fils de l'empereur Iturbide avaient contracté aux États-Unis des habitudes de jeu et de boisson, qui rendaient leur élévation à la même dignité que leurs neveux impossible. Voilà le fond de l'affaire, dans le cas où les journaux l'envisageraient différemment.

« CHARLOTTE. »

Charlotte insiste sur l'union parfaite qui règne entre elle et l'Empereur.

Vera-Cruz, le 23 décembre.

« Ma bien-aimée grand maman,

« Je viens vous remercier de plusieurs de vos chères lettres que j'ai reçues en voyage et ici (il y en avait une du mois de septembre), et vous féliciter de tout mon cœur de la naissance de la fille de Paris (1) en vous priant de lui exprimer ainsi qu'à

(1) Marie-Amélie, née à Twickenham, le 28 septembre 1865, fille aînée du Comte et de la Comtesse de Paris, mariée à Lisbonne, le 22 mai 1886, au Prince Royal, devenu le roi Carlos Ier de Portugal.

Isabelle, ce même sentiment, et enfin vous dire que je reviens du Yucatan, que j'y ai été reçue avec le plus grand enthousiasme et que je me porte, grâce à Dieu, parfaitement bien. Je désire que ce soit par moi-même que vous appreniez mon heureux retour. Ce que vous aviez la bonté de me dire, dans votre dernière lettre, sur la part qui revient aux femmes en ce monde, rentre tout à fait dans mes idées et je suis heureuse que vous ayez approuvé ma conduite et les explications que je vous ai données. Si vous me voyez me mettre plus en avant qu'on n'a l'habitude de le faire, soyez toujours persuadée que c'est par le désir et pour le bien de Max; n'y ayant ni héritier, ni autre prince, je suis provisoirement obligée de remplir différents rôles, mais je tâche de faire attention à ce que ces rôles de circonstance ne me fassent pas perdre de vue le principal Nous sommes du reste, Max et moi, tellement unis en politique comme en autre chose qu'il n'y a pas à craindre qu'on cherche à nous séparer en rien, et, si j'obtiens des succès isolés, je les rapporte toujours à lui et il en est souverainement fier et satisfait, comme de ce qui vient de se passer au Yucatan.

« Je pars aujourd'hui pour Mexico, et je vous embrasse de tout mon cœur en me disant pour la vie,

« Votre tendrement dévouée petite-fille

« CHARLOTTE. »

LES ÉPREUVES D'UNE SOUVERAINE

Vers cette époque, deux deuils vinrent successivement frapper l'Impératrice. Au retour de son voyage triomphal au Yucatan, elle apprit la mort de son père Léopold Ier, survenue le 10 décembre 1865, et elle écrivit au Duc de Nemours :

Cuernavaca, le 28 janvier 1866.

« Mon cher oncle,

« J'ai été bien touchée de votre aimable lettre et de l'affectueuse expression de votre sympathie. Je sais combien vous aurez partagé notre juste douleur, vous qui depuis tant d'années avez regardé mon bien-aimé père comme un frère et un ami. Il m'a été bien pénible de ne pouvoir assister à ses derniers moments et recueillir de sa bouche les mots du suprême adieu

que l'on aime à se rappeler pendant toute la vie. Je ne puis trouver d'adoucissement à mes regrets que dans la pensée d'avoir accompli un de ses désirs en venant ici, et dans celle d'avoir reçu sa bénédiction en Angleterre la dernière fois que j'eus le bonheur de le voir. C'est toutefois l'un des plus grands sacrifices que j'aie pu porter à ma nouvelle patrie que d'avoir perdu à cause d'elle la satisfaction de voir encore un père adoré. Le Mexique l'a du reste compris ainsi, et avec ce tact naturel des peuples méridionaux, il n'y a pas de preuves d'affection et d'intérêt que je n'aie reçues de toutes parts avec une touchante unanimité. Les fleurs et les drapeaux ont été remplacés par des tentures de deuil, les cris et les fusées, si ordinaires, par une expression de sympathique tristesse, même chez la population indienne. L'*ayuntamiento* [conseil municipal] de Mexico a spontanément invité les habitants à décorer de noir leurs fenêtres, ce qui a eu lieu pendant trois jours. Je reçois encore tous les matins des lettres de condoléances tant de corporations que d'individus, et mon cher père était si révéré, que même au fond des bourgades du Yucatan où l'on parle à peine l'espagnol, j'ai entendu maintes fois : « *Viva el rey Leopoldo! viva el gran Leopoldo!* » là où l'on savait à peine ce que c'est que la Belgique.

« Adieu, mon cher oncle, l'Empereur vous remercie également des sentiments que vous m'avez chargée de lui exprimer, et en vous priant de dire mille choses affectueuses à mes cousins et cousines qui se sont souvenues de moi en cette occasion, croyez-moi toujours votre bien dévouée nièce

« CHARLOTTE. »

Le 24 mars 1866, la reine Marie-Amélie acheva, à Claremont, une existence si féconde en vicissitudes; une douleur du moins lui fut épargnée, celle de voir la catastrophe où allait sombrer l'entreprise mexicaine qu'elle avait désapprouvée avec tant de clairvoyance.

Ce double deuil, s'ajoutant à des déceptions d'ordre intime, affecta profondément l'Impératrice et la tint à l'écart de la vie politique pendant les premiers mois de 1866, précisément à l'époque où les affaires se gâtaient : la mésentente entre Bazaine et Maximilien s'accentuait chaque jour; les juaristes, encouragés par les États-Unis, devenaient de plus en plus

menaçants; la pénurie financière n'avait jamais été aussi grave, et, comme pour achever le malheureux empire de Maximilien, Napoléon III annonçait son intention de rapatrier prochainement l'armée française. Dans une lettre d'une belle fierté adressée à la comtesse d'Hulst, l'Impératrice affecte de ne pas ajouter foi à cette redoutable éventualité.

Palacio de Mejico, le 18 mars.

« Chère et bonne Comtesse,

« Merci mille fois de votre affectueuse lettre et de votre sympathie pour mon malheur. Ne me croyez pas changée par de lointaines grandeurs qui, sur ce continent, ne sont pas entourées de l'encens et du prestige séculaire de l'ancien monde; la souveraine du Mexique n'a jamais cessé d'être votre enfant et chaque mot de vous lui va toujours au cœur. Cependant laissez-moi, avec mon vieil abandon, rectifier quelques impressions où vous me semblez trop désespérer de la miséricorde de Dieu à notre égard. Notre entreprise, que vous jugez trop sévèrement et que vous regardez comme impossible, ne l'est point; ce qui en sera, le Ciel seul le sait, mais ce ne sera toujours pas par notre faute qu'elle manquera. N'ajoutez pas trop foi à ce que vous entendez dans notre chère France; je ne chercherai pas à apprécier les motifs qui font répandre ce bruit assez neuf, après tant d'argent et de soldats dépensés, que cette expédition du Mexique, « la gloire du règne », s'est brisée tout à coup à des obstacles imprévus et inconnus jusque-là.

« Elle est toujours ce qu'elle a été, une idée hardie, difficile, mais où est le mérite sans les risques? Elle a fondé un Empire qui n'est pas purement une chimère.

« Vous verrez peut-être là-dedans un reflet de l'ambition que le monde m'attribue, et cependant je n'ai pas été le mobile de notre voyage au Mexique, mais je ne serai pas non plus de ceux qui voudraient se rembarquer parce qu'il y a trois ou quatre nuages dans l'air, ou cinq ou six brisants sur la côte.

« Mettez-vous à ma place, et demandez-vous si la vie de Miramar est préférable à celle de Mexico. Non, cent fois non, et je préfère pour ma part une position qui offre de l'activité et des devoirs, même des difficultés, si vous voulez, à contempler la mer jusqu'à l'âge de soixante-dix ans.

« Voilà ce que j'ai quitté, voilà ce que j'ai acquis, maintenant tirez le bilan et ne vous étonnez plus que j'aime le Mexique.

« CHARLOTTE. »

En juin, on reçut à Mexico une note catégorique du gouvernement français fixant le terme de l'intervention. La première pensée de Maximilien fut d'abdiquer. Mais sortant de sa retraite, Charlotte combattit cette résolution de toute son énergie. Pour sauver l'Empire, elle décida de tenter elle-même une suprême démarche auprès de Napoléon III et, le 9 juillet 1866, la courageuse souveraine quittait Mexico qu'elle ne devait plus jamais revoir.

UNE AME EN DÉTRESSE

Un mois plus tard, après une traversée fatigante, elle arrivait à Paris. Les 11 et 13 août, elle eut avec Napoléon III et l'impératrice Eugénie, à Saint-Cloud, des entrevues qui lui laissèrent peu d'espoir. Le 19 août, l'Empereur vint lui-même au Grand-Hôtel, où elle était descendue, et lui fit part de sa résolution irrévocable de mettre fin à l'appui militaire et financier de la France au Mexique. Le coup fut terrible pour la malheureuse princesse. C'est après cette entrevue que, pour la première fois, sa raison vacilla, comme le prouvent ses lettres à Maximilien, récemment publiées par le comte Corti (dans son ouvrage *Maximilian und Charlotte von Mexico*) et où elle voit en Napoléon III l'incarnation de Satan.

Cependant rien dans l'attitude de l'impératrice du Mexique ne laissait encore soupçonner le dérangement cérébral que révèlent ces documents. Ce n'est d'ailleurs, et le fait est à noter, que dans ses lettres à Maximilien qu'on relève des signes d'aberration. Avec ses correspondantes ordinaires, la comtesse d'Hulst et Mme de Grünne, Charlotte reste parfaitement sensée. Ainsi, le 21 août, elle avait écrit à la comtesse de Grünne :

« Ma bien chère madame de Grünne,

« Merci de votre lettre de Blankenberghe. Je vous aurais certainement fait avertir de mon arrivée à Bruxelles; mais, pour le moment, les raisons qui me retenaient à Paris ayant cessé d'exister, je pars après-demain pour Miramar.

« Priez pour moi et pour le Mexique. J'y ai laissé les choses toutes susceptibles de s'arranger; mais de hautes volontés, de ce côté-ci de l'Atlantique, en ont décidé autrement et en subiront probablement le contre-coup. Dans tous les cas, j'ai fait mon devoir, l'Empereur restera fidèle au sien, et Dieu nous protégera ou nous fera connaître sa volonté.

« Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

« CHARLOTTE. »

L'Impératrice quitta Paris le 23 août et se rendit à Miramar où l'on remarqua les premières manifestations extérieures de sa maladie, — manifestations passagères, car cette lettre à la comtesse d'Hulst ne décèle aucun trouble d'esprit :

Miramar, le 7 septembre.

« Ma bonne Comtesse,

« Si vous ne désirez point porter la croix (1) que je vous ai envoyée, gardez-la au moins comme souvenir personnel de nous qui n'a rien à voir avec l'Empire du Mexique. Je verrais avec peine que ce que ma vénérée grand mère a accepté elle-même avec tant de bonté, vous ne le fissiez pas de même, et pour cela aucune permission n'est nécessaire. Si je ne vous l'ai pas expédiée antérieurement, c'était que je voulais vous l'apporter moi-même, ce dont j'ai été empêchée par l'indisposition [de Mme d'Hulst] qui m'a privée de vous voir. J'espère du reste que de quelque manière cette occasion se retrouvera, et je me recommande bien à vos prières en me disant toujours

« Votre bien affectionnée

« CHARLOTTE. »

[P.-S.]. — « J'ai reçu par le câble, fin août, des nouvelles de l'Empereur, qui allait bien, et j'attends celles du paquebot. Je sais le motif de tendre dévouement qui inspire vos craintes, mais je pense que d'ici à peu on verra clairement la Providence dessiner sa volonté selon que la chose sera faisable ou deviendra impossible. Jusque-là, tout le reste serait, vous le comprenez, l'abandon de gens dont l'intérêt bien entendu est que nous continuions à les gouverner, tandis que notre départ

(1) Ordre de Saint-Charles, fondé, le 10 avril 1865, par l'empereur Maximilien, de concert avec l'impératrice Charlotte, et exclusivement réservé aux femmes.

serait la perte plus ou moins rapide, mais irrévocable, de leur nationalité. L'avenir prouvera s'ils comprennent ou non cet intérêt. En attendant, j'ai l'intention d'aller sous peu à Rome pour tenter à tous les points de vue ce qu'il est en mon pouvoir de faire en faveur de notre pays d'adoption ; tant que je lui appartiendrai, ce sera là ma ligne de conduite.

« Je suis ici, à Miramar, dont vous m'écriviez, chère bonne Comtesse, que c'était si triste de vivre sur un rocher à regarder la mer ; là-bas nous avons un empire baigné par les deux océans, une tâche à remplir qui n'est que méritoire, et vous n'êtes pas contente non plus. Dites-moi, ma Comtesse, ce qu'il faut faire pour avoir votre approbation. »

Le 18 septembre, l'Impératrice se mit en route pour Rome, dans l'espoir d'obtenir du Pape le concordat qu'il avait été impossible de conclure avec le Nonce. Elle arriva dans la Ville Éternelle le 25 septembre et fut reçue le surlendemain par le Saint-Père. Pie IX maintint le veto opposé à la sécularisation des biens du clergé au Mexique et son refus de tout Concordat. Charlotte sortit accablée de cette audience ; la seconde, qui eut lieu le 30 septembre, fut l'occasion des scènes les plus désolantes.

Le Pape, après sa messe, prenait son déjeuner ; une tasse de chocolat était posée devant lui ; subitement, au milieu de la conversation, Charlotte y trempe les doigts et, les portant à sa bouche, déclare qu'elle meurt de faim, que tout ce qu'on lui sert est empoisonné ; que les gens de son entourage, soudoyés par Napoléon, en voulaient à sa vie. Le Saint-Père, plein de compassion, essaie en vain de la calmer. Le cardinal Antonelli, appelé, l'engage à rentrer à l'hôtel. Elle refuse de quitter le Vatican, où, dit-elle, elle se sent en sécurité. On est obligé de l'installer pour la nuit dans la bibliothèque pontificale ; des lits y sont dressés pour elle et pour sa dame d'honneur, Mme del Barrio.

Ce n'est que le lendemain soir qu'elle consentit à se laisser ramener à son hôtel. En proie à l'idée fixe d'empoisonnement, elle ne buvait que l'eau puisée par elle-même aux fontaines publiques, ne mangeait que les aliments préparés devant elle par une servante qui était seule exceptée de ses soupçons, passait les nuits sans sommeil. Le comte de Flandre, prévenu, accourut à Rome et emmena sa malheureuse sœur.

LA CHUTE DANS LA NUIT

A Miramar, on put se rendre compte de la nature de la maladie. Il s'agissait d'une folie, avec intervalles lucides parfois assez longs, et qui se traduisait par l'idée fixe d'empoisonnement, de la mégalomanie et des terreurs religieuses. Comme traitement, les médecins aliénistes prescrivirent l'isolement.

En août 1867, la reine Marie-Henriette se rendit à Miramar et ramena sa belle-sœur en Belgique.

L'Impératrice fut installée au château de Tervueren, où de grands et beaux appartements avaient été préparés, un personnel d'élite réuni. Le bruit ayant couru que Charlotte était violemment agitée, des barreaux avaient été posés aux fenêtres. Elle s'en aperçut et dit simplement : « Tiens, le Roi a fait mettre des grilles ; il a peur sans doute que je me jette par la fenêtre. »

On connaît le lamentable épilogue de l'entreprise mexicaine. Pendant que sa femme se débattait dans les affres de la folie, Maximilien, abandonné par la France, avait été, après une courte lutte, pris dans Queretaro par les juaristes, et était tombé, le 19 juin 1867, sous les balles d'un peloton d'exécution. Sur l'avis des médecins, on cacha tout d'abord à l'Impératrice le terrible sort de son époux. Elle n'en fut instruite qu'en janvier 1868, quand le *Novara* ramena le corps en Europe. Charlotte pleura longtemps dans les bras de la reine Marie-Henriette et, pour la première fois depuis sa maladie, demanda à se confesser.

L'émotion provoquée par la tragique révélation sembla d'abord avoir produit une révolution salutaire dans l'état de l'Impératrice. Les jours qui suivirent, la malade fut jugée assez bien pour demeurer à Laeken. C'est de là qu'elle écrivit à Mme d'Hulst cette lettre si touchante, si parfaitement lucide :

Laeken, 28 janvier 1868.

« Ma bonne et chère Comtesse,

« Le langage de votre affection maternelle m'a été doux au milieu de ma si profonde douleur. Comme vous le dites, Dieu seul a des consolations pour de telles pertes qui brisent en un jour le bonheur de toute la vie. Priez-le bien pour moi, priez-le

pour celui qui, pendant dix ans, m'a rendue heureuse, priez-le pour que j'accomplisse toujours sa sainte volonté.

« Lorsque je me reporte à ce soir qui précéda mon mariage et que je passai avec vous, combien étais-je loin de prévoir que toutes ces joies dussent être si courtes, cette union si tôt rompue! Dieu sait ce qu'il fait. Sans doute qu'il lui a semblé que mon bien-aimé Empereur avait déjà mérité l'éternité, et qu'il a voulu ne pas lui faire attendre la récompense. Certainement, il est impossible de voir une fin plus belle et plus chrétienne, qui même, s'il est permis de faire cette comparaison, ait eu plus de rapport avec le sacrifice accompli sur le Calvaire. Si les hommes traitèrent ainsi le Fils de Dieu, comment s'étonner qu'ils n'aient pas épargné non plus celui des Rois, dont le seul crime aussi avait été de faire le bien et de se dévouer pour le salut des autres?

« Priez donc toujours pour moi, ma chère Comtesse, et croyez-moi constamment, comme par le passé, votre tendrement affectionnée

« CHARLOTTE. »

L'amélioration se maintint plusieurs mois et on put même envisager une guérison définitive.

Voici, en effet, deux lettres, adressées à la comtesse d'Hulst, qui témoignent encore de la plus entière liberté d'esprit, sont du ton le plus naturel.

Dans la première, Charlotte revient surtout sur les événements de son enfance, qui sont, comme elle le dit, les « points lumineux » de sa vie :

Laeken, le 17 août.

« Chère et bonne Comtesse,

« Je prends la plus vive part à vos peines et à la maladie si prolongée du comte qui doit bien vous affliger. Il est vrai que je pense beaucoup à vous. Les saintes journées dont vous me parlez resteront toujours gravées dans ma mémoire, car je vous devais la préparation qui en a fait des points lumineux dans ma vie. La petite Vierge du 5 mars est suspendue ici, comme autrefois; le petit livre de l'*Imitation*, le *Combat spirituel* y sont également et je les ouvre souvent.

« Que vous dirai-je, à mon tour, de ma famille? Léopold a

ses trois enfants fort gentils, dont le fils souffrant depuis trois mois; mais on a l'espoir qu'il pourra encore se rétablir. La Reine a été pour quelque temps à Spa, que nous avons aussi visité ensemble. Philippe et sa femme sont en voyage. Ils se sont installés dans un superbe palais ruisselant de dorures, place Royale, pas loin de l'hôtel de Flandre. Le parc de Laeken a été beaucoup changé et remanié dans le style moderne. Mes anciennes chambres, en bas, sont devenues la demeure royale, et l'on puise des inspirations politiques, là où avaient lieu nos pieuses conversations. J'ai vu plusieurs fois Mgr de Malines, [cardinal Dechamp] et profité de sa présence avec Marie. Il n'est guère changé, le costume excepté. Mme de Grünne vient souvent également, comme elle vous l'a écrit.

« Adieu, chère bonne Comtesse. Je viens de me figurer que je causais avec vous en réalité, comme j'avais espéré le faire à pareille époque, il y a deux ans. Je vous embrasse, et, dans l'espoir que vous me donnerez bientôt encore de vos nouvelles, je me dis toujours

« Votre tendrement affectionnée

« CHARLOTTE. »

Dans la seconde lettre, écrite en remerciement des souhaits de fête que lui avait adressées sa vieille et fidèle amie, l'Impétrice lui trace un tableau de ses occupations, lui fait de sa vie et de son installation, à Laeken, une description où ne se trahit pas une défaillance, où pas un mot ne sonne faux.

Laeken, le 2 novembre.

« Ma bonne Comtesse,

« Je reçois aujourd'hui votre aimable lettre avec plaisir et gratitude. Je regrette seulement d'apprendre la situation douloureuse où vous laisse l'état prolongé du Comte. Quant à moi, comme vous le dites, il n'y a plus d'anniversaire joyeux, moins peut-être celui qui m'a été souhaité encore il y a deux ans, par le câble transatlantique, par celui auquel ma vie était vouée. Je vis au jour le jour dans ma solitude, lisant beaucoup, brodant, écrivant, me promenant autour du parc. Marie a détaché près de moi deux dames qui sont fort bien, Mme Moreau, fille du général Frison, et Mlle de Bassompierre, qui assure descendre du fameux maréchal. Mon neveu est à peu près le même; j'ai

été portée à augurer favorablement de sa guérison ; j'espère que je ne me trompe pas. Ses parents en sont naturellement fort occupés. Les filles prospèrent ; c'est l'aînée qui m'a apporté votre lettre ; elle est assez grandie depuis que je suis ici.

« La Reine m'a arrangé depuis cet été un charmant salon avec un goût parfait et une tendre sollicitude dont j'ai été très touchée. J'habite ce qui composait les anciennes chambres de Léopold et de Philippe ; je dîne là où était le billard sur lequel jouait M. de Briey.

« Il est probable que le ménage royal passera aussi l'hiver à Laeken et non à Bruxelles. Philippe et sa femme ont été quelque temps à Tervueren, d'où ils sont retournés à leur somptueux hôtel en ville.

« Adieu, ma bonne Comtesse. Vous me demandez nos prières ; les rôles sont renversés, c'est moi qui me recommande aux vôtres avec une sincère et filiale ardeur.

« Croyez-moi toujours votre tendrement affectionnée

« CHARLOTTE. »

Mais bientôt les symptômes alarmants reparurent, et tout espoir dut être abandonné.

La dernière lettre sensée, écrite par l'Impératrice à la comtesse d'Hulst, est du 24 mars 1869 :

« Ma bien chère Comtesse,

« Aujourd'hui, jour de la mort de ma vénérée grand mère et de la naissance de mon bien-aimé Philippe, j'apprends le coup cruel qui vous a frappée. Croyez à la part vive et sincère que j'y prends.

« Saint Joseph, patron de la bonne mort, auquel ce mois est spécialement consacré, aura accompagné cette âme chrétienne au Ciel. Je prie Dieu de vous accorder toutes ses consolations.

« Mon cœur et mes pensées sont avec vous, priez aussi pour moi. Et croyez-moi toujours votre tendrement affectionnée

« CHARLOTTE. »

En mai 1869, la malade fut ramenée à Tervueren, où elle demeura dix ans. Le 3 mars 1879, cette résidence fut détruite par un incendie. Cet événement provoqua une heureuse réaction.

L'Impératrice revit sa famille à Laeken, se décida à se livrer à quelques menus travaux, à écouter la lecture, à faire toilette, à sortir dans le parc, à dîner avec les personnes de sa suite.

Le 5 avril 1879, elle fut installée au château de Bouchout, où elle vit encore.

A partir de ce moment, les périodes de lucidité, jusque-là assez fréquentes, vont s'espaçant de plus en plus pour disparaître complètement. Les ténèbres se font peu à peu en cette âme jadis si vaillante, en cet esprit si lumineux. La vie de l'infortunée souveraine se partage entre des crises caractérisées par des actes de violence, d'emportement, une monomanie destructive, et des périodes de calme physique, d'existence presque végétative où, cependant, elle reprend quelque goût à des occupations ordonnées.

Sans se lasser, depuis cinquante-sept ans, son entourage a noté avec un soin pieux, en des rapports qu'il nous a été permis de parcourir, les diverses phases de ces étranges égarements.

Impatientée des lenteurs d'une servante, elle s'écria un jour : « Quand je régnais, je levais le doigt et la femme de chambre venait. » Il n'est pas rare de l'entendre prononcer des phrases de ce genre : « Ne faites pas attention, monsieur, si on déraisonne... Oui, monsieur, on est vieux ; on est bête, on est fou... La folle est toujours vivante... Monsieur, vous êtes chez une folle. » La Princesse conserve une certaine notion des dates, non des années, mais des jours, des anniversaires : ceux de sa naissance, de sa fête, de sa première communion. Elle a parfois des accès passagers de gaieté. Ainsi, un jour, sa vieille dame d'honneur, Mlle de la Fontaine, tardant à accourir à son appel : « Rien d'étonnant, fait l'Impératrice, avec une dame séculaire ! » Une autre fois, elle accueille par ces mots, la même dame, dont le chef s'ornait d'une perruque : « Voilà le vieux des vieux, mais pas le jeune vieux! Les cheveux ne deviennent donc jamais gris? »

Ces dernières années encore, elle acceptait de s'occuper de sa toilette, d'échanger ses douillettes du matin contre des robes d'intérieur princesse, de coiffer ses cheveux, coupés courts, de bonnets à rubans assortis aux couleurs de ses robes, de chausser des souliers à rubans pareils. Elle écoutait les lectures faites par ses dames d'honneur, se mettait quelquefois au piano et exécutait même des morceaux à quatre mains,

travaillait à de menus ouvrages d'aiguille et de broderie, prenait, à l'occasion, plaisir à une partie de cartes. Le premier de chaque mois, régulièrement, elle tenait à aller mettre le pied dans le canot amarré à l'appontement de la pièce d'eau du château.

Mais, la plupart du temps, la malheureuse s'absorbe en de longs silences, ou au contraire en des conversations, des discussions passionnées en français, anglais, allemand, italien, espagnol avec d'imaginaires interlocuteurs, discussions trop incohérentes, trop décousues, pour qu'on puisse deviner quelles pensées occupent ce cerveau.

Du passé, du Mexique, de Maximilien, elle n'a jamais parlé directement à personne. Mais dans ses soliloques passent de temps en temps, bien rarement, des phrases, des interjections qui prouvent que parfois sa pensée obscurcie revient sur ces lamentables souvenirs : « Monsieur, on vous a dit qu'on avait eu un époux ; un époux, monsieur, empereur ou roi !... Un grand mariage, monsieur, et puis la folie !... La folie est faite des événements !... Monsieur, vous êtes cause de l'assassinat !... S'il avait été aidé par Napoléon !... »

Des événements contemporains, la malade ne paraît avoir qu'une faible conscience. On lui a caché les morts survenues dans sa famille. Les a-t-elle soupçonnées ? Peut-être. Un jour on lui a entendu dire : « Moi aussi, je mourrai ! *Miserere mei, Deus !* »

Qui pourra, sinon la mort, libérer de la nuit où elle est ensevelie cette âme désolée et plaintive ?

Comtesse de Reinach Foussemagne.

POUR VERSAILLES, REIMS ET FONTAINEBLEAU

UNE GRANDE LIBÉRALITÉ AMÉRICAINE

Le don d'un million de dollars que M. Rockefeller junior a fait récemment à la France est un acte d'une portée très haute : il prouve qu'une solidarité intime unit, désormais, tous les esprits éclairés, toutes les âmes nobles dans un amour commun pour les monuments laissés par les siècles antérieurs aux temps actuels et futurs. Cet internationalisme de la beauté est une grande acquisition de l'esprit humain. Et c'est aussi une leçon pour l'humanité. Personne ne s'aviserait plus, à l'avenir, de dégrader un temple antique pour augmenter les collections d'un musée ; personne ne se permettrait plus d'enlever les monuments des arts en vertu du droit de conquête ; et si, au cours de la dernière guerre, on a osé tirer sur la cathédrale de Reims sous un prétexte militaire, ce forfait a soulevé l'indignation de tout le monde civilisé. L'humanité entière se déclare responsable d'une pareille dette de guerre. La vraie civilisation, — si différente de la « culture », — s'élève à jamais contre une telle violation du droit des gens et du droit des morts puisqu'elle s'inscrit spontanément pour la réparer.

La donation Rockefeller obéit à un sentiment plus touchant encore, je veux dire « à la grande pitié qu'il y a au royaume de France ». De ce sentiment, la France est profondément émue : il y a donc des étrangers qui éprouvent ce qu'elle éprouve elle-même, quand elle assiste à la disparition lente ou brutale de ses plus beaux monuments !

Depuis deux mille ans, depuis que le phare de la Turbie a

été allumé sur nos hauteurs pour y répandre la lumière méditerranéenne, cette antique population de la Gaule a travaillé, sans une minute de répit, à tisser cette vêture d'édifices qui a perpétué sur son sol et transmis à d'autres peuples les traditions, la technique, l'idéal qu'elle avait reçus des anciens. L'Asie, l'Égypte, la Grèce, Rome, le Moyen-âge, la Renaissance, le paganisme, le christianisme, tous les *temps* de l'histoire, toutes ses actions et réactions se sont inscrits sur ces *memoranda* de pierre. Or, c'est, maintenant, un homme venu du continent de Christophe Colomb qui aide la France à préserver ce qui n'a pas disparu de cet incomparable patrimoine.

Mon collègue à la Commission Rockefeller, M. Paléologue, me disait : « N'est-ce pas un fait providentiel de voir ce palais de Versailles, où Franklin fut reçu par le Roi de France dans sa gloire, devenir l'objet de la sollicitude généreuse d'un des fils libres de la grande République américaine ? » En un siècle et demi, ce cycle s'est accompli. Tant est profonde l'unité de sentiments que les grands faits historiques, — surtout quand le cœur y est pour quelque chose, — impriment au cœur de l'humanité !

***

Une fois sa décision prise, le généreux donateur ne s'est pas désintéressé des modalités de l'application. Un exposé précis a fait connaître la pensée exacte qui présidait à cet acte mûrement réfléchi : « M. Rockefeller, était-il dit dans un document communiqué aux organisations compétentes, estime de la plus haute importance que le don est fait de telle façon qu'il ne remplace pas les dons individuels ou ceux de l'État français. Il doit ne gêner en rien les travaux entrepris avec les produits provenant d'autres ressources, et notamment avec les sommes inscrites normalement au budget. »

Des précisions apportées au sujet des dépenses concernant Reims, Fontainebleau et Versailles, il résultait que le donateur portait son attention particulièrement sur les travaux de réfection des constructions proprement dites : à Reims, le toit et la flèche ; à Fontainebleau, les toits, les murs, les menuiseries et la ferronnerie exposées à la destruction, le rejointoiement des pierres « et tous autres travaux de ce genre qui auront pour résultat de parer à une désagrégation chaque jour plus grande

dans le château et dans le parc, si on n'y remédie pas rapidement ». A Versailles enfin, les sommes allouées devaient s'appliquer à la restauration, tant en ce qui concerne les bâtiments que le parc, « le tout en accord et collaboration avec les travaux actuellement faits ou projetés par l'État ».

L'ordre des travaux à engager sur ces nouvelles données se développait donc ainsi qu'il suit : les réparations aux toits contre les infiltrations d'eau et les intempéries; les réparations extérieures nécessitées par les intempéries; la peinture des boiseries extérieures, la mise en état des ferronneries, le rejointoiement des pierres. Cette partie de l'œuvre une fois menée à bonne fin, on pourrait songer à la restauration intérieure, à celle des treillis, statues, fontaines, etc.

Ces directives étaient la sagesse même; elles indiquaient aussi la volonté de principe, de collaborer en toute confiance avec l'administration française compétente, c'est-à-dire, dans ce cas, l'administration des Beaux-Arts aidée des organismes qui l'entourent et, au premier rang, la Commission des monuments historiques; elles marquaient le désir de laisser au Gouvernement français l'autorité qui lui appartient avec la part de responsabilité qui lui incombe; elles exprimaient, en outre, la volonté formelle, — ces principes étant observés et ces sages distinctions assurées, — de faire passer avant tout les travaux ayant trait à la construction, à la consolidation, à la préservation des parties essentielles et de laisser au second plan les projets visant à la restauration proprement dite ou à l'embellissement.

La ligne de conduite ainsi tracée fut acceptée sans nulle difficulté par les groupements et les personnalités chargées, soit par l'administration française, soit sur la désignation de M. Rockefeller lui-même, de veiller à l'exécution. Pour répondre aux intentions du donateur, il fut fondé un comité franco-américain chargé de suivre la marche générale des travaux et d'allouer, selon les besoins, les crédits nécessaires; l'accord s'établit sur les principes, et l'on se mit au travail.

***

On était d'ores et déjà, en présence de plans et devis longuement élaborés et étudiés par les architectes que désignaient leurs fonctions officielles et dont le mérite, la loyale et droite bonne volonté sont reconnus par tous.

S'il est un reproche à faire à ces architectes, ce n'est assurément ni celui d'insouciance, ni celui d'incompétence. Tous ont obtenu les situations qu'ils occupent à la suite d'examens sévères et comme développement d'une carrière d'études, d'expériences et de travaux achevés. Une fois arrivés à ce point culminant où leur est confiée la garde des palais et monuments nationaux, tous se consacrent avec ferveur, avec passion à leur tâche. Toujours en appétit des ressources nouvelles que réclame leur clientèle de marbre et de pierre, leurs projets d'emploi sont prêts longtemps d'avance. Ils voudraient parer au mal partout et tout de suite.

La libéralité de M. Rockefeller survint comme une manne. Ces hommes de l'art qui l'avaient tant désirée et qui l'avaient encouragée par la confiance qu'ils inspiraient et par les desiderata qu'ils avaient formulés, n'eurent qu'une idée, eux qui attendaient depuis si longtemps : agir sans une seconde de retard. De là, sans doute, certaines hâtes qui provoquèrent les critiques que l'on sait.

Versailles fut, d'abord, sur le tapis et l'opinion fut saisie soudain de la question de l'abattage des arbres autour du bosquet de la fameuse colonnade de Mansart; et, par suite, son attention fut attirée préventivement, — car, ici, rien n'était entrepris, ni même entamé, — sur d'autres points, les travaux des toitures, ceux de l'Orangerie, ceux de Trianon, le déplacement des statues de la cour d'honneur. La polémique, une fois la porte ouverte, se lança sur ces diverses pistes : tant est vive la sensibilité française quand il s'agit des monuments de notre passé!

Nous y reviendrons; mais, d'abord, il faut suivre l'ensemble des mesures qui furent décidées selon les lignes générales tracées par le donateur.

*
* *

Il s'agissait donc de disposer de la somme toujours intacte allouée par M. Rockefeller pour chacun des trois ordres de travaux prévus : Reims, Fontainebleau, Versailles.

Avant tout, Reims.

La pensée de M. Rockefeller ne laissait aucun doute; le document déjà cité portait en premier lieu :

« Il s'agit de remplacer le toit et la flèche de la cathédrale en refaisant ce qui existait auparavant. » Il était prescrit, en

outre, qu'on recevrait, pour ces travaux, une somme de 250 000 ou même 300 000 dollars.

Pour le toit de la nef, il parut convenable de s'en tenir, d'abord, à la réfection du toit lui-même. Le comité se trouvait en présence d'un projet de l'administration des Beaux-Arts, conçu et étudié à fond par M. Deneux, architecte de la cathédrale. La maquette en était présentée : il s'agissait, par un procédé nouveau, mais auquel les belles inventions de Philibert Delorme n'étaient pas étrangères, d'élever sur une articulation de pièces en ciment armé, substituée aux charpentes de bois devenues à peu près irréalisables, une couverture exactement pareille à celle qui avait été détruite par le bombardement.

Certains détails, malgré leur importance, comme celui de l'arête ayant jadis couronné le faîte, et comme la construction de la flèche qui, élevée au moyen âge, n'existait plus en 1914, furent réservés, et l'ensemble du projet parut d'une exactitude, d'une beauté et d'une technique si parfaites qu'on se décida sans nouveaux retards : le comité franco-américain ouvrit à l'administration des Beaux-Arts les crédits nécessaires pour que la toiture de Reims fût commencée, et pût être achevée sans désemparer.

Passons aux travaux de Fontainebleau. M. Rockefeller avait alloué à Fontainebleau, « château et parc », une somme de 50 000, et, au besoin, de 100 000 dollars. Les indications données sur la méthode à suivre comportaient une réfection sérieuse de toute la partie des bâtiments dont la sécurité et la solidité étaient compromises.

La Commission des monuments historiques s'était déjà saisie de la question. Son avis motivé se complétait par une étude approfondie émanant de M. Brey, architecte du palais. Une visite faite au château et dans le parc par deux membres du comité franco-américain qu'avait bien voulu accompagner la marquise de Ganay, présidente de la Société des amis de Fontainebleau, confirma l'opinion émise par la commission des monuments historiques sur la convenance et l'ordre des travaux.

On se trouvait, à Fontainebleau, en présence de graves périls pour la santé de l'édifice. Les toitures ne protégeaient plus la construction intérieure. Depuis longtemps, la nécessité

de refaire les combles et couvertures au-dessus des grands appartements s'imposait. Les projets étaient mûrement élaborés; ils consistaient à projeter au-dessus de la jonction des deux toits une voûte en plomb destinée à recouvrir, une fois pour toutes, cette jonction toujours déficiente. La dépense était évaluée à près d'un million de francs. L'utilité et l'urgence étaient incontestables. La somme fut accordée sans délai.

De même, il était conforme aux vues du donateur et à des nécessités non moins urgentes, de procéder à la remise en état des fenêtres et portes du palais, au rejointement des bâtiments en pierre de taille ou balustres, des enduits des façades. Disons franchement qu'il y avait là comme une lèpre courant sur la figure de la noble demeure et qu'il fallait guérir. Un crédit de 150 000 francs fut ouvert à cet effet. Enfin, le donateur avait expressément visé la mise en état du parc. Ici, ce qui pressait le plus, c'était la réparation des bassins dont les eaux se perdaient, celle des perrons lamentablement écroulés ou disjoints, la consolidation des fontaines de Diane et d'Ulysse, des berges de Romulus. A cet effet, un crédit de 202 000 francs fut voté : il importait, en effet, d'aborder ces travaux avant la venue de l'hiver.

D'autres questions se posaient que connaissent bien les familiers de Fontainebleau : il s'agit surtout de la remise en état des eaux, de l'étang des Carpes, du grand parc et du canal; il s'agit surtout de la réfection des combles et façades de l'ancienne Comédie. Ces travaux sont désirables, il ne semble pas qu'il puisse y avoir deux avis à ce sujet : les toitures et façades, détruites ou altérées à la suite de l'incendie de 1887, défigurent complètement cette partie de l'édifice. Quand, au cours de la visite, les yeux tombent soudain sur cette page meurtrie et dénudée dont la ligne horizontale, obtenue par une réparation de fortune, fend le ciel si disgracieusement, on se croirait aux pays dévastés. Voici, d'ailleurs, les constatations techniques relevées par les hommes de l'art :

« Des façades délabrées, mal protégées, depuis ce temps, contre les intempéries, présentent des pierres disjointes, effritées par la gelée, remplacées par endroits par de mauvais enduits, des corniches qui menacent ruine, de grandes parties d'enduit détachées, le grand pignon laissé à nu du côté des appartements avec une souche de cheminée qui s'écroule; et

les couvertures voisines subissant l'influence de ce triste abandon sont en très mauvais état... »

Il est vrai qu'un comble provisoire a été mis à la place de l'ancien comble, lorsque, sur une initiative généreuse, on a établi dans le palais l'école des architectes et artistes américains. Mais il faut bien reconnaître, aussi, que ce comble n'a ni lignes adéquates ni chance sérieuse de durée; et la pénible impression que donne ce coin du palais s'accentue encore, quand on voit, à l'intérieur, ces beaux couloirs et ces salles splendides transformées en cuisines, en buanderies, en débarras; le tout paraît livré à une négligence indéfendable, alors que l'objet nouveau auquel cette partie du palais est destinée, à savoir l'enseignement de l'art et notamment de l'art architectural, devrait la protéger contre le délabrement et contre les risques d'un nouvel incendie.

La pensée de M. Rockefeller paraissait bien avoir été de remédier à cet état de choses et aussi de consacrer certaines sommes à l'entretien des eaux, étangs et bassins. Cependant, en présence de nécessités plus urgentes, et pour permettre une étude plus complète, il fut sursis à ces travaux. Les disponibilités éventuelles et les résultats d'une étude définitive permettront de prendre une décision ferme à bref délai.

***

Restait la question qui a passionné l'opinion, les travaux engagés au palais de Versailles.

Il ne paraît pas douteux que M. Rockefeller ait eu une sollicitude toute particulière pour Versailles. Son sentiment à ce sujet s'est exprimé, il est vrai, très discrètement ; avec un tact parfait, il formula l'observation suivante : « Le peuple français, qui réagit si vivement et a une sensibilité si fine, pourrait trouver malséant qu'un Américain tentât de dicter la manière de procéder aux frais d'entretien de propriétés françaises. Il va sans dire que le comité, se conformant strictement aux termes du don, a le pouvoir suprême et sans appel en ce qui concerne la répartition de ce don, etc... » Mais, ce scrupule étant respecté, l'intention du donateur n'en résulte pas moins d'un fait, c'est qu'il alloue, pour les travaux à entreprendre à Versailles, la somme la plus importante de toutes. « Le reliquat du don, dit le document précité, qui s'élèverait probablement

à 700 000 dollars ou certainement pas à moins de 600 000 dollars, serait consacré à la restauration de Versailles, tant en ce qui concerne les bâtiments que le parc. »

Ici, aussi, les études étaient prêtes. On se trouva en présence d'un premier programme qui comportait la réfection simultanée du château et des jardins. Ce programme, qui souleva quelques objections vite écartées, se présentait ainsi qu'il suit : réfection des menuiseries et fermetures extérieures ; remise en état des parcs et jardins du domaine ; restauration du théâtre de Marie-Antoinette, restitution des trophées, pots à feux, balustrades ; enlèvement des statues de la cour d'honneur.

On sait quelle tempête a soulevée l'entreprise immédiate du n° 2 : entreprise qui commença avec une hâte surprenante par l'abattage des arbres du bosquet autour de la colonnade de Mansart. Les protestations éclatèrent de toutes parts. Jamais le vers de Ronsard n'eut une application aussi spontanée :

Écoute, bûcheron, arrête un peu ton bras !...

L'œil des familiers de Versailles était habitué aux magnifiques ombrages qui entouraient de leur auguste balancement la blancheur des colonnes. Ce tableau classique où le génie de l'architecte se mariait à celui de Le Nôtre ; l'union séculaire de l'art et de la nature, le tout donnait une impression de sérénité et de grandeur qui paraissait devoir être à jamais respectée... Cependant, il faut bien le reconnaître, la nature avait poursuivi son œuvre ; les arbres avaient grandi, leurs troncs s'étaient élancés et leurs ramures mêmes avaient, en épuisant leur sève, perdu de leur fraîcheur ; les racines se glissaient jusque sous les dalles de marbre et sous les piédestaux, menaçant la colonnade elle-même ; à chaque hiver, les feuilles pourries colmataient les eaux, la neige et la glace disjoignaient les pierres. Les dix années écoulées depuis 1914, avec la négligence suite de la guerre, avaient ajouté au mal déjà accompli et au péril menaçant. Un jour ou l'autre, il faudrait engager la lutte même contre ce qu'il y a de plus précieux, mais aussi de plus redoutable dans les jardins, — les arbres.

Cette lutte, on l'engagea, — sans d'ailleurs que la donation Rockefeller y fût pour rien, — mais combien rudement ! Le promeneur, sans avoir le temps de se prémunir contre sa surprise,

se trouva, un triste matin d'automne, en présence d'un « bois sacré » dénudé, devant un Hubert Robert saigné à blanc... Le bûcheron dut arrêter son bras. Mais le mal était fait et la polémique était engagée. Elle dure encore : elle a fait, à son tour, des victimes. Peut-être, au printemps prochain, les arbres qui sont restés, — car il en reste, heureusement, — apporteront-ils, par leur frondaison nouvelle, quelque adoucissement à cette douleur éloquente. Attendons, de la nature elle-même, le remède au mal qu'elle a causé et qu'elle a subi.

La polémique a eu, du moins, cet avantage d'éveiller l'attention publique et de faire apporter des modifications profondes au programme, ou mieux de faire adopter un programme nouveau, qui, cette fois, se rapproche beaucoup plus des intentions mieux connues du donateur.

Ce nouveau programme met en première ligne la réfection des couvertures, puis les autres réparations extérieures nécessaires pour arrêter les dégâts causés par les intempéries, ensuite les travaux de peinture sur les boiseries extérieures, les ferronneries et les rejointoiements divers à exécuter dans les bâtiments, les jardins. C'est seulement lorsque toutes ces opérations seront achevées que, selon une indication finale du document déjà cité, seront envisagées, s'il y a lieu, les réfections de treillages, la restauration des statues et des pièces d'eau dans les jardins.

Il ne peut être question de donner ici le détail des travaux qui, pour les couvertures du grand palais, intéressent notamment celle de la Galerie des glaces, celle de l'attique nord, côté jardins, celles des ailes nord et sud du pavillon des Ministres. Sont prévues, en plus, la restauration des façades, ailes nord et sud, aile Gabriel et pavillon Dufour, façade de la rue des Réservoirs, ancien Opéra, bâtiment des Acteurs, façade sur la Cour des princes.

Une question très délicate se posait au sujet de Trianon : personne ne mettait en doute la nécessité de remédier à l'état de délabrement du théâtre de la Reine, de Trianon sous bois, des grands communs de Trianon. En ce qui concerne spécialement Trianon sous bois, il ne pouvait être question de modifier en quoi que ce fût les couvertures refaites. Mais, pour celles qu'il s'agissait de remplacer, devait-on s'en tenir aux toitures de Gabriel, qui altèrent l'effet des balustrades, ou revenir, avec les moyens de construction modernes qui donnent toute garantie

de solidité, au dessin primitif, celui qui avait été réalisé par Mansart? Après une discussion où M. André Hallays exposa avec une grande autorité ce *cas* difficile, on s'arrêta à l'idée de ménager graduellement, pour l'avenir, un retour à la conception de Mansart.

En ce qui concerne d'autres travaux d'une importance non moindre et d'une urgence plus grande encore, s'il est possible, il ne pouvait y avoir de débat; il s'agit de la restauration des menuiseries extérieures, serrurerie, peinture, vitrerie, pour le palais de Versailles lui-même, pour la grande Orangerie de Versailles, pour le théâtre de Trianon, pour les façades du grand et du petit Trianon.

De même, pour la restauration des ferronneries, grille de l'orangerie (Versailles), cour d'honneur de Trianon; rampe extérieure de Trianon sous bois. L'aspect lamentable des grands Communs de Trianon motivait, de l'avis unanime, une mise en état immédiate : c'est une ruine honteuse due à une négligence prolongée pendant de longues années; il faut sauver ces délicieuses demeures, tandis qu'il en est temps encore et leur rendre leur bonhomie et leur charme primitifs.

Sur ces données générales, conformes à l'avis de la Commission des monuments historiques, au rapport des architectes et, comme on l'a dit déjà, au sentiment exprimé avec tant de discrétion par le donateur, les crédits pour Versailles furent accordés, étant entendu que les autres travaux, comme les élagages, les treillis, le déplacement des statues, etc., étaient, jusqu'à nouvel ordre, réservés.

A Reims, à Fontainebleau, à Versailles, on travaille.

On travaille, et cela aussi est une considération qui a son prix. Le temps a son mot à dire. Retarder indéfiniment, sous prétexte d'échapper à la critique, c'est un autre genre de responsabilité qui ne va pas sans d'autres graves inconvénients. Les Américains sont les « hommes du fait » : ils désirent voir leurs intentions se réaliser, ne serait-ce que pour les compléter et les parachever, le cas échéant.

Certes, les sujets de discussion ne manquent pas, soit dans les parties réservées, soit dans les parties non réservées. Les hommes de l'art ne sont pas tous du même avis, *grammatici certant*. L'opinion est trop souvent divisée, ne serait-ce que pour

faire sentir son autorité. Qu'on la consulte et qu'on travaille devant elle au grand jour, fort bien : mais à une condition, c'est que les discussions ne retardent pas l'œuvre indéfiniment! Car, enfin, il faut aboutir.

Il est facile de deviner les divergences d'appréciations qui peuvent se produire, par exemple, au sujet de l'arête et de la flèche de Reims, au sujet de la reconstruction de la toiture du théâtre de Fontainebleau, au sujet de l'étang des Carpes, etc. Et à Versailles, que ne dira-t-on pas, quand il s'agira de décider s'il convient de nettoyer les statues du parc, de toucher aux bassins, de déplacer les statues de la cour d'honneur? Chacune de ces résolutions, qu'il faudra bien prendre pourtant, — soit qu'on agisse, soit qu'on renonce à agir, — provoquera ce qu'on appelle, dans les assemblées parlementaires, des « mouvements divers ». Qu'au moins, ces mouvements ne s'annulent pas jusqu'à créer l'immobilité.

Un donateur qui est, à la fois, un homme de goût et un homme d'action, a offert à la France les sommes nécessaires, pour sauver ou reconstituer les plus beaux et les plus précieux parmi les monuments français. Quand il viendra parmi nous, au printemps, à l'été peut-être, qu'on puisse lui montrer, du moins, des toitures refaites, des murs consolidés, des façades et des balcons reconstitués, et non pas seulement de savants rapports, de brillants articles et de beaux duels au premier sang!

GABRIEL HANOTAUX.

J.-B. DE LA SALLE

ET LES

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Il y a exactement deux cents ans que furent approuvées, par le Saint-Siège, les règles de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, où il est défini que cette congrégation se propose pour objet « la gloire de Dieu et le service des pauvres ». La Bulle de Benoît XIII est datée du 25 janvier 1725.

Date importante au delà de l'appréciation commune. Dans les nombreux pays où les Frères sont reçus avec honneur et libres d'enseigner les enfants du peuple, en Europe, où ils ont 432 écoles; en Asie, où ils ont 50 écoles; en Afrique, où ils ont 55 écoles; en Amérique, où ils en ont 282, cette date a été fêtée, marquée par des réunions, des remerciements bien dus. Chez nous, je ne sais ce qui s'est passé. Nous aurions eu surtout des excuses à présenter à de si bons serviteurs, dont toutes les écoles, — plus de 1 500, — ont été fermées. Du moins convient-il, à l'occasion du deuxième centenaire de cet Institut de la charité intellectuelle, de relire avec une certaine attention, quelques traits de la vie de son fondateur Jean-Baptiste de la Salle : on y peut trouver des raisons d'admirer, de moins s'étonner des ingratitudes passagères, et de ne point douter des retours de la justice.

L'homme qui devait fonder, pour l'éducation des enfants du peuple, l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, appartenait à une famille de noblesse ; celui qui devait montrer une conformité si attentive et si soutenue à l'esprit de pauvreté était un riche. La Providence a de l'esprit : elle entend l'avan-

tage des pauvres mieux que les pauvres eux-mêmes. Ceux-ci, consultés, auraient répondu, j'imagine : « Puisque le Seigneur se prépare à nous envoyer un saint, qui aimera nos enfants, les tirera de la rue où ils se perdent, et leur apprendra la lecture, l'écriture, le calcul, le catéchisme et l'histoire du peuple de Dieu, nous demandons que ce délégué, pour un si grand office populaire, soit choisi parmi nous. Qui sera capable d'exprimer notre misère, s'il ne l'a éprouvée lui-même? Quel apôtre, né dans un autre milieu, pourrait savoir quel langage employer avec nous, quelle discipline établir dans les écoles, quels conseils donner à des petits garçons qui n'auront pas, sans doute, d'autres métiers que les nôtres ? Que vaudrait l'avis d'un noble en tout cela ? » Dieu, il faut le croire, pensait autrement que ces discoureurs imaginaires. Ayant à envoyer, à ses amis les pauvres du royaume de France, le meilleur homme qui se pût voir, et le plus capable de les servir, il fit choix d'une famille rémoise fort considérable, et, du mariage de Louis de la Salle avec Nicole Moët de Brouillet, fit naître Jean-Baptiste, le 30 avril 1651.

C'était le premier enfant, qui devint, par degrés, l'aîné de dix. Ces La Salle étaient riches. Je crois qu'un peu de commerce avait embelli leurs finances, au siècle précédent. Mais Louis de la Salle, le jeune père de Jean-Baptiste, était de robe, et remplissait une charge de conseiller au présidial de Reims. Il habitait, rue de l'Arbalète, près de la place du Marché, un bel hôtel, appelé hôtel de la Cloche, qui fut endommagé fortement, mais non détruit, pendant la guerre de 1914 (1). Excellent homme, pieux, cultivé, il vivait comme les grands magistrats de son temps, estimant que le décor de la vie, les prérogatives de la charge, les relations, un air de bienséance et de dignité ne doivent point être abandonnés de ceux qui les ont reçus, et qu'à maintenir son rang, on sert encore l'État. Il y a du vrai dans cette vue, et même beaucoup, un peuple n'étant

(1) Deux autres maisons, à Reims, furent habitées par Jean-Baptiste de la Salle : l'une, dans la rue Sainte-Marguerite, devenue rue Destenque, et qui, se trouvant dans le proche voisinage de la basilique, fut presque entièrement détruite par les bombes allemandes; l'autre rue Neuve, — aujourd'hui rue Gambetta, — et dont il ne reste pas trace. On ne doit pas s'en étonner : des 14 000 maisons que comptait la ville, en juillet 1914, les Rémois n'en ont retrouvé, après l'armistice, que 60 qui fussent encore habitables. Une douzaine seulement de ces maisons étaient intactes.

point une agglomération, mais une hiérarchie de charges et de services. Le plus difficile sera toujours de discerner les circonstances où il faudra, pour soi-même ou pour d'autres, renoncer à son rang et à ce qui s'ensuit. Elles ne sont pas communes. Un grand cœur suffit à les reconnaître. Le conseiller au présidial accepta généreusement que son fils aîné, élevé au collège des Bons-Enfants, se décidât pour l'état ecclésiastique, et qu'il fût tonsuré, à l'âge de onze ans, dans la chapelle archiépiscopale de Reims. Il trouva simple, — plus simple que nous, — qu'en janvier 1667, l'adolescent de moins de seize ans fût installé parmi les chanoines de Notre-Dame de Reims, en conséquence de la renonciation qu'avait faite le vieux chanoine Dozet, parent des La Salle; il engagea même son fils, dont l'intelligence était vive et la piété connue, à achever ses études cléricales à Paris, élève de Saint-Sulpice, et de la Sorbonne, qui était alors édifiante et savante tout ensemble. Il mourut quelques mois après sa femme, le 9 avril 1672, n'ayant point eu à se prononcer sur le grand changement social, comme nous dirions aujourd'hui, sur le complet abandon de son rang et de sa fortune, auquel allait bientôt se résoudre son fils. Mais, à la façon dont il fit les premiers sacrifices, je ne doute guère qu'il eût accepté les autres.

Jean-Baptiste revint à Reims, pour prendre soin de la famille orpheline. Il n'était pas encore prêtre. Mais chez lui l'esprit d'ordre, de méthode, et déjà de communauté, était formé. Ce très jeune aîné gouverna ses frères et sœurs avec tant de sagesse qu'il ne perdit pas une des âmes qui lui étaient confiées; avec tant de religion que trois d'entre elles, — deux frères, une sœur, — entrèrent comme lui au service de Dieu; avec une si juste mesure du travail et de la récréation, que pas un de ces petits de La Salle, de l'hôtel de la Cloche, ne trouva dure la règle, celle d'une espèce de couvent familial, que le frère aîné avait établie, et que cette solide jeunesse du XVIIe siècle acceptait avec respect.

On le voit, il avait commencé de s'engager dans la voie du renoncement à soi-même et du charitable soin des autres. Déjà il savait ce qu'il en coûte d'être un petit chef. Déjà il avait peur d'en devenir un grand. Ce pressentiment de la charge et ce sentiment de la responsabilité devaient même le

troubler, à chaque étape nouvelle de sa vocation. Cela n'a rien de commun avec le manque de courage. Il n'avait aucun orgueil, et voulait simplement être sûr qu'il était appelé. Sous-diacre le 2 juin 1672, il ne reçut le diaconat que quatre années plus tard, et deux années encore s'écoulèrent avant qu'il devînt prêtre, le 9 avril 1678. Dans la suite, il ne prendra d'initiative, il ne répondra aux demandes de fondations qu'après un long examen et de longues prières; il sera celui qui n'obéit qu'au conseil affirmé de Dieu. Chacun de nous a connu des officiers qui ne s'engageaient point sans un ordre écrit : lorsqu'ils en avaient un, rien ne les arrêtait plus, si ce n'est la mitraille et la mort.

Or, cette volonté divine, pour ceux qui savent lire les langues sans alphabet, est écrite dans les circonstances. Observez de quelle façon elle montre le chemin à Jean-Baptiste de la Salle.

*
* *

Les séminaristes de Saint-Sulpice avaient connaissance des œuvres établies dans la paroisse; ils s'entretenaient des inventions de la charité, et notamment, à l'époque où le jeune Rémois faisait ses études cléricales, des « petites écoles ». Les écoles primaires payantes étaient fort répandues au royaume de France, et depuis fort longtemps : il manquait, dans les villes, des écoles pour les très pauvres gens. Les âmes saintes souffraient de cette dure condition des pauvres. Le curé Bourdoise avait écrit, en 1649, au directeur de Saint-Sulpice, M. Olier : « Pour moi, je le dis du meilleur de mon cœur, je mendierais volontiers de porte en porte, pour faire subsister un vrai maître d'école. Comme saint François Xavier, je demanderais, à toutes les universités du royaume, des hommes qui voulussent, non pas aller au Japon, et dans les Indes, prêcher les infidèles, mais du moins commencer une aussi bonne œuvre. » Tout Saint-Sulpice, depuis ce temps-là, professeurs et élèves, priait pour que Dieu suscitât une sorte de séminaire de maîtres chrétiens, et qui ne se feraient point payer. Sans aucun doute, Jean-Baptiste avait prié avec ses camarades à cette intention, ne prévoyant pas qu'il serait choisi lui-même, et qu'il allait sacrifier son temps, ses biens, son esprit, et tout ce qu'on peut perdre de paix extérieure, à cette inven-

tion de la charité française, pour le bien du menu peuple.

Il n'y avait pas que les catholiques parisiens, en effet, qui souhaitassent de voir s'ouvrir partout les petites écoles. L'idée du curé Bourdoise, d'autres l'avaient eue déjà, et mise en œuvre, dans cette France où personne ne sème, sans qu'elle lève, une graine de charité. A Rouen, par exemple, le P. Barré et Mme Maillefer avaient ouvert des écoles gratuites pour les filles pauvres et, avant eux, saint Pierre Fourier, dans une autre province. A Reims même, le directeur de conscience de Jean-Baptiste, Nicolas Roland, avait commencé d'établir plusieurs œuvres pies, une conférence hebdomadaire de prêtres, un asile pour les orphelins, et aussi les premières écoles populaires féminines et une petite congrégation où se recrutaient et se formaient les maîtresses.

Ce bon théologal mourut quelques jours après que son pénitent fut devenu prêtre, et, par testament, le chargea d'obtenir des Lettres patentes, pour établir en droit la congrégation nouvelle, les *Sœurs du saint Enfant Jésus*. Voici donc le chanoine de La Salle obligé de prendre en main la cause de l'enseignement gratuit, de la plaider auprès des puissants, c'est-à-dire de la bien connaître. Il la gagne, grâce à ses relations, et particulièrement grâce à l'appui de l'archevêque, Maurice Le Tellier, frère du ministre Louvois. Les Lettres patentes sont enregistrées dès le mois de février 1679. Et le chanoine victorieux suppose qu'il va être libre, en remplissant les charges de son canonicat, de devenir, comme ses confrères, « prudente et discrète personne », et de déterminer, les années venant, quel emploi il fera de ce zèle dont il se sent pénétré. Non, non ! il a eu pitié de l'âme du pauvre, il a tracé lui-même, sans y prendre garde, la route de son voyage : il entrera dans la peine magnifique et sans fin, car la misère, qui n'a jamais assez d'amis, est bien jalouse de ceux qu'elle a. Il a juré d'aimer les pauvres ; il ira bien plus loin : il deviendra l'un d'eux. C'est la merveille de la loi de charité. Au temps antique, les esclaves étaient sans amis. Depuis lors, il s'est trouvé des hommes et des femmes, en chaque siècle, non seulement pour aimer les pauvres, mais pour aimer la pauvreté. Au XVIIe siècle, qui eut à réparer tant de maux du siècle précédent, les gamins des villes ou des villages qui n'avaient pas de quoi payer le maître d'école, demeuraient le plus souvent

ce que nous appelons des illettrés. Il y a de plus grands malheurs, mais c'en est un. Pour y porter remède, Dieu se servit de cette sorte d'hommes qui lui obéissent le mieux : et il envoya, vers les plus délaissés des enfants de France, un grand saint, et d'autres plus petits avec lui, comme presque toujours. Ils vont par groupes. A quoi reconnaissent-ils leur vocation? A de toutes petites choses, je le répète.

Voyez plutôt, pour Jean-Baptiste de la Salle. Au début de l'année 1679, ce chanoine rémois entra chez les religieuses de la communauté de l'Enfant Jésus, en même temps qu'un homme déjà vieux, qui n'était point de ses relations, et qui venait, recommandé, pour s'entendre avec lui, et lui proposer de fonder à Reims une œuvre charitable. Cet homme, Adrien Nyel, avec un compagnon, arrivait de Rouen, où, je l'ai dit, cette sorte d'œuvre avait été entreprise. Nyel et M. de la Salle furent présentés l'un à l'autre par la supérieure ; ils causèrent ; le chanoine admira le projet, et, comme il voulait l'étudier, ainsi que l'y poussaient la Providence et son propre tempérament, il invita Nyel à descendre, pour quelques jours, dans l'hôtel de la Cloche. C'était ouvrir toute grande la porte à la vocation inconnue. « Je n'y pensais nullement, a-t-il écrit... Si même j'avais cru que le soin de pure charité que je prenais des maîtres d'école eût dû jamais me faire un devoir de demeurer parmi eux, je l'aurais abandonné. » Que j'aime ces héros qui ne s'en font point accroire ! Peu de semaines après, le 15 avril, la première école charitable de garçons était fondée, dans la paroisse Saint-Maurice de Reims. Adrien Nyel et un jeune compagnon, venu de Rouen avec lui, étaient les instituteurs. On devait agir avec prudence et ne pas célébrer l'événement. Le curé passerait pour avoir établi l'école sans le concours du chanoine de Reims : il ne dénoncerait point ces bienfaiteurs discrets, qui étaient M. de la Salle et Mme Maillefer la Normande, car il fallait ne pas augmenter la jalousie, déjà éveillée, des maîtres des écoles payantes.

Pauvre Jean-Baptiste de la Salle ! Pauvre chanoine ! Son repos est bien fini, ou, si l'on préfère, la disposition de soi-même ! En effet, trois jeunes hommes s'étant présentés, peu après l'ouverture de l'école, pour enseigner aussi les pauvres, furent logés, comme les premiers, au presbytère de Saint-Maurice. L'abbé de la Salle avait conduit naturellement les négo-

ciations, donné quelques conseils aux hôtes du curé, et voici qu'une autre école pouvait être ouverte, dans une autre paroisse de Reims : elle le serait donc. M. de la Salle se trouva pris dans sa propre charité. N'était-il pas l'homme indispensable, le chef nécessaire de la seconde fondation, puisqu'il s'était déjà occupé de la première ? Comment refuser ? Il dut se remettre à l'œuvre, il dut aussi aider de ses deniers le curé de Saint-Maurice, qui trouvait lourds, on le comprend, la nourriture et l'entretien de cinq commensaux, en plus de ses vicaires et de son domestique.

***

Cette fois, M. de la Salle comptait bien s'en tenir là. Il avait fondé deux « petites écoles », celle de Saint-Maurice et celle de Saint-Jacques : avant d'aller plus loin, on attendrait un peu. Mais il devint évident que M. Dorigny, curé de Saint-Maurice de Reims, n'avait pas de plus grand désir que de reprendre la libre possession de son presbytère encombré.

Non loin des remparts, sur la paroisse de Saint-Symphorien, une grande maison était à louer. Comme elle convenait bien, pour loger les maîtres! La dépense était honnête. Le chanoine généreux n'habitait pas loin de là. Il loua la maison, y installa les premiers instituteurs des pauvres, et, jugeant avec raison qu'il convenait qu'ils eussent une véritable règle, eut l'obligeance de leur indiquer les heures de lever, de repas, de coucher, de classe, d'étude et de prière, puis, comme il convenait aussi, vint visiter souvent ses obligés. Petit à petit et sans l'avoir cherché, il était devenu une sorte de supérieur officieux d'une congrégation non encore formée, et qui se développait. Car Adrien Nyel, son second, ne se sentit pas plus tôt au large, qu'il se mit en campagne, pour recruter de nouveaux maîtres. Il y réussit, ce qui conduisit M. de la Salle à entreprendre une troisième fondation : les gamins de Saint-Symphorien eurent aussi leur école.

En une année, le fils de l'ancien conseiller au présidial était entré bien avant dans l'entreprise nouvelle, et compromis, selon le monde, avec de bien petites gens. On ne manquait, au XVIIe siècle, ni de charité ni d'étiquette, mais faire l'une aux dépens de l'autre choquait ceux des gens de qualité qui n'étaient pas des saints. M. de la Salle reçut des avertissements

de ses parents proches et de ses amis; on lui fit honte, — on essaya du moins, — de ne plus vivre selon son rang, et de donner plus de temps à des maîtres d'école, venus on ne sait d'où, à des apprentis éducateurs, et à des drôles de la rue, qu'aux familles du monde et du bon ton, à la sienne particulièrement. Sa singularité parut décidément intolérable quand il eut l'âge de trente ans, c'est-à-dire en 1681. L'année précédente avait permis de juger qu'Adrien Nyel vivait trop dans l'avenir et dans l'agitation d'esprit pour bien conduire la communauté naissante. Tout y allait médiocrement : ferveur, régularité, goût du devoir obscur. Des jeunes gens, entrés là pleins d'ardeur, parlaient maintenant de quitter un labeur si ingrat. M. de la Salle s'en fut consulter le P. Barré, qui était alors à Paris, et reçut de lui cet avis : « Voulez-vous former les maîtres à la piété, et leur faire aimer leur état, à cause du bien qu'ils y peuvent faire? vous devez les loger chez vous, et vivre avec eux, en leur société. »

L'autre comprend alors que c'en est fait des projets « raisonnables » et de la considération du monde, et il se jette à Dieu. Déterminé et prudent, il commence par recevoir les maîtres, chez lui, pour les repas seulement; quelque temps après, aux fêtes de Pâques, il les réunit, toujours dans sa maison, de sept heures du matin jusqu'à la prière du soir, et leur prêche une retraite qui développe en eux la ferveur, l'esprit de communauté et la joie. A la Saint-Jean d'été, époque des renouvellements de loyer, je suppose, il appelle enfin, dans son hôtel, pour les loger et vivre avec eux, ces collaborateurs pauvres et amis des pauvres. Il les fait manger à sa table, près de ses frères, et, chaque jour, les bourgeois de Reims étonnés, plusieurs se disant scandalisés avant de s'avouer, plus tard, édifiés d'un tel exemple, voient le chanoine de la cathédrale, et ses frères, en compagnie de ces instituteurs encore peu dégrossis, et dont le costume ne pouvait passer pour élégant.

Les contradictions commencent, mais l'œuvre est bénie. Elle se répand. Dans l'année 1682, des maîtres sont envoyés, par M. de la Salle, aux écoles de Rethel, de Guise, de Laon, de Château-Porcien. Le gentilhomme avait décidément abandonné les préjugés, je ne dis pas de tous les gens du monde, mais de ceux dont le jugement, en ces questions souvent mal posées, manque un peu de consistance : et cela fait un compte! Il se

mettait volontairement hors de la mode et de la coutume, il se rangeait, par charité, dans l'ordre inférieur où il n'était pas né. Cependant c'était lui qui avait raison. Ces biens de la politesse et du rang, formés par de longs soins et mille causes secondes, il ne les abandonnait pas : il en changeait seulement l'usage. Une expérience encore nouvelle, mais certaine, lui avait révélé que la beauté du nom, la culture, l'esprit, le charme des manières, ajoutent un grand pouvoir à la parole et à l'exemple d'un missionnaire du peuple.

Le peuple en général, le nôtre plus qu'en toute autre nation, est sensible à la distinction et à la bonne grâce d'un homme ou d'une femme. Il s'en faut qu'il faille changer de langage et renoncer aux prévenances, quand on vit un moment, ou des heures, ou des jours, dans un milieu d'une moindre instruction et d'une éducation moindre! L'habileté même consiste à ne pas changer. Tout de suite cette politesse est comprise : elle ouvre des chemins dans des cœurs très fermés; elle répare beaucoup d'injures, d'oublis, de maladresses; elle devient vertu. La guerre a rappris, à beaucoup d'officiers et de soldats, cette fraternité entre inégaux, qui est un des moyens d'une société parfaite. Je crois qu'un homme de bonne race en use de la sorte par instinct héréditaire. Il ne fait point effort. S'il est, de plus, surnaturel, quel ami complet! Son éducation même lui permet de deviner des peines qu'il n'a pas souffertes, lui inspire des attentions et des paroles qu'un ami moins affiné n'eût peut-être pas trouvées. Il prévoit pour les imaginations un peu courtes; entreprend, pour la pauvreté, cent démarches, et réussit parfois où l'autre aurait échoué; il accueille la visite même importune, il la rend; il se prépare à ne point recevoir de remerciement. « C'est son goût », disent les gens. Cela peut être vrai. Cela ne l'est pas toujours. Mais aussi, comme il importe peu!

Les simples spectateurs, dans le monde champenois, ne se gênaient donc pas pour critiquer M. de la Salle. Quelle idée de les quitter, pour s'occuper des petites écoles! Était-ce tolérable? Il les eut décidément contre lui, et les étonna fort en paraissant ne s'en pas troubler. Quand sa famille lui reprochait de ne faire sa compagnie que de personnes sans manières et qui savaient seulement l'*a b c*, il écoutait, les bras croisés, et ne répondait pas. Il eût pu dire que la même parole de blâme

avait été adressée au premier gentilhomme de la terre, à celui qui déclarait avoir pitié de la foule, et dînait avec les petites gens. Mais non, il se taisait. Son principal souci était le bien de ces écoliers dont les autres régents de la ville ne voulaient pas, sa visite quotidienne aux petits gueux rattrapés. Mais s'il écrivait à quelque magistrat municipal, il le traitait comme il eût fait un ambassadeur, tout au moins son égal en noblesse et richesse, ainsi qu'en témoigne cette formule d'une de ses lettres, de cette époque-là précisément, adressée à un échevin de Saint-Porcien : « Quand je ne prendrais que très peu d'intérêt à ce qui regarde la gloire de Dieu, il faudrait que je fusse bien insensible, pour ne pas me laisser toucher par les instantes prières de monsieur votre doyen, et par la manière obligeante avec laquelle vous me faites l'honneur de m'escrire aujourd'hui. »

C'était un bel homme, d'agréable visage, et dont la courtoisie inspirait confiance, ce qui n'est pas toujours. Bel avantage, quand on en use uniquement, comme lui, pour faire aimer une loi, une foi, un Dieu.

Il avait commencé de quitter le monde ; il le quitta bientôt tout à fait. En 1682, il abandonnait définitivement son hôtel, et se retirait, avec ses collaborateurs, dans une maison louée, située dans un quartier sans gloire. Le voici au milieu de son peuple. Pense-t-on que cette générosité fût comprise de ceux de son entourage ? Pas même de ses Frères de l'école chrétienne. Plusieurs disaient, se voyant embarqués dans une vie austère, équipage tenu en mains, peu nourri, non payé : « S'il se ruine, s'il meurt, que deviendrons-nous ? Que sera notre vieillesse ? L'hôpital nous guette ! » A cette époque déjà, la préoccupation de la retraite travaillait les apprentis-instituteurs. Il leur répond en renonçant à son canonicat et aux bénéfices de cette charge, et, peu après, à tous ses biens, qu'il distribue aux pauvres. Puis il convoque, pour une retraite de dix-sept jours, les directeurs des écoles de Reims, de Rethel, de Guise, de Laon, afin de demander aux âmes tout ce qu'elles pouvaient donner, et de les lier, si elles y consentaient, en une sorte de communauté religieuse. Pas encore de constitution écrite, il était trop tôt : des usages convenus, des promesses, des intentions, des indications.

Ceux qui sortirent de retraite, pleins d'ardeur, le dimanche

de la Trinité 1684, étaient au nombre de douze. Ils se donnèrent rendez-vous pour l'année suivante : mais l'année suivante, ils ne furent plus que huit à revenir. Pourquoi s'étonner? Huit! n'était-ce pas plus qu'il ne fallait cependant pour persévérer? M. de la Salle fut de cet avis. On se remit à l'œuvre, comme si on avait été cent.

Cet héroïsme à plusieurs fois se rencontre chez tous les fondateurs, et mêle je ne sais quoi du martyre au mérite de leur volonté. Ce fut dans ces derniers temps de la vie à Reims, que M. de la Salle accepta de modifier le costume des maîtres. Le maire de la ville lui ayant fait remarquer qu'ils étaient un objet de pitié, en hiver, par la pluie et la neige, avec leur habit court, conseilla de leur donner au moins la « capote » à manches flottantes que portaient les paysans champenois. Le manteau de la campagne fut adopté. M. de la Salle prescrivit, comme vêtement de dessous, la soutane fermée par des agrafes de fer; il ajouta le rabat blanc, le chapeau tricorne, les souliers à semelles épaisses des porteurs d'eau et des fendeurs de bûches; ainsi se trouva composé le costume dont Maurice Barrès, toujours généreux, et qui fut tant de chez nous, a pu dire, dans son rapport à la Chambre des députés, que c'est là un « vieux costume, suranné peut-être, mais si français, le plus français qui soit, après celui des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. »

Pour que l'œuvre devînt nationale, il fallait à présent que le grand Paris l'adoptât. Le curé de Saint-Sulpice, M. de la Barmondière, avait bien eu, sur sa paroisse, sept écoles pour les enfants pauvres, fondées naguère par le saint M. Olier, mais elles étaient mortes, l'une après l'autre, faute de bons maîtres. Il n'en restait qu'une, établie rue Princesse, très fréquentée, où un prêtre, attaché à la paroisse, avait grand peine à maintenir l'ordre, n'étant aidé que par un petit jeune homme, et par un brave bonnetier du quartier, qui apprenait aux enfants le tricot. Comme ils avaient ainsi les deux mains occupées, et les yeux de temps à autre, pour un regard aux aiguilles, les écoliers se tenaient à peu près tranquilles : mais le progrès des études était lent. Le curé de Saint-Sulpice, voulant sauver l'école, et rallumer la mèche qui fumait encore, mais si peu, fit connaître cette misère aux maîtres de Reims, et leur dit : « Venez m'aider! » M. de la Salle dut entendre le concert des âmes qui l'appelaient : toutes celles des petits Parisiens qui seraient

sauvés, en ce monde et dans l'autre, s'il acceptait. Il ne tarda aucunement, confia ses écoles de Reims à un frère nommé L'Heureux, prit avec lui deux compagnons, et partit à pied pour Paris. Le 24 février 1688, ils entraient dans l'école de la rue Princesse. C'était un grand bonheur qui venait à beaucoup de pauvres gens; le diable dut s'en douter, car les difficultés, qui n'avaient point manqué au début de l'œuvre, se multiplièrent, à ce moment où elle prenait de l'accroissement.

***

Je ne raconterai pas chacune de ces épreuves auxquelles fut en butte M. de la Salle : on peut en lire le récit dans ses biographies. J'indiquerai seulement quelques-unes des oppositions, hostilités, traverses, jalousies, incompréhensions, que dut vaincre, par la patience surtout, ce noble ami des pauvres.

Les anciens instituteurs, nommés par M. de la Barmondière, constatèrent promptement le succès des nouveaux maîtres. On avait conservé les vétérans, y compris le professeur de tricot. C'était une erreur. Ils furent tout dépités, et crièrent qu'ils se retireraient, plutôt que d'obéir à des règles nouvelles. Pour un peu plus, ils eussent réclamé le droit de conduire seuls à la mort la septième et dernière école du curé de Saint-Sulpice. On ne les écouta point d'abord.

Mais l'un d'eux, voyant qu'on ne s'émouvait pas assez, quand il attaquait le règlement, s'avisa de calomnier le directeur. En quoi il se montrait habile, et même homme d'expérience, car l'attention du badaud, écouteur de métier, déjà si facilement acquise aux contes les plus étranges touchant un abus, la sévérité d'une discipline ou d'une mesure, court d'elle-même, toute ravie et bouche bée, vers qui parle mal du prochain. On n'a jamais trouvé meilleur moyen d'avoir des partisans. M. de la Barmondière lui-même, sans croire à ces ragots qui couraient la paroisse, en fut affecté au point de dire à M. de la Salle que, les vacances étant proches, les Frères devraient songer à quitter Paris, et qu'il serait sans doute préférable qu'ils n'y revinssent pas. Il ne put, toutefois, soutenir ce rôle. Quand il vit entrer chez lui M. de la Salle, venant lui faire ses adieux et ne se défendant point, il fut plus qu'à demi éclairé sur la vertu d'un tel homme, et l'enquête qu'il fit faire ensuite, par un ami très sûr, acheva de le convaincre qu'il fallait garder, au

contraire, les maîtres de l'école charitable, et les défendre.

Un an plus tard environ, et M. de la Barmondière étant mort, il y eut une poussée vive pour décider M. de la Salle à modifier le vêtement des Frères. Il ne s'agissait plus de les vêtir chaudement; Paris a toujours été élégant : on en voulait surtout à cette capote aux manches ballantes. Mais le supérieur tint bon; il représenta, à ceux qui le critiquaient, qu'une règle tombait toute, si les morceaux pouvaient être ôtés, et il garda le manteau de la campagne rémoise.

Ce furent alors les pédagogues qui firent, contre l'Institut nouveau, une attaque brusquée et judiciaire. Déjà le succès de l'école charitable de la rue Princesse les avait inquiétés. Les Frères apprenaient gratuitement la lecture, l'histoire, l'écriture, le calcul, le catéchisme, et le reste, ce que les régents en titre et possession enseignaient eux-mêmes, moyennant une petite rétribution : n'était-ce point là une concurrence fâcheuse? Ne devait-on pas craindre que des enfants qui pouvaient payer ne devinssent les élèves de ces Frères de M. de la Salle? Si quelques solvables allaient mettre leurs fils à l'école gratuite! Les maîtres appointés entrevirent la ruine de la corporation. Celle-ci fit un procès en règle à M. de la Salle et aux Frères, et le gagna devant le chantre de Notre-Dame, l'écolâtre Claude Joly, qui était du métier, et se hâta de supprimer, par jugement, les écoles gratuites de Saint-Sulpice. Il fallut en appeler au Parlement. M. de la Salle, troublé et confiant, alla faire un pèlerinage à Notre-Dame des Vertus, à Aubervilliers, avec les Frères, y pria tout un jour, puis rédigea un mémoire plein de précision et de force, qui lui donna raison auprès des conseillers. Les maîtres des écoles payantes le laissèrent ensuite en paix, pendant huit ans.

Hélas! le succès de sa défense ne le déchargeait que d'un souci. Des défections se produisaient autour de lui, et parmi les maîtres les plus aimés. Ses deux compagnons de jadis, dans le voyage de Reims à Paris, quittaient le fondateur. D'autres maîtres se retiraient de la communauté qu'il avait laissée, à Reims, aux mains du frère L'Heureux. Celui-ci avait été appelé à Paris. Les bons chefs sont difficiles à remplacer. Huit Frères de Reims se séparèrent de l'Institut, quand cet homme de bon sens ne fut plus là pour les conduire. Le pauvre M. de la Salle crut bien faire, dans cette traverse, en faisant

venir à Paris les adolescents du petit noviciat établi en Champagne, et parmi lesquels il recrutait la plupart de ses maîtres d'école. Il les aurait ainsi sous sa garde. Mais, à peine cette jeunesse fut-elle installée à Paris, que le clergé désira d'avoir, en ces jeunes gens, des servants de messe. Erreur! Complaisance funeste! Dans le milieu de Paris, les petits Rémois se dissipèrent; l'œuvre du noviciat fut, pour un temps, compromise, et M. de la Salle, qui s'épuisait en austérités, battu de cette sorte par l'inquiétude et la trahison, tomba malade gravement. On crut qu'il allait mourir. A ses Frères, réunis autour de son lit, il ne put dire que ce testament : « Je vous recommande une grande union et une grande obéissance. »

Il ne mourut pas : mais son ami le meilleur mourut, Henri L'Heureux, qu'il espérait charger bientôt de gouverner l'Institut. A cette date, en 1691, M. de la Salle eût désespéré de son œuvre, s'il n'avait point été un saint, c'est-à-dire un homme pour qui l'espérance est devenue vertu. La provision ne s'épuisa pas. Dans Vaugirard, qui était alors la campagne proche de Paris, il loua une maison et un jardin, pour ses compagnons que le séjour prolongé rue Princesse avait rendus malades. Il leur fit faire une longue retraite, à la fin de laquelle, prenant en secret deux des maîtres les plus courageux, il prononça avec eux, le 21 novembre, le vœu que voici : « Faisons vœu d'association et d'union pour procurer le dit établissement, — l'Institut des Frères, — sans nous en pouvoir départir, quand même nous ne resterions que nous trois dans ladite société, et que nous serions obligés de demander l'aumône et de vivre de pain seulement. »

De tels amis des pauvres ne pouvaient point ne pas triompher finalement de tant de misères et de tant d'oppositions; mais ils en subirent beaucoup d'autres, dont ils triomphèrent de même avec le temps; et quand on lit attentivement l'histoire des débuts de cette grande communauté de charité intellectuelle, qui se nomme l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, on s'aperçoit que la Constitution qui devait la régir fut rédigée, en somme, article après article, par les leçons de l'épreuve, maîtresse d'école elle aussi.

Ainsi M. de la Salle n'eut point de repos, jusqu'à sa mort, qui arriva le 7 avril 1719. Quand on lui annonça, au cours de sa maladie, que le mal était sans espoir, il manifesta

une joie tranquille. « J'espère, dit-il, que je serai bientôt délivré de l'Égypte, pour être introduit dans la véritable Terre promise. »

Instituteurs et institutrices, jeunes vicaires de campagne, ne vous étonnez pas que vos œuvres soient si fortement combattues. Vos écoles, vos patronages, vos confréries, vos cercles et vos associations traversent parfois de durs moments? Vos fidèles de la première heure vous abandonnent? le recrutement devient difficile? les ressources manquent? le village, heureux d'avoir un sujet de conversation, se moque ou vous accuse? M. de la Salle a connu tout cela. Il a aimé jusqu'au bout le peuple de France. On l'a vu souffrir, on l'a vu prier, on l'a vu recommencer : on ne l'a pas vu se décourager. Si nous imaginons les saints, — et cela est permis, — parés d'autant de bijoux des cieux qu'ils ont sauvé d'âmes, celui-là est vêtu comme un astre. Que d'enfants, dont nul ne prenait soin, pas même les parents, il a instruits, tirés du vice, transformés en honnêtes jeunes hommes, par lui-même et par ses Frères des Écoles chrétiennes! Tout ce qui, dans un État, travaille à ruiner les âmes et la paix, s'acharnera, jusqu'à la fin du monde, contre l'instituteur chrétien, et, par là même, définira son mérite.

René Bazin.

LA FAILLITE

DE LA

MÉTAPHYSIQUE BOLCHÉVISTE

I

Ce titre, au premier abord, pourra surprendre et même scandaliser par les ambitions philosophiques qu'il attribue au bolchévisme. La révolution russe a-t-elle été autre chose qu'un « chambardement général », chaotique et aveugle ? Est-il permis de rattacher ses négations brutales et ses réalisations hâtives, ses démences et ses bestialités, à une conception métaphysique ou scientifique de l'univers ? Le communisme n'est-il pas avant tout une « dynamique révolutionnaire », rigoureusement limitée à la poursuite de buts pratiques et réfractaire, par essence, à des préoccupations qui dépassent ses luttes quotidiennes et ses programmes immédiats ? Les cataclysmes politiques impliquent-ils, par ailleurs, la nécessité d'une nouvelle cosmologie ? Le « grand soir » a-t-il besoin d'une justification philosophique ?

I. — LES ORIGINES D'UNE MÉTAPHYSIQUE DE CLASSE

De pareilles questions ne manqueraient pas de provoquer un sourire de mépris aux lèvres des hommes qui président aujourd'hui aux destinées de la Russie et de la révolution mondiale. Qu'ils s'appellent Trotzky, Zinovief, Staline, Radek ou Djerdjinski, tous, praticiens de l'action directe, promoteurs de la stratégie communiste ou simplement inquisiteurs et bourreaux, tous s'affirment des intellectuels typiques. Ajoutons :

des intellectuels dénués de formation classique, sans attache avec un milieu national ou social déterminé, des cerveaux sans discipline, des ambitions sans frein. On imagine les ravages opérés dans ces terrains volcaniques par les semences empoisonnées de Hégel et de Marx, ces deux pères spirituels de la frénésie russe. Avant de s'attaquer aux réalités vivantes, des générations entières de révolutionnaires, depuis longtemps, avaient confondu leurs abstractions avec le champ de leurs expériences futures. Les wagons plombés, mis à la disposition de Lénine et de ses amis par l'état-major allemand, contenaient un véritable chargement de virus métaphysique, *made in Germany*. La Russie, par avance, était réduite à des schémas élaborés dans l'exil. Les classes sociales : autant de *noumènes*. La guerre civile : développement pur et simple d'une équation transcendante. Déjà, dans ses premiers ouvrages, tels que *Tchto delat* (Que faire ?). Lénine mettait la théorie à la base de tout mouvement révolutionnaire digne de cette épithète : « Le parti, écrivait-il textuellement, ne saurait remplir son rôle militant qu'à la condition d'être guidé par une théorie d'avant-garde » ; il condamnait avec dédain les « déclenchements de forces sociales irrationnelles », qui « diminuent l'importance des éléments conscients du prolétariat ».

La révolution est donc une science. A ce titre, elle peut être enseignée comme la minéralogie ou la botanique. Elle a sa dialectique, sa méthodologie, ses séminaires d'application, ses laboratoires d'expérience. Autodidactes pour la plupart, les leaders bolcheviks professent pour les conférences et les cours un véritable fétichisme, le respect superstitieux des ratés qui ont échoué au seuil des universités. L'enseignement *ex cathedra* comporte à leurs yeux l'irrésistible faculté de transformer d'emblée la parole en action. De là ses dangers ; de là ses avantages. Si cette puissance créatrice prêtée aux écoles supérieures inspire d'effroyables représailles contre la « science bourgeoise », elle justifie, en revanche, la multiplication des chaires destinées à préparer des docteurs ès révolution. Qu'il suffise d'énumérer les universités communistes, l'Université Sverdlof à Moscou, l'Université Zinovief à Pétrograd, l'Université des peuples d'Orient, l'Université des peuples d'Occident, l'Académie socialiste, l'Institut de Karl Marx, la grande Académie de propagande, la faculté des Sciences sociales à la première

Université d'État, l'Institut des « professeurs rouges », les cours politiques pour le haut commandement auprès de l'Académie de l'état-major, enfin un réseau serré de « facultés ouvrières », les *Rabfak*.

Mais la révolution, dans toutes ces Sorbonnes de l'action directe, se borne-t-elle à demeurer une discipline purement scientifique? Les programmes ont beau comporter des enseignements d'ordre aussi pratique que la stratégie de la guerre civile, la tactique des combats dans la rue, les meilleures méthodes pour espionner les ennemis de classe; la théorie a beau se doubler d'exercices et les candidats aux diplômes de la IIIe Internationale s'appliquer à l'art d'élever des barricades et de pétroler les institutions bourgeoises : à chaque pas, les professeurs versent dans une spéculation échevelée. Le vice rédhibitoire de leur formation intellectuelle les pousse fatalement à ériger en valeurs absolues le drame révolutionnaire et ses principaux personnages. Comme dans la fumée des parlotes d'émigrés, — la *Fumée* déjà évoquée par Tourguénief, — les hallucinations continuent à prendre corps; le prolétariat et la bourgeoisie revêtent les allures d'entités scolastiques et se livrent, en dehors des contingences, aux âpretés livresques d'un éternel pugilat. Rien ne ressemble davantage à l'enseignement médiéval : la science bolchévique en emprunte le jargon et les formes : elle est toute pénétrée d'une métaphysique démodée.

Depuis un an, le culte hyperbolique d'un homme est venu encore aggraver ces archaïsmes. Le rayonnement posthume de Lénine a éclipsé même le prestige dont il jouissait, chef d'école et d'État, dans l'apothéose de son autocratie communiste. Si, de son vivant, il avait déjà pleinement le droit d'affirmer : « Le bolchévisme, c'est moi », après sa mort, cette intégration est devenue encore plus parfaite, encore plus absolue. Dans la bouche de ses disciples, le bolchévisme a cédé sa place au Léninisme. Karl Marx, sans doute, demeure toujours le grand initiateur, mais déjà lointain et pâli : une idole vénérable, mais à moitié submergée sous la poussière des archives et des gloses révolutionnaires. Personne ne lui conteste d'avoir orienté le prolétariat vers la terre promise. Mais c'est à Lénine, à Lénine seul, qu'on reporte l'honneur d'avoir dégagé la quintessence révolutionnaire du marxisme et d'avoir

conduit la classe élue jusqu'à la Judée communiste. Théoricien des convulsions sociales, géomètre de l'émeute, métaphysicien de la guerre civile, Lénine ne s'est pas contenté de perfectionner l'œuvre scientifique du Maître : pour employer la terminologie moscovite, il a été un réalisateur « sur une échelle planétaire »; dans le fracas d'une catastrophe historique sans précédent, il a justifié sa doctrine par une expérience sans appel. Amendé et vérifié, ce néo-marxisme s'impose désormais comme la seule dogmatique orthodoxe de toutes les révolutions à venir : en dehors de l'interprétation russe, il n'y a qu'hérésie et trahison. « Nous sommes les plus riches héritiers de l'univers, s'écrie Zinovief dans l'oraison funèbre qu'il avait consacrée à Lénine. Aucun parti politique au monde n'a reçu un héritage comparable au nôtre. Nous devons étudier avec un soin infini le legs magnifique dont nous sommes bénéficiaires... Des aveugles osent tracer des parallèles entre Lénine et Napoléon, Pierre Ier, Cromwell... Or, le globe n'a pas encore connu de figure aussi grandiose, et tous les personnages de l'histoire sont de misérables nains à côté de notre géant... Sans Lénine, Karl Marx ne serait pas aujourd'hui Karl Marx. »

Cette phraséologie ne contient pas uniquement du lyrisme funéraire : elle correspond à une impérieuse nécessité doctrinale et politique. Quelques jours avant de s'effondrer dans son nirvana cérébral, Lénine donnait à ses disciples ce conseil *in extremis* : « Par-dessus tout, évitez les schismes au sein du parti communiste... Conservez intacte et pure l'autorité du Comité central... » Le moribond donnait par là la pleine mesure de sa dextérité tactique. Il comprenait parfaitement que, pour dominer un pays de petits producteurs ruraux, le parti communiste, — infime minorité! — devait rester un « monolithe sans fissure ». Il savait qu'au moindre craquement de la pragmatique révolutionnaire, la désagrégation de l'état-major qu'il avait si laborieusement constitué entraînerait la chute de la dictature soviétique. Tant qu'il avait la pleine possession de ses facultés mentales, il parvenait toujours à suppléer, par les ressources de son incomparable casuistique, aux louvoiements et aux défaillances de la doctrine. Son autorité lui permettait de défier toutes les contradictions et de masquer les pires compromis sous l'euphémisme de « retraites stratégiques ».

Elle s'imposait avec assez de force pour apaiser les mortelles jalousies qui dévoraient ses disciples, pour remédier aussi à leur dépravation, à leur mesquinerie, à leur nullité. La vérité, c'est que Lénine seul, grâce à son prestige de pape révolutionnaire, donnait au parti communiste l'apparence d'un impeccable monolithe. Aux pierres branlantes d'un édifice pourri, il fournissait l'armature et le ciment de sa seule personnalité. Ainsi s'expliquent, pendant les deux ans qu'a duré la maladie de Lénine, les efforts désespérés du communisme aux abois pour galvaniser un « cadavre vivant ». Le cerveau en bouillie, la bouche crispée par un rire idiot, Lénine restait toujours une façade et un drapeau. De temps en temps, pour leurrer l'opinion sur l'irrémédiable hébétement du grand chef, la camarilla bolchévique exhumait quelque vieil article inédit ; elle n'hésitait pas, souvent, à pasticher le style du paralytique et, lorsque des rumeurs trop sinistres soulevaient la plèbe, à promener dans une automobile, aux côtés de Mme Kroupskaïa, un sosie complaisant.

La béatification de Lénine relève des mêmes nécessités que ce carnaval macabre. Pour assurer la pérennité de la doctrine, il a fallu galvaniser cette fois un vrai cadavre. La dépouille de Lénine repose à une place d'honneur que pas un tsar n'eût osé ambitionner, à l'entrée du Kremlin, cœur de la Russie, et face au monument de Minine et Pojarsky, sauveurs de l'antique Moscovie. Son mausolée est un symbole, la pierre angulaire du communisme, le sanctuaire de la révolution. Les troupes lui présentent les armes, les drapeaux rouges s'inclinent; les yeux fixés sur la tombe du prophète, les recrues prêtent serment à la « patrie prolétarienne ». Trahir cette patrie équivaut au double crime de trahir la mémoire de Lénine et les préceptes du léninisme. La doctrine se confond avec un homme dont la moindre ligne, la moindre boutade, deviennent d'infaillibles critères. L'association de la jeunesse communiste se range solennellement sous les auspices du maître : elle précise son loyalisme révolutionnaire en s'appelant désormais « léniniste ». Les nouvelles promotions de communistes s'inspirent de la même piété : appels de Lénine, classe de Lénine. A l'Université Sverdlof, Staline professe tout un cours sur les « Bases du léninisme ». La liste des académies communistes s'enrichit d'un institut consacré spécialement à l'étude du

système léniniste. Édités aux frais de l'État, les ouvrages de Lénine sont l'objet d'une publicité frénétique et d'une vulgarisation à outrance. Jamais, il faut en convenir, des marxistes n'ont transgressé avec plus de désinvolture un principe fondamental de leur doctrine en accordant une telle importance historique à un individu.

Il est vrai que jamais un chef d'école ou un chef d'État, même les initiateurs et les réformateurs de génie, n'ont imprimé à leur œuvre un cachet aussi indélébile de leur personnalité. La Russie bolchéviste est la chair de la chair de Lénine : tout y porte sa marque de fabrique et sa griffe; à chaque pas, et dans tous les domaines, éclatent les stigmates d'une irrépudiable paternité; l'U. R. S. S. n'a de pensée officielle qu'en fonction de Lénine; elle a épousé ses méthodes mentales, elle a conservé même ses grimaces et ses tics, ses manies et ses lubies. Poussée à ce degré, une filiation psychologique dénote nécessairement une sorte d'harmonie préétablie entre la structure cérébrale de Lénine et les particularités de la métaphysique communiste. Pour avoir de celle-ci une conception exacte, il est indispensable d'étudier le prisme monstrueux au travers duquel, depuis plus de sept ans, la lumière des choses se brise aux yeux de la Russie.

***

Le terme « monstrueux » n'est nullement employé ici dans un sens péjoratif. Lénine relève de la tératologie mentale comme les frères siamois relevaient de la tératologie physiologique. Il est l'aboutissement définitif, la résultante, l'incarnation, de tout ce que les révolutionnaires russes, depuis Tchadaef, ont légué à leurs successeurs de nihilisme moral et de cynisme intellectuel. Une ébauche de Lénine, on pourra la reconnaître en ce prodigieux visionnaire proclamé fou par oukase de Nicolas Ier; on la trouvera encore dans les fictions prophétiques de Tourguénef et de Dostoïevsky, la sécheresse scientifique d'un Basarof, l'athéisme canaille d'un Smerdiakof. Mais l'hypertrophie cérébrale, chez Lénine, s'est développée sur un fond de table rase que les romanciers ont osé à peine entrevoir, un néant sentimental et moral, qui permettait des licences encore insoupçonnées aux débauches de la pensée et aux soubresauts de l'orgueil. Écoutons Tchadaef : « La Russie

n'appartient ni à l'Europe ni à l'Asie, ni à l'Ouest ni à l'Est; elle n'a pas de traditions; elle n'a pas fait ses humanités; elle n'a pas été élevée à l'école divine de l'histoire. Peuple sans parenté, sans passé, sans mémoire, nous n'avons pas pris l'habitude de la civilisation, cette deuxième nature; nous avons l'air de nomades, et, dénués d'attaches spirituelles, nous campons dans des bivouacs. Tout nous manque : les souvenirs charmeurs de l'adolescence nationale, les figures légendaires, les enseignements de l'expérience »... Rapetissé à la mesure d'un homme, ce terrible diagnostic contient en puissance la clef de la psychologie léniniste. Oulianof, grand lunaire du bolchévisme, s'inscrit en dehors de l'espace et du temps, en dehors de la civilisation, en dehors de l'humanité. Son olympisme est affranchi de toutes les lois et de toutes les catégories. Pas un souffle de poésie, pas un frisson de pitié, pas une trace de tradition ou de nostalgie historique : une machine à penser devant une table de vivisection ! Un appareil de précision d'ailleurs, mais avec tous les vices inhérents aux machines même les plus perfectionnées. Si abondante que soit la substance grise, un cerveau sans âme est toujours d'avance condamné à la suffisance d'un rationalisme vulgaire.

Déjà, Joseph de Maistre redoutait, à la tête de l'émeute russe, l'apparition d'un « Pougatchef universitaire ». Le grand écrivain ne s'est trompé que sur le degré de l'enseignement suivi par la révolution : le Pougatchef bolchévik est un primaire. Malgré la puissance de sa pensée et le tour scientifique de ses livres, Lénine a toujours eu du primaire l'intransigeance dédaigneuse, l'assurance inébranlable, les affirmations béates, l'incapacité organique de supporter une objection. Trotzky a insisté longuement sur cette « faculté d'être sourd et aveugle pour les événements étrangers au but poursuivi », la superbe indifférence de Lénine envers les « causes secondaires et les circonstances fortuites ». L'avarie du cerveau, de plus en plus, avait aggravé chez Lénine ses tendances invétérées à la monomanie; et ses derniers discours n'ont été qu'un triste ânonnement de pléonasmes, débités par un bourreau cérébral.

Et, pour couvrir la nudité de ces idées fixes, un style qui en accentuait encore davantage l'impudeur : mélange d'annotation algébrique et de trivialité ordurière. Lénine, de tout temps, s'est complu dans un cynisme goguenard et populacier. Il a été

l'expression la plus parfaite du méphistophélisme congénital de la révolution russe. Il n'a jamais eu que des grimaces gouailleuses pour la moindre manifestation d'une aristocratie intellectuelle, artistique, littéraire; il a toujours tiré la langue à la poésie et livré la fleur de la vie au piétinement des bottes moujiks. Hissé au faîte du pouvoir, il s'est contenté, au Kremlin, d'un cabinet de travail à peine plus confortable que son garni de Zurich ou de Carouge : une table à écrire, des chaises viennoises, un fauteuil canné et, sur les murs, des diagrammes et des cartes géographiques. Un seul portrait : celui de Karl Marx. Un seul bibelot: un singe en bronze avec un crâne humain dans les pattes, — symbole du darwinisme. Par les fenêtres, Moscou a beau déployer ses féeries byzantines... Pour le prophète en veston râpé qui mâche une croûte de pain noir entre deux séances du comité exécutif, l'univers se réduit à ces diagrammes, à ces cartes, à ce gorille, premier ancêtre du prolétariat victorieux. A l'usage des camarades qui éteignent des cigarettes contre des Gobelins, la pensée se dépouille de son auréole. Et, derrière le masque mongol, on entend ricaner l'éternel Smerdiakof des *Frères Karamzsof*.

Tout ce sadisme n'a pas seulement dépravé d'une manière irréparable les mœurs du parti communiste : il en a pourri aussi le cerveau; il en a vicié les procédés de raisonnement. Qu'il s'agisse de science, de philosophie ou de politique courante, c'est la même absence de scrupules dans les moyens; la même violence imposée aux réalités pour les emprisonner dans des cadres marxistes; la même exploitation des plus bas instincts et des plus odieuses promiscuités. Tout est permis au service de la « cause » : collaboration avec l'*Okhrana*, avec l'État-major ennemi, avec les banques étrangères, avec les récidivistes de droit commun. L'un des *Possédés* de Dostoïevsky, Verkhovensky, avait déjà découvert un facteur révolutionnaire dans Fedka, le forçat. Lénine n'a fait que pousser au paroxysme cette indulgence envers les bagnards.

Les émeutiers de salon, les snobs communistes devraient lire et relire *les Années de victoire et de défaite*, par Vladimir Voïtinsky, témoignages écrasants sur les tares morales et intellectuelles du sectarisme moscovite. Recueillis par un ami écœuré, les aphorismes de Lénine sont un effroyable miroir : « On ne fait pas la révolution avec des mains propres, ni en

gants blancs... Le parti communiste n'est pas une pension de jeunes filles nobles... Il est interdit de juger les communistes d'après les mesquines mesures de la morale bourgeoise... Un vaurien peut nous être utile, précisément parce qu'il est un vaurien... Un bandit, un récidiviste, est plus précieux sur les barricades qu'un Plékhanof... Le camarade Victor, voilà un révolutionnaire irremplaçable : il se fait entretenir par la femme d'un riche marchand pour pouvoir verser de l'argent au parti... Serge Malychef, un excellent député : il n'hésitera pas, s'il le faut, à casser la figure au président de la Douma... »

Le bolchévisme procédera-t-il autrement pour échafauder sa métaphysique ?

II. — UNE THÉOCRATIE DE PRIMAIRES

La métaphysique léniniste sera donc une métaphysique de classe, une métaphysique « prolétarienne ». Aux curiosités superficielles des analphabètes, investis d'une dictature césarienne, elle devra fournir des réponses précises, moulées dans des formules à l'emporte-pièce. Libre aux bourgeois d'employer leurs loisirs à faire la chasse aux causes premières et à poursuivre des songes creux. Il faut qu'au cours d'un meeting, le labeur quotidien achevé, l'ouvrier soit en mesure de clarifier tous les mystères. Scolastiques à souhait dans leur enseignement révolutionnaire, jongleurs d'abstractions, brasseurs d'absolu, les bolchévistes, en matière de métaphysique, éteignent les étoiles et rampent sur terre. L'hégélianisme qui a nourri leur jeunesse se ravale à une déclamation de misérables tautologies. Rien de vrai au delà du réel ; pas de substance aristocratique derrière les phénomènes perceptibles par le prolétariat : la vérité, c'est la réalité quotidienne, objet direct d'une connaissance exacte, et tout ce qui dépasse ce matérialisme de hottentots est un luxe frivole de capitalistes.

Chaque jour les journaux destinés à la consommation populaire, la *Bednota*, la *Derevenskaia Kommuna* et surtout le *Bezbojnik*, organe de propagande antireligieuse, contiennent une rubrique où les plus vastes problèmes sont tranchés en dix lignes. Les énigmes séculaires sont déchiffrées en un langage de réunion publique. La naissance du monde devient aussi simple que l'expropriation des banques ou la répartition des

cartes alimentaires. La « clarté offensante, la clarté injurieuse », reprochée par Trotzky, — cet unique révolté, — aux méthodes de la dialectique léniniste, inonde les ténèbres cosmologiques d'une lumière de lampe à arc. Expurgées de toute nuance, dégradées au niveau d'un abécédaire squelettique, les grandes hypothèses matérialistes sont offertes au moujik, — nous le verrons plus tard, — sous forme d'un appendice à la constitution soviétique. Comme toujours, les primaires demandent à la science des satisfactions qu'elle est impuissante à leur fournir. « Un ouvrier électricien, écrit Lounatcharsky, qui, en tournant un commutateur, peut éclairer une ville entière, ne croira plus jamais que Dieu ait créé le soleil... »

Il n'y a pas là qu'une boutade. Le léninisme, même pour les plus doctes entre les leaders bolchévistes, est inséparable d'une sorte d'apriorisme évolutionniste. Le gorille qui grimace à la place d'honneur, sur la table de Lénine, préside à toute la métaphysique officielle. Il domine de ce socle l'école philosophique des soviets. « Que n'enseigne-t-on pas à l'université communiste de Sverdlof, écrivaient les *Izvestia* à l'occasion du cinquième anniversaire de cet établissement pédagogique? La géographie, la statistique, l'histoire de la Russie, les phases du mouvement ouvrier, la constitution prolétarienne, la physique, la chimie, les mathématiques, la biologie, l'astronomie, la géologie, le matérialisme historique...! Mais si, par le caractère de son programme, cette université se présente comme une école de sciences sociales, l'enseignement n'y accorde pas moins une grande place aux sciences naturelles... Le professeur Zavodsky, marxiste convaincu, enfonce admirablement les conceptions matérialistes de l'univers dans le cerveau d'une jeunesse qui a quitté l'enclume ou la charrue... Toute l'essence du matérialisme est là, dans une série de bocaux, depuis le liquide trouble où nage l'infusoire jusqu'au poisson, jusqu'au singe, jusqu'à l'homme... Tout le marxisme dans un bocal! »

A l'Institut des « professeurs rouges », chargé de former un corps enseignant digne de la confiance soviétique, les élèves sont astreints, avant de se choisir une spécialité, à suivre des cours communs sur les « fondements du marxisme », soit, en dehors de l'étude approfondie du *Kapital*, des leçons de matérialisme dialectique, historique, sociologique, économique. Le professeur Pokrovsky, directeur de l'Institut, a fait de ce pro-

gramme, dans la *Pravda*, une apologie qui dénonce en toute leur étendue ambitieuse les prétentions que s'arroge le communisme révolutionnaire. « La seule méthode vraiment scientifique, écrit-il, est celle du matérialisme historique. Le marxisme seul, en effet, se hausse au niveau d'une science, car seul il est conforme aux sciences naturelles (1)... Tandis que toutes les autres méthodes ne sont qu'une idéologie des classes dominantes, le marxisme est l'adaptation organisée de l'homme aux conditions matérielles de l'existence... »

Ainsi s'explique la filiation logique qui apparente le système léniniste au plus vulgaire des matérialismes. Pour réaliser avec succès le bonheur social, la révolution doit écarter de sa clientèle toute pensée, toute inquiétude, susceptibles de la distraire de ses préoccupations pratiques. Comment circonscrire les soucis de l'humanité aux conditions purement matérielles de l'existence, si la matière n'est pas l'alpha et l'oméga de l'univers bolchévisé? Le spiritualisme devient en bloc un ennemi de classe. C'est un allié des capitalistes, le suppôt de la bourgeoisie. Le prolétariat n'a que faire des doctrines qui se réclament de forces invisibles et de présences impalpables. Comme Heine, il « abandonne le ciel aux moineaux ». C'est sur la terre déblayée de ses parasites, la terre rénovée par la guerre civile, enrichie par une collaboration intime de l'homme avec la machine, qu'il édifiera son royaume des cieux véritable, ce paradis rouge dont Lénine avait déjà donné l'avant-goût dans cette formule édifiante : « le communisme plus l'électrification. » Qu'un tracteur américain arrive dans un « coin d'ours » de la république fédérative, les membres de la « cellule » locale promènent en triomphe le mécanisme ronflant et trépidant, les moujiks « conscients » agitent des chiffons ponceau et bêlent *l'Internationale* : l'Éden léniniste entrebâille ses portes. Fait éminemment symptomatique, l'idéologie communiste ne cesse jamais de s'ériger en champion de la Science avec un grand S : elle en exproprie les conquêtes, elle s'en annexe les méthodes, elle s'acharne à dénoncer l'antinomie irréductible entre le maintien des « régimes capitalistes » et les possibilités de progrès. Les « classes dominantes » ne s'attardent-elles pas

(1) Les programmes de certaines facultés ouvrières portent sur les « bases biologiques du matérialisme dialectique » et les « bases biologiques de l'économie politique ».

à étudier Platon et Kant en même temps que des manuels de chimie, ne construisent-elles pas des églises à côté de leurs laboratoires? « Évidemment, daigne concéder Pokrovsky, un microscope, qu'il soit manié par un bourgeois ou par un prolétaire, demeure toujours un microscope : la qualité des observations est indépendante de la classe spécifique à laquelle appartient l'opérateur, tandis que les divergences sociales reprennent tous leurs droits en matière d'investigations philosophiques, sociales, historiques, économiques. » En d'autres termes, seul un communiste peut devenir un savant capable de dresser un système d'ensemble et de fournir une explication générale raisonnée. Le léninisme est donc à la racine de toute connaissance; ses méthodes sont infaillibles; il est le Verbe, il est la Vérité.

Mais ici, la charpente scientifique de la doctrine ne laisse pas de craquer lamentablement. Le léninisme pourra brandir à satiété des préparations anatomiques : paradoxe incroyable, sa métaphysique, si fière de s'émanciper de toute tutelle, si bouffie de prétentions rationalistes, sa métaphysique accuse la survivance de la tare bourgeoise par excellence : elle est une religion! Son matérialisme darwiniste porte un caractère confessionnel. Sous un badigeonnage de terminologie scientifique, il n'est qu'une médiocre transposition sur un plan révolutionnaire de conceptions religieuses courantes. N'a-t-il pas son *Credo*, ses fidèles, ses messies, son église?

De même que les théories révolutionnaires du bolchévisme attestent une permanente infiltration de métaphysique, cette métaphysique à son tour décèle une incorrigible tendance à se transformer en dogme religieux. Toujours le moyen âge, en pleine république d'avant-garde, en pleine éclosion du communisme intégral : pas de science sans métaphysique, pas de métaphysique sans religion. Et si cette confusion, au moyen âge, avait la poésie mystique des synthèses primitives, le charme matinal d'une époque assez jeune pour nourrir des ambitions illimitées, aujourd'hui, sous le fatras d'une érudition simpliste, elle n'est qu'un charabia d'ignorants prétentieux. Le bolchévisme est puni, somme toute, par où il a péché : après avoir dressé des barricades contre la religion et la métaphysique, il a sombré dans une caricature de la métaphysique et de la religion.

Le matérialisme soviétique est-il autre chose qu'un article

de foi? « Je crois en la terre », écrit l'un des bardes attitrés du Kremlin, Louka Pouflof, auteur d'un véritable *Credo* léniniste. « La terre, — immense outil du prolétariat, source éternelle de toute félicité, mamelle féconde de l'humanité laborieuse ! »

Comme d'autres mettent leur confiance en Dieu, le bolchévisme s'attache à la matière. Il en fait sa Providence, la cause première et finale de tout son système. Et, pour sauvegarder son finalisme, le voici aux prises avec le plus métaphysique et le plus religieux des problèmes : celui de l'existence du mal. Le marxisme « scientifique » a beau lui souffler une solution paresseuse : l'effet d'une lutte zoologique, d'une brutale sélection d'espèces, — un phénomène comme un autre... Mais ici, le bolchévisme tourne résolument le dos aux infusoires de l'université Sverdlof; il oublie les conseils du macaque qui inspirait à Lénine la rédaction de ses décrets : c'est dans un esprit métaphysique et religieux qu'il aborde le problème du mal et confesse ainsi, d'une manière implicite, l'insuffisance de ses méthodes darwinistes. Impuissant à découvrir la moindre trace d'explication à travers ses microscopes, le matérialisme historique se résigne à chercher dans un péché originel la raison primordiale des injustices et des souffrances; la seule modalité qu'il apporte à une conception essentiellement biblique, c'est de la transposer sur un plan révolutionnaire : le péché originel est d'ordre économique, il est tout entier dans l'emprise individuelle sur la matière; bref, il est la propriété privée. Mais qui dit péché originel, dit aussi rédemption : le matérialisme historique n'a pas échappé à cette nécessité; il ne s'est pas arrêté à mi-chemin, dans ses plagiats religieux, en enfermant pêle-mêle, avec des protoplasmas et des larves, l'espérance elle-même au fond de ses bocaux.

A la place du peuple élu par Dieu pour engendrer le Messie, c'est une classe sociale qui devient l'Israël marxiste. Porteur de la vérité, le prolétariat rachètera les péchés du monde; martyrisé, crucifié dans la personne de plusieurs générations révolutionnaires, il finira par pousser sur l'avant-scène internationale un prophète victorieux. Rien ne manque, on le voit, à cette idéologie purement religieuse du matérialisme historique : rien, pas même la croyance en une vie future. Le royaume des cieux, ramené sur terre, ne s'entr'ouvre qu'au bout des convulsions et des affres d'un cataclysme social, sous l'aspect d'une

république universelle de soviets prolétariens. Et, pour assurer à leur classe la jouissance de ce paradis hypothétique, les ouvriers sont appelés à suivre aveuglément leurs chefs sur de nouveaux calvaires.

Car, morts ou vivants, ces chefs sont infaillibles : Karl Marx est le seul dieu, Lénine est son prophète, le parti communiste est son Église. Telle est la conséquence pratique du matérialisme bolchéviste dans sa folle aspiration à l'universalité. Le Kremlin s'érige en « Vatican moujik ». Moscou remplace Jérusalem, Rome et La Mecque. Saint Synode de l'émeute, le Comité exécutif de la IIIe Internationale, joint au bureau politique du parti communiste, assure la continuité des traditions, la pureté de la doctrine, l'exercice de la souveraineté spirituelle. Aucun écart n'est toléré dans le troupeau des fidèles. Au moindre symptôme de schisme, les grands prêtres font entendre les tonnerres de leurs bulles sans appel. S'ils réunissent des conciles œcuméniques, c'est seulement pour perfectionner leurs moyens de prosélytisme, pour multiplier leurs missionnaires, pour enregistrer des conversions ou pour lancer des anathèmes. A la manière d'une révélation sacrée, la dogmatique révolutionnaire est en dehors des variations humaines. A l'heure du baptême communiste, les catéchumènes en acceptent sans réserve les vérités et la discipline. Ils n'ont plus qu'à s'agenouiller devant les tables de la loi et qu'à baiser la mule de leurs interprètes.

Par là s'éclaire sous son jour véritable le dernier balbutiement d'une pensée atteinte de sclérose : « Évitez les schismes... Conservez intacte et pure l'autorité du Comité central... » Lénine, le Smerdiakof de cauchemar, singeait un testament sacré : il traitait en apôtres la clique d'aventuriers qu'il avait attachés à son char ; il fondait une religion, il bâtissait une église. Et c'est peut-être dans cette hiérarchie et dans cette discipline, dans cette structure ecclésiastique imprimée au parti communiste, que son cynisme invétéré avait réellement donné sa pleine mesure. L'embrigadement du prolétariat sous la bannière d'une autorité intransigeante et rigide, n'impliquait-il pas un manque de confiance absolu envers le prolétariat lui-même? Tout en puisant dans le droit divin de l'ouvrier la source de son pouvoir, Lénine a professé le plus cinglant des mépris pour sa clientèle. Il a toujours jugé le prolétariat inca-

pable de réaliser sa destinée messianique, s'il était livré à ses propres forces. Pour conduire ce *minus habens* sur les sommets de la domination mondiale, le léninisme devait l'encadrer de hiérophantes, doublés de gendarmes, et lui imposer des impératifs catégoriques applicables par la *Tchéka*.

Ici éclate la nature définitive de la métaphysique bolchéviste : elle n'est pas uniquement une religion représentée par une Église ; elle comporte, en dernière analyse, l'établissement d'une véritable théocratie. La spéculation révolutionnaire, chez Lénine, s'accommodait d'une tranchante philosophie de pharmacien radical.

Mais supposons, un instant, M. Homais investi d'une puissance temporelle et spirituelle illimitée ; supposons M. Homais devenu le Lama et le Tamerlan du communisme. L'univers entier sera réduit par oukase au dénominateur marxiste. Les vérités prolétariennes seront exécutoires sur-le-champ, comme des exploits d'huissier. L'*Okhrana* sera mobilisée au service de la « libre pensée ». Elle pratiquera la terreur rouge dans le domaine des idées et des croyances avec la même implacable et froide cruauté que les « suppressions physiques » ; elle incarcérera les faits gênants et traînera sur l'échafaud les doctrines ennemies. A l'exemple de ce Serge Malychef, si admiré par Lénine pour la qualité de ses biceps prolétariens, le bolchévisme ne se bornera pas à « casser la figure au président de la Douma », à la Douma elle-même, à l'Assemblée constituante, à la démocratie : il « cassera la figure » aux savants et aux prêtres ; il lancera, contre les églises et les bibliothèques, une tourbe interlope conduite par des forçats comme Fedka ou des proxénètes comme Victor ; il souillera des icones, des croix et des livres ; il poursuivra Dieu pour crime de contre-révolution.

Les persécutions religieuses, depuis l'assassinat des évêques jusqu'à l'aménagement des *dancings* dans les églises, depuis l'enseignement officiel de l'athéisme jusqu'aux liturgies obscènes célébrées par la jeunesse communiste, toutes ces messes noires d'une plèbe déifiée, toutes ces démences d'un sabbat prolétarien, tout ce satanisme de ruisseau, on les trouve en puissance dans le sadisme goguenard du chef et la perversion de la science aux mains des vandales socialistes. Le marxisme dit scientifique aboutit au « règne du goujat » entrevu par Mérejkovski, du goujat hissé au faîte d'une autocratie intégrale

et d'une infaillibilité universelle, couronné patriarche, tsar et président de toutes les académies, vautré sur le trône, les pieds sur l'autel et roulant une pincée de tabac méphitique dans un feuillet de l'Évangile ou de Platon.

III. — LA PUISSANCE DES TÉNÈBRES

Qu'une doctrine ait besoin, pour gagner les masses, de recourir au gendarme, cela suffirait à prouver sa faillite idéologique. Mais une banqueroute de cet ordre importerait assez peu aux yeux des sectaires, interprètes de l'absolu marxiste, si, cédant à la trique, le moujik remplaçait les icones par les portraits de Karl Marx et de Lénine : à force de contempler la barbe hirsute de l'un et le facies oriental de l'autre, à force de relire l'*Alphabet communiste* de Boukharine et de voir, sous ses fenêtres, des galopins et des tricoteuses s'exercer aux parodies liturgiques, le prolétaire ne manquerait pas de s'émanciper peu à peu de l' « hypnose religieuse... »

Toujours aprioriste et optimiste à souhait, le matérialisme historique admet, à titre d'indiscutable postulat, que le prolétariat est athée, marxiste et darwiniste d'instinct. Mais, pour mieux l'asservir, la bourgeoisie s'est employée, pendant des générations entières, à étrangler le vieux fond primitif sous une couche artificielle de croyances, de rites, de préjugés, destinés à garantir la suprématie des classes possédantes. Au-dessus de la chapelle de Notre-Dame d'Ibérie, à l'entrée du Kremlin, flotte toujours une immense inscription, que M. Homais, naturalisé bolchévik, eût signée des deux mains : « la religion est l'opium à l'usage du peuple. » Dissiper les vapeurs de ce narcotique, éveiller la conscience du prolétariat enfumée par une intoxication séculaire : tel est, évidemment, le devoir d'un État-Providence, qui a nationalisé la vérité comme les banques, les mines et les chemins de fer. Et, pour réussir dans cette œuvre de libération intellectuelle et sociale, tous les moyens sont justifiables, tous les arguments sont légitimes, y compris de préférence l' « argument du bâton ». Pour faciliter les couches du communisme, un chirurgien révolutionnaire n'a pas le droit d'hésiter devant une opération césarienne. Messianistes à rebours de l'école slavophile, les bolchéviks opposent, sans se lasser, à l'acte de foi extatique de Dos-

toïevsky, — « le peuple russe porteur de Dieu », — la terrible lettre de Bélinsky à Gogol : « On croit que le peuple russe est le plus religieux des peuples au monde... Mensonge, mensonge ! La base d'une religion, c'est la piété, c'est le respect, c'est la crainte de Dieu... Or, le Russe ne redoute pas d'invoquer le Ciel en se grattant le dos. Il dit d'une icone qu'elle est utile aux prières, mais qu'elle ne peut même servir de couvercle à une marmite. Examinez bien ce peuple : vous verrez que, par essence, c'est un peuple profondément athée. Beaucoup de superstitions ; pas une trace de religion... Le peuple russe se distingue radicalement des catholiques français : l'exaltation mystique n'est pas dans son caractère ; il a trop de bon sens, trop de clarté positive dans le cerveau, et c'est peut-être là que réside l'immensité des destinées historiques qui l'attendent dans l'avenir »...

Les exégètes bolchéviks n'ont guère eu de peine à tirer de ce texte des conclusions favorables à leur propagande : les destinées historiques du peuple russe se confondent avec la révolution communiste dont il est l'artisan, l'avant-garde, la « fierté et la fleur » ; le marxisme a trouvé en Russie son premier et véritable terrain d'adaptation ; il a dans le moujik, guéri de ses sorcelleries byzantines, l'apôtre-né de l'athéisme scientifique. Chose curieuse, cependant, même les plus récentes recrues du bolchévisme, ralliées au parti sous le nom de « promotion léniniste », c'est-à-dire la jeunesse ouvrière qui, faute de contre-poison, devait offrir le moins de résistance à l'emprise du matérialisme, même ces derniers venus témoignent d'étranges inquiétudes confessionnelles. Au cours d'un meeting, auquel ont pris part environ 2000 de ces catéchumènes, le camarade Zorine, l'un des meilleurs lieutenants de Zinovief, s'est vu saisir de 86 interpellations dont 23 concernaient les problèmes religieux. Non sans mélancolie, la *Pravda* en a signalé les plus indiscrètes : « Le Christ et ses apôtres ont-ils été des menchéviks ou des bolchéviks ? N'ont-ils pas été poursuivis par le gouvernement et le clergé ? N'ont-ils pas souffert pour le peuple ? Le communisme peut-il être l'objet d'une foi religieuse ? Peut-on vivre en général sans foi ? Les enfants doivent-ils être élevés dans la religion chrétienne si la mère seule est restée pratiquante ?... » Toutes ces questions dénoncent une singulière préoccupation de concilier

la nouvelle doctrine avec les croyances des ancêtres ; elles laissent entrevoir, au fond des âmes les plus dévergondées par la propagande athéiste, le clignotement d'une lueur mystique, pareille à ces veilleuses qui brûlent en Russie devant les images saintes. Trop souvent d'ailleurs, aux dires de la presse moscovite elle-même, cette flammèche, attisée par les persécutions, s'exalte au point d'incendier les foules et de les jeter contre les baïonnettes de la tchéka : la profanation des reliques avec le concours du cinématographe, l'expropriation des objets du culte, l'arrestation du Patriarche, la fermeture des églises, même l'abolition du calendrier Julien, ont provoqué, sur le front religieux, d'innombrables effusions de sang. Faut-il s'en étonner si, toujours d'après la *Pravda*, même des communistes brevetés se marient à l'église, font baptiser en cachette leurs enfants et confectionnent des gâteaux de Pâques ornés du pentagramme soviétique ?

Mais, dans sa guerre contre Dieu, le bolchévisme ne s'attaque pas seulement aux inépuisables réserves de mysticisme dont Bélinsky niait les disponibilités : il se heurte aussi parfois à ce « bon sens, à cette clarté positive du cerveau », qui devaient précisément, dans l'esprit des communistes, faciliter une rapide déchristianisation de la Russie. C'est que l'Église avait des réponses à toutes les préoccupations spirituelles des masses ; elle fournissait une réglementation morale au moujik qui, bien avant *les Frères Karamazof*, avait déjà admirablement compris que « tout était permis, si Dieu n'existait pas ». Le bolchévisme peut-il se targuer des mêmes prérogatives ? Tandis que le plus humble des villageois sait à quoi l'on reconnaît un chrétien véritable, le parti communiste est encore incapable de donner une définition exacte de ses adeptes. A défaut d'autres critères, il envisage parfois la vérité sous un angle héréditaire ; il en fait l'apanage de l'aristocratie prolétarienne. Dangereuse équivoque ! L'écrasante majorité des leaders communistes se compose de bourgeois dévoyés ; le père de Lénine lui-même avait un grade dans le *Tchin*, et la lignée des Tchitchérine remonte au XIVe siècle.

Toujours inquiet de retrouver le *barine* (Monsieur) sous le camarade, le moujik, lui, redoute d'instinct la formation d'une nouvelle noblesse, fût-elle issue du marteau et de l'enclume. Ce qui l'intéresse, comme en témoignent les mêmes numéros

de la *Pravda*, c'est de savoir « si un communiste peut vivre à la manière d'un bourgeois, s'il a le droit d'avoir des domestiques, des bagues, des vêtements élégants, et surtout, bien entendu, de la terre, du bétail, des instruments aratoires. » Puisque le péché originel est de nature économique, et que la rédemption consiste à exproprier le riche, ces questions, toutes puériles qu'elles paraissent, touchent à l'essence même de la métaphysique bolchéviste. Rayé de la liste du parti par une commission de contrôle pour avoir aménagé une petite ferme, un vieux communiste interroge ses juges : « M'auriez-vous exclu pour un dindon? — Non, répond la Commission. — Et pour deux? — Non, réplique la Commission après une seconde d'hésitation caractéristique. — Je vous serai donc reconnaissant de m'indiquer le nombre exact de dindons auquel a droit un communiste loyal. » La Commission, fait observer la *Pravda* (25 août 1923), n'a pas été en mesure d'élucider un problème dont dépendait pourtant l'existence de toute une famille. Engels, Marx et Lénine avaient dédaigné, en effet, de prévoir ces détails de basse-cour, mais ces détails, qui dominent la vie de 80 pour 100 de la population russe, leur font toucher du doigt l'impuissance d'une religion matérielle à trancher les difficultés matérielles les plus simples.

Encore une fois, référons-nous à la *Pravda*, le porte-parole officiel du parti communiste. L'abolition du mariage religieux provoque à tous les metings ces questions angoissantes : « Au point de vue communiste pur, comment réglementer l'institution de l' « amour libre »? Où s'arrête la liberté, où commence la licence? Quels sont les devoirs réciproques des conjoints qui se sont « librement » associés? Quels sont leurs devoirs envers les enfants? Un communiste a-t-il le droit de changer chaque année de femme? » Doctrine universelle, religion, métaphysique, science, morale, le bolchévisme, à moins d'accuser une redoutable banqueroute, se devait d'apporter des solutions rationnelles à tous ces problèmes. Mais les canons communistes restent muets; Lénine garde son sourire canaille de sphinx kalmouk. « Nous avons brisé en éclats les préjugés religieux, déclare Trotzky dans son livre *Voprossy Byta* (Questions de mœurs) : nous n'avons rien donné en échange... L'amour libre a eu surtout pour effet des enfants abandonnés... On se bat dans les familles à cause des enterrements et des

baptêmes... L'homme met les icones en miettes, la femme lacère les portraits de Karl Marx... » Trotzky aurait pu ajouter que les contrats matrimoniaux contiennent parfois des clauses et des termes qui dénoncent une évolution darwiniste à rebours.

« Commençons par agir; on verra ensuite... » Lorsqu'il condescendait à relever les objections de ses adversaires, Lénine n'allait jamais au delà de cet empirisme militant. Comme une trombe le bolchévisme a passé sur l'immense étendue glorifiée par Pouchkine, « depuis les froids rochers de la Finlande jusqu'aux rivages ardents de la Colchide ». Et si, par une grâce vraiment exceptionnelle, la faveur a été accordée à Lénine de mourir dans l'inconscience, d'autres, à sa place, ont pu mesurer la déchéance de son œuvre et la stérilité de ses méthodes.

Tel Satan à la fin d'un sabbat, Trotzky, le surhomme rouge, ne voit plus autour de lui qu'un effroyable désert : « Le prolétariat est pauvre en traditions. Sa culture est misérable : il est dépourvu des notions et des habitudes intellectuelles les plus élémentaires... » Est-ce le même Trotzky qui, en octobre 1917, découvrait de la grandeur jacobine chez des matelots dépeçant une toile de Rembrandt pour en feutrer leurs bottes poisseuses de boue et de sang? Est-ce le même Trotzky qui applaudissait sans réserve des ouvriers tentant de faire sauter Pétrograd pour édifier la cité marxiste, la « Sainte Commune », sur les décombres impériaux?

Le prolétariat, à cette époque héroïque, s'affirmait doté d'une véritable puissance créatrice; la révolution paraissait capable d'engendrer du jour au lendemain un monde nouveau. On bâclait des décrets dans la folle certitude de leur réalisation immédiate. On faisait preuve des mêmes défauts d'imprévoyance, d'audace puérile, d'assurance fanfaronne, qui avaient toujours compromis les offensives de la Russie. Écoutons Trotzky : au bout de sept ans d'expériences frénétiques, il se résigne à reconnaître que les « mœurs et la psychologie sont terriblement conservatrices »! Au bout de sept ans d'efforts cyclopéens, il confesse, à la place de l'Éden communiste, le « règne des forces destructives, des forces chaotiques ». Et Trotzky n'est pas seul à prendre conscience de ce lamentable effondrement. Affamée et démoralisée, la classe élue se meurt; elle est presque morte. « Nous sommes fatigués, nous sommes fatigués », s'écrie la *Pravda* (12 octobre 1924). « Nous sommes

les derniers de notre caste, nous n'avons pas à vivre longtemps », pleure un élégiaque soviétique, le camarade Cherchénevitch. Et le poète Asséef, l'une des gloires moscovites, avoue une banqueroute encore plus retentissante : « Comment puis-je te chanter, tribu communiste ? Tu n'es plus teintée de rouge prolétarien, tu es rousse », — rousse comme les clowns qui s'affublent invariablement en Russie de perruques carotte. De plus en plus, chez des bolchévistes jadis convaincus, s'observent cette mortelle lassitude et cet incurable désenchantement. Certains, comme Kouznetzof et Loukovitinof, ont préféré chercher dans le suicide l'oubli de leurs illusions.

*
* *

Et si, parmi les démiurges, aux sommets de l'Olympe bolchéviste, la démoralisation revêt des formes aussi dramatiques, il n'est que trop naturel de voir les grandes masses, exaspérées par la souffrance, mobiliser contre le communisme toute leur capacité de fanatisme et de haine. « Les paysans nous considèrent comme des messagers de Lucifer, écrivent aux *Izvestia* (5 février 1923) des soldats rouges revenus dans leurs villages; ils nous adressent la parole seulement à la condition d'avoir des oignons dans leurs poches, moyen infaillible pour combattre les tentations du démon. » D'après le *Rabotchii Pout*, les moujiks font rebaptiser leurs filles courtisées par des fonctionnaires bolchéviks. Partout, comme le constate presque chaque numéro de la *Pravda*, en novembre et décembre 1924 les campagnes se livrent à une véritable Saint-Barthélemy des *selkors*, correspondants ruraux de la presse moscovite, en réalité agitateurs et mouchards et, pour les paysans, autant de monstres vomis par l'enfer. Partout, sans en excepter la capitale, le siège du fameux « Vatican moujik », aux alentours mêmes du Kremlin, des histoires terrifiantes, colportées à mi-voix, identifient toujours davantage le communisme avec le diable; tantôt c'est un membre du *komsomol* (1), dont la langue grossit comme une trompe en punition de ses blasphèmes; tantôt un enfant aux pieds de bouc qui naît dans une famille communiste; tantôt un orateur officiel qui se met à coasser, métamorphosé en grenouille.

(1) Association de la Jeunesse communiste.

« La Russie entière, assurent les journaux soviétiques, se débat au milieu de préjugés sauvages et de superstitions barbares. » Mais sur qui retombe la principale responsabilité de cette recrudescence de folies médiévales, sinon sur le communisme lui-même? Si l'assaut déclenché contre les croyances a eu pour conséquence infiniment heureuse de relever le prestige d'une Église trop pliée jadis sous la férule bureaucratique, de la rendre moralement plus forte que jamais par le martyre et de grouper, enfin, autour des vieilles icones historiques les dernières épaves de l'« Intelligence » décimée, il n'a pas manqué, — de pair avec cette résurrection bienfaisante, — d'exacerber aussi le mysticisme dévorant de la foule et d'ouvrir toutes les écluses à la « puissance des ténèbres ». En pleine gestation communiste, l'an mille s'attarde toujours.

Un souffle de panique balaie les troubles profondeurs du pays. Qu'un aérolithe s'abatte dans un district dont un récent décret avait changé le nom traditionnel en « Léninsky, » les moujiks s'affolent. C'est le crachat du prophète Élie, disent les uns; c'est la lune qui a fini par éclater, affirment les autres; mais tous sont d'accord pour attribuer le phénomène aux colères du ciel : « Les mécréants ont voué notre district au diable, et voici, comme châtiment, un caillou de six mille pouds » (*Izvestia* du 3 février 1923). Une bonne moitié de la population russe guette les signes précurseurs de l'Apocalypse et croit entendre résonner les trompettes du Jugement dernier. « Un peuple qui renie Dieu est condamné à la perte », déclarent gravement des paysans au correspondant de la *Pravda* (n° 181 de 1923). « Une immense vague déferlera sur la plaine russe et détruira tout, sous la chevauchée d'une infernale écume. » Cette prophétie, en décembre de l'année dernière, a plongé Moscou dans une telle consternation que les commissaires du peuple ont cru devoir la faire démentir par un géologue célèbre, l'académicien A. Pavlof. Mais qu'importent au moujik les académiciens, les géologues, les professeurs! Ici une « poule enflammée » a traversé les espaces; ailleurs, les sauterelles des Écritures ont dévoré des soviets. Les rumeurs les plus saugrenues trouvent une clientèle de visionnaires. Les cauchemars s'objectivent. Tout devient un prétexte pour amplifier les angoisses; tout prend une mystérieuse et tragique signification; même les progrès de la science, même les bienfaits de la

civilisation, ne sont plus aux mains du communisme qu'un maléfice de Belzébuth.

Lors de la grande famine en 1921, des hordes paysannes saccageaient de préférence les stations météorologiques, ces inventions du diable et des soviets, qui « bravaient le ciel et empêchaient la pluie » (*Krasnaia Gazeta* du 21 juillet); ils déterraient les pécheurs décédés sans extrême onction et fabriquaient des cierges avec la graisse pourrie de cadavre (*Bednota* du 14 juillet) : or, au bout de deux ans, hier comme aujourd'hui, c'est toujours le même envoûtement, ce sont toujours les mêmes pratiques stupéfiantes. Au pays du matérialisme scientifique, de l'Université Sverdlof, de l'athéisme érigé en religion d'État, l'aménagement des fils télégraphiques démontre sans appel que « les temps sont révolus ». « Nos pères nous avaient prédit la disparition du monde lorsque la terre serait entortillée de fils de fer » (*Pravda* du 15 mai 1923). La Vierge apparaît en Podolie, ordonne aux villages de creuser des tombes collectives et de planter des croix expiatoires; la nouvelle s'en répand avec une foudroyante rapidité à travers la région entière et de 500 verstes à la ronde des cortèges extatiques s'acheminent vers cette « vallée de Josaphat ».

Patrie de Saint-Serge, dont la Laure est devenue le sanctuaire de la foi éclairée, la Russie est toujours restée aussi le berceau des *Klikouchi*, ces indéfinissables voyants des carrefours et hiérophantes des bas-fonds, crétins et génies, sorciers et dévots, blasphémateurs et prophètes. Chargés de chaînes sous leurs loques sordides, ces histrions de l'Église, ces monstres du Christ, ont rempli l'histoire moscovite de leurs prières et de leurs imprécations. Les tsars, à tour de rôle, leur baisaient la main et leur donnaient le knout. Saint Basile, qui crachait au visage d'Ivan le Terrible, n'a été, somme toute, qu'un *kukoucha* canonisé. Dans la première moitié du XVIIe siècle, un autre klikoucha, Térechka, terrorisa le Patriarche en personne. Dès qu'une calamité populaire ravageait la Russie, une armée de klikouchi surgissait des coulisses moscovites pour communiquer aux foules la contagion de leur délire. Pierre le Grand lui-même s'est usé dans la lutte contre cette épilepsie éminemment nationale. Le bolchévisme aussi. N'a-t-il pas, d'ailleurs, renouvelé de l' « époque trouble » toutes les conditions historiques les plus propices au pullulement des convulsionnaires,

— épidémies, famines, désordres intérieurs? Et les rhéteurs de la IIIe Internationale sont-ils autre chose après tout que des klikouchi marxistes?

***

Rien ne ressemble plus à l'antique Moscovie que l'Union des Républiques Socialistes des Soviets. Électrification, communisme, athéisme, matérialisme? un nouveau décor à la Potemkine : du socialisme en toc, des machines en carton et, pour remplacer le prolétariat, des figurants recrutés par la tchéka et conduits par des derviches-tourneurs. La première application du marxisme dialectique, biologique, historique, a rejeté en droite ligne la Russie moderne vers toutes les frénésies et vers toutes les déliquescences de son « époque trouble ». Des repris de justice au pouvoir, des querelles byzantines dans le clergé, la danse macabre du choléra et de la lèpre, la chair humaine vendue sur les marchés et, partout, la hantise et la soif du surnaturel, un épais grouillement d'imposteurs, de revenants, de devins, l'hystérie collective d'une nation aux prises avec la bête apocalyptique.

Sous des titres où s'accumulent d'irrécusables aveux de détresse : « Retour au moyen âge », « Impénétrables ténèbres », « Victoire des popes », — la presse de Moscou ne se lasse pas de stigmatiser l' « obscurantisme » d'un peuple prédestiné à bolchéviser l'univers et qui s'acharne à confondre le communisme avec le règne de l'Anté-Christ! La fédération soviétique tout entière est sillonnée de pèlerinages, la population revenue à l'état nomade pour faire la chasse aux miracles, pour retrouver Dieu, la Vierge, les Saints expulsés par la *G. P. O.* Aux environs de Kief, où les guerriers de Vladimir avaient noyé leurs idoles, des icones soudain se mettent à verser des larmes; les croix distillent du sang dans les bourgades de Volhynie et de Podolie; près de Poltava, les rameaux sécrètent de l'eau bénite; à Saltykovo, un ruisseau reflète le visage divin du Sauveur... Autour de tous ces sanctuaires improvisés, d'immenses multitudes bivouaquent en plein air, clouent leurs images saintes aux troncs des arbres, transforment les forêts en tabernacles, s'épuisent en cantiques et en prières. Trop souvent, à la grande satisfaction des soviets, des charlatans s'empressent de monnayer ces

extases : des boisseaux de blé et des quartiers de viande engraissent journellement des milliers de Raspoutines villageois ; les autorités interviennent alors au nom de la loi et de la science outragées ; des échauffourées éclatent ; le sang coule ; mais le peuple n'en reste pas moins attaché à ses klikouchi, même véreux, même funambulesques, pourvu qu'ils lui ouvrent en fraude une percée sur le ciel, pourvu qu'ils anathématisent un régime abhorré, pourvu qu'ils ressuscitent le Tsar, la Tsarine, le Césarévitch. Car la métaphysique bolchéviste en est là : elle se voit obligée de lancer sa police aux trousses des « faux Dimitri » ! N'avait-il pas suffi, pour mettre en ébullition tout le gouvernement de Penza, qu'une institutrice névrosée, Claudine Polikarpovitch, se fît proclamer l'impératrice Alexandra et un baladin de foire, Sacha Troudenkof, le grand-duc Alexis?

Si nombreuses que soient ses prisons et implacables ses procédés inquisitoriaux, la tchéka s'affirme impuissante à endiguer une lame de fond, toujours grossie par l'océan populaire. Armé jusqu'aux dents, l'État bolchéviste est contraint de battre en retraite. Pour faire concurrence aux cérémonies religieuses, le matérialisme communiste est acculé à la triste nécessité de chercher des dérivatifs dans l'imitation des « préjugés » qu'il combat. Aux noms illustrés par les apôtres, les prophètes et les saints, il oppose une collection barbare de sobriquets révolutionnaires : il y a de petits garçons qui s'appellent Lénine, Radek, Troud (travail), Kim (abréviatif de l'Internationale de la jeunesse communiste), Profsoiouz (abréviatif d'unions professionnelles), Rem (synthèse de ces trois termes sacrés : révolution, électrification, paix) ; les petites filles s'adornent d'appellations non moins bizarres : Fédération, Commune, Octobrine, Ninel (le nom de Lénine écrit à rebours). A la place du baptême chrétien, un baptême communiste ; une « collectivité ouvrière » dans le rôle de parrain ; et, pour vouer le nouveau né à sa mission révolutionnaire, un diplôme calligraphié à l'encre rouge offert par la « cellule athée » de sa résidence : « Nous ne te bénissons pas au nom de la Croix, héritage de l'ignorance et du servage, mais au nom du drapeau rouge, drapeau du travail et de la lutte... Que les ouvriers de tous pays, de toutes races, de toutes couleurs, te soient également proches. Confonds dans la même haine les rois, les banquiers, les indus-

triels et les popes de toute la terre. Sois un loyal disciple de Lénine; tiens haut et ferme l'étendard de la science, demeure toujours fidèle à la IIIe Internationale... »

Mais le bolchévisme ne se borne pas aujourd'hui à emprunter ses rites et ses coutumes aux religions; sa métaphysique n'aboutit pas seulement, de défaite en défaite, à l'établissement d'une théocratie policière et d'un culte d'État. Pour mettre l'Église en échec, elle n'a plus d'autre moyen que de recourir aux déformations de l'Église elle-même. Pour mater le clergé sommé de son Patriarche et rendu par la chute du tsarisme à son autonomie primitive, elle se résigne, en désespoir de cause, à encourager des schismes susceptibles de lui fournir des auxiliaires. Après avoir fusillé des klikouchi à tour de bras, c'est au klikoucha que le matérialisme historique propose son alliance. Issue des bocaux remplis d'infusoires, une doctrine fondée sur les sciences naturelles s'engage à la suite des sorciers, des devins et des contorsionnaires. L'éternel klikoucha russe!

Sous la protection officielle ou tacite des soviets, les pires hérésies finissent par s'écheveler librement sur la terre classique de toutes les démences religieuses. Les *doukhobors* reviennent en masse des États-Unis; les vieux croyants multiplient leurs paroisses; les coureurs et les *khlysty* renouvellent leurs tournoiements dionysiaques; des aliénés se mutilent, se jettent dans les flammes, s'enterrent vivants, se crèvent les yeux.

Le sadisme léniniste exploite ces folies contre l'Église avec la même désinvolture cynique qu'il utilisait les forçats contre la démocratie. Il réussit même à embrigader des klikouchi à sa solde parmi les moines dévoyés et les popes débauchés. Dans d'étranges « communes monastiques », des diaconesses se signent au nom du Père, le Travail, du Fils, l'Ouvrier, et du Saint-Esprit, l'Indignation populaire contre le péché social. Une mystérieuse confrérie annonce la création d'une « IIIe Internationale religieuse » (*tretii interreligial*), la fusion de l'Église avec l'organisation de Zinovief, la canonisation de Marx, de Liebknecht, de Darwin et, pour remplacer les offices, le « culte du centre psychique sur la base de l'évolution des espèces. » Comme toujours, en matière de « stratégie bolchéviste, » une écœurante promiscuité confond dans la même bacchanale le

thaumaturge et le mouchard, l'apôtre et l'agent provocateur. L'*Okhrana* se jette au travers des conflits dogmatiques, règlemente les schismes, préside aux saturnales des sectaires, ces fameuses *radénii* où le mysticisme se vautre dans l'orgie avec des grognements de bête. L'évêque Antonin, destitué pour des mœurs inquiétantes sous l'ancien régime, échafaude une nouvelle organisation ecclésiastique, « la renaissance de l'Église »; l'évêque Ioanniki fonde l' « Église libre des travailleurs », qui ravale l'Évangile à une simple ébauche du *Kapital* de Marx; une basse créature de Raspoutine, le prêtre Belkof, fonde un « syndicat de travailleurs religieux »; le prêtre Voïdensky, opportuniste aigri, prêche l'élection des curés par des soviets de paroissiens; enfin, le célèbre Krasnitzky, ancien membre des « Cents noirs » ultra monarchiste, véritable pourvoyeur de la tchéka, oppose à l'ancienne orthodoxie les bouffonneries révolutionnaires de son « Église vivante ».

Il ne restait plus à la métaphysique bolchéviste qu'un seul pas à faire pour fournir la preuve suprême de son impuissance de gouverner le moujik sans la coopération d'une Église. Et ce pas, elle l'a franchi en copiant avec une plate servilité les méthodes les plus brutales de l'autocratie tsariste. Anomalie dont le prestige « scientifique » du matérialisme ne saura jamais se relever. Un pouvoir athée a convoqué un concile falot (juin 1924), pour destituer le Patriarche et pour dicter aux citoyens le devoir d' « aider les Soviets à organiser le règne de Dieu sur la terre ». Incapable d'extirper la foi, malgré toutes les prouesses de ses bourreaux et le prosélytisme de ses « professeurs rouges », l'État marxiste en a concédé le monopole d'abord à l' « Église vivante », puis, après la soumission de Krasnitzky, à un Saint-Synode calqué sur celui de l'Empire, une assemblée de bureaucrates en soutane courbés sous le talon soviétique. Le mépris général où s'effondre toujours plus bas ce commissariat ecclésiastique n'entache en rien la certitude que, trop faible pour briser les autels, le bolchévisme a tenté de les nationaliser à son profit.

SERGE DE CHESSIN.

(A suivre.)

LE LIVRE DE RAISON

VIII [1]

LE LIVRET MILITAIRE

XXX. — INCORPORATION

Je l'ai trouvé oublié dans mes papiers en les triant. Il date de 1889. Il y a trente-cinq ans que j'ai été déclaré « bon pour le service ». Un rien de mélancolie m'est venu à feuilleter ces pages que le temps a jaunies déjà, où l'écriture pâlit, où les corrections à l'encre rouge, seules, ont gardé leur couleur, la rutilance des jours printaniers, des matins étincelants... Mais que de choses, que d'images il a réveillées; que de rêves, de projets, d'ivresses, d'illusions incessamment dissipées et reformées, de battements de sang, de battements de cœur, alors que la vie se déployait comme un fleuve spacieux où s'embarquer avec l'aurore!... Je veux me livrer un moment à ces souvenirs...

Je lis : 9e régiment de chasseurs; matricule 1183. Appelé, arrivé au corps et chasseur de 2e classe, à compter du 15 novembre 1890... J'arrivais de Paris. Mon père, mes études tardivement achevées, avait voulu que je vécusse quelque temps dans la ville éclatante, harmonieuse et polie, afin que, fils du sol, j'en reçusse une empreinte de grâce et de juste beauté. Je dirai quelque part avec quel étonnement ravi j'ai erré dans ses rues, ses jardins et ses places, visité ses palais, ses musées, ses églises, hanté ses théâtres, foulé ses avenues, l'incomparable chemin

(1) Voyez la *Revue* (15 mars 1922 — 1er novembre 1924).

surtout, fait de cimes et de façades parallèles, qui monte à l'Arc de Triomphe, l'Arc unique, pour qui Rome même eût manqué de trophées, et qu'emplit aujourd'hui l'humble gloire d'un soldat inconnu... Le 9e chasseur tenait garnison à Auch, au quartier Espagne, dans la ville basse. Espagne, général de division du premier Empire, était un des sabreurs de Napoléon. Les anciens menaient les recrues le saluer, debout sur son socle, en avant de grandes Halles... Je débarquai par un après-midi lumineux d'automne. L'été de la Saint-Martin n'est point ici un vain mot. La flamme oblique, vive toujours, quoique adoucie, touche la terre de plus près et retient encore le froid, malgré l'approche hâtive de la nuit. Jamais le ciel n'est plus limpide, l'horizon plus profond. Dans les heures tièdes de la journée où l'air a fini de vibrer, c'est comme une atmosphère de cristal d'un bleu tendre à travers lequel toute chose fait trait ou rayon. Une étroite maison sur un coteau se dessine et luit comme un temple... C'est dans cette clarté que je franchis le corps de garde.

Je fus happé, affecté, versé au 2e peloton du 1er escadron, conduit à ma chambrée, et là tout de suite entouré, interrogé, et puis pourvu d'un châlit, d'une gamelle et d'un quart, d'une miche, parce qu'il fallait ce soir même manger et dormir; enfin présenté à mon ancien. La présentation se fit avec cérémonie. Un ancien, en ce temps, c'était comme la moitié du bon Dieu; initiateur et protecteur à la fois. Le mien s'appelait Pédousseau. A tant d'années de distance, je le vois encore gras et petit, tassé, crasseux à souhait, la figure ronde, épanouie, piquée d'une éternelle cigarette, où des yeux gris magnifiques mettaient on ne sait quelle nostalgie de pâtre exilé. De fait, il venait de Bigorre, et berger de la montagne, il ne pouvait oublier les hautes altitudes... Il était garde-manège. Personne comme lui pour arroser, herser, ameublir les pistes, égaliser l'immense lit de sciure de bois; pour dresser une haie, équiper une barre sur les chandeliers, sans commandement, car il connaissait les habitudes de chacun; pour rattraper une bête qui s'était déchargée de son homme et se ruait au galop, ou promener en rond la monture de l'officier, pied à terre, en n'ayant garde de gêner la reprise; personne comme lui pour ouvrir les portes juste à temps à la fin du travail: ni trop tôt, de peur d'énerver les chevaux impatients déjà de sortir, ni trop tard, de crainte de ralentir l'écoulement de la colonne ou

de provoquer en queue des à-coups. Aussi paraissait-il inamovible. Il vivait serein, placide, imperturbable.

De lui, j'appris à faire mon lit, ma charge, à fourbir les aciers, à astiquer les boutons, à cirer et à lustrer les cuirs. J'appris à balayer la chambrée, et puis les pavés de la cour, en avançant parallèlement des deux jambes, à balayer d'un grand coup circulaire qui laissait la place nette « comme un parvis d'autel qu'on lave tous les soirs », à étriller Alliance ou Graminée ou Particule, — on leur donne des noms au hasard, en feuilletant un dictionnaire; — à distribuer la botte ou l'avoine, l'œil attentif à ceux qui mordent et à ceux qui tapent, ce qui se devine aux mouvements de l'oreille : j'appris à seller et à brider ma bête selon les us régimentaires, enfin à tenir mes armes, la carabine surtout, où tant de pièces doivent jouer d'un glissement onctueux, sans qu'il reste cependant un atome de graisse.

Après quoi il passa à ma personne. Il s'agissait de m'attifer en cavalier léger. S'il voulait bien se négliger, en treillis et en bourgeron, même paraître sans soin, constellé de taches, il entendait que je fusse propre, brillant, étincelant comme un miroir. Jamais, recrue, je ne sortis sans subir son inspection. Il m'inspectait de l'éperon à la gourmette du schako. Il n'eût point souffert qu'on me fît faire demi-tour au corps de garde. Il m'initia à marcher, à évoluer, à passer rapide et cambré sous la veste bleue aux boutons nickelés, et le pantalon rouge basané, la main sur le sabre et le pied sonore... Plus tard, quand j'ai vu dans Musset, dans ses *Nuits*, je crois, une de ses belles écouter, palpitante, « dans l'écho du pilier, résonner l'éperon d'un hardi cavalier », j'ai souri, me souvenant des leçons de Pédousseau.

Il s'intéressait encore à ma moralité. Les premiers jours, il m'accompagna par les rues « pour m'expliquer les choses ». Ennemi de la débauche, portant un cœur sentimental qui emplissait ses yeux songeurs et magnifiques, il détestait et méprisait les filles, celles qu'il appelait les « fumelles », pour femelles. Depuis, de ce dégoût, j'ai beaucoup estimé mon ancien. Bien entendu, il me mena saluer le général Espagne. Nous joignîmes ensemble les talons devant l'héroïque figure. La promenade s'achevait au restaurant la Verdure, à l'ombre de platanes géants, au bord du Gers, au-dessous du pont de la Treille. Une taverne chère aux cavaliers : salle basse, longue, étroite, tables

et bancs massifs, lumière obscure, mais où une vaste cheminée flambait et rougeoyait au fond, comme un feu de la Saint-Jean. Un parfum de cuisine savante, rôtie ou sur la braise, aux recettes familiales, sortait de cet antre crépitant, tandis que les éclats de voix et les cliquetis de sabres sonnaient à travers l'odorante vapeur. Je régalais mon ancien. J'ai mangé là des garbures au fromage, longuement mijotées dans des plats de terre, que je n'ai plus retrouvées nulle part.

Je ne connus Pédousseau qu'un an Il était de la classe. Il partit après les manœuvres. Je ne l'ai pas revu. Peut-être, les cheveux blanchis comme moi, descendu des hauts plateaux vers nos régions avec son peuple laineux, il le paît non loin d'ici, appuyé sur son bâton de néflier...

Le soir de mon arrivée, j'ignorais toutes ces choses... La soupe avalée, une tournée de vin payée à ma chambrée, je m'accoudai à une balustrade pour regarder ce quartier, les bâtiments, les cours, le Gers qui coulait au milieu, le pont jeté dessus, les abreuvoirs et leurs prises d'eau, la piste cavalière bordée d'arbres feuillus encore, le manège, les infirmeries allongées sur la gauche et, aux extrémités de l'immense quadrilatère, les deux portes, les deux sorties donnant, l'une sur le corps de garde et la ville, l'autre, sur la route nationale d'Agen, et au delà, le pays, des collines succédant à des collines : tout cet habitat immédiat ou lointain, qui devenait pour trois ans ma demeure et le champ de mes chevauchées futures. Je le contemplais avec joie. J'avais repris pied sur mon sol, sur ma terre, dans le coin du monde où j'avais commencé de respirer. Tout de suite, j'avais retrouvé le goût de l'air, reconnu la lumière, senti ma chair et mon cœur baigner dans une ambiance propice, tandis que les murs mêmes m'accueillaient, répondant en échos familiers au bruit rapide de mes pas. Pour les gens, la plupart alertes et affinés, marqués de l'empreinte sarrasine, j'étais allé à l'instant à eux, les reconnaissant de ma race, engagé par le sourire facile qui est leur, qui est nôtre, que nul n'attend longtemps. Où donc aurais-je mieux aimé servir? chausser l'éperon? devenir cavalier?... Et sous la nuit qui s'était faite, mais constellée, toute piquée de feu comme un abîme illuminé, où la lune pleine s'avançait rayonnante, effaçant tout un moment autour d'elle, on aurait dit que cette nature inerte et vive, de l'enceinte des corps de

bâtiments à triple étage, élevés sur les écuries, ouverts de degrés en degrés sur des arcades, au cercle des collines qui se massaient à l'horizon, voulait m'environner et m'envelopper, de ce geste rigide et muet que l'ombre prête aux choses, me garder, comme un enclos paternel se referme sur le fils revenu.

Ce fut alors que l'extinction de feux sonna. Celui qui la sonnait se nommait Bonnefemme. Trompette renommé pour son coup de langue dans tout le régiment, il tirait de son instrument un chant martial, éclatant et perlé, qui faisait dresser le front. Il avait aussi le secret des sons filés et comme soupirés. Sa sonnerie du soir mettait tout le monde aux fenêtres. Il l'achevait par une note triste et soutenue, qui se brisait tout à coup, qu'on n'aurait jamais crue sortie d'une bouche de cuivre, mais bien d'une âme déchirée, quelque part, sous la nue...

XXXI. — UN OFFICIER, L'ÉTENDARD

Le lendemain je fus habillé. Pédousseau me suivit au magasin de peur que l'on ne m'affublât de vêtements pour ventripotent. J'étais mince comme une anguille, j'aurais pu passer comme elle à travers une touffe de joncs... Je reçus tout l'assortiment d'un cavalier de 2e classe : treillis, bourgeron, manteau, veste, pantalon bazané et bottes, le tout numéro 1 et 2, et képi, calotte, celle-ci pliée, faite comme un croissant de lune, d'une lune sur qui l'azur aurait déteint, et schako avec gourmette et plumet dans son étui, un épi de plumes de coq noires qui, déployé, retombait en faucille comme sur le sonore gallinacé lui-même... Enfin je fus muni d'un jeu d'effets de pansage dans leur musette, en attendant les armes, la carabine fuselée et le sabre courbe à l'air de yatagan, d'où la dragonne pendait, passée à la coquille.

Je descendais de corridor en corridor à ma chambrée, tout ce « fourbi » pêle-mêle dans un sac sur mon épaule, lorsque je vis, débouchant du corps de garde, un officier entrer au galop rassemblé dans la cour. Je m'arrêtai, ébloui. Jamais pareil spectacle d'élégance équestre ne m'avait frappé. Le soleil, levé dans ce ciel cristallin que j'ai dit, inondait le quartier de sa pluie étincelante, allumant les centaines de vitres des façades entres les arcs, ricochant de pavé en pavé en flèches diamantées,

et tout n'était que frisson, rayonnement matinal. Le groupe s'avançait dans ce soleil éclos... La bête, tout en lignes, savamment chevauchée, s'en allait foulée par foulée, tranquille et cadencée, sans que le ralentissement de l'allure ramassât en rien sa silhouette, s'en allait, attentive à l'action invisible des aides, comme si elle avait répondu à des mots murmurés à l'oreille. Elle était de la plus belle couleur de robe d'animal, alezan doré, et des reflets couraient sur elle, parmi le plissement de son poil lustré.

Pour lui, le cavalier, vêtu de ce drap satiné d'autrefois, chatoyant comme un tissu liberty, le képi tricolore au front, le dolman bleu aux flancs, la culotte rouge aux jambes, et le mollet pris dans la botte vernie, et le talon chaussé de l'éperon nickelé, étoilé, il resplendissait de l'éclat même de l'étoffe soyeuse, avivé par le balancement léger dont il suivait le branle du galop, et semblait un arc en ciel attardé, un de ces arcs du matin qui naissent après la rosée. Son buste seul oscillait sur l'étroite selle. Immobile des pieds à la ceinture, les coudes au corps, les doigts fermés sur les rênes, il paraissait comme appliqué sur sa bête, et soulevé dans un même rythme, du même souffle. Leur aisance à tous deux était incomparable. Ils glissaient sur le sol en le rasant. On ne se lassait point de les regarder passer, progresser, et eux, se sentant admirés, ou comme s'ils percevaient un applaudissement muet, ils se soudaient de plus en plus l'un à l'autre, et ils abaissaient encore l'allure, jusqu'au pas presque d'un homme...

Depuis que j'étais haut comme un cèpe, enfant sur un poney, adolescent sur un de ces cadédis illustrés par d'Artagnan, je montais aux côtés de mon père. Rien ne m'étonnait, même monté à cru. Mais j'étais sans principe, sans art ni science. Ce pouvoir d'imprimer une allure, de la soutenir, de la cadencer, de l'accélérer ou de la réduire, de l'éteindre presque, cette domination de l'homme, cette soumission de la bête, cette entente absolue où tout semblait deviné, autant de choses insoupçonnées de moi qui me pénétraient d'admiration. Le Centaure antique revivait incarné sous mes yeux. Par malheur le groupe admirable tournait déjà dans l'autre cour... A ce moment, la trompette de Bonnefemme éclata. L'instrument haut, légèrement renversé en arrière, il appelait aux ordres les gradés de semaine, et poussait aux quatre coins du

quartier ses notes impérieuses. On aurait dit qu'il voulait escorter le Centaure de sa fanfare, envoyer son chant ardent bondir autour de lui, à travers la lumière matinale qui l'enveloppait de ses éclats. Et le groupe disparut dans ce bruit héroïque d'airain...

Je demandai : Qui est-ce ? — Le lieutenant des M... — Que monte-t-il ? — La jument Ventrière, un anglo-arabe. — On me dit que la bête était célèbre dans les concours hippiques et les chasses à courre de la région. Elle y tenait tête aux irlandais massifs et aux grands purs-sang charnus débarqués d'outre-Manche, aussi inépuisable d'haleine qu'eux, aussi vite. Avec cela d'une sûreté unique. Son maître avait fait et gagné le pari de monter avec elle, déferrée, l'escalier monumental de la ville, qui part du Gers et aboutit au chevet de la cathédrale par une double révolution de 370 marches coupées de paliers plantés d'arbres, spacieux comme des places, où souffler en chemin. Il aurait ce jour-là, je crois, escaladé le firmament.

Le lieutenant des M... était légendaire dans le corps d'armée ; grand, svelte, flexible, les flancs évidés comme un lévrier héraldique, le pas rapide, avec un balancement à peine perceptible des épaules, la face d'un brun mat, au nez finement épaté, aux lèvres charnues, les yeux gris, caressants et chauds, des cheveux ondulés en brosse, une expression ardente répandue sur les traits, il possédait autant de charme qu'une femme, et en avait aussi les mains et les pieds. Cette apparence cachait des fibres et des nerfs, un tempérament d'acier. Sa résistance à la fatigue, aux veilles, aux excès, tenait du prodige, comme la désinvolture avec laquelle il abusait de ses forces. Où un danger, où un risque s'offrait, il y courait, pour le plaisir et l'orgueil de le tenter. Il menait sa vie comme une partie de jeu, une de celles où il passait la nuit. Ses exploits hippiques ne se comptaient plus. On citait celui-ci : un jour, en steeple, ses sangles ayant éclaté, il s'était baissé, les avait ramassées, rabattues sur l'encolure, sans perdre une foulée, et avait continué, emportant ainsi l'épreuve... L'âme de même était toute de hardiesse et de feu. Rien n'approchait de son indépendance de pensée, de sa liberté d'acte. Ses amours étaient retentissantes. Femmes du monde, filles des champs, il les convoitait également, pourvu que celles-ci fussent savoureuses comme un fruit de plein vent, et celles-là capiteuses comme fleurs de

serre. Il les cueillait avec des doigts avides, avec un frémissement dont il n'était pas maître. Égaré dans notre temps, fait pour la conquête et le rapt, on le voyait entrant dans une ville forcée, l'armure mi-rompue, au glas du tocsin, le regard en quête de proies vives et de butin gisant...

S'il avait les instincts, il avait aussi les dons des grands aventuriers d'autrefois. Les intellectuels : instruit, artiste, éloquent ; surtout les militaires. Partout dans le champ du métier il primait : au quartier, à la manœuvre, à la critique des opérations. Il était fertile, sagace, inventif ; il procédait par saillies et intuitions, si perçantes qu'elles semblaient des divinations. Il possédait à l'aigu le sens du terrain, ce coup d'œil jeté dans l'espace, qui est le propre du cavalier. Enfin, entraîneur d'hommes incomparable, aimé d'eux et suivi aveuglément. Car le cœur, la générosité par moments emportait tout chez lui. On lui connaissait des retours profonds comme ses écarts, où il se jetait aussi tout entier. Nature débridée, qui attachait par ses emportements mêmes...

Avec tous les autres, à cet âge où les êtres exceptionnels par quelque endroit fascinent, je subis son prestige. Il restait environné pour moi de cette gloire matinale où je le vis en arrivant. Je le disais, il le sut. Un jour, en reconnaissance tous deux, il vint à moi. Il ne cessa jamais depuis, en dehors du service, d'effacer la distance mise entre nous par le grade. Nous nous liâmes, plus tard, intimement. Nous ne nous sommes jamais oubliés... Il eut le bonheur de bien finir. Colonel, quadragénaire à peine, il fut pulvérisé par un boulet, dans l'exercice de son commandement, à la tête de son unité, durant la Grande Guerre. Comme le phénix, il renaquit sans tâche de sa cendre sanglante...

J'éprouvai peu après une autre impression, impérissable celle-là. Non plus venue d'un homme, venue d'une chose, d'un emblème sacré, l'étendard. Chaque année, dès qu'elles faisaient figure de troupe, on le présentait aux recrues. On nous aligna dans la cour pour l'attendre, à pied, en petite tenue, sur deux rangs, nos officiers en tête. Un des derniers après-midi d'automne régnait, pur et froid, un de ceux où le soleil recommence à croître. La veille, la théorie avait porté sur l'étendard. On nous avait cité les noms des batailles écrites sur ses plis ; raconté les épisodes des combats ; on nous avait appris ce qu'il

représentait : âme du régiment, image de la Patrie ; et dit qu'il servait de guide et de point de ralliement ; que tout restait sauf encore tant qu'il flottait ; qu'il n'était jamais plus précieux qu'en lambeaux ; qu'il fallait enfin mourir sous ce haillon, ou le sauver... Des générations et des générations de cavaliers, nos anciens, l'avaient entouré de ferveur et d'amour avant nous, suivi dans le sang, dans le feu, et maintenu toujours intact et debout. C'est pourquoi il était saint, consacré par de si longs sacrifices... Aussi quand il parut, à l'autre bout du quartier, arrivant au galop ralenti par la porte d'Agen, au milieu de son escorte sabre au clair; quand il franchit le pont dans un bruissement de soie lumineuse suscité par le vent de la course, et que, soudain, il s'arrêta, retombant le long de sa hampe, paraissant plus haut maintenant au-dessus des encolures encapuchonnées; que, bêtes et hommes faisant face, la fanfare, massée à cheval sur le côté, entonna pour le saluer un chant grave, solennel, religieux, aux sonorités assourdies, une sorte d'hymne, pareil à ceux qui s'élèvent aux cérémonies d'un culte, un frisson inconnu courut nos rangs, et les cœurs battirent dans les seins immobiles, les cœurs qui se donnaient à jamais... Puis un grand silence vint ; le colonel, aigrette au front, nous présenta l'emblème, nous répéta brièvement les fastes, les consignes, la leçon sublime, nous fit défiler, et fit ensuite fermer le ban par le même salut, le même chant recueilli. Et l'étendard tourna bride, prit du champ en rayonnant sur son escorte, disparut, à l'allure de l'arrivée, entre les flammes bondissantes jetées par les lames nues... Le jour entier nous restâmes pénétrés de sa présence...

Après ces impressions, après ce frémissement, le métier me sembla léger. La besogne matérielle, des pansages aux corvées de quartier ou de fourrage, des gardes d'écurie aux soins des litières, et dans le monde moral la suggestion absolue, l'adaptation à un milieu rude et libre, les heurts, les froissements inévitables s'adoucirent, perdirent de leur contrainte et de leur vulgarité. Je pris goût à cette vie martiale. Brigadier en mars 1891, avec mon cheval Craqueur, sec et mince comme un coureur arabe, maréchal des logis en mai 1892, avec mon cheval Dactyle d'abord, qui ressemblait à une ébauche de hunter, avec Chalumeau ensuite, haut pur-sang de poil blond, de crins d'or comme une vierge scandinave, dont on m'avait

dit au dressage : « Mettez-le bien, vous le garderez » : je servis avec alacrité. C'était le sentiment commun. Venus pour nous instruire, pour apprendre à porter les armes, à défendre le pays, à redresser le front, nous ne connaissions pas ces propos, ni ces idées dissolvantes ou impies qui ruinent la confiance, le dévouement, la fidélité à la tâche nationale. La discipline gardait sa prise et sa force sur nous. Les marques extérieures du respect ne nous coûtaient pas; elles ne nous semblaient point humiliantes; nous les rendions la tête haute, les yeux dans les yeux, avec une déférence affectueuse; il y était répondu avec sympathie, et un rien de sourire sous la moustache. Une vive émulation était répandue dans l'unité entière. Quand une inspection était annoncée, nombre de pelotons passaient la nuit pour la préparer. On s'y divisait la besogne. Ceux-ci astiquaient les effets et les armes, ceux-là les harnachements, les derniers s'emparaient des chevaux. Le lendemain, déployés, on se jugeait, on s'estimait de l'œil à la lumière, dans le miroitement des aciers, des cuivres, des cuirs jaunes, sous les plumets d'un noir éclatant qui tremblaient. On aurait dit que le soleil se levait dans nos rangs... C'étaient toute la tenue et l'apparat, la tradition d'ancien régime. Les gens du crû, d'aucuns hostiles à cette survivance, ne s'y trompaient point; ils nous appelaient le « Royal-Gascogne ». Un souffle lointain, en effet, animait le régiment. Un grand souffle par moments : celui de l'honneur, du devoir. Nos chefs s'étaient donné mission de l'attiser. L'un d'eux entre autres, vieil officier de 1870, atteint par la limite d'âge, qui s'en allait avec l'amertume de manquer à la revanche tant espérée. Souvent, de service, il pénétrait dans nos chambrées à l'heure de la théorie, il l'interrompait et, à mots sourds, rappelait l'année terrible, le désastre, la rançon payée, l'amputation subie. Il nous parlait comme à des fils; il nous disait : « Vous laverez la honte... » Certes, si l'on eût ouvert son cœur expiré, on y eût trouvé le nom de Sedan, comme le nom de Calais dans le cœur d'une reine; Sedan, où il avait passé sous les fourches caudines.

XXXII. — LA COLLINE

On la voit de la ville s'élever à l'Est, de l'autre côté de la rivière. Quelques maisons y sont disséminées, sous leurs toits de tuiles rouges à pente double, blanchies à la chaux, où les

volets de couleur pâle se distinguent à peine, et que des cyprès marquent éternellement de leur flèche verte. Des sentiers encaissés et pierreux y montent, entre des haies poussiéreuses. Ils zigzaguent jusqu'au sommet occupé par un chemin de crête où ils aboutissent tous. On peut l'aborder par le haut ou par le bas. A part quelques jardins potagers d'apparence maigre, rien ne croît plus sur ce sol où des vins renommés jadis, avant le phylloxéra se corsaient dans le silex, et la colline érosée par le vent et la pluie, brûlée du soleil, a pris cette teinte rousse, comme consumée des sables arides où il n'y a point d'ombre. Sa nudité et sa stérilité sont égales. La lumière par-dessus envahit tout d'un coup la ville.

Celle-ci, assise en face presque sur son massif, sous le pan opposé du ciel, avec sa cathédrale allongée au milieu, dans une attitude de sphinx, escalade la pente de rues en rues, si raides parfois qu'elles sont faites d'escaliers, où se voient des arcs, où les toits s'avancent à se toucher, et s'étage pêle-mêle avec des airs de cité d'Orient, qui s'abrite des ardeurs aériennes. La ressemblance frappe à l'instant. Bâtie de pierres blanches à grande taille, vieillies par le temps, elle brille sous le moindre rayon, et elle a revêtu ce ton chaud des antiques murs érigés au désert. Quelques palmiers épars dans d'étroites cours achèvent le mirage... Les deux collines, la vide et la peuplée, sont à la même hauteur. De celle de l'Est, les dimanches ou les jours de foire, on peut apercevoir la foule qui circule sur les places de l'autre, en chapelets rompus, ou les files des animaux qui s'y croisent. Mais le tout petit, rampant, comme écrasé sur la terre. La nuit, ce n'est plus qu'une montagne obscure, un entassement immense d'ombre troué de points de feu... La ville est montée là au moyen âge pour se ceindre, se garder, se défendre. Entre les forts d'arrêt de Saint-Cricq et de Montégut, de chaque côté de la brèche naturelle ouverte vers l'extérieur, elle respirait en surveillant l'étranger. Avant, nonchalamment, à l'abri des alertes, elle s'étendait le long des rives grasses du Gers, jouissant de la vie, quand la plus longue paix connue régnait sur le monde, « aux jours altiers de la force romaine ».

Maréchal des logis, j'acquis plus de liberté et le droit de sortir avec mon cheval d'armes. Ce fut bientôt sur Chalumeau. J'avisai vite la colline, d'où l'œil plonge ou porte loin sur ce

pays osseux qui prend par endroits, l'été, l'aspect aride que l'on prête à la Palestine. Je la gravis souvent. J'y louai enfin une petite maison, quatre murs blancs sous tuiles rouges, avec une étable adossée contre, où je lâchais Chalumeau. Là, seul, ou avec des amis, j'ai vécu des après-midi et des soirées sans but aucun, rien que pour me donner de l'air, être à moi, muser, jouir de l'heure, dans cette insouciance du temps qui fuit particulière aux jeunes gens. De loin en loin, permissionnaire de vingt-quatre heures, j'y couchais, y montant avec la première étoile. Seul, je m'y suis enivré de lecture. J'en étais alors aux grands romantiques, abîmé dans leur lyrisme, écoutant, au milieu de ce paysage, quasi biblique, leurs voix immortelles se mêler au bruit du vent d'autan qui soufflait alentour...

Une fois, pour m'emporter plus haut dans l'illusion, je vis venir un aigle noir des Pyrénées : « l'aigle impétueux » de l'Enchanteur. C'était en août, à l'époque de la migration des ortolans vers l'Afrique où ils hivernent. Un passage avait lieu. Descendu des monts, le rapace s'avançait à leur rencontre. Il grossissait à l'horizon de minute en minute. Mais les migrateurs l'aperçurent. Ils s'abattirent comme une nuée, ils se dispersèrent dans les haies, les buissons, les arbres esseulés. Lui, alors, se mit à croiser. Il s'abaissait par moments jusqu'à portée de fusil, scrutant les environs de son œil infaillible, sachant bien qu'ils n'arrêteraient pas là leur voyage.

Il fouettait l'air de ses ailes, et, sur le sol nu inondé de jour, on voyait son ombre, une ombre gigantesque, s'ouvrir et se refermer avec le battement de son envergure. Un coup de feu partit. Atteint, l'oiseau chancela, mais se raidissant, tout crispé, sans un cri, dans un effort farouche, il se releva, tandis que des gouttes de sang pleuvaient avec des plumes. Il reprit son essor; à grandes ailes il cingla vers le ciel, vers le soleil sans doute qu'il ose, dit-on, fixer, dans lequel il ne fut bientôt plus qu'un point obscur. Je n'ai jamais oublié ce sursaut, ce redressement muet sous le plomb, ni cette manière de monter blessé vers la lumière, pour guérir ou pour mourir...

Ma libération vint... Une dernière fois je montai sur le chemin de crête, au soleil couchant, pour voir l'échappée sans fond sur les Pyrénées, par où l'aigle stoïque avait débouché,

pour poser les yeux sur le seuil clos, et regarder la ville étagée, la ville aux pierres blanches traversée des flèches d'or ou de pourpre de l'astre. Gagnant vers l'ouest, elle semblait attirée comme lui vers l'abîme... Et puis je rendis mes effets, mes armes, mon cheval, et je tournai pensif cette page de ma vie... On m'a dit, depuis, que le nombre des maisons abandonnées allait croissant sur la colline aride, et que des cyprès tombés en augmentaient encore la solitude et la nudité.

XXXIII. — AU CONTACT

Officier de réserve, assidu à mes périodes, heureux de revêtir l'uniforme qui rend au corps et à l'âme une élastique allure, de me retremper dans la discipline militaire, subordination et commandement à la fois, conscient enfin, comme tous ceux de ma génération, de porter les armes pour de justes représailles, de filiales revendications, de stage en stage, je m'apprêtais aux jours brûlants que je sentais venir, à l'heure du sacrifice, de la délivrance espérée aussi... Le tocsin sonna. Ébranlé dans tous les clochers de France, haletant, il ne retentit nulle part aussi impérieusement que dans les cœurs. Il nous jeta sur le chemin de nos régiments. Il se taisait à peine, que nous étions armés...

Le 3 août, au matin, je ralliai mon corps. Mis à la tête d'un escadron, le 9e, comme lieutenant-commandant, dans le groupe divisionnaire 9 et 10, je reçus avec une grave joie ma nomination. En même temps, un contingent d'hommes et de chevaux m'arrivait. Un recrutement du même coin, du pays d'Armagnac, sorti de communes jointives, de terres, d'enclos voisins, les chevaux la plupart élevés par les hommes, et d'un sang ardent, d'un cœur égal. Bien faits pour chevaucher de compagnie, fringants, rapides et sans peur. Jeunes gens, officiers et cavaliers de vingt ans moins âgés que moi, jeunes bêtes hennissant encore, dont l'image martiale ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Montés, équipés, mis au point en quelques jours, nous partîmes. Ce fut par un après-midi torride. L'ombre même brûlait. La ville entière était descendue sur le quai d'embarquement. Les adieux étaient finis. Il n'y avait eu ni chants, ni cris, ni larmes, rien qu'une angoisse immense, mais

digne et contenue, et des fleurs restaient aux mains des hommes pour prolonger les étreintes. Ils les respiraient, les regards attachés sur leurs femmes, leurs enfants, leurs pères, leurs mères, tout leur foyer vivant; les bien-aimés dont le visage avait pâli; ils les respiraient, impatients d'entendre le sifflet du départ, et le redoutant à la fois... La veille, pour être plus à ma tâche, j'avais fait aussi mes adieux, dans le même sentiment poignant...

Nous attendions. Tout le monde embarqué, les officiers erraient sur le trottoir, le long du convoi. Aucun bruit, sinon, dans les wagons-écuries, le piétinement sourd des chevaux qui chassaient les mouches. Tout le peuple assemblé se tenait en arrière. Les bras vides maintenant, il les laissait tomber. Ce fut alors que, fendant la foule, résumant en elle sans le chercher, le drame intérieur qui se jouait en ces milliers d'êtres, une grande jeune fille s'avança vers nous et rejoignit le lieutenant F... On eût dit une statue en marche. L'officier me la conduisit. « Vous permettez, dit-il, c'est ma fiancée ? » Elle venait une dernière fois lui sourire. Je m'écartai. Mais, invinciblement, elle se rapprocha. Elle murmura : « Vous me le ramènerez, n'est-ce pas, monsieur? — Avec la victoire, mademoiselle. Voyez comme il part : heureux d'emporter votre amour, heureux d'aller se battre pour son pays ». Ce fut tout. Le train sifflait. Elle lui tendit la joue, et puis il sauta dans le wagon... Tant que le convoi s'écoula, on put voir la noble fille, immobile, le regarder s'éloigner, en mordant sa lèvre pour ne pas pleurer...

En route, F... me conta leur histoire. Ils étaient fiancés depuis deux mois. Fils et fille uniques de deux familles amies, ils s'aimaient depuis leur enfance. Ils allaient toucher enfin ce rêve de s'unir. Ne croyant pas l'orage si proche, ou qu'il se dissiperait, ils avaient employé les premiers jours radieux de l'été, où la terre épanouie livre ses fruits ou achève de les mûrir, à choisir une villa écartée, aux abords d'une grande cité du Sud-Ouest, le long du fleuve étalé, au fond d'un vignoble illustre. Ils la meublaient, la tapissaient, l'ornaient; devant le sourire attendri des leurs ils bâtissaient, ils tissaient plutôt leur nid... En éclatant dans la haute tour de l'église, derrière eux, sur le coteau, le tocsin les avait tous dispersés... Et, ce disant, F... regardait par la portière le paysage courir,

avec des yeux fixés, comme s'il voyait la maison aux volets clos surgir de chaque site, avec des yeux si tristes et si lointains, si brumeux, que je les croyais brouillés de larmes. Il n'en était rien. Mais j'ignorais encore le destin de ces pauvres prunelles assombries...

Au front, notre rôle commença tout de suite : couverture à petite et à grande distance, explorations d'escadron, combats à pied, le jour, à la carabine, avant-postes de nuit, en vedettes doubles, sur les éperons, au carrefour des routes, à l'entrée des ponts, « toujours l'air, toujours le travail » ; renseignements cherchés et fournis sur le flanc même des colonnes ennemies en écoulement, poursuites silencieuses à l'ombre immense des Hauts-de-Meuse, coups de sonde dans la Woëvre sans fin, ondulée à peine, bruissante des blés opulents, pointes d'officiers à travers un territoire entier : tout le service de découverte et de surveillance en un mot, où il faut voir sans être vu, savoir pour instruire, combattre pour protéger, où il faut surtout aborder, percer les lignes adverses. Comme si on soulevait un rideau sur quelque vaste enceinte dans la pénombre, confusément peuplée...

Nous eûmes vite des pertes... Un matin, étant d'exploration, descendu de nuit jusqu'à mi-pente des Hauts-de-Meuse où je devais me trouver au petit jour, comme j'attendais des ordres, l'escadron pied à terre, bride au bras, à l'abri d'une de ces hautes sapinières à l'aspect pyramidal qui escaladent là-bas les côtes, un cavalier parut. Il portait un pli, je l'ouvris. Il émanait du commandant de G..., chef de groupe. Il ne s'agissait plus d'une exploration d'unité, seulement d'une pointe à pousser, pour découvrir l'ennemi de la forêt de Spincourt à la rivière de l'Orne avec, comme limite extrême, le village d'Éton. Mission périlleuse, sur cette étendue plate où les blés, debout encore ailleurs, étaient là fauchés et liés... Je demandai : « A qui le tour, messieurs, pour une reconnaissance d'officier ? » J'avais établi un tour de service, de casse, comme ils disaient, parce qu'ils voulaient tous et toujours partir. F... répondit : « C'est à moi de marcher. » Il prit quatre cavaliers, dont son ordonnance, et se mit en selle. Comme il descendait un lacet, je lui criai : « Souvenez-vous : voir sans être vu... » Il fit oui de la tête, et bientôt la reconnaissance s'orientait dans la plaine en cherchant des cheminements défilés.

L'ordre portait encore : « Attendre sur place pour transmission de renseignements, jusqu'à midi ; rejoindre ensuite, direction les Éparges... »

A ce moment, balayant les brumes, le soleil ruisselait de proche en proche sur le pays et amenait toutes choses à la lumière et à la vie, comme si on eût roulé dans l'espace et plié un linceul humide. Et toutes les choses sortaient du voile déchiré à leur manière ou avec leurs particularités : les villages accroupis, qui semblaient au ras du sol ; les fermes isolées, au milieu de leurs mirabelliers, dont les volets s'ouvraient, d'où les bêtes s'échappaient par vols ou par bonds ; et les chaumes étalés, bossués de leurs meules ; et les longues futaies courant obliquement, et les eaux qui roulaient sur un lit de niveau presque : les sites, les demeures, les flots frappés de rayons, et luisant tout à coup, avant de s'asseoir dans la clarté répandue. Et nous nommions les grands signes du sol apparus. Et le village d'Orne, aux deux collines jumelles, faites pour les comparaisons charnelles et démesurées de l'Ecclésiaste ; et celui de Maucourt flanqué de ses vergers ; et Dieppe, au bord de ses pâturages ; et, plus loin, la rivière issue des Jumelles comme un lait intarissable ; plus loin encore, sa lisière parsemée d'étangs qui renvoyaient les feux de l'astre, la forêt de Spincourt, comme alignée à l'horizon... Comme s'il naissait pour la première fois au jour, une tranquillité joyeuse enveloppait ce coin du monde... Mais, resserrant leur champ d'action, de chaque côté de l'épaisse muraille naturelle, des masses adverses gagnaient à la rencontre les unes des autres : lignes grises des Allemands confondues avec la terre, lignes des nôtres, rayant de rouge ce grand pays étendu... Les artilleries se taisaient encore...

Les premières heures passèrent. Un silence inusité régnait dans la plaine. Bientôt les conversations tombèrent, sans aliment, comme si elles se mettaient à l'unisson. On n'entendit plus que le craquement des allumettes des fumeurs... Cependant, à mesure que la chaleur montait, au-dessus de nous, sous les longs sapins étagés, un bourdonnement incessant, un murmure vibrant, harmonieux, sortait des sombres aiguilles, que l'on n'entend nulle part ailleurs, qui n'est le bruit d'aucun souffle, le son d'aucune voix vivante, mais le frémissement musical de millions d'ailes d'insectes en maraude ou en amour

durant la saison chaude, et qui emplissait les voûtes végétales d'une sorte de chant soupiré inoubliable... Il accompagnait les pas que nous faisions de long en large, il trompait l'attente, plus lourde à mesure que le temps s'écoulait. Il était dix heures. Aucun renseignement encore. Nous savions F... énergique, hardi, mais circonspect; rien ne justifiait les commentaires. J'avais un télémètre, je le braquai sur l'horizon.

— On dirait, fis-je, tout là-bas, une forte poussière... regardez, C..., à votre tour.

Et je passai la lorgnette au lieutenant C...

— De la poussière, en effet, lourde, épaisse, étendue.

— Faite par quoi? artillerie, cavalerie.

— Non, infanterie; elle reste bas.

Et, de nouveau, les voix tombèrent. Nous nous assîmes. Alors, un loustic, un brigadier dit : « Peut-être ils cassent la croûte, un moment. » On haussa les épaules. Nous supputions à présent le temps nécessaire à l'aller et au retour, avec des chevaux frais encore, les arrêts et les détours forcés comptés, et l'observation faite, l'inquiétude nous venait, comme l'eau peu à peu s'infiltre. Nous étions tous gênés par un poids inconnu. Que faisaient-ils donc? Je rompis le silence. « Ils sont sans doute au contact. Il faut se rendre compte minutieusement. » Personne ne répondit mot. Les yeux ne se lassaient pas d'interroger la plaine, espérant voir s'y détacher un cavalier, à la lisière d'un boqueteau, au tournant d'un relief, derrière une meule, qui permît quelque supposition. Rien toujours. On branlait la tête. C... reprit : « Non pour moi quand j'y suis, mais pour les autres, je tremble toujours durant ces reconnaissances. En rouge et bleu, schako en tête, balancés sur nos chevaux, nous apparaissons, nous étincelons comme un étendard qui défile. On peut nous tirer à bout de hausse... » Nul encore ne releva la remarque.

Onze heures. Quelqu'un crut bien faire; il rappela qu'ils n'étaient pas seuls, que, de tous les escadrons divisionnaires de notre front, ce matin, des reconnaissances semblables étaient parties, se reliant, s'appuyant, comme si le commandement avait jeté un vaste coup de filet pour drainer indices, renseignements, précisions. Inutile coude à coude...

Onze heures et demie... Là-haut, le bourdonnement musical n'avait cessé de s'enfler aux approches de midi, comme si les

millions d'ailes vibraient de plus en plus fort avec les rayons. Il prenait l'ampleur et la sonorité d'un concert lointain apporté par le vent, qui le disperse en bouffées allègres dans les airs. En face de notre angoisse, c'était toute la joie des êtres inanimés abandonnés à leur instinct, ignorants de l'incertitude humaine...

Ma montre marquait midi. Je commandai : à cheval ! Et l'escadron remonta la pente.

A l'étape, marchant en tête avec C..., chef du peloton, j'aperçus le vaguemestre qui nous attendait en avant des premières maisons.

— Des lettres, fis-je, en le montrant.

C... ajouta :

— Dieu merci ! depuis qu'elles tardent...

Le sous-officier accourait.

— Eh bien ! c'est tout ?

— Oui, mon lieutenant, il n'y en a qu'une : pour M. F...

Un pressentiment subit m'envahit, un éclair. Je me tournai vers C... :

— Il ne la recevra jamais ; il est tué.

C... baissa la tête, comme frappé d'évidence...

Et puis d'autres morts vinrent recouvrir ces premiers morts sur la terre et dans les cœurs, leur souvenir, leur sang, comme le flot roule sur le flot ; on s'entretint de moins en moins d'eux...

Au milieu de l'automne, une lettre fit revivre notre émotion. Elle était de l'ordonnance de F..., prisonnier en Allemagne.

... Tout de suite ils se sentirent exposés. Frappés de face par le soleil, ils eurent l'impression de faire cible. Mais le mouvement, le souci de guider leur monture, l'intérêt de leur mission dissipèrent l'appréhension, et ils ne songèrent plus qu'à la partie engagée : tout oreilles et tout yeux. Ils progressaient par bonds. Ils gagnaient rapidement un point d'observation à l'abri, formant écran, pan de mur, pli de terrain, corne de bois, d'où ils battaient l'environ. F..., en avant, s'arrêtait à l'endroit propice, inspectait du regard l'alentour, et faisait signe : « Toi, va par ici ; toi, va par là. » Et ils repartaient. A la hauteur de la fourche de l'Orne, comme un cavalier s'était

attardé pour faire boire, tout à coup un grand bruit s'éleva de l'eau. Ils se retournèrent. L'homme, tombé la tête la première, était là planté dans la vase comme un pieu, et le cheval, selle vide, ruait, retenu par la bride à un buisson. On courut à l'homme, on le retira de l'eau. Il était mort. Un filet de sang suintait sous son schako. On l'assit contre un tronc, on y attacha la bête, pour emporter l'un et prendre l'autre en main au retour, et on poursuivit. L'étonnement chez eux passait l'appréhension. D'où venait cette balle? Ils n'avaient rien entendu; pas même le petit sifflement ricaneur du fin projectile.

Plus loin, ils franchirent l'Orne. Et, tandis qu'ils soufflaient, défilés sous des mirabelliers, F... crut voir quelque chose ramper en avant de l'étang d'Amel. Il braqua sa jumelle. Mais non, rien ne bougeait. Il pensa qu'il s'était trompé dans son désir de voir, ou avait remué en réglant l'instrument. Il se trouvait en ce moment entre Amel, à sa droite, et l'étang, à sa gauche, étincelant, piqué de joncs. Il importait de sortir du couloir, ils prirent le galop, et se tapirent au revers d'un court mamelon. Il était dix heures. On apercevait tout un coude de la route d'Amel à Senon, voie plate, jalonnée d'arbres. Au loin, dans la même direction, des abois sourds, mais furieux s'élevaient, comme font les chiens au passage d'étrangers. F... reprit sa lunette. Il tressaillit... Comme une foule en marche débouchait sur la chaussée... Elle gagnait d'arbre en arbre, tandis qu'une lourde poussière flottait bas, comme versée aux pieds des troncs : celle-là même que nous avions relevée. Ils comprirent à l'instant. De l'infanterie passait. Ils mirent pied à terre, et, muets, bride au bras, se hâtèrent pour se rapprocher de l'objectif. Ce fut comme un cheminement vers une proie. Ils firent halte. Maintenant, à la jumelle on distinguait les formations. F... prit sa montre et, posément, compta la durée de leur écoulement. Il aurait presque battu des mains; ses cavaliers comme lui se tenaient à peine de joie. Et puis il s'écria : « Cette fois, nous avons vu; à cheval! » Ils sautèrent en selle.

Une décharge les abattit... A quelques centaines de mètres entre eux et la colonne en marche, dissimulés dans une de ces tranchées en arc qu'ils multipliaient dans ces plaines rases, où ils s'enfonçaient jusqu'aux épaules, où ils n'étaient découverts

que trop tard, quand on se trouvait à leur portée, des éclaireurs ennemis, — une section entière, — avaient fait feu. Les cavaliers étaient éventés depuis la fourche de l'Orne. A terre maintenant, l'un perdait ses entrailles, l'autre râlait les reins brisés, et F... gisait, le côté gauche ouvert. Le sang s'en échappait par jets. Seul, l'ordonnance dont la bête avait roulé était sauf. Et les autres chevaux, étriers ballants, sabre cliquetant, galopaient bride abattue, épouvantés, hennissants, et traçaient de grands cercles à travers les champs moissonnés, dont ils semblaient ne pouvoir s'écarter, comme des oiseaux surpris par un coup de fusil...

Cependant, ayant sauté hors de son fossé, l'ennemi accourait : officier en tête, le doigt sur la détente. Mais, en arrivant, l'Allemand contint sa troupe. Il ne soupçonnait pas ce dévouement... Aussitôt relevé que tombé, le survivant, le seul échappé, s'était empressé vers son chef. Agenouillé, l'ayant accoté contre lui, essuyant ses lèvres blanches, lui parlant comme il savait, il l'aidait à mourir : doucement, pieusement, fraternellement. Rien d'autre au monde ne l'occupait, et le soin de sa vie moins que tout. L'officier ennemi songeait. Par bonheur, il avait un cœur d'homme. Il remit son arme à l'étui, et s'avança. Il contempla le groupe embrassé et il dit, en français, sans doute pour n'être point compris des siens, et parlant d'eux, il dit comme en lui-même : « Lequel ferait pour moi ce que fait ce cavalier ? » Et il se pencha pour assister aussi l'agonisant. F..., qui avait les yeux baissés, averti par je ne sais quel instinct, les releva. Deux fois il fit signe : « Allez-vous-en ! » L'Allemand obéit, il se redressa, il recula... Et le moribond rendit l'âme...

La lettre ajoutait : « En mourant, il joignit les mains et sourit... peut-être il avait vu la France... » La France... et elle aussi, la fiancée quittée debout... Les visages les plus aimés se confondaient alors pour nous avec celui de la Patrie...

XXXIV. — LA DISSOLUTION

Le livret porte enfin : devra être libéré du service militaire le 1er novembre 1915... Mais, j'étais officier, et, cette année-là, nous occupions la tranchée de Calonne, en grand garde, en face des lignes plus élevées de l'ennemi, enfoui sur

la côte de Combres. Nommé capitaine à titre définitif, maintenu à la tête de mon unité, je relevais avec elle un contingent correspondant d'infanterie. Si j'avais connu alors la mention, — que je viens de dire, — j'en aurais savouré l'ironie, non remâchée; nous ne nous arrêtions pas à ces jeux du destin. Le premier hiver de la guerre fut particulièrement dur. Je ne crois pas que l'on ait jamais autant souffert dans sa chair. Que de fois, de relève, je me suis remémoré le dessin de Raffet où l'on voit, au bas d'une colline, dans la brume, de l'eau jusqu'au ventre, le fusil à l'épaule, de crainte d'en mouiller le bassinet, des grognards, immobiles, attendre placidement l'heure de l'attaque en se confiant mutuellement à voix basse, sous la moustache : « Heureusement qu'ils ne nous savent pas là... » — Ils, c'est-à-dire l'ennemi : les Autrichiens, les Russes, les Prussiens ou les Anglais : toute la terre... Nous avons fait aussi bien. A court de réseaux barbelés pour nous protéger, à court de rondins pour nous retrancher ou nous abriter, mesurant nos munitions, sans feu, enfoncés dans des bourbiers gelés, inondés de pluies torrentielles que rabattaient des vents cuisants, ou flagellés de gouttes de verglas qui changeaient nos manteaux autour de nous en chappes de glace, et n'ayant, comme lits, pour dormir, sous des toits faits de terre et de troncs mal joints, à travers lesquels tout suintait, que des claies inégales et noueuses, qu'il fallait monter de pieu en pieu au-dessus de la boue épaissie : tandis que les balles de mitrailleuses déferlaient brûlantes ou que l'on nous soumettait à des tirs concentrés : nous avons tenu, non des heures, mais des mois; quelques-uns, plus heureux, des années. Nous aimions même notre misère. Incomparable race de France qui, du grognard sous son bonnet au poilu sous son casque, n'est jamais lasse d'héroïsme...

Mais, tout a une fin... Un jour, le même tocsin qui nous avait jeté sur nos armes, nous les fit déposer. De tous les clochers du territoire il ébranla de nouveau la terre et le ciel, formidablement joyeux cette fois, si bondissant que les échos n'avaient point le temps de répondre. Et puis la clameur triomphale se tut, de bouche en bouche d'airain, et l'on reprit la vie comme elle se présentait, en se pliant aux circonstances. L'armée céda aux nécessités d'une refonte. Nombre de corps, de ceux qui avaient débouché radieux sous l'Arc ébloui, quand

les peuples vainqueurs s'y donnèrent rendez-vous pour défiler tout saignants encore, devenus inutiles, furent dissous. On en sacrifia beaucoup. Ils s'en allèrent grossir des unités anciennes ou nouvelles, et les feuilles d'affectation individuelles dispersèrent aux quatre coins du pays les chefs, les hommes, les bêtes et les choses elles-mêmes. Ce fut comme un dernier souffle du feu... Le 9e chasseurs subit le sort imposé. On le raya de l'effectif. L'étendard, descendu de son destrier, vint planer sous les voûtes fameuses, à l'ombre du Dôme d'or, non point abandonné, mais confondu, perdu dans tant de gloire qu'il n'en est plus qu'un rayon. Et ceux qui l'avaient suivi, fascinés, ne savent plus sans doute où le trouver dans cette apothéose, pour le saluer au repos.

Touché comme les autres par un ordre de mutation, je quittais le service armé. J'en reçus une impression inattendue. Tandis que je me revoyais, comme si c'était hier, entrant au régiment, dans l'éblouissement et la ferveur que j'ai dits; y vivant ces années fougueuses, impatientes, où l'on jette sa gourme comme un étalon son écume; et puis y revenant de stage en stage m'assouplir et me retremper comme un glaive qui va servir; et puis y commandant sous l'orage de fer, je sentis que c'en était fini avec lui de ma force vive, de cet âge altier où l'on ose tout assumer, que je lui avais si longtemps consacré... Encore un autre pas, et je connaîtrais ce déclin où l'on ne compte plus que sur ses fils pour vaincre l'ombre...

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

POÉSIES

LA TENDRE EFFIGIE

ÉPIGRAPHE

Pour placer la « tendre effigie »,
Je voulais construire un autel,
Sur lequel, — pieuse vigie, —
Brûlerait l'amour immortel...

Mais, dans mon âme inconsolée
Où la douleur pleure à jamais,
Pour cette image que j'aimais,
Je n'ai dressé qu'un mausolée !

LE RENOUVEAU

C'est le renouveau sur toutes les branches !
Ce sont des chansons dans tous les halliers !
Le jardin s'émeut sous les guimpes blanches
Que l'Avril accroche à ses espaliers !

Riche de conseils mutins, tu te penches,
Printemps, sur l'allée aux buis bien taillés,
Où les boutons d'or suivent les pervenches
Comme un fol essaim de gais écoliers.

C'est le renouveau sur toutes les lèvres,
Dans les cœurs gonflés d'amoureuses fièvres;
Et pour tous les yeux, c'est le renouveau !

Pourtant, loin de vous, pour moi c'est la pluie...
Malgré la senteur qui monte au cerveau,
Le ciel de novembre en mon cœur s'ennuie.

POUR ALLER JUSQU'A LUI

Pour aller jusqu'à lui, vous mettrez, — mes pensées, —
Non de riches colliers ni de brillants atours,
Non la tunique merveilleuse des Amours,
Ni même votre joie aux ardeurs nuancées...

Mais pour aller vers lui, vous mettrez simplement
Vos robes de candeur des matins de la vie,
Pour que nul artifice et que nul ornement
Ne déguise à ses yeux votre grâce attendrie.

Vous vous présenterez sans dire votre but,
Ignorant le trésor que vos mains ont en elles,
Des chansons à la bouche et du rire aux prunelles,
Plus fraîches que la source où sa lèvre aura bu.

Vous ne chercherez pas de troublante attitude :
Vous vous présenterez vous tenant par la main,
A l'heure qui pour lui fait de la solitude,
Comme un groupe d'enfants trouvé sur son chemin.

Vous oublierez ce que mon regard a vu luire
Dans l'arc-en-ciel du rêve ou le cristal des mots,
Pour que votre ignorance ait ses yeux pour flambeaux
Et que de leur désir ils veuillent vous instruire.

Vous n'aurez plus aucun orgueil ; vous oublierez
Les soucis de mon âme et le conseil des livres ;
Vous vous échapperez toutes de moi, comme ivres
Du seul instant de paix que vous lui donnerez.

Comme des filles sont par leur mère enlacées
Pour cette confidence où l'amour veut savoir,
O mes douces, et vous, mes profondes pensées,
Que j'aime à rassembler autour de moi, le soir,

Vous les sombres, et vous en lumière fécondes,
Qui me versez le miel ou buvez ma langueur,
Je vous laisse échapper du jardin de mon cœur,
Comme un essaim subtil et fou d'abeilles blondes.

Allez vers lui ! Pour qu'il vous rencontre, suivez
Le chemin bleu fleuri de houx que l'ombre habite
Soyez tous les accords, tous les parfums rêvés,
Et ne parlez que si son désir vous invite,

Tournez autour de lui votre ronde, dansez !
Et rapportez son cœur prisonnier dans la ronde,
Ce cœur plein de richesse où la tendresse abonde,
Et plus doux que la mousse à vos pieds cadencés !

PAYSAGE

Faut-il que les lieux chers où passa ton image
Aient conservé ta grâce et gardé ton visage,
Pour que l'ivresse en moi refleurisse, à revoir
Le lac au clair regard, la forêt au front noir,
Les bords de la rivière où chante le lavoir,
Et les sentiers du parc sablés comme une plage !...

J'épouse le clair paysage :
Vivant en lui, je vis en toi ;
Là, tu berças ton enfant sage ;
Ici, je compris ton émoi...

Seule, je suis la blanche route,
Où je te rencontrai jadis...
Le souvenir chante, et j'écoute
Ce tendre écho de paradis !

J'atteins les maisons du village ;
Et, si je tremble à leur accueil,
C'est qu'un peu de ta chère image
Me sourit encor à leur seuil !

Je reprends la petite allée
D'où ma peine a fui sans retour ;
Des yeux j'embrasse la vallée,
Dans mon cœur je tiens ton amour...

Et mon âme s'attache à l'âme de ces pierres,
Mes regards sont rivés à ce calme horizon,
Tandis que le clocher, — au clavier des lumières
Ajoute tout à coup des notes de prières,
Qui mêlent la ferveur à ma tendre oraison.

MATINÉE GRISE

Le brouillard, dont l'écharpe fine
S'accroche aux squelettes des arbres,
Sur les bosquets et sur les marbres
Traîne sa mauve mousseline...

L'eau de l'étang toute embrumée
N'est plus qu'un miroir sans visage,
Car la beauté du paysage
Ne s'y reflète plus charmée!

Oh! ne dirait-on pas, — mon âme, —
Que cette eau morte est ma jeunesse?...
Tes yeux n'y plongent plus leur flamme!
Tu n'y mires plus ta tendresse!

Tout est désert et gris. Le givre
A mis des dentelles étranges
Sur les sapins aux longues franges...
On n'a plus la force de vivre.

L'écho se tait. L'ombre est glacée.
Et du souvenir qui se fane
Parmi la brume diaphane
L'empreinte même est effacée.

Adieu l'azur et l'émeraude
Des beaux jours de notre allégresse!
Vois se rire de ma détresse
Le spectre de l'hiver qui rôde...

Oh! la force de l'habitude! —
J'évoque ton âme, étrangère
A ma douleur qui s'exagère
Dans l'attente et la solitude!

Et cependant que se balance
La chanson morte du silence,
Je promène mon âme lasse
D'être si seule dans l'espace...

NE MAUDIS PAS L'AMOUR

Toi qui meurtris tes doigts aux premières épines,
Croyant que l'infini peut tenir en un jour,
Rappelle-toi qu'il est des souffrances divines,
Ne maudis pas l'Amour!

Toi qui bois le Bonheur à la coupe profane,
Livre ton cœur frivole à l'ivresse d'un jour,
Mais, devant le néant du plaisir qui se fane,
Ne maudis pas l'Amour!

Et toi, qui vois languir une tendresse morte,
Que les destins jaloux blessèrent jour par jour,
En dépit de son deuil que ton âme soit forte,
Ne maudis pas l'Amour!

C'est le levier du monde et l'axe de la vie!
Sur notre obscur chemin lui seul verse du jour.
Et même si ta Joie est de douleur suivie,
Mon cœur, mon pauvre cœur, ne maudis pas l'Amour!

HÉLÈNE SÉGUIN.

LE PÉRIL ALLEMAND

LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE L'ALLEMAGNE EN 1925

Le récent discours de M. Herriot, en dénonçant le péril allemand, a ouvert les yeux aux plus incrédules, et forcé l'attention de ceux qui ne voulaient pas voir. Au lendemain d'une guerre victorieuse, alors que la France se débat au milieu des pires difficultés, nous assistons à ce paradoxe d'une nation vaincue qui, avec une angoissante rapidité, opère de toutes manières son redressement. Tel est le fait sur lequel il importe que le pays soit renseigné et ne conserve aucune illusion. C'est l'objet de ces pages où l'on s'est placé au seul point de vue économique. Écrites à l'aide d'impressions recueillies au cours de nombreux voyages d'enquête, on souhaiterait qu'elles fussent pour tous un avertissement.

« Nous sommes aujourd'hui, écrivait, il y a quelques jours, un publiciste allemand, à un tournant de notre histoire. Il s'agit d'établir sur des bases solides la charte du commerce allemand dans le monde, et de reprendre, dans de bonnes conditions, l'œuvre que la guerre a interrompue. » Le redressement économique de l'Allemagne est le grand fait qui frappe en ce moment tous ceux qui étudient les problèmes de l'après-guerre. Quel changement depuis le jour de l'Armistice ! Le peuple allemand était alors dans un complet désarroi. Le

grand état-major avait confié à Erzberger, chargé de négocier avec les représentants de la France : « La situation est devenue telle qu'il faudra accepter, quelles qu'elles soient, les conditions qui nous seront imposées. » Nous jouissions alors d'un incomparable prestige : hélas! nous avons été comme le joueur qui, ayant les principaux atouts dans la main, ne sait pas s'en servir.

Les premiers mois qui ont suivi la capitulation ont été pour l'Allemagne une période difficile. La clef de voûte qui soutenait l'édifice était tombée. L'arrivée au pouvoir des socialistes entraînait d'énormes dépenses. Aux fonctionnaires, généralement capables, de l'ancien Empire, avaient été substitués beaucoup d'incompétents. L'avenir paraissait sombre. Dans l'Allemagne du Sud comme dans les régions rhénanes, grande était l'irritation contre les dirigeants de Berlin.

Profitant de la faiblesse et des hésitations des Alliés, l'Allemagne s'est peu à peu ressaisie. Dès 1919, je constatais que l'idée fondamentale autour de laquelle gravitaient toutes les préoccupations, était, après avoir perdu la victoire militaire, de remporter la victoire économique. C'était une grosse affaire! Les équilibres qui s'étaient établis pendant la période d'essor industriel qui avait précédé la guerre, étaient détruits. Avant toute chose, il fallait gagner du temps. Il était à prévoir, en effet, que le temps travaillerait pour les vaincus, des discussions devant s'élever entre les vainqueurs, dont les intérêts n'étaient pas les mêmes, et paralyser l'action mal concertée des Alliés.

Gagner du temps, c'était surtout nécessaire pour organiser la faillite. Quand la guerre a éclaté, l'Allemagne était très riche; le professeur Arnold Steinmann-Bucher, directeur de la *Deutsche Industrie Zeitung*, dans un livre qui avait eu beaucoup de retentissement, avait cru pouvoir évaluer à 350 milliards de marks (marks-or bien entendu) la fortune de l'Allemagne. Cette fortune ne s'était pas évanouie. Les économistes allemands faisaient ce raisonnement, pendant la guerre : « Si nous sommes gênés par le blocus, qui nous empêche d'acheter bien des choses dont nous aurions besoin, du moins cela aura-t-il plus tard un incontestable avantage. Notre richesse n'étant pas détruite, nous serons à la fin de la guerre dans une meilleure situation que la France. L'occupation par nos armées de dix départements (dix départements qui donnaient plus du tiers de toute la production

nationale) oblige les Français à acheter dans les autres pays une prodigieuse quantité de choses, et nous coulons avec nos sous-marins les bateaux qui les apportent. » Nous constatons aujourd'hui que, pour cynique qu'il fût, le raisonnement était juste.

Mais il s'agissait de placer en lieu sûr la richesse que l'Allemagne avait conservée et de montrer des caisses vides aux créanciers. L'exode des capitaux allemands est un des faits les plus curieux de cette « période de transition » dont les Allemands, désireux de se dérober à tous les engagements qu'ils avaient pris, ont tiré le parti que l'on sait. Ils sont arrivés à constituer toute une Allemagne financière en dehors des limites géographiques de l'Empire, une Allemagne disséminée dans tous les pays du monde, et presque insaisissable.

Gagner du temps, c'était fort utile aussi pour reconstituer l'activité économique du pays et il fallait arriver à ce résultat avant que la France eût pu remettre en état ses régions dévastées. Si résolus que fussent les Allemands à éviter presque entièrement les paiements qui avaient été promis, quelques-uns reconnaissaient pourtant qu'ils étaient équitables. Je me rappelle ce que m'avouaient alors des secrétaires de syndicats ouvriers. « Nous espérons, me déclarait un jour l'un d'eux, que sur nos six jours de travail hebdomadaire, on nous laissera travailler trois jours pour le pays, mais il faudra sans doute que nous consacrions la moitié de notre travail à réparer le mal qui a été fait. » Anciens combattants, ils savaient à quelle abominable tâche ils s'étaient livrés pendant les dernières semaines des hostilités; les généraux leur avaient, par pure méchanceté, imposé des actes de destruction inutiles, auxquels ils s'étaient d'ailleurs livrés de tout cœur, avec cette *Schadenfreude*, ce plaisir de faire du mal, qu'on a si souvent signalée. Ils étaient heureux de retarder ainsi l'œuvre de restauration des départements envahis.

Ce qui doit surtout frapper ceux qui étudient la situation actuelle de l'Allemagne, c'est la façon dont les industriels ont su, sans le moindre scrupule, profiter de la baisse du mark. Le prix de revient des objets manufacturés est toujours moins élevé dans les pays à monnaie dépréciée que dans les autres. Il a fallu sans doute augmenter les salaires, mais l'augmentation ne s'est pas faite au jour le jour. Il y eut des périodes de « décalage », dont les industriels ont largement tiré profit; ils ont pu reprendre, en faisant concurrence aux produits de tous

les pays à change élevé, leur œuvre de pénétration à l'étranger. Ils ont eu grand soin de ne pas ramener en Allemagne l'argent qu'ils gagnaient de cette manière; cet argent fut placé par eux dans des entreprises de toute sorte, dans celles surtout qui purent fournir à leurs usines les matières premières dont ces usines avaient besoin. Des milliers d'industriels ont ainsi réalisé un double bénéfice. Ils ont été puissamment aidés, il faut le dire, par les nombreux Allemands établis dans tous les pays du monde. Il semble que nous ayons soudain oublié, quand la guerre a pris fin, qu'il y a plus de 14 millions d'Allemands aux États-Unis; il y en a un million et demi dans les autres États de l'Amérique; il y en a des milliers dans toutes les villes de commerce un peu importantes de l'univers. La « belle France » les attire de nouveau : ils reviennent en grand nombre dans notre pays.

Les magnats de l'industrie allemande se sont enrichis d'autant plus aisément que les impôts qu'ils avaient à payer, par suite de la baisse constante du mark, étaient insignifiants. Dès 1920, beaucoup de gens se sont imaginés que le mark allait inévitablement remonter et ont, dans cet espoir, acheté d'énormes quantités de marks, dont les Allemands se sont dessaisis avec empressement, en échange d'excellentes devises étrangères qui leur sont aujourd'hui fort utiles. Toutes les banques de l'Allemagne, depuis la banque d'Empire jusqu'aux plus modestes établissements financiers, en ont de grosses provisions.

Il est à peine besoin de faire remarquer que bon nombre d'Allemands ont été victimes de ces procédés. Les petits rentiers, les retraités, la plupart des personnes qui n'avaient que des revenus fixes ont été à peu près ruinées. La veuve d'un riche avocat, qui avait largement souscrit à divers emprunts, emprunts d'État et emprunts communaux, m'expliquait dernièrement comment, ayant été remboursée à l'époque où le mark ne valait déjà plus que 2 ou 3 centimes, elle avait vu peu à peu ses revenus diminuer des 99/100es. Les ouvriers ont été beaucoup moins éprouvés que les classes moyennes; ils ont d'ailleurs accepté avec résignation une augmentation du coût de la vie qui était supérieure à l'augmentation des salaires; ils ont été pleins d'indulgence pour les industriels qui s'enrichissaient d'une façon fabuleuse, pour cette raison dont j'ai recueilli

l'aveu dépouillé d'artifice que, si on obligeait ceux-ci à ramener en Allemagne l'argent qu'ils plaçaient à l'étranger, il faudrait sans doute donner une partie de cet argent à la France. On leur faisait croire au surplus que la tactique sur laquelle ils fermaient si complaisamment les yeux était le meilleur moyen de se soustraire aux exigences du Traité de Versailles. Je me rappelle à ce propos la réponse significative d'un de ces ouvriers auquel je demandais quel était son sentiment à l'égard d'Hugo Stinnes, le chef d'état-major des grands industriels. « Nous n'avons, me répondit-il, aucune affection pour lui, mais il est très fort. » L'Allemand s'est toujours incliné, il s'inclinera toujours devant la force. Ceux-là se trompent lourdement qui s'imaginent qu'on obtiendra quelque chose de lui par d'autres procédés que par la contrainte. Les gestes amicaux dont nous avons été prodigues depuis quelques mois, n'ont produit aucun effet réel.

* * *

L'effondrement du mark a permis à l'Allemagne de se débarrasser aisément de ses dettes ; elle a pu se donner une monnaie nouvelle ; elle est revenue au mark d'avant-guerre ; le rentenmark a préparé la résurrection du mark-or.

Le Gouvernement aurait pu recourir plus tôt à cette opération; il a attendu que le mark-papier fût sans valeur : 1000 milliards correspondant à 10 pf. Il a demandé alors aux grands propriétaires et aux grands industriels une garantie hypothécaire qui, jointe aux 500 millions de marks-or que la Reichsbank possédait encore, et aux devises étrangères dont elle s'était munie, a paru offrir une garantie suffisante pour assurer la stabilité de la monnaie nouvelle. Il décida en outre que le rentenmark ne devrait pas sortir des frontières de l'Empire et promit de ne pas faire d'inflation. Cela a suffi pour ramener la confiance : l'Allemand est si crédule ! L'intervention des grands industriels, qu'on savait fort riches, produisit un effet considérable. On a pu voir une fois de plus, quel est, en matière économique, le rôle de ces « impondérables » auxquels Bismarck attachait jadis une si grande importance. Le gouvernement de Berlin, qui organise si bien la propagande, n'a pas manqué de dire au peuple : « Voyez donc ce qui est arrivé : la France voulait nous étrangler. Eh

bien! dans la bataille financière, corollaire obligé de la lutte à main armée, c'est nous qui sommes aujourd'hui vainqueurs. Il suffisait en 1914 de donner 1 fr. 25 pour avoir 1 mark; il faut maintenant donner près de 5 francs! » Le succès de l'emprunt Dawes a encore accru la confiance. Il avait été souscrit en quelques jours, on peut même dire en quelques heures, sur les différentes places où il avait été négocié. Au même moment, l'Allemagne célébrait en termes dithyrambiques la traversée triomphale du zeppelin, qu'il avait fallu livrer aux États-Unis; je me trouvais alors à Berlin et j'ai été témoin de l'explosion de joie qui suivit : on répétait sur tous les tons que c'était une grande victoire allemande. A l'emprunt consenti en exécution du plan Dawes s'ajoutèrent promptement beaucoup de prêts particuliers. Bon nombre d'industriels allemands reçurent des sommes considérables d'Amérique, d'Angleterre, de Hollande, de Suisse, des Pays scandinaves.

*
* *

L'Allemagne sans doute est aux prises avec mille difficultés. Mais, parmi elles, nous avons attaché trop d'importance aux difficultés d'ordre politique. La politique ne passionne pas les Allemands comme les Français : pour eux, elle est chose secondaire. « L'Allemand, me disait l'ancien vice-chancelier, Karl Helfferich, peu de jours avant l'accident dont il fut victime, est *unpolitisch* », ce qui signifie qu'il est incapable d'organiser par lui-même un gouvernement démocratique satisfaisant. L'expérience qui a été faite après la guerre, d'une République socialiste, n'a pas été encourageante. La Constitution de Weimar, si démocratique en apparence, n'enthousiasme personne. La socialisation, autour de laquelle on a fait tant de bruit, n'a pas modifié autant que nous nous l'imaginons, le tempérament du peuple allemand. Question secondaire, par comparaison avec les grands problèmes qui sont aujourd'hui posés.

J'ai demandé à beaucoup d'Allemands ce qu'ils pensaient de la démocratisation de l'Allemagne. « C'est une transformation qui ne pourra se faire que bien lentement, m'ont répondu maintes fois mes interlocuteurs; nous ne savons pas quelle est la forme de démocratie qui nous convient. Vous avez en France une démocratie qui est l'objet de bien des critiques; il y a d'autres

types de démocraties, en Suisse, aux États-Unis, dans les républiques de l'Amérique méridionale : nous ne savons pas bien où il faut que nous cherchions nos modèles ; nous avons été élevés dans les cadres d'un régime monarchique, il nous faudra longtemps pour nous démocratiser. » Un socialiste autrichien, M. Austerlitz est, allé plus loin. La démocratisation de l'Allemagne est, d'après lui, une « utopie ». La démocratie, a-t-il dit, est « un état d'esprit, bien plus qu'un ensemble d'institutions ; il peut y avoir dans un pays une foule d'institutions démocratiques sans qu'on puisse soutenir qu'il est vraiment une démocratie. L'histoire prouve que l'Allemand préfère l'ordre et la discipline à la conscience de soi ; le propre de la politique allemande, c'est l'idée monarchiste ; la monarchie en Allemagne est une religion. » Nous ne devons pas oublier non plus que le vieil empereur Guillaume Ier, pour lequel on conserve une si grande vénération, que Bismarck comme lui, et Bismarck est toujours pour les Allemands le grand homme, étaient des adversaires résolus de la démocratie. Souhaitons, disaient-ils l'un et l'autre, que l'Allemagne ne se démocratise pas; elle ne parviendrait jamais, avec un régime démocratique, à réaliser les hautes destinées auxquelles elle est appelée. La plupart des Allemands, j'en suis persuadé, salueraient avec joie le retour des Hohenzollern.

Si l'Allemand ne se passionne pas pour la politique, il s'intéresse beaucoup aux problèmes économiques. Le peuple allemand marchait en 1914 avec une confiance prodigieuse vers la conquête économique du monde : il veut retrouver le plus tôt possible la situation qu'il avait à ce moment, et surtout l'aisance à laquelle il s'était vite accoutumé. Il est prêt à tout accepter pour retrouver cet heureux temps. Une habile propagande a réussi à lui persuader que c'est la France qui, par ses exigences, l'empêche d'y revenir ; c'est l'un des motifs pour lesquels sa haine à notre égard n'a, depuis six ans, cessé de grandir. Les dirigeants emploient ce sentiment de haine comme un levier pour exciter les foules contre nous. Tous les Allemands sont d'ailleurs convaincus que l'Allemagne n'a aucune responsabilité dans une guerre « qui lui a été imposée »

L'animosité dont j'ai recueilli des preuves dans toutes les classes de la population, animosité derrière laquelle on aperçoit, plus ou moins dissimulé, un grand désir de

revanche, se combine aujourd'hui avec la satisfaction que cause le redressement financier. Le docteur Luther, aujourd'hui chancelier, hier ministre des Finances, a réalisé l'équilibre du budget. La vie sans doute est chère et les impôts sont bien lourds, mais les recettes dépassent maintenant les dépenses de plusieurs centaines de millions de marks-or.

On demande au Gouvernement de reprendre l'idée d'une valorisation (*Aufwertung*) des anciennes dettes, et on espère obtenir quelques versements supplémentaires pour les dettes qui ont été frauduleusement remboursées avec du papier sans valeur. Le gouverneur de la Banque d'Empire, malgré les sollicitations dont il est l'objet, n'est pas favorable à cette mesure. Les Allemands ont une autre idée que nous de la justice. Ils ne s'indignent pas, comme nous le ferions à leur place, de voir que tant de gens ont été victimes d'une iniquité, et trouvent suffisant que les plus malheureux obtiennent quelques subsides. « Ne peut-on admettre que dans la bataille économique, il y ait également des victimes? » me disait froidement M. Schacht.

L'équilibre du budget a permis au surplus des diminutions d'impôt appréciables. Ces diminutions sont en rapport avec le placement de l'emprunt des réparations. L'impôt sur le chiffre d'affaires a été ramené de 2 à 1 et demi pour 100, la taxe de luxe de 15 à 10. Et on a pu majorer les versements réclamés par les *Länder* (ce mot désigne les « régions » entre lesquelles l'Allemagne, depuis la disparition des anciens États, a été divisée). La Reichsbank a décidé d'augmenter son encaisse or par des achats de lingots à l'étranger; ces achats, qui ont commencé au mois de juin dernier, ne se termineront, a dit encore M. Schacht, que lorsque l'encaisse aura atteint la proportion qu'elle doit avoir par rapport à la circulation fiduciaire.

***

Le relèvement financier de l'Allemagne a singulièrement facilité la reprise de l'activité industrielle en même temps qu'il a diminué le rôle des spéculateurs. Les industriels se plaignent sans doute de manquer de disponibilités, quoiqu'on assiste en ce moment au rapatriement d'une partie des capitaux allemands qui s'étaient évadés pendant l'inflation. Ils sont un peu gênés, on ne peut le nier, pour payer les intérêts que néces-

sitent les prêts consentis par des Anglais ou des Américains. Il est certain cependant que les principales branches de la production font de notables progrès, et que le nombre des chômeurs a diminué. Les renseignements qui nous sont fournis par le *Bulletin* de la Chambre de commerce pour les provinces rhénanes, qui paraît à Mayence, par le *Bulletin* d'informations économiques de Coblence, par les revues et les journaux s'occupant de questions économiques, permettent d'affirmer que les principales branches de la production (production minière, métallurgique, textile, industries chimiques, etc...) ont tort de se plaindre. Quelques maisons pâtissent sans doute de diminutions, qu'elles trouvent naturellement fâcheuses, dans les commandes ; ces diminutions tiennent à ce que les pays étrangers où les budgets ne sont pas encore en équilibre sont obligés de se restreindre, mais la consommation intérieure, malgré la cherté de la vie, se développe.

Le commerce extérieur souffre, comme certaines industries, de l'élévation des prix. Mais les lamentations de ceux qui écrivent que la balance commerciale est mauvaise ne sont pas fondées. Nous pouvons leur faire observer que les importations, si elles dépassent un peu trop en apparence les exportations, se composent, en grande partie, de matières premières destinées à alimenter des usines de toute sorte ; les industriels allemands n'hésitent pas en ce moment à constituer des stocks considérables, et l'Allemagne s'apprête à partir de nouveau à la conquête économique du monde. Des informations récentes me permettent d'ajouter que les commandes venant du sud-est de l'Europe, augmentent actuellement ; les affaires d'exportation avec la Suisse et la Hollande, avec l'Italie et l'Espagne, avec les Pays scandinaves, avec l'Égypte et les Indes, se développent.

Les industriels allemands ont dès maintenant repris cette tactique du *dumping*, grâce à laquelle ils ont déjà enfoncé des portes qui ne voulaient pas s'ouvrir. J'ai trouvé dernièrement dans les magasins de l'Europe centrale quantité d'articles allemands qui étaient moins chers qu'à Berlin. La situation des chemins de fer allemands est de son côté beaucoup meilleure. La création d'une grande compagnie (*Reichseisenbahngesellschaft*), qui s'est substituée à l'État, permet de réaliser des économies et de faire au besoin quelques sacrifices. Le réseau électrique s'étend déjà sur une grande partie de la

Saxe, du Brandebourg, du Mecklembourg, de la Westphalie; depuis peu ont été construits des wagons à déchargement automatique, et des locomotives à turbines qui sont une spécialité de la maison Krupp. L'achèvement des canaux, — il se fait en grande partie avec l'argent américain, — est poursuivi avec ardeur; enfin on escompte les effets de la construction du canal à grande section, qui doit relier le Rhin au Danube.

La marine marchande se reconstitue avec rapidité. L'Allemagne, avant la guerre, disposait d'un peu plus de 5 millions de tonnes, la flotte de commerce avait été réduite en 1918 à 400000 tonnes; elle dépasse aujourd'hui 3 millions ; elle aura bientôt la même importance qu'avant les hostilités. Les journaux vantent complaisamment les efforts des grandes compagnies et l'activité des chantiers de construction. Le *Norddeutscher Lloyd* vient de lancer les vapeurs *Derflinger*, *Coblenz*, *Trier* ; et le *Stuttgart* est entré au service de la ligne New-York Canada. Des paquebots de fort tonnage, tels que le *Sierra Cordoba*, ont été mis en service pour relier l'Allemagne à l'Amérique du Sud. Les deux plus grands bateaux à essence, le *Monte Sarmentio* et le *Monte Olivio*, ont été affectés au service de la *Hamburg Sud Amerikanische Dampfschiffahrts-Gesellschaft*. La construction des bateaux à moteurs a beaucoup augmenté; la compagnie *Hamburg-Amerika* a mis en service une série de paquebots d'environ 10 000 tonnes, pour desservir l'Asie orientale. Les services à destination du Mexique et de l'Amérique centrale ont été améliorés.

Les économistes vantent beaucoup l'invention du professeur Flettner, qui a cherché à utiliser au moyen de cylindres la force du vent; Flettner a imaginé de profiter de la réaction qu'il produit en venant frapper ces cylindres lorsqu'ils tournent sur eux-mêmes à une certaine vitesse. Le résultat en serait une grande économie de charbon et de main d'œuvre; la compagnie *Hamburg-Amerika* aurait déjà, paraît-il, traité, pour l'installation de ce système sur une dizaine de ses navires... Est-il besoin de faire remarquer que l'Allemagne trouve aisément pour toutes ces transformations les millions qu'elle nous doit, et qu'elle se déclare incapable de fournir dans tous les cas où ils serviraient à nous payer?

***

Le rétablissement d'une monnaie stable a rendu toute leur importance aux « cartels ». La *Gazette populaire de Cologne* n'hésitait pas à écrire, il y a quelques jours, qu'on n'aurait jamais supposé que le mouvement de concentration, qui avait déjà rendu tant de services à l'Allemagne avant la guerre, pût prendre, en si peu de temps, l'intensité qu'on lui voit aujourd'hui. Contentons-nous de signaler la récente création d'une Ligue impériale (*Reichsbund*) de l'industrie métallurgique, dont le but est de grouper « dans une grande coalition nationale tous ceux qui s'occupent de métallurgie ». Son attention se porte sur les problèmes de l'exportation : elle vient d'organiser des conférences, qui sont faites par les techniciens les plus compétents, chargés d'examiner, sous tous leurs aspects, les problèmes qui sont posés. « Le marché du fer, écrit la *Gazette de Francfort*, est en ce moment très animé : non seulement les demandes augmentent ; mais, ce qui est plus important encore pour nos usines, les prix semblent vouloir se relever. Les craintes inspirées par la concurrence résultant des offres que font le bassin de la Sarre et la Lorraine, ne se sont pas réalisées. La tendance reste ferme, aussi bien dans les usines que dans le commerce. »

L'Allemagne est pauvre en houille blanche ; elle vient pourtant de monter en Bavière, sous le nom de *Bayernwerk*, la plus grande Centrale électrique qui existe en Europe; d'autre part, dans le Vogelsberg oriental, trois grands barrages sont en construction, grâce auxquels on obtiendra une réserve d'eau de 1 million 1/2 de mètres cubes; une Centrale hydraulique est en voie d'installation près de Mus à la frontière prussienne; la chute sera de 130 mètres. Ces preuves multipliées d'activité facilitent singulièrement la propagande de l'Allemagne à l'étranger.

« Aucun pays, écrit M. Houghton, ambassadeur américain à Berlin, n'offre plus de garanties de bons placements que l'Allemagne », déclaration d'autant plus importante, — mais surtout d'autant plus inquiétante pour nous, — que l'avenir économique est en grande partie fondé sur le crédit. Les journaux allemands ne manquent pas de dire à l'occasion, que l'Allemagne s'avance maintenant d'un pas sûr vers de glorieuses destinées. Les uns

vantent complaisamment les qualités de la main d'œuvre : « c'est, écrivent-ils, la meilleure, la plus assidue, la plus disciplinée de l'Europe; son rendement avait diminué après la guerre, il s'est déjà intensifié; une meilleure alimentation permet à l'ouvrier de fournir une somme de travail plus considérable; nous avons à notre disposition un outillage excellent, le meilleur de l'Europe, et le rythme de notre fabrication est plus rapide que celui de la France. » D'autres rappellent que, pendant la guerre, l'Allemagne avait orienté vers les écoles techniques, industrielles et commerciales, les jeunes gens de 14, 15, 16 ans, trop jeunes pour aller se battre. Ces jeunes gens, devenus aujourd'hui des hommes, sont d'excellents auxiliaires pour aider les industriels à marcher de nouveau à la conquête du monde. D'autres enfin parlent de la forte natalité des populations germaniques. En quatre ans, l'excédent des naissances sur les décès a été de 2170000. Ainsi, l'Allemagne a largement compensé les pertes que la guerre lui a infligées! Pendant la même période, l'excédent des naissances sur les décès a été, en France, de moins de 150000; nous n'avons pas même retrouvé la dixième partie des vies humaines que nous avons perdues!

Toutes ces constatations inspirent aux vaincus d'hier un sentiment d'orgueil inimaginable. L'orgueil conduit facilement à la haine et prédispose à la violence. Il y a, disait autrefois Nietzsche, une vertu dans la violence : du moins, les Allemands en sont persuadés et s'inspirent des conseils de leur philosophe. L'attitude de leurs délégués dans les négociations commerciales, qu'ils ont fait traîner en longueur, est significative. Le Gouvernement voudrait se servir du traité de commerce comme d'une arme politique ; le ton hautain des représentants de l'industrie lourde, *Schwerindustrie*, est d'autant plus inquiétant qu'ils s'entendent avec les grands propriétaires fonciers, pour paralyser les forces de l'opposition. Ils cherchent, par des mesures de protection à outrance, à s'assurer le monopole du marché intérieur. Et s'ils acceptent de recevoir en Allemagne une certaine quantité de produits métallurgiques français, c'est à la condition que ces produits leur soient livrés en vertu de contrats « privés » conclus en dehors de tout traité de commerce. Ils ne cachent pas leur désir de favoriser l'industrie sarroise au détriment de l'industrie lorraine; ils sont prêts à faire les sacrifices qu'il faudra pour conquérir une position

dominante et priver notre métallurgie française du coke westphalien dont celle-ci a besoin. Les journaux nationalistes, qui ont épousé les idées des métallurgistes, préconisent la fermeté. « La France, écrit l'un d'eux, a plus d'intérêt que l'Allemagne à la conclusion du traité ; l'industrie allemande n'a pas besoin des importations françaises ; la Lorraine a un excès de production en minerai, en fer brut, et en objets demi-ouvrés. » Nous lutterons, ajoute l'*Anzeiger* de Mayence, jusqu'à ce que nous obtenions le rétablissement de la pleine liberté du trafic avec le bassin de la Sarre, qui est un pays allemand, séparé momentanément du Reich.

Un autre ajoute : « Si l'Allemagne doit exécuter les charges du plan Dawes, elle ne peut atteindre à ce but que par l'augmentation de son exportation, ce qui implique l'hypothèse de marchés ouverts à l'étranger. La France, par son protectionnisme à outrance, a déjà rendu difficiles ses relations avec beaucoup de pays ; notre exportation a été si maltraitée par les Français depuis la fin des hostilités, qu'elle n'a vraiment pas à redouter une nouvelle aggravation. La France a beaucoup plus à demander à l'Allemagne que l'Allemagne à la France ; mais la France semble méconnaître le signe des temps ! »

Il est d'ailleurs probable que les grands industriels allemands ont trouvé en Suède, en Espagne, en Amérique, comme on l'a affirmé, la plus grande partie du minerai de fer dont ils ont besoin. Ils se croient capables de procéder par intimidation, comme ils faisaient en 1914. La lutte qu'ils veulent engager contre nous sera dure ; mais ils comptent pour triompher sur l'appui des Anglais, qui ont des marchandises et de l'argent à exporter, et ils étudient les combinaisons qu'ils peuvent faire avec l'Angleterre sur la base du traité qui a été conclu au mois de décembre dernier. Ils sont soutenus par les représentants de l'industrie textile, qui redoutent la concurrence de l'Alsace. Quelques industriels paraissent souhaiter une « entente » propre à faire baisser le prix de la vie. Suivra-t-on leurs conseils ? C'est bien douteux maintenant.

***

Le redressement économique de l'Allemagne réagit forcément sur l'évolution politique du pays. Les dirigeants actuels ont été les collaborateurs des mesures qui ont ramené la stabi-

lité monétaire et préparé le retour à une vie normale. De même qu'au mois de novembre 1918 nous n'avons pas su profiter de la situation dans laquelle nous nous trouvions; de même, au mois de septembre 1923, nous n'avons pas su tirer parti de la nouvelle capitulation à laquelle l'occupation de la Ruhr avait réduit l'Allemagne. Les conversations que j'ai eues à ce moment avec M. Stresemann, alors chancelier, et aussi avec un certain nombre d'industriels, m'ont prouvé que l'Allemagne était alors disposée à s'incliner, à accepter le *modus vivendi* qui lui serait imposé; nous avons laissé échapper une occasion qui ne se présentera plus...

La première année de la stabilisation monétaire a eu des conséquences que nous n'avions pas prévues. La vie monétaire étant rétablie, nous sommes en présence d'un effort combiné des grands industriels et des grands propriétaires fonciers, dont les classes moyennes et les classes ouvrières osent à peine contrecarrer les projets. La grande industrie est d'autant plus forte qu'elle a déjà été partiellement dédommagée des charges que lui avaient imposées les contrats passés avec la MICUM. La tâche des démocrates, les moins mal disposés à notre endroit, est d'autant plus ardue qu'ils se heurtent à un sentiment de confiance croissante envers ceux qu'on regarde comme les plus capables de ramener l'Allemagne à sa prospérité passée. Nous devons nous attendre à un « sabotage » du plan Dawes. L'Allemagne va faire semblant de s'incliner en essayant, — les derniers discours de M. Stresemann sont caractéristiques, — de prouver qu'en réalité elle ne peut pas exécuter. Les nationalistes seront volontiers écoutés quand ils diront que la résistance est nécessaire pour arriver à l'œuvre de reconstruction désirée. Nous ne pouvons pas plus aujourd'hui qu'hier compter sur la bonne foi de nos débiteurs. Ma conviction formelle est que l'Allemagne acceptera sans résistance le changement de régime qui, à plus ou moins brève échéance, sera sans doute inévitable.

M'objectera-t-on qu'il y a en Allemagne des pacifistes qui font quelque bruit? Je ne crains pas de dire que leur volonté de paix est fragile. « La démocratie, écrivait le *Vorwärts* au moment des élections, c'est la paix! » Or, l'Allemagne tourne le dos à la démocratie. La jeunesse est de plus en plus nettement orientée vers la pensée d'une revanche; le baron de

Gayl disait dernièrement à Kœnigsberg, à l'occasion d'une fête donnée en l'honneur du maréchal de Hindenburg, que l'Allemagne ne se dégagerait des entraves qu'on voulait lui imposer qu'en revenant aux traditions qui ont fait sa force, c'est-à-dire à la politique « du fer et du sang ».

Un Américain, récemment chargé d'une enquête sur la situation de l'Allemagne, n'hésite pas à conclure que l'Allemagne « se prépare pour une nouvelle guerre ». Il va jusqu'à expliquer quelles sont les étapes par lesquelles elle compte passer. Les manifestations qui se sont produites le 18 janvier dernier sont aussi significatives qu'inquiétantes. Un des doyens de l'Université de Berlin m'a nettement avoué qu'une nouvelle guerre lui paraissait inévitable ; un pacifiste, que j'interrogeais sur les dispositions des étudiants, reconnaissait que leur état d'esprit était en effet « un grand danger pour l'avenir ». « Vous connaissez, me disait un autre, le patriotisme de notre jeunesse, elle ne restera pas indéfiniment sous le coup de l'humiliation qui lui a été imposée. »

Le redressement économique de l'Allemagne nous met en présence de grands dangers sur lesquels il importe d'ouvrir les yeux. Cessons enfin de croire que nous puissions jamais arriver à maintenir la paix en faisant confiance à une nation qui s'obstine, avec plus d'opiniâtreté que jamais, à soutenir qu'elle est innocente et n'a aucune responsabilité dans le cataclysme qui a bouleversé le monde ! « La paix que vous nous avez imposée, a osé me dire un savant historien, est le plus grand crime qui ait jamais été commis dans l'histoire du monde ! » L'une des impressions les plus fortes que m'ait laissées mon enquête, c'est cette conviction que les Allemands, à quelque parti politique qu'ils se rattachent, veulent aujourd'hui une main forte pour les conduire. Ce désir est général ; il est la résultante d'une évolution séculaire, et d'un enseignement méthodique. S'inspirant de la vieille maxime germanique *Macht geht vor Recht* (la force vient avant le droit), toutes les voix qui s'élèvent du sol national sont disposées à crier au Gouvernement : Sois fort.

GEORGES BLONDEL.

AURÉLIE TEDJANI

PRINCESSE DES SABLES

IV (1)

XIII. — LE SECOND MARIAGE. — MA VISITE A COURDANE

Dans son rapport, le général Collet-Meygret recueille le bruit qui courait dans le Sud-Algérien qu'un mariage allait unir au nouveau Cheik la veuve du Cheik défunt.

Je ne crois pas qu'au moment où ce rapport fut écrit, Mme Aurélie pensait à épouser son beau-frère, ni surtout qu'elle ait fait du transport du marabout l'étrange condition d'un nouveau mariage. Car, aussitôt qu'elle eut rendu à Sid-Ahmed les derniers devoirs, il lui sembla au contraire que son rôle dans la famille dont elle avait relevé la fortune était terminé; elle partit pour Alger où elle pensait vivre dans la retraite près de sa famille. Mais il est bien probable que le Cheik El-Bachir, effrayé de ses responsabilités, et que les notables, reconnaissants du dernier et important service que Lalla Yamina venait de rendre aux Tedjania d'Aïn-Mahdi, souhaitaient entre eux qu'elle n'abandonnât pas définitivement son œuvre. Et l'idée d'un nouveau mariage devait leur venir à l'esprit.

En effet, quelle place donner dans la hiérarchie musulmane à cette veuve sans enfants? Elle ne pouvait vivre en isolée sur

Copyright by Marthe Bassenne, 1925.

(1) Voyez la *Revue* des 1er janvier, 15 janvier et 1er février.

le domaine qu'elle avait créé. Une attitude effacée lui eût été rendue difficile, d'ailleurs, par les Arabes eux-mêmes habitués à l'entourer d'honneurs, à la voir commander à tous aux côtés du Cheik. Sa situation fausse eût gêné surtout, dans le gouvernement de la confrérie, Sid-el-Bachir dont le prestige religieux avait besoin de s'affirmer après l'affaire de Guémar, début vraiment malheureux pour un nouveau possesseur de Baraka.

Le mariage s'imposait, afin que la place de Mme Tedjani fût bien, sans contestation possible, la même qu'autrefois, afin que rien ne fût changé dans l'organisation de la zaouïa, et que Lalla Yamina pût continuer sans rivalité l'œuvre de civilisation en si bonne voie.

Les notables d'Aïn-Mahdi firent parvenir à Mme Aurélie, dans sa retraite d'Alger, de pressants appels. Depuis son départ, l'exploitation agricole languissait et les finances de la confrérie retombaient dans le désordre d'antan, faute d'un esprit clairvoyant capable de prendre en mains les rênes du char des Tedjania abandonnées par la Française.

Et la Française dut céder à ces sollicitations politiques, à ces voix autorisées qui la suppliaient de venir reprendre sa place à Courdane, la même place qu'autrefois. Pouvait-elle laisser son œuvre à l'abandon, puisqu'on désirait encore son concours? Un orgueil légitime put même gonfler son cœur pendant ce voyage de retour vers le Sud. Les bras de ses chers Arabes s'étaient tendus implorants vers la princesse regrettée qui avait donné le bien-être au pays; leur appel lui faisait violence... Juste prix de ses vingt-cinq ans d'efforts!... Puis elle allait revoir ses jardins, ses cultures... Elle rêvait déjà d'user de sa puissance affermie pour arracher aux sables de nouveaux territoires...

Elle amenait sa mère avec elle. Quant à son père, le vieux soldat d'Afrique, si fier de la fille à qui il avait transmis son aventureux idéal, il était mort sans jamais avoir visité cette fille dans son fief barbare.

Le mariage eut lieu à Laghouat devant le muphti Si-Ahmed-ben-Taleb. Les témoins étaient Si-Mohamed-el-Miloud, secrétaire particulier de Sid-el-Bachir, et Ahmed-ben-Telidji, conseiller municipal de Laghouat. Mariage de raison, s'il en fut!... Disons mieux : simple formalité politique.

Sid-el-Bachir partagea son temps entre la zaouïa d'Aïn-

Mahdi où vivait sa famille et Courdane où Mme Aurélie continuait à habiter.

Dans l'exploitation, la vie reprit semblable à celle d'autrefois, parce que le bon génie était revenu. Cependant le nouveau Cheik n'avait pas la valeur et la bonté spontanée de son prédécesseur. Surtout il ne pouvait y avoir entre Mme Aurélie et le jeune frère de Sid-Ahmed cette parfaite union des cœurs, cette tendresse sûre, nées d'une longue habitude et réchauffées par les doux souvenirs de jeunesse. Mme Aurélie avait su lire dans l'esprit et dans le cœur de Sid-Ahmed comme dans un livre; cela lui avait permis de tout oser. Avec Sid-el-Bachir, plus de prudence, plus de réserve étaient nécessaires pour ne pas compromettre le principal de l'œuvre. Et surtout la faiblesse de caractère de Sid-el-Bachir, tout en augmentant peut-être dans le présent l'autorité de Mme Tedjani, lui faisait craindre pour la durée de son cher Courdane. Les circonstances qui avaient entouré son mariage avec Sid-el-Bachir prouvaient que si la Française, âme de l'entreprise, disparaissait un jour, l'anarchie, le désordre prendraient sa place. Ne sentant plus près d'elle un cheik énergique, Mme Aurélie dut écarter désormais les innovations trop hardies, comme celle de la collaboration des Pères Blancs.

Cependant la période qui suivit son second mariage fut une période brillante de la vie de Mme Aurélie Tedjani. Elle avait cinquante ans environ et une intelligence en pleine vigueur qui la rendait consciente de son énorme supériorité sur son entourage. C'était une des figures les plus curieuses et les plus attachantes du Sahara algérien. Le croquis que l'explorateur Soleillet fit d'elle en 1872, ne lui ressemblait plus. La jeune femme mignonne avait grossi, ce qui avantageait sa taille élevée et lui donnait grande allure. Elle portait habituellement le costume arabe, mais le quittait par commodité pour voyager et aussi pour recevoir les Français. Elle adoptait, pour ces réceptions, de longues robes d'apparat. Son aspect calme et un peu froid, sa parole mesurée, son geste rare, la discrétion qu'elle gardait sur sa vie privée et ses sentiments secrets, toute son attitude, toute sa conduite imposaient à ceux qui l'approchaient. Aussi les Arabes ne lui parlaient-ils qu'inclinés vers la terre et portant à leurs lèvres le bas de son vêtement en témoignage de grande vénération.

* * *

C'est pendant cette période, au printemps 1899, que j'allai moi-même visiter Courdane.

Nous fîmes depuis Laghouat la route à cheval, quelques amis et moi, en franchissant d'abord le col des Sables, le bien nommé, car les chevaux y enfoncent pendant une demi-heure jusqu'aux boulets dans une série de dunes. Ces sables poussés par le siroco sur Laghouat, auraient tôt fait d'envahir la partie ouest de l'oasis, si des plantations de tamaris et d'alfa ne luttaient pas contre cette invasion. Puis nous traversâmes sur ses six cents mètres de largeur l'Oued-M'zi. L'Oued-M'zi est un fleuve qui prend sa source dans le Djebel-Amour et s'en va de l'ouest à l'est vers Biskra. Je veux dire que nous traversâmes son lit de sable, car il est presque toujours complètement à sec en surface. On trouve la nappe d'eau à trois ou quatre mètres de profondeur, et cette eau mise au jour sur un point, puis canalisée par des barrages, irrigue les jardins de Laghouat.

Après avoir franchi les sables dont la réverbération valut à nos visages un cuisant coup de soleil, nous prîmes pied sur la rive gauche de l'oued et... en avant dans la plaine! La plaine! c'est par antiphrase probablement qu'on nomme ainsi le pays que nous parcourûmes, succession de mamelons rocheux, pelés, ne montrant pour toute végétation que quelques touffes d'alfa.

Six heures de chemin, tantôt trottant quand l'état de la piste le permettait, tantôt trébuchant sur les pierres roulantes, ici grimpant un mamelon, là plongeant dans une *daya* (1), puis côtoyant la Bourdine, affluent de l'Oued-M'zi qui, ô miracle! contient dans son lit dix centimètres d'eau en profondeur et un mètre en largeur... Enfin, nous arrivâmes pour midi au ksar de Tadjemout, village fortifié, dressé sur une éminence de pierres grises et entouré de jardins qui descendent jusqu'à la rivière. Nous déjeunâmes à Tadjemout et en repartîmes vers le milieu de l'après-midi pour faire les vingt derniers kilomètres qui nous séparaient encore de Courdane.

A l'arrivée, Mme Aurélie Tedjani, en l'absence de Sid-el-Bachir, nous attendait sur le perron de sa demeure. Elle nous reçut

(1) Dépression de terrain formant cuvette humide qui permet de vivre à quelques verdures arborescentes.

avec sa bonne grâce habituelle et mit à notre disposition pour la nuit la maison des hôtes, un rez-de-chaussée installé à la française qui s'adossait au mur des jardins.

Le lendemain, levée de bonne heure, j'ouvris ma fenêtre. Ma vue plongea dans une allée de beaux arbres auxquels, grâce à l'eau et au soleil, neuf ans avaient suffi pour grandir et se courber en voûtes légères. L'odeur des roses charnues et pourprées, gloire des oasis sahariennes, s'engouffrait sous cette voûte portée par des vagues de siroco, et venait expirer dans ma chambre. Je ne voyais pas les fleurs écloses en de lointains bosquets, mais mon visage, mes mains, étaient comme baignées d'essence de roses. A cause de ces parfums, je fus étreinte un instant de la nostalgie des jardins arabes de Laghouat, forêt vierge végétant sans méthode sous les palmiers, nids de paresseuses langueurs rarement troublées par les coups de pioche, paradis du moindre effort et du fatalisme rêveur... L'esprit absent, j'oubliais d'admirer ces jardins de Courdane, si bien tracés, si bien ordonnés, compartiments d'un rucher pour diligentes abeilles dont pas une place n'était négligée et dont la production intensive avait enrichi ce désert.

Mais Mme Aurélie Tedjani, droite et dominatrice dans sa robe de laine blanche, parut au fond de l'allée comme une allégorie de l'énergie pratique opposée aux rêves amollissants et destructeurs. Elle tenait par la main une gentille fillette de dix ans, la sœur du pauvre enfant qu'elle avait vu mourir jadis de diphtérie (1).

J'allai rejoindre la princesse des Sables et nous fîmes ensemble une longue promenade dans la propriété et dans les dépendances de la villa. Elle me montra avec complaisance les arbres de France qu'elle avait acclimatés et les arbres déjà cultivés au Sahara dont elle avait perfectionné les espèces ; elle me montra ses travaux d'irrigation, et aussi les produits récoltés qui pouvaient, à juste titre, exciter l'admiration et l'émulation des pèlerins. Je vis le matériel agricole perfectionné qui était mis en service à Courdane Les indigènes y apprenaient le fonctionnement des norias, des charrues à versoir, des herses, des semoirs, des rouleaux, des tarares, des moulins

(1) Cette fillette, sa petite compagne habituelle, devait mourir, elle aussi, quelques années plus tard, et plonger dans la désolation sa grand-mère adoptive.

à manège... Quelle révélation pour ces primitifs, qui n'avaient jamais su que gratter superficiellement la terre avec la pointe de leur pioche!... Et je compris mieux la beauté de l'œuvre accomplie. Elle avait vécu un rêve aussi, cette Française entreprenante, un rêve de bon socialisme, plus admirable que les imaginations des poètes d'Orient.

Au milieu d'une cour, autour d'un puits, un campement de nègres avait fait halte. J'exprimai le désir d'élever une jeune négresse :

— Le voulez-vous vraiment? dit Mme Aurélie. Je sais que ces gens céderaient volontiers pour cent douros (500 francs), une fille de dix-huit ans.

— Hé quoi ! la traite? En pleine possession française!

— La traite n'existe plus officiellement, c'est vrai. Mais comment empêcher ces transactions, dont les intéressés ne se plaignent ni ne se vantent? répondit mon hôtesse, un peu ironique.

Je savais déjà que, plus au sud, vers El-Goléa, les caravanes faisaient encore, en ce temps-là, une active contrebande de négrillons soudanais qu'ils dissimulaient dans des sacs d'orge pour les faire entrer en territoire français.

Tout en parlant, nous nous approchâmes du groupe des nègres. Ils étaient une vingtaine, assis autour d'un énorme plat de couscous qui sortait des cuisines de Mme Aurélie : des hommes et des jeunes femmes en haillons, des vieilles décrépites, des enfants dont la nudité gracieuse paraissait vêtue de bronze.

Mme Aurélie dit quelques mots et l'ancêtre du groupe me présenta une grande fille dont une misérable *mehalfa* voilait à peine le corps. La jeune négresse était fine d'attache, bien campée et de muscles vigoureux. En échange de cent douros, quel renfort j'aurais en cette fille pour battre mes tapis et soigner mon jardin de Laghouat!... Oui, mais plus tard, à mon retour en France, que ferais-je de ce pauvre être déraciné? Quelle responsabilité ! Quel embarras peut-être!..

Sans conclure le marché, je m'éloignai, suivie par les yeux doux de la négresse, des yeux de bel animal peureux et triste.

Comme le lieutenant Grand-Conseil que j'ai cité plus haut, nous dînâmes dans la salle à manger des voyageurs aux murs simplement blanchis à la chaux et seulement ornés d'un grand

portrait de Félix Faure que je ne m'attendais guère à trouver là. Dans de la superbe vaisselle plate, quinze sortes de viandes et de légumes poivrés, pimentés à brûler le palais, y compris le classique mouton rôti, le méchouï; puis quinze sortes de sucreries orientales douces à chavirer l'estomac : ainsi reçoivent les grands seigneurs arabes. Devant ce repas pantagruélique, je pensais aux festins du moyen âge, dont les descriptions arrivées jusqu'à nous étonnent nos médiocres appétits.

Mme Aurélie ne prenait jamais ses repas avec ses hôtes; mais nous la rejoignîmes à l'heure du café dans un des grands salons du premier étage dont les superbes objets d'art, empruntés à toutes les civilisations, achevèrent de nous dépayser, de nous déconcerter. Sommes-nous chez un prince asiatique?... Un grand seigneur franc au temps des Croisés?... Ou chez un riche marchand florentin du xve siècle?... Et que fait là ce piano, un piano français qui égrène parfois sous un doigt hésitant ses notes désaccordées? Quelle randonnée épique sur le dos bossu d'un dromadaire a fait gémir ses cordes avant qu'il échouât dans cet angle!

On n'ouvrait guère les pièces de réception que pour recevoir les Français; car la princesse Tedjani n'avait pas assez de loisirs pour se jouer à elle-même le rôle d'une mondaine désœuvrée. Une vie extérieure débordante, mille soucis de propriétaire et de suzeraine l'absorbaient. Ses essais de culture, les dispensaires et les écoles d'Aïn-Mahdi et de Courdane, le budget de la confrérie à équilibrer, tant de pèlerins à nourrir, tant de serviteurs à surveiller! Ses jours étaient bien remplis...

Cette direction si complexe, dont la prospérité dépendait de Mme Aurélie seule, l'attachait à ce pays de toute son âme ardente et dévouée. J'ai lu dans l'expression heureuse de ses yeux, quand elle parlait de sa vie saharienne, de ses chers Arabes, qu'elle avait réellement trouvé dans sa tâche le bonheur dont elle rêvait aux premiers temps de son séjour à Aïn-Mahdi.

***

En rentrant de Courdane, nous rencontrâmes à Tadjemout le caïd de ce ksar, Si-Yaya-Taouti, que je connaissais bien et qui nous offrit l'hospitalité pour la nuit. Il avait une maison de ville à Laghouat; j'allais souvent y voir sa famille. Comme il

avait amené pour quelques jours à Tadjemout sa mère et ses trois femmes, je demandai à visiter ces dames.

Je tombais en pleine crise de harem!

Le règne de la favorite, une femme du Sud, déclinait et le caïd regardait d'un œil bienveillant une Mauresque d'Alger, éblouie par ce retour de fortune que favorisait la mère de Si-Yaya-Taouti. Et la femme du Sud me prenait pour confidente, me peignait avec volubilité ses rancunes, tout en tamponnant de son petit mouchoir les larmes de rage qui délayait le kohol de ses paupières.

Tout à coup, violente, passionnée, elle se dressa d'un bond. Les lourds bracelets de ses poignets, les *khral-khral* (anneaux) de ses chevilles s'entrechoquèrent comme des entraves détestées. Elle tendit vers moi ses mains aux paumes rougies de henné, parfumées de girofle, et, tragique, s'écria :

— Si tu es mon amie, donne-moi du poison!

— Du poison? Pour toi?

— Non! pour elle!...

Ah! princesse Aurélie, vous eûtes bien raison d'éloigner autrefois les rivales!

XIV. — LA FIN D'UN RÈGNE

Pendant douze années encore, Mme Aurélie Tedjani continua son active et prévoyante gestion.

A mon passage à Courdane, les terrains irrigables des environs donnaient leur plein rendement; ensuite deux nouvelles propriétés, Aïn-Mozabi et El-Djedida, furent mises en exploitation. Mme Tedjani invita M. Flamand, professeur à la Faculté des Sciences d'Alger, à venir à Courdane faire des recherches hydrauliques dans les environs. Elle mit à profit les remarques de ce savant pour une meilleure utilisation des sources et pour l'installation des barrages retenant l'eau vagabonde de l'Oued-M'zi. Au total, il y eut plus de six cents hectares arrachés à la désolation du bled et transformés en champs, jardins, vergers. On eût dit que cette Lalla Yamina des Tedjania était devenue tout à fait « marabout » et que, grisée par le succès, elle tentait le miracle de supprimer le désert...

En 1903, à l'occasion du voyage en Algérie du Président de la République, Mme Tedjani reçut la décoration du Mérite

agricole. En 1906, elle fut nommée officier d'Académie pour la création entièrement à ses frais de l'école franco-arabe de Courdane. On lui doit d'ailleurs quatre écoles que les enfants indigènes fréquentaient avec assiduité. La dernière en date fut l'ouvroir-école d'Aïn-Mahdi où les fillettes apprenaient à la fois le tissage des tapis indigènes, dont la vente augmente le bien-être de la famille, et quelques éléments d'instruction. C'est une des premières écoles qui aient fonctionné en Algérie pour l'instruction des filles; l'autorité de Mme Tedjani contribua beaucoup à vaincre la répugnance qu'avaient les parents à faire instruire les petites indigènes.

En 1911, le général Bailloud qui commandait le 19e corps d'armée à Alger vint visiter Courdane. Sid-el-Bachir avait été récemment nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le général s'étonna que la même distinction ne fût pas accordée à la Française dont il jugeait sur place l'œuvre civilisatrice et qui, pendant quarante ans, dans un milieu déprimant, en lutte avec l'isolement et des difficultés de toute sorte, avait su garder sa personnalité, sa marque de Française et en faire bénéficier une importante confrérie musulmane dont elle avait fini, bien que restant chrétienne, par devenir le vrai chef.

Si l'on trouvait digne du ruban rouge Sid-el-Bachir, — qu'on peut traiter sans injustice de prince fainéant de la confrérie, — ne méritait-elle pas semblable récompense, la conseillère de deux cheik mal préparés à leur rôle qui auraient pu, excédés par les suspicions dont ils étaient l'objet, devenir les ennemis d'une autorité dont ils s'étaient faits au contraire les auxiliaires dévoués et souvent précieux?

Le général Bailloud promit de s'employer pour faire obtenir la Légion d'honneur à Mme Tedjani. Mais si une proposition fut faite, elle dort oubliée dans quelque carton et Mme Tedjani attendit en vain...

***

Le 9 juin 1911, Sid-el-Bachir mourut d'une congestion cérébrale, après avoir eu trois attaques d'apoplexie. La première le paralysa et Mme Aurélie l'installa chez elle à Courdane pour essayer, avec son habituel dévouement, de lui rendre l'usage de ses membres à l'aide d'un appareil électrique qu'elle fit venir d'Alger.

Absorbée par ces soins, elle ne s'occupa sans doute pas des intrigues qui ne pouvaient manquer de se nouer parmi les prétendants à la Baraka en prévision d'une succession bientôt vacante.

Il est probable que, se souvenant de l'exclusion prononcée autrefois par Sid-Amed contre son fils Ali, Mme Tedjani ne désirait pas voir Ali devenir Grand-Maître des Tedjania. C'est pourtant lui que la hadra élut après la mort de Sid-el-Bachir. Parut-il aux Tedjania qu'il offrait plus de garantie de sagesse qu'il n'en avait offert douze ans plus tôt, ou bien, insinuant, flatteur, avait-il pris soin de se créer depuis longtemps un parti dévoué dans la zaouïa?... Je l'ignore, car rien n'arrive jusqu'aux Français des délibérations et des discussions qui accompagnent l'élection du Grand-Maître.

Ali nommé Cheik de préférence à l'un des fils de Sid-el-Bachir, c'était la fin du pouvoir de Mme Aurélie. Pour éviter d'être l'occasion de querelle entre les fils de ses deux époux et probablement aussi parce qu'elle prévoyait que son beau-fils désirait une gestion des biens de la confrérie toute différente de la gestion actuelle, Mme Tedjani se retira d'elle-même. Digne et noble jusqu'au bout, elle allégua qu'elle vieillissait et désirait la tranquillité.

Toute sa vie, cette femme extraordinaire sut garder le beau rôle. En ce jour où s'écroulait l'édifice de puissance que, princesse des Sables, elle avait construit avec fragilité sur le sable, aucun reproche, pas une parole dure pour celui qu'elle avait élevé, dont elle avait augmenté l'héritage et qui cependant, poussé par sa nature impatiente de jouissance et d'autorité, ne savait pas, ne désirait pas retenir le bon génie des Tedjania.

Mme Aurélie resta en excellents termes avec tous les membres de cette famille Tedjani. Mais deux jours après la mort de Sid-el-Bachir, elle partait pour Alger retrouver sa famille française, disant à Courdane, son joyau, un adieu qu'elle croyait définitif.

Elle emporta, au su et vu de tout le monde, plusieurs voitures de mobilier : tapis, tentures, objets d'art, et les questions matérielles, comme tout le reste, se réglèrent avec une grande urbanité entre Mme Aurélie et les enfants de ses deux époux qui continuaient à l'appeler « maman ». Plus tard un accord définitif fut conclu à Alger par devant le Gouverneur général

Lutaud en présence des membres de la famille Tedjani intéressés, savoir : Mme veuve Tedjani, le Cheik Sid-Ali Tedjani et les deux fils de Sid-el-Bachir : Sid-Mohamed-el-Kébir et Sid-Mahmoud. Ils reconnurent à leur belle-mère vingt-cinq mille francs en espèces, tous les bijoux que ses époux lui avaient donnés et le mobilier convenu. Enfin, couronnement bien caractéristique de cet arrangement avec les princes héritiers des traditions de Mahomet, le pasteur de Médine, Mme Aurélie gardait aussi comme douaire des troupeaux de moutons et les chameaux nécessaires aux bergers... Des moutons, des chameaux, des bijoux, ne dirait-on pas la dot d'une femme de la Bible ?

Le Cheik Sid-Ahmed lui aussi avait cherché, bien entendu, à mettre sa femme à l'abri du besoin. Par ce premier époux, elle possédait des maisons à Alger. Mais j'ai le devoir de dire que celle qui avait passé sa vie à restaurer la fortune des Tedjania et puisé en maîtresse dans les coffres de la confrérie pour répandre le bien-être sur les kouan n'usa de ces biens pour elle-même qu'avec une grande modération, et c'est une vie toute modeste et retirée qu'elle mena par la suite dans sa villa d'Alger.

La voilà donc devenue, notre princesse des Sables, une simple bourgeoise aux journées monotones, une vieille dame en apparence étrangère au mouvement politique. A peine si le monde officiel sait encore qu'elle existe...

Pourtant son cœur tressaille quand un Tedjani de passage dans le Tell, soit un de ses beaux-fils, soit un mokaddem voyageur, se souvient d'elle, frappe à sa porte, lui demande conseil et lui donne des nouvelles de là-bas. Alors elle redevient princesse et, selon le rang qu'il occupe chez les Tedjania, elle reçoit son hôte comme elle recevait autrefois. Si c'est un grand personnage, les tapis amenés du désert débordent jusque dans l'impasse au fond de laquelle se trouve la villa, les musiciens arabes sont commandés pour un concert qui dure toute la nuit et l'abondance dans le repas est telle que tous les *meskines* (pauvres) du quartier sont bourrés ensuite de couscous et autres reliefs (1).

Ne plus être mêlée à la vie de la confrérie, et cela au moment où se lève pour les Tedjania un nouvel espoir, qui dira les tristesses de ce renoncement ! Mme Tedjani sait en effet que

(1) Aujourd'hui cette villa a disparu dans la construction d'une vaste usine; mais les voisins parlent encore de ces fastueuses agapes.

les progrès des Français au Maroc pourraient, s'ils étaient exploités avec diplomatie, dédommager Aïn-Mahdi de la désaffection des kouan touareg tombés pour la plupart sous l'influence des Senoussis.

La France a intérêt à rapprocher de la maison-mère les Tedjania marocains, branche très fanatique, indépendante d'Aïn-Mahdi depuis longtemps. Car ils sont puissants, ces Tedjania marocains. Le frère aîné du Sultan, ses oncles sont affiliés à l'Ordre, plusieurs grands-vizirs sont aussi Tedjania (1) et Raissouli lui-même, le prétendant du Riff, portait le chapelet des Tedjania... Quel renom pour Aïn-Mahdi, si quelques-uns de ces personnages venaient s'incliner devant les tombeaux des cheik, fils et petit-fils du Fondateur! Et aussi quel regret pour Mme Aurélie de n'être plus là pour les recevoir!

Et voici qu'en effet, le général Moinier appelle, en 1912, les princes d'Aïn-Mahdi à contribuer à la conquête du Maroc, à préparer les Tedjania marocains à la tutelle de la France.

Mission d'une tout autre envergure que celle dont Sid-Ahmed, en 1896, avait été l'artisan. En 1896, nos troupes n'occupaient pas même encore les oasis du Gourara et du Touat et le Maroc était mal disposé à écouter les paroles de missionnaires musulmans amis des infidèles. Cette fois, les missionnaires, étant accompagnés d'un appareil guerrier imposant, prêcheraient avec plus de succès.

Ce fut Sid-Mahmoud, un des fils de Sid-el-Bachir et cousin du Cheik Sid-Ali, qui partit pour le Maroc. Il était l'arrière-petit-fils du fondateur dont on vénérait le tombeau à Fez; sa présence au milieu des Français impressionna favorablement les fanatiques; elle aida à la prise de Marrakech. Sid-Mahmoud entra dans la capitale du Sud en même temps que nos troupes et, pendant vingt-deux mois, parcourut le pays, concourant à sa pacification. Quand il revint à Aïn-Mahdi, malade des fatigues de cette campagne, lui aussi était décoré de la Légion d'honneur.

Cependant Mme Aurélie ne s'immobilisa pas longtemps dans sa retraite d'Alger. Elle la quitta en 1914, au début de la guerre, pour retourner à Courdane, où elle avait gardé des inté-

(1) Étaient Tedjania en 1912, les grands-vizirs marocains : Si-el-Miloud-el-Glaoui, Si-el-Hadj-Tami son frère, Si-el-Aïssa-ben-Amor, ancien ministre, Si-el-Mahdi-el-Menabhi, ancien ministre de la guerre, etc...

rêts matériels. Qu'on se rappelle les troupeaux de moutons et les chameaux du douaire !

Elle y passa quelque temps en visiteuse, retrouvant près des Arabes son ancienne popularité et s'en servant encore une fois au profit de la France. M. Lutaud, gouverneur général de l'Algérie, en voyage officiel dans nos territoires du Sud, fut reçu par elle au château de Courdane et il lui demanda d'insister pour que les chorfa Tedjani encourageassent l'enrôlement des jeunes Arabes dans l'armée.

Ces pays guerriers entendirent l'appel de la France : des goum se formèrent aussitôt. Mme Aurélie en était fière et ne voulait pas songer que ces hommes pris à la terre, c'était son œuvre agricole compromise : elle savait que les Français de France laissaient aussi leurs terres en friche, abandonnaient la charrue, parce qu'il fallait d'abord sauver la France par les armes. Si quelque critique monta à ses lèvres sur l'organisation actuelle de la zaouïa, elle ne la formula pas. Ce n'était pas le moment de critiquer... A peine si, remarquant le mauvais état de certains bâtiments de Courdane, elle fit observer à Sid-Ali qu'en réparant tout de suite une petite dégradation, comme elle le faisait elle-même autrefois, il s'épargnerait pour plus tard des travaux souvent très onéreux. Remarque qui n'eut d'ailleurs aucun effet...

Après ce séjour dans le Sud, Mme Tedjani revint à Alger où elle passa le temps de la guerre. Puis, en 1920, un désir la prit de finir ses jours dans son pays natal, ce Barrois quitté depuis cinquante ans. Elle vendit sa villa d'Alger et rentra en France avec sa sœur et son beau-frère chez qui elle habite actuellement.

Mais avant de quitter l'Algérie, elle avait revu une dernière fois son beau-fils, le Cheik Sid-Ali. Étant allée à Blidah faire ses adieux à la fille de sa sœur, mariée à un professeur du collège, elle apprit que Sid-Ali se trouvait dans cette ville où il était venu chercher un adoucissement au mal terrible dont il était atteint, le cancer de la langue. Celui dont la langue affilée savait autrefois si bien distiller l'intrigue était cruellement puni par Allah ! Mme Aurélie Tedjani fit le geste de suprême pitié : elle alla voir son beau-fils et, comme il tâchait de faire comprendre qu'il mourait de faim parce que sa maladie ne lui permettait pas d'avaler ce que lui préparait son cuisinier,

Mme Tedjani apprit à celui-ci à préparer un entremets français, des œufs à la neige, dont le malheureux Cheik se restaura avec avidité.

Septuagénaire, elle pensait bien en avoir fini avec les lointains voyages. Or, en cette même année, le 9 décembre, mourait le Cheik Sid-Ali Tedjani après neuf ans d'un gouvernement religieux qu'on peut apprécier de manières différentes selon le point de vue auquel on se place : point de vue des intérêts français, point de vue des intérêts de la confrérie.

Au point de vue de la politique française, le Cheik, — aussi bien que ses deux cousins Sid-Mohamed-el-Kébir et Sid-Mahmoud, — fut d'un parfait loyalisme. Personne de la famille Tedjani ne se battit en France; mais les trois chorfa rendirent des services appréciables pendant la guerre par leurs proclamations à tous les Tedjania du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie et même aux Touareg. — En 1915, Sid-Ali adresse la lettre suivante au Maroc à cent vingt mokaddem, caïds ou personnages influents affiliés à la Confrérie résidant sur tous les points du Maroc, du Tafilalet à Fez, d'Agadir à Tadla :

« Ce qu'il y a lieu de vous faire savoir, c'est que le Gouvernement français sublime et victorieux n'a pas cessé de se dépenser pour la cause du bien et de l'équité qui sont les facteurs les plus puissants pour cette vie et l'autre. Ces moyens servent à estimer un peuple.

« Il importe à tout être intelligent qui désire la tranquillité pour sa personne, la sécurité pour sa famille, de se soumettre à ce Gouvernement et de ne pas écouter les conseils de ceux qui excitent et fomentent des troubles ou de l'indiscipline. Ces agitateurs ne doivent pas être écoutés.

« Je vous conseille de vous conformer aux paroles du Seigneur qui dit : Aimez-vous, secourez-vous. Je souhaite que Dieu vous garde, etc.

« Courdane, le 23 Safar 1333.

« Sid-Ali. »

On sait de quelle importance était pour nous la tranquillité du Maroc où il ne restait presque plus de troupes. Le Cheik d'Aïn-Mahdi seconda par ses proclamations la politique habile du général Lyautey. Celui-ci l'en remercia en le nommant che-

valier de la Légion d'honneur pendant son passage au ministère de la Guerre et, en réponse aux remerciements télégraphiés par le Cheik, il lui envoya le télégramme suivant :

« A Sid-Ali-Tedjani, Chef Ordre Tedjania, Aïn-Mahdi.

« Vous remercie de vos vœux qui confirment vos excellents sentiments et votre confiance dans la victoire de la France et de ses alliés. Votre télégramme m'a vivement touché, parce qu'il m'est adressé par le chef d'une de nos confréries musulmanes dont j'ai le plus apprécié le loyalisme et le dévouement pendant mon long séjour au milieu de vos coreligionnaires.

« Général LYAUTEY. »

De plus, en 1917, Si-Mahmoud retourne au Maroc s'employer pour la France et semble vouloir élire définitivement domicile à Marrakech.

Cette même année 1917, lors des révoltes suscitées dans nos tribus touareg par les Senoussis, Sid-Ali écrivit au grand maître des Senoussis, Sid-Mohamed-el-Abed, et aux chefs des tribus dissidentes affiliées à la confrérie, pour leur demander la libération de six sous-officiers et soldats français faits prisonniers au cours des combats sur la frontière tripolitaine (1). Enfin, ses télégrammes officiels à l'annonce du traité de paix affirment son loyalisme ainsi que le discours composé par lui et prononcé en sa présence par son grand mokaddem à la mosquée de Laghouat, le jour de l'armistice, devant les autorités et toute la population indigène.

Le Cheik Sid-Ali fut donc un instrument très docile entre les mains de l'administration française.

Mais si l'on apprécie le gouvernement de Sid-Ali au point

(1) Cette intervention n'eut d'ailleurs aucun résultat. Les malheureux Français — et un lieutenant italien, — furent emmenés dans le désert de Libye jusqu'à l'oasis de Koufra, zaouïa principale du grand-maître des Senoussis. Ils périrent de misère physiologique en cours de route, pendant une terrible famine, à l'exception de l'héroïque maréchal des logis Lapierre fait prisonnier, après avoir soutenu, en mars 1916, le siège de Djanet (poste-frontière du Sahara) ; ce siège est un des plus émouvants épisodes de notre histoire du Sahara algérien. L'intrépide Lapierre resta plus de trois ans captif des Senoussis. Il fut libéré en mai 1919, grâce aux efforts de notre consulat, et ramené à Ben-Gahsi sur la côte tripolitaine. (Voir les rapports détaillés du maréchal des logis Lapierre publiés dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, avril 1920.)

de vue des intérêts de la confrérie, la vérité oblige à plus de réserves. Il fut un dépensier d'une fantaisie inouïe ; il a passé son règne à acheter des automobiles dès leur apparition dans le bled, à vivre dans un luxe sans règle, quittant bientôt Courdane pour une propriété qu'il avait achetée à Laghouat, résidence plus conforme à ses goûts. Or, si les dieux s'en vont quand les prêtres désertent l'autel, les fidèles font comme les dieux. Sid-Ahmed fut l'artisan d'un sensible déclin constaté chez les Tedjania peu après la guerre.

A sa mort, son cousin Sid-Mohamed-el-Kébir, fils aîné du second époux d'Aurélie, fut intronisé Grand-Maître des Tedjania d'Aïn-Mahdi sans que personne y mît opposition (1) ; mais où les choses se gâtèrent, ce fut quand les héritiers du feu Cheik voulurent se partager ses biens. Le désordre excessif dans lequel se trouvaient les affaires de la zaouïa, ces affaires que Mme Aurélie avait laissées dans un état si prospère, amena un conflit aigu entre Sid-Mohamed, le nouveau Cheik, son frère Sid-Mahmoud, le Marocain, et quelques apparentés. L'autorité française s'efforça de rester étrangère au règlement de cette succession extrêmement compliquée ; mais elle dut intervenir quelquefois pour prévenir des dissentiments qui pouvaient éclore inopinément et compliquer notre politique.

Et voici qu'à la fin de 1922, au milieu d'une anarchie qui se prolongeait depuis deux ans et menaçait la vie même de la confrérie à Aïn-Mahdi, éclata une nouvelle inattendue : Mme Aurélie venait d'arriver à Laghouat.

Fut-elle sollicitée par l'un ou l'autre des partis qui s'étaient greffés à Aïn-Mahdi sur cette question de succession ? Il serait téméraire de l'affirmer. Elle descendit chez Sid-Mohamed, mais elle recevait Sid-Mahmoud, accouru en toute hâte du Maroc, et elle lui rendait visite. On a prétendu que, sans prendre parti pour l'un ou l'autre frère brouillés à mort, elle penchait ostensiblement du côté de Sid-Mohamed qu'elle a élevé tout enfant comme elle éleva Sid-Ali, mais avec plus de succès semble-t-il ; tandis que Sid-Mahmoud a vécu loin d'elle, dans le pays de sa mère, qui était la fille d'un agha du Djebel-Amour. On

(1) A cette occasion, un échange de lettres de condoléances et de félicitations renoua l'amitié entre Aïn-Mahdi et le chef des Touareg-Hoggar, amitié relâchée les années précédentes par l'influence des Senoussis, ce qui fut une des causes de l'assassinat du Père de Foucauld.

peut supposer tout au moins que, prise de la nostalgie de Courdane et appelée peut-être par le Cheik, elle saisit l'occasion qui lui permettait de servir une dernière fois, à soixante-quinze ans, les intérêts de la zaouïa. Quant à savoir exactement ce qu'elle a fait, c'est difficile; les murs du vieil Aïn-Mahdi sont trop épais pour laisser passer les échos de ce qu'on dit derrière eux, et Mme Aurélie est trop discrète, trop diplomate pour jamais parler. En tout cas, la succession fut réglée, et, pendant son séjour, Mme Aurélie fut traitée avec un grand respect, une déférence vraiment « maraboutique » et princière aussi bien par les affiliés que par les chorfa Tedjani qui lui baisaient la main, et pour qui elle était toujours la « maman ».

Au printemps, Sid-Mahmoud reprit le chemin du Maroc et le nouveau Cheik insista beaucoup pour que Mme Aurélie restât près de lui à Courdane et gouvernât comme par le passé. L'administration française à Laghouat semblait aussi désirer sa présence chez les Tedjania. Le commandant du territoire, à qui elle fit une visite de courtoisie, le lui laissa entendre. Mais rien ne put la décider. « Je suis trop âgée, disait-elle. Les enfants aiment leur liberté, et moi la mienne. »

Au mois d'avril 1923, elle repartit pour la France après un hiver passé à tenter de rétablir l'accord entre les différents partis de la zaouïa.

La vraie cause du départ de Mme Aurélie fut certainement qu'elle comprit avec sa clairvoyance coutumière la décroissance probablement irrémédiable de la confrérie à Aïn-Mahdi. Sans doute il faut réserver l'avenir : la prédication et les exemples d'un marabout plein de conviction et de mysticisme pourraient, comme au temps du fondateur, subjuguer les âmes naïves des kouan et les ramener à fréquenter la zaouïa. Mais les cheik actuels n'ont ni la foi ni les soucis d'ascète des anciens soufis. Ce n'est d'ailleurs pas à souhaiter pour la pacification du Sahara, qui a fait tant de progrès depuis vingt ans. Plutôt qu'un cheik fanatique et ses caravanes de mokaddem, mieux vaudrait pour nous un bon Transsaharien qui apporterait dans les misérables populations des oasis et au milieu des tribus nomades les produits des contrées fertiles et le désir du bien-être par le travail. Quant à l'œuvre elle-même de Mme Tedjani, elle vint à son heure : préparation, ébauche des temps nou-

veaux. Mais cette heure semble passée, ou du moins l'œuvre ne peut guère se continuer dans les mêmes conditions. Tant de changements sont survenus dans ce coin du bled depuis que la jeune Française y arriva des premières il y a un demi-siècle! Le chemin de fer s'approche à cent kilomètres de la vieille forteresse religieuse; les autos ronflent à ses portes; Laghouat, cette oasis enchanteresse plongée naguère dans un rêve indolent à cause de son accès difficile, se transforme peu à peu en une station d'hivernage pourvue d'un hôtel transatlantique où les touristes abondent... D'autre part, les Arabes sont électeurs!.. Comment faire valoir un domaine moyenâgeux au milieu de tels bouleversements?

On assure que le nouveau Cheik est très différent de son prédécesseur. C'est un homme sérieux, un peu renfermé, simple dans ses goûts et son genre de vie. Son mariage avec la fille de l'agha Hamza l'apparente à la grande famille des Cheik-Ali. Il ne dilapidera pas en plaisirs profanes les richesses de la confrérie. Mais thésauriser ne suffit pas pour être bon cheik et digne héritier des princes Tedjani. Celui-ci saura-t-il distribuer avec discernement ces richesses encore importantes aux Arabes si éprouvés par la famine et qui subissent jusque dans leurs sables le contrecoup du cataclysme mondial?.. En partant, Mme Aurélie emporta l'immense regret de ne plus rien pouvoir pour ces pauvres Arabes qu'elle aimait et dont elle venait de mesurer la misère.

Un autre regret, poignant aussi, se mêle à celui-là. Le château de Courdane est sur le point de tomber en ruine. Sid-Ali l'avait abandonné à ses domestiques qui l'ont entretenu à la façon dont les Arabes entretiennent... Ce peuple, dès qu'il est laissé à lui-même, ne ruine-t-il pas tous les pays où il s'établit! Sous la tutelle de la Française, le bled se vivifiait; elle partie, aussitôt l'incurie reparait.

Pendant ce dernier séjour, en se promenant dans ses anciens domaines, l'âme souvent blessée par ce qu'elle y voyait, Mme Tedjani s'arrêta près d'un puits abandonné, un de ces puits qu'elle avait creusés avec tant d'orgueil et qu'elle avait vus si vivants.

— Pourquoi ne cure-t-on pas ce puits? demanda-t-elle à un Arabe qui musait à l'entour.

— On a demandé la drague du bureau de Laghouat, répon-

dit l'Arabe, mais elle est cassée... Il faut attendre qu'elle soit réparée.

Mme Tedjani sourit tristement. Elle se rappelait d'autres fois où cette drague qu'il fallait réclamer à cinquante kilomètres n'était pas envoyée. Mais alors, la femme du Cheik réunissait les gens du village et encore les pèlerins en visite et aussi les vagabonds, puis elle faisait rôtir des moutons sur la cendre, rouler le couscous près du puits en détresse et chacun, en échange d'une large bombance, s'employait au curage sans qu'il fût besoin de drague...

Aujourd'hui, morts les troupeaux de Mme Tedjani, mortes ses cultures, abandonnés ses jardins! Et la florissante demeure qui abrita tant de grands généraux, tant d'hommes politiques et excita la curiosité de tant de Français est en train de disparaître insensiblement, sans qu'on fasse rien pour réparer un peu l'action du temps.

On dit qu'en retrouvant dans cet état son cher Courdane, la femme des deux Cheik pleura...

Maintenant, dans la maison d'Arc-en-Barrois, le soir de la vie l'endort de résignation, mais non d'oubli. Parfois elle tend l'oreille, croyant entendre, dans une hallucinante obsession, le bruit menu du sable qui envahit son domaine, qui boit l'eau des sources, tombe dans les puits pour les combler, s'effondre aux barrages pour disperser l'eau de l'Oued-M'zi, poudre les moissons desséchées.

Retournera-t-elle à Courdane, cédant à l'appel affectueux du Cheik et à l'amour de son peuple-enfant? Peut-être. Mais, si elle revient encore au cher pays où elle a laissé tous ses rêves généreux, ce ne sera jamais qu'en visiteuse et pour calculer avec mélancolie combien il faudra de temps à ce sable, naguère maîtrisé, pour étouffer complètement l'œuvre d'Aurélie Tedjani, princesse des Sables.

MARTHE BASSENNE.

A PROPOS DES FÊTES DE PAU

ALFRED DE VIGNY DANS LES PYRÉNÉES

Le jeudi 11 juin 1824, vers la fin de la journée, le 55e régiment d'infanterie de ligne, ayant à sa tête le colonel de Fontanges, faisait son entrée à Pau. Parti à l'aurore de son cantonnement d'Orthez, il avait suivi, toute la journée, cette route admirable, qui, longeant le Gave, s'élève lentement le long des coteaux béarnais qui la bordent à gauche, et laisse défiler à sa droite le plus magnifique panorama pyrénéen : coteaux de Jurançon, disparaissant sous leurs pampres célèbres, montagnes revêtues de toutes les féeries du jour, et enfin là-bas, sous le soleil éclatant de l'été méridional, les crêtes éternellement neigeuses, autour du pic du Midi d'Ossau. Mais, en général, les soldats, écrasés sous le haut schako, le havre-sac gonflé et surchargé, le lourd fusil à pierre, et tout l'attirail de campagne se montraient peu sensibles à ce paysage unique, « la plus belle vue de terre, a-t-on dit, comme Naples est la plus belle vue de mer ». Très prosaïquement, ils aspiraient à l'étape.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que Pau leur offrît, à cette époque, de quoi s'enthousiasmer beaucoup. Bâtie au-dessus des vallées du Gave et de l'Ousse, cette ville s'était un peu agrandie au XVIIIe siècle, mais elle ne comptait pas plus de dix mille habitants. L'ingénieur Flammarion y avait large-

ment ouvert la place Grammont, et la place Royale, prolongée jusqu'au bord du plateau, s'ornait de la statue de Louis XIV, au-dessous de laquelle le particularisme béarnais avait tenu à inscrire cette formule : *Aici lou petit-hilh dou nouste Henric*, voici le petit-fils de notre Henri. Mais les dix-huit rues qui séparaient les pâtés de maisons étaient étroites et tortueuses ; en descendant vers le Gave, on ne rencontrait guère que des masures, et des places sordides, où, à la fin de la belle saison, les troupeaux de la vallée d'Ossau se reposaient avant de se répandre dans les landes du Pont-Long. Le château lui-même, où une partie du 55e allait cantonner, était sombre et lugubre. On y parvenait par un vieux pont étroit, couvert de lierre; il aboutissait lui-même à une poterne percée dans une haute muraille formée de briques et de cailloux du Gave. On eût dit qu'on entrait dans une prison.

De plus, on était en droit de se demander dans quel état d'esprit les Palois accueilleraient ce régiment ardemment royaliste, et qui, justement à cause de ses opinions, pareilles à celles des Vendéens et de la Garde, avait été désigné pour la guerre d'Espagne. Les éléments libéraux étaient nombreux et remuants dans la cité d'Henri IV. Ils avaient à leur tête un certain Beauvais-Poque, originaire de Pontacq (Basses-Pyrénées), une espèce de bretteur qu'on avait surnommé « le Roi des Halles ». Redouté des représentants du pouvoir, il ne cherchait que des occasions d'esclandre. Récemment, à ce que l'on racontait, il avait fait le voyage de Bayonne, tout exprès pour se battre en duel avec un officier de la Garde. Un régiment comme le 55e ne pouvait pas attendre beaucoup de sympathie d'une population à la merci de cet agitateur.

Aussi la réception du régiment, à Pau, n'eut-elle rien de triomphal. Les soldats, poudreux et harassés, défilaient sous l'œil indifférent, ironique ou méfiant des Palois et se hâtaient d'arriver à leurs cantonnements. Les officiers s'évertuaient à porter beau, à imposer le respect à la foule, et jetaient sur elle un regard martial et dédaigneux.

Un seul avait adopté une attitude bien différente. Chevauchant d'un air lointain et rêveur à la tête de sa compagnie, un jeune capitaine, aux longs cheveux blonds, aux yeux bleu de mer, à la bouche légèrement entr'ouverte, ne cachait ni son ennui, ni son dégoût. Il avait l'air aussi peu militaire que

possible. Sorte de Ménalque de régiment, dans un métier où la distraction est rigoureusement proscrite, il était presque ridicule (1). C'était le comte Alfred de Vigny, auquel une songerie perpétuelle « parlait à l'oreille de poésie, de philosophie, d'émotions divines nées de l'amour » (2).

Toute son attitude reflétait son détachement profond des choses de l'armée. Il venait à peine de reprendre son commandement, après un congé de quatre mois, qu'il avait employé à publier, à Paris, un poème au titre imprévu : *Éloa ou la Sœur des Anges* (3). On devine combien peu les mystères de l'ordinaire et de l'habillement devaient passionner cet officier, qui, depuis 1820, faisait imprimer des vers soit dans *le Conservateur littéraire*, soit dans *la Muse française*, et dont l'ordonnance portait dans son sac, en place de théorie, une *Bible* sans cesse feuilletée et méditée. « J'étais bien déplacé dans l'armée », écrira-t-il plus tard à Brizeux. Nous le croyons sans peine. Ses notes ont beau le présenter favorablement : « Servant bien, bonne conduite, élevé dans les meilleurs principes », comment admettre que, dès le premier jour, il n'ait été froissé par la rudesse de ses camarades, comme par la méconnaissance de tout ce qu'il aimait, lui, ce poète profond et délicat, ce solitaire à la longue toison blonde, au teint rougissant de jeune fille, cet étrange capitaine d'infanterie qui jouait de la harpe et composait des vers?

***

Pourtant il avait voulu faire sa carrière dans l'armée. A dix-sept ans, en juillet 1814, il était entré aux gendarmes rouges de la Maison du Roi : il avait escorté Louis XVIII sur la route de Gand. Lieutenant à la légion de Seine-et-Oise, du 21 février au 16 mars 1816, il avait servi dans le 5e régiment de la Garde royale à pied jusqu'au mois de mars 1823. Près de neuf ans de vie de caserne courageusement supportés. Il ne veut pas se décourager encore. Il accomplit un nouvel effort. Il a subi la servitude militaire, il aspire à connaître la grandeur de l'armée. La guerre d'Espagne est déclarée. Il demande à passer capitaine

(1) Gaspard de Pons disait de lui : « En voilà un qui n'a pas l'air des trois choses qu'il est : un militaire, un poète, un homme d'esprit. »

(2) Lettre d'Alfred de Vigny à Brizeux.

(3) Vigny a été en congé du 3 février au 6 juin 1824. *Éloa* parut en avril.

en premier au 55e d'infanterie. On le lui accorde. Il en est très satisfait; et, le 28 mars 1823, il écrit à Saint-Valry :

Aujourd'hui, le lendemain du jour de ma naissance, vient de m'arriver ce nom de capitaine auquel semblent seulement commencer les grandes choses de la guerre, et qui, le premier, donne un peu de liberté et quelque puissance. Avec ce grade m'est arrivée la nouvelle que j'irai en Espagne, quand le régiment sera complet. Ainsi je mérite vraiment toutes vos félicitations, puisque je me vois certain de faire cette guerre à la Du Guesclin, et d'appliquer aux actions les pensées que j'aurais pu porter dans des méditations solitaires et inutiles.

Il fallut bientôt déchanter. Le régiment traversa la France, de Strasbourg à Bordeaux, fit un séjour à l'île de Ré, puis se dirigea vers l'Espagne : mais à Orthez, il s'arrêta. Le bataillon ne devait jamais franchir la frontière.

Virtuellement, le dernier essor qu'avait voulu prendre le capitaine de Vigny était brisé. Mais le moyen de le regretter, puisqu'il allait pouvoir se livrer tout entier aux lettres et à la poésie? Pour un jeune homme qui porte déjà dans sa tête le plan de *Cinq-Mars* et le scénario de nombreux drames historiques, les Pyrénées offriraient un pays de choix, un cadre rêvé à ses imaginations.

Orthez, ancienne capitale du Béarn, se présenta en effet aux yeux étonnés d'Alfred de Vigny comme une apparition du moyen âge. Vieille ville aux sombres demeures, dont l'une gardait encore le souvenir de Jeanne d'Albret, elle se serrait autour de son église gothique, rebâtie sur des murs du XIIe siècle, et autour du château Moncade, aux trois étages drapés de lierre, à la couronne de mâchicoulis. Et pour entrer dans ce passé encore vivant, il fallait franchir un vieux pont extraordinaire, en dos d'âne, aux quatre arches inégales, en ogive ou à plein cintre, et que gardait au beau milieu une haute tour de défense à pans coupés, percée de meurtrières, et coiffée d'un toit surplombant. Dans tout ce décor émouvant, à chaque pas, des visions étranges et dramatiques. Au XIVe siècle finissant Froissart est passé par ici, et il nous a conté la tragique aventure de la famille de Gaston Phœbus.

Personnage étrange et déconcertant ce beau seigneur, qui partageait son temps en trois parties : « l'une est en armes,

l'autre est en amours et l'autre ci est en chasse. » Poète et artiste, il tenait à Orthez une cour des plus brillantes, où se rencontraient chevaliers, savants et troubadours. Mais ces qualités ne réussissaient pas à étouffer complètement la violence de son caractère, quand on essayait de mettre un frein à ses passions désordonnées. Son fils, Gaston, en fit la terrible expérience. Désolé de la mésentente qui séparait son père et sa mère, il s'était laissé persuader par Charles le Mauvais qu'un philtre d'amour rapprocherait Phœbus de sa femme Agnès... Le sachet qui contenait ce philtre fut découvert par trahison, et, s'abandonnant à une furieuse colère, le vicomte de Béarn ordonna la mort de l'adolescent. Les États, indignés, s'opposèrent à l'exécution. Elle eut lieu quand même, d'après le vieux chroniqueur. Dans ce donjon heptagonal, que contemplait maintenant Alfred de Vigny, le père consomma le crime lui-même, en piquant le cou de son fils unique « par mesgarde ou autrement, avec un long petit coutel, dont il appareillait ses ongles... »

Deux siècles après, ce grand féodal à l'âme farouche n'était même pas respecté dans sa tombe. Les bandes huguenotes de Montgomery, aux ordres de Jeanne d'Albret, avaient pris Orthez d'assaut. Elles violèrent le sépulcre de Gaston Phœbus et prirent son crâne « pour en tirer au rampeau ainsi qu'avec une boule de quilles ». Et cette scène shakspearienne n'est qu'un détail dans le formidable événement de la ville entière mise à sac, livrée au pillage et aux flammes. Pas de quartier. On massacra tous les habitants. Et, dans la tour du vieux pont, on montre encore une fenêtre étroite qui domine le Gave, *la finestre dous Caperas* (la fenêtre des prêtres), d'où les calvinistes obligèrent les prêtres catholiques faits prisonniers à se jeter eux-mêmes dans le torrent.

Les souvenirs, à chaque pas, se lèvent en foule. Ici, Blanche de Navarre a été empoisonnée par son beau-frère et par sa sœur; là, Théodore de Bèze a professé... Tout récemment encore, le grand fracas de l'épopée napoléonienne a ébranlé ces montagnes. Il y a dix ans, le 27 février 1814, Soult, battant en retraite, a essayé d'arrêter sur ces collines l'armée anglo-espagnole de Wellington, et dix mille cadavres ont jonché ce coin des Pyrénées. On va encore visiter dans la ville l'auberge où une belle hôtesse, se plaçant héroïquement devant sa salle à manger, a déclaré au général britannique et à son état-major :

— Messieurs, vous pouvez me faire fusiller, mais je mourrai plutôt que de vous donner la dinde truffée que j'avais fait rôtir pour M. le duc de Dalmatie !

Le capitaine Alfred de Vigny n'avait donc nul besoin d'aller fabriquer de l'histoire en Espagne. Déjà, dans ce beau pays, encadré du merveilleux panorama de montagnes qui se déroule des bords de la Rhune jusqu'au pic du Midi de Bigorre, il vivait une histoire autrement pittoresque, impressionnante et variée.

D'ailleurs, il ne séjourna pas longtemps à Orthez. Le 55e envoyait des détachements dans toute la région, sans doute pour mieux entraîner les hommes, en cas de besoin, à la vie de campagne. Le capitaine de Vigny reçut l'ordre de se rendre avec sa troupe jusqu'à Oloron.

L'excursion avait encore plus de charmes. Le premier jour, on se contenta de parvenir à Navarrenx, la vieille citadelle protestante. Enchantements sur enchantements. Après avoir longuement cheminé à travers ce riche pays agricole, où abondaient les vignes, les pâturages, les champs de maïs et de céréales, où toutes les pentes verdoyantes se couvraient de bouleaux, de chênes et de châtaigniers, Vigny vit se profiler tout à coup une vraie forteresse, aux solides remparts restaurés par Vauban, aux fossés dont la forte ligne remplie d'eau complétait la défense naturelle du Gave d'Oloron. Tout est fermé, hostile, martial. Comme on est loin du boulevard et des cafés littéraires ! Un appel de clairons. Les portes s'abaissent. Les herses se lèvent lentement. Voici la petite ville pyrénéenne avec ses rues à angles droits, ses maisons renfrognées, et, à toutes les perspectives, des échauguettes et des créneaux.

Le lendemain, on laissa cette bastide guerrière, d'où, le 5 août 1569, Montgomery était parti pour sa furieuse offensive, et, par une route encore plus pittoresque, la compagnie se dirigea sur Oloron.

Oloron Sainte-Marie occupe trois collines, séparées par les gaves d'Aspe et d'Ossau. Elle comprend, en somme, une double agglomération : d'abord l'antique Illuro, capitale des Osquidates, détruite par les Sarrazins et les Normands, reconstruite au XIe siècle par Centulle IV, vicomte de Béarn ; et la ville épiscopale de Sainte-Marie. Celle-ci apparut la première, avec sa curieuse cathédrale à cinq nefs et à cinq chapelles absi-

dales, des XIe et XIVe siècles, et dont le porche, tout fouillé d'étranges sculptures, est écrasé par une énorme tour carrée, massive et sans grâce. On franchit le Gave. Oloron se dressa comme une sorte de Mont Saint-Michel, baignant dans la rivière ses murs noircis et ses maisons étagées, et couronnant sa pyramide de pierraille d'une esplanade où s'étale l'étrange coupole romano-byzantine de l'église Sainte-Croix.

Alfred de Vigny se plut tout de suite dans cette ville silencieuse et discrète, aux ruelles désertes, toute en rampes et en escaliers, aux maisons à encorbellements grimpant les unes sur les autres, aux placettes délaissées, avec leurs bancs de pierre toujours vides. Partout des logis du moyen âge ou de la Renaissance, avec leurs portes basses, leurs voûtes, leurs échoppes mystérieuses. Un séjour rêvé pour un poète du passé. C'est là qu'il travailla avec acharnement, durant toute la fin de 1823 et le premier mois de 1824, mettant sur pied le plan de *Cinq-Mars* et en écrivant une grande partie. Il avait trouvé moyen, — avec quelles difficultés ! — de se faire apporter dans cette petite ville perdue trois cents volumes et manuscrits qu'il déchiffrait et annotait avec passion durant les loisirs que lui laissait son commandement.

Il a daté aussi d'Oloron son poème de *Dolorida*. On aime à s'imaginer, en effet, que c'est là, tout près de la frontière espagnole, qu'il a écrit ce morceau célèbre, qui porte comme épigraphe ce proverbe d'outre-monts : *Yo amo mas à tu amor que à tu vida*, j'aime mieux ton amour que ta vie, et qui s'imprègne d'une si chaude poésie méridionale :

> Aux souffles purs d'un soir de l'ardente saison
> S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre...

Quand ces vers parurent dans *la Muse française*, en octobre 1823, Sophie Gay écrivit à Marceline Desbordes-Valmore : «C'est divin, n'est-ce pas? Il nous l'avait déjà dite et redite même. Eh bien ! j'ai trouvé encore plus de plaisir à la lire. C'est une composition, un tableau admirable. Le moyen de se distraire d'un démon qui se rappelle à vous par de tels souvenirs ! Delphine attend avec impatience votre avis sur cette *Dolorida*... » Mais alors, si Vigny avait dit et redit *Dolorida* à Sophie Gay et à sa fille, comme il n'avait pu le faire depuis son arrivée à Oloron, la pièce était antérieure à son départ pour

les Pyrénées! A moins que la Muse romantique et sa mère n'aient pris le parti de se vanter un peu, ce qui n'a rien de très invraisemblable...

D'ailleurs, qu'importe? Le poète a écrit bien d'autres belles choses à Oloron : cette *Prière pour ma Mère*, qui ne paraîtra que dans le *Journal d'un Poète* et qui est datée de septembre 1823, et ce *Déluge*, inspiré par le spectacle grandiose de la montagne :

La terre était riante et dans sa fleur première...
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature
Et des monts réguliers l'immense architecture
S'élevait jusqu'aux cieux par ses degrés égaux
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux...
. . . . . .
Antres de la montagne embaumés et secrets;
Gazons verts, belles fleurs de l'oasis chérie,
Arbres, rochers connus, aspects de la patrie!

Si, en effet, dans ce cantonnement privilégié, moins de souvenirs dramatiques venaient solliciter la pensée du romancier et du poète, en revanche la splendeur de la nature pyrénéenne l'avait conquis tout entier. Il n'y a pas encore bien longtemps, les vieillards se souvenaient à Oloron de ce jeune officier qui aimait à se promener toujours seul aux alentours de la ville. Le fait est qu'il ne pouvait se lasser de contempler cette admirable vallée d'Aspe, avec ses gorges sauvages, ses hautes pentes gazonnées, ses crêtes rocheuses aux arêtes vives qu'envahissent les arbustes, le lierre et le buis, et d'écouter surtout, aux approches rapides de l'hiver, le tumulte grossissant des torrents et des cascades. Pour écrire un des plus beaux chapitres de *Cinq-Mars*, il n'a eu qu'à noter ce qu'il avait sous les yeux :

« Au milieu de cette longue et superbe chaîne des Pyrénées qui forme l'isthme crénelé de la Péninsule, au centre de ces pyramides bleues chargées de neige, de forêts et de gazons, s'ouvre un étroit défilé... Dans les beaux mois de l'été, le *pastour*, vêtu de sa cape brune, et le bélier noir à la longue barbe y conduisent des troupeaux dont la laine tombante balaie le gazon... Mais lorsque vient le mois de septembre, un linceul de neige se déroule de la cime des monts jusqu'à leur base et ne respecte que ce sentier profondément creusé, quelques

gorges ouvertes par les torrents et quelques rocs de granit qui allongent leur forme bizarre comme les ossements d'un monde enseveli. »

Et si l'on doutait encore du modèle, il n'y aurait qu'à lire, quelques pages plus loin, le conseil que Jacques, le capitan espagnol, donne à son compagnon :

— Roulez en bas ; si vous n'êtes pas mort, vous suivrez la route. A gauche du Gave est Sainte-Marie ; mais tournez à droite, traversez Oloron, et vous êtes sur le chemin de Pau !

Vigny ne s'était pas contenté, en effet, de rôder tout près de son cantonnement. Il avait exploré tout le pays. Son service même l'y incitait. Sa compagnie était chargée de fournir un détachement pour garder le fort d'Urdos, tout en haut de la vallée d'Aspe ; et, par deux fois, il avait été bien obligé d'y aller lui-même pour inspecter ce poste et se rendre compte de la manière dont on y exécutait ses consignes. Ainsi s'était-il trouvé, après une longue marche, en présence d'un minuscule village, d'un hameau plutôt, formé d'un petit groupe de maisons que coupaient deux courtes ruelles, et où vivaient seulement la caserne et le corps de garde. Mais c'était la vallée solitaire qui l'avait enthousiasmé, cette prodigieuse gorge serpentant à travers les montagnes, et par laquelle, mille ans auparavant, les Arabes d'Abd-el-Rhaman, comme une irrésistible avalanche, avaient brusquement envahi la France méridionale. Le jeune capitaine marchait dans une rêverie épique, qui prendrait sa forme définitive dans quelques mois :

L'Afrique, sur le mont l'entoure...

. . . . . .

A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

L'Association régionaliste des Basses-Pyrénées ayant décidé de commémorer, ces jours-ci, le centenaire du séjour de Vigny dans le Béarn, on comprend assez facilement, en somme, que certains érudits locaux, et non des moindres, se fondant sur les travaux du regretté Paul Lafond, aient revendiqué pour Oloron le droit de célébrer cet anniversaire. C'est bien là, dans ce long séjour de trois saisons au moins, que le poète a aimé nos Pyrénées et a senti, en présence de leurs grands souvenirs, mêlés à leur féerie renouvelée sans cesse, mûrir son génie sensible et profond à la fois. Il n'est pas bien sûr que Pau, malgré

la splendeur de son panorama et ses richesses historiques, ait exercé sur lui le même charme, le même pouvoir d'incantation.

***

Comme nous l'avons dit, il y entra avec quelque mauvaise humeur. A la place de cette vie isolée, qui, en campagne, a tant de charmes pour un commandant de compagnie, il retrouvait, et après quatre mois de permission, tous les ennuis de la caserne, et la monotonie compliquée du service des places. Le 27 juin et le 27 juillet, il y eut grand branle-bas dans toute la garnison pour le passage de la Duchesse d'Angoulême, d'abord venant de Bayonne, ensuite revenant de Cauterets. Ces spectacles officiels n'avaient même pas, pour l'ancien lieutenant de la Garde royale, l'attrait de la nouveauté. Que la princesse arrivât par la route d'Orthez ou bien par la route de Bizanos, c'était toujours le même cérémonial : arc de triomphe, rassemblement de la Garde nationale à pied et à cheval, musique, allocutions, et le 55e de ligne formant la haie depuis l'entrée de la ville jusqu'à la Préfecture ou jusqu'à l'hôtel de la marquise de Gontaut-Biron, gouvernante des Enfants de France.

La population de Pau reçut très correctement la double visite de la fille de Louis XVI ; mais son état d'esprit demeurait le même. Quatre jours à peine après l'arrivée du 55e d'infanterie, les difficultés commencèrent. C'était un dimanche. Un certain nombre d'officiers et de soldats étaient allés assister à une cérémonie à l'église Saint-Jacques : ils furent violemment sifflés à la sortie, et de nombreuses altercations se produisirent entre civils et militaires. Beauvais-Poque ayant pris une part prépondérante au scandale, fut appréhendé et puni d'un jour de prison, acte d'autorité qui ne fit qu'exaspérer ses partisans. Ils jurèrent de se venger. Le dimanche 1er août, des rixes éclatèrent dans un bal champêtre, à Jurançon, où les Béarnais émirent la prétention d'empêcher les soldats du 55e de prendre part aux contredanses. Ce furent d'abord des horions isolés, puis une bataille en règle, qui obligea les militaires à battre prudemment en retraite. Mais cette attitude ne calma pas les assaillants. Les bagarres recommencèrent sur le pont du Gave, et s'étendirent jusqu'à l'entrée de Pau, au nord du Château et sur la place Grammont. Les pierres volaient de tous côtés contre le 55e de ligne, et la situation devint réellement inte-

nable. Les autorités débiles (le mot est d'Alfred de Vigny), n'osant pas sévir, le mouvement s'intensifia encore le lendemain, qui était jour de marché, au point que les officiers ne pouvaient plus sortir de chez eux sans être insultés ou frappés par la populace.

On devine, au milieu de ces bagarres, quels étaient l'écœurement et l'indignation de notre jeune capitaine. « Vous êtes comte », lui avait dit son père, quand il était entré à dix-sept ans aux gendarmes de la Maison Rouge; il n'oubliait pas qu'il était le neveu de Louis de Baraudin, lieutenant de Suffren, fusillé à Quiberon, le cousin des Vigny, tués à l'Armée des Princes. Il prit donc une part active aux vives protestations que firent entendre ses chefs et ses camarades, et il demanda formellement que les meneurs fussent arrêtés et traduits devant la Cour d'assises. On leur accorda cette satisfaction : mais le procès se termina par un acquittement général. La magistrature et le jury avaient cru plus habile de fermer les yeux pour éviter d'envenimer l'affaire. « Il est prouvé jusqu'à l'évidence, écrivait froidement le *Mémorial béarnais*, que ces événements ne tiennent en aucune manière à la politique, et que les Béarnais, fidèles imitateurs de leurs ancêtres, se font toujours remarquer par leur amour et leur dévouement à la famille adorée de nos rois. »

Fut-ce à la suite de toutes ces déceptions et de tous ces déboires? toujours est-il que le poète tomba gravement malade. Il se crut perdu et brûla de nombreux manuscrits : une tragédie de *Roland*, une de *Julien l'Apostat*, dont il reprendra les thèmes plus tard, et une d'*Antoine et Cléopâtre*, toutes essayées et griffonnées de dix-huit à vingt ans. Il se méfiait déjà des éditeurs posthumes. Qu'avons-nous perdu à ce sacrifice? Pas grand chose sans doute. Vigny a avoué lui-même qu'il n'y avait de supportable dans *Roland* que ce vers sur Jésus-Christ :

Fils exilé du Ciel, tu souffres au désert.

alexandrin qui n'a, d'ailleurs, rien de particulièrement sublime. Quoi qu'il en soit, l'autodafé étant consommé, la guérison arriva. « Je sors d'une longue maladie qui avait les symptômes du choléra, note le poète dans son *Journal*. Je suis étonné de ne pas être mort. J'ai souffert en silence des douleurs

horribles, je croyais bien me coucher pour mourir. Mon sursis est prolongé, à ce qu'il me semble... »

Le merveilleux climat de Pau allait achever de le remettre. « Les belles montagnes et l'air pur et les douces couleurs de ce soleil, avait-il écrit à J.-B. Soulié, rédacteur en chef de *la Quotidienne*, me consolent un peu des habitants que je ne peux aimer, quoi que je fasse ». Il se réfugiait aussi dans le passé, dans les souvenirs si variés et si pittoresques de ce vieux château, où ses hommes étaient maintenant casernés. Il visitait les oubliettes de la tour de Montauzet, avec la fameuse statue de fer, armée de poignards, pareille à la célèbre Vierge de Nüremberg, et que l'on attribuait à la cruauté de Gaston Phœbus.

Il parcourait ces vastes salles, ce parc de la Haute-Plante, où le roi de Navarre, Henri II, compagnon de captivité de François Ier à Pavie, avait emmené, pour y tenir sa cour, la sœur du roi chevalier, Marguerite d'Angoulême, « la Marguerite des Marguerites, la dixième Muse, corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange » ; il y revoyait les fêtes de jour et de nuit, qui avaient déroulé dans ce cadre somptueux, les divertissements de la pavane et du branle à la torche, les représentations des pastorales écrites par la reine pour les filles d'honneur de sa suite entre deux contes de l'*Heptaméron*. Parfois, au soleil couchant, celui qui évoquera bientôt la conspiration de *Cinq-Mars* et l'assassinat de Concini, revoyait, dans le grand salon du château, le repas libre servi, le 24 août 1569, aux seigneurs catholiques qui avaient secondé Térine dans sa lutte contre Montgomery et avaient été faits prisonniers. On les avait servis magnifiquement devant cet horizon splendide, en face de la dentelle d'azur et d'argent des Pyrénées, scintillant sur le ciel pur : et, en sortant de table, on les avait tous poignardés...

Toutes ces images, tour à tour magnifiques et sanglantes, animaient ses rêveries solitaires. Car Vigny avait eu beau rejoindre son régiment, il n'y fréquentait vraiment, — chose bien caractéristique à cette époque, — qu'un simple sous-officier, Jean Pauthier, un jeune sergent qui composait aussi des vers. Ils se promenaient ensemble. Ils se lisaient leurs œuvres. Ils ne devaient pas se perdre de vue, et beaucoup plus tard nous retrouverons ce modeste compagnon d'armes et de lettres, devenu un savant sinologue, et nommé exécuteur testamentaire du poète des *Destinées*.

En dehors de cette étrange amitié, qui, seule, lui faisait revivre quelques heures de sa vie littéraire dans les cénacles de la capitale, le capitaine de Vigny n'avait pas de relations. La société de Pau lui était à peu près fermée. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles il se tourna vers la colonie étrangère, et y fit la connaissance de l'extravagant Hughes-Mill Bunbury et de ses deux filles.

Ces Anglais avaient tout ce qu'il fallait de fantaisie et d'imprévu pour le séduire. Le père, que l'on disait plusieurs fois millionnaire, avait fait sa fortune aux colonies. Il comptait notamment parmi ses domaines une île de la Polynésie, peuplée d'anthropophages. Mais, plutôt que d'essayer sur eux les bienfaits de la civilisation, il préférait parcourir toute l'Europe dans le plus bizarre équipage. Les malles-postes et les berlines lui déplaisaient au delà de toute expression : il avait donc fait construire, avec tout le confortable britannique, une véritable roulotte de saltimbanque, une sorte de wagon où se trouvaient chambre à coucher, salon, salle à manger, cuisine, etc. Ainsi demeurait-il entièrement maître de tous ses déplacements. Il partait quand bon lui semblait et dans la direction où l'entraînait son caprice. Le site lui plaisait-il? Il s'y arrêtait, et ne songeait à s'éloigner qu'une fois sa curiosité et son plaisir dûment satisfaits. C'était déjà, en somme, avec beaucoup moins de poésie et beaucoup plus de sybaritisme, le libre vagabondage de *la Maison du Berger*.

Sir Hughes-Mill Bunbury arriva-t-il à Pau de cette façon indépendante et romanesque? Rien ne permet de l'affirmer. Mais, en tout cas, on sait qu'il n'y séjournait pas ainsi, puisqu'il demeurait assez bourgeoisement dans un appartement de l'hôtel Xaintrailles, rue Royale (aujourd'hui rue du Lycée). Alfred de Vigny fut, d'ailleurs, attiré de ce côté beaucoup moins par l'originalité de ce vieux globe-trotter que par le charme de ses deux filles, Lydia et Alicia.

L'aînée surtout le captiva. Née à Demerary, dans la Guyane, c'était une créole grave, froide et majestueuse, qui répondait assez bien à l'idée qu'il devait alors se faire de sa muse. Nièce du gouverneur de la Jamaïque, elle avait, au dire de Banville, tout de la fille d'un roi. Elle arrivait de pays lointains, parée de ces vagues prestiges qui ont tant d'influence sur le mariage des poètes. D'autre part, ce qui exposait justement

le jeune capitaine du 55e aux railleries et au dédain de ses camarades, le revêtait aux yeux de cette miss de vingt-cinq ans d'un halo de gloire et de beauté. Elle aima ce poète rêveur et distrait, un peu hermétique, si différent des nombreux officiers qu'elle avait connus jusque-là, ce soldat au teint de vierge, à la voix grave et prenante, aux manières aristocratiques et secrètes. Elle fut bientôt plus acharnée que lui pour triompher de la résistance de sir Bunbury, et pour sacrifier de gaîté de cœur les avantages qu'elle pouvait tirer de sa famille (1). Vigny était pris. Il s'abandonna en aveugle à son amour et à ses chimères, et quand, à la fin de 1824, son régiment fut rappelé à Orthez, il demanda et obtint un nouveau congé qui lui permit de revenir à Pau, pour régler et achever la grande affaire de son mariage.

C'est donc à peu près en civil, qu'il reprit son séjour dans la capitale du Béarn. Il avait abandonné complètement toute idée de demeurer dans l'armée : cela ne plaisait ni à sa fiancée, ni surtout à son futur beau-père, et il ne cherchait plus que l'occasion d'être admis au traitement de réforme. A partir du 1er janvier 1825, il fera prolonger et renouveler ses permissions, le 1er octobre, puis le 1er janvier 1826, jusqu'au 13 avril 1827, date à laquelle, définitivement, il quittera le service. Au fond, il y avait déjà longtemps qu'il sentait bien que son avenir n'était pas là.

« J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poète. Triple titre à la défaveur », écrira-t-il dans son *Journal*. De plus, il l'a avoué lui-même, sa froideur avec ses chefs et ses camarades l'avait fait classer comme une sorte de révolté en opposition permanente contre la discipline ; sa distraction naturelle et l'état de somnambulisme où le jetait la poésie passaient pour une sorte de dédain de tout ce qui l'entourait. Enfin, malgré une éducation très sévère et très énergique, son corps débile supportait mal les fatigues de la vie militaire. A tous les points de vue, il en était excédé et ne demandait qu'à en sortir.

(1) Vigny, non seulement, fut déshérité par son beau-père, mais encore fut trompé dans son contrat de mariage, sur la valeur des biens donnés en dot à sa future. On a même raconté, plus tard, que cette dernière s'en était excusée en lui disant : « Que voulez-vous ? Je vous ai trompé, parce que je vous aimais ! » Si l'anecdote est inventée, le fond en est exact.

C'est pour tous ces motifs, sans doute, que, lors de la cérémonie de son mariage, aucun des officiers de son régiment n'intervint. Le 3 février 1825, le colonel de Fontanges apposa bien sa signature au contrat, dressé par Me Sorbé, notaire à Pau, mais le même jour, il ne figura pas à l'acte de l'état civil. Vigny eut cependant des témoins dignes de lui : le marquis de Gontaut-Biron, lieutenant général des armées du Roi, le sous-intendant militaire Jean-Alexandre de Duplaa, propriétaire du domaine d'Escout, près d'Oloron, le chevalier basque Hippolyte-Martin Dargainaratz, secrétaire honoraire du Roi à la conduite des ambassadeurs, et enfin ce marquis de Boyrie, sauvé par le 9 thermidor, et qui, si longtemps, promena encore à Pau ses ailes de pigeon, son habit bleu et sa canne à pomme d'or. Tous pouvaient faire bonne figure en face des officiers accourus à l'appel des Bunbury : Sir Thomas Rynd, major, sir John Robertson, capitaine de haut bord, et sir William-Howe Mulcaster, capitaine de haut bord au service de S. M. britannique, chevalier de l'Ordre du Bain, chevalier commandeur de l'Ordre de la Tour et de l'Épée de Portugal, et membre de l'Ordre ottoman du Croissant.

Le 8 février, eut lieu le mariage religieux célébré dans l'intimité devant le pasteur Gabriac, président de l'Église consistoriale des Basses-Pyrénées, venu tout exprès d'Orthez, sa résidence, car la ville de Pau, à cette époque, n'avait ni temple ni ministre protestants. Ce fut tout. Il ne reste pas trace que l'auteur d'*Éloa*, entièrement subjugué par sa blonde fiancée, ait cherché à l'entraîner dans une église et à demander sur leur union une oraison et une bénédiction catholiques.

***

Il eût été difficile à l'Association régionaliste du Béarn, malgré son accord avec la municipalité et les groupements littéraires de Pau (1), de fêter uniquement le centenaire de ce mariage, qui, bien que célébré dans les Basses-Pyrénées, n'avait rattaché en rien Alfred de Vigny à notre Sud-Ouest. Aussi a-t-elle cherché à donner à cette commémoration un motif plus littéraire. Laissons de côté le fâcheux accueil fait au jeune capitaine par les Palois, sa solitude et son ennui dans

(1) Académie de Béarn. — Société des Sciences, Lettres et Arts des Basses-Pyrénées. — Comité des fêtes et Syndicat d'initiative de Pau.

cette cité de Henri IV, où il ne put s'épancher qu'avec des Anglais; il n'en reste pas moins que c'est là qu'il a largement avancé son *Cinq-Mars*, qui allait bientôt paraître; que c'est là surtout qu'il a écrit son poème le plus célèbre, *le Cor*, inspiré probablement au cours de quelque promenade de fiançailles ou de lune de miel devant le déroulement grandiose de la chaîne des Pyrénées :

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !

Certes, ces deux vers s'appliquent à merveille à cet admirable panorama, que l'on pouvait déjà contempler des terrasses de la place Royale ou de la Haute-Plante, et où s'opposent les neiges éternelles des sommets et la parure verdoyante de la vallée du Gave. Mais, en réalité, le sujet épique du *Cor* se déroule bien loin de là, dans le val tragique de Roncevaux et dans le cirque de Gavarnie. Charlemagne et ses preux reviennent d'Espagne par un chemin fort éloigné de Pau. Ils descendent de Cauterets, vers les vallées de Luz et d'Argelès. Et le poète embrasse un tout autre paysage, quand il s'écrie :

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées !..

Ici, vraiment, ce n'est plus cette majestueuse plaine, si magnifiquement couronnée d'un frisson d'argent pâle, qui l'inspire, mais plutôt le souvenir de ses chevauchées de l'année précédente, alors qu'il remontait, seul et pensif, l'étroite vallée d'Aspe, jusqu'au fort d'Urdos. Ce n'est que là qu'il a pu surprendre de tels tableaux pittoresques :

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend, immobile, au sommet du rocher...

Le poème aura beau être daté : *Pau, 1825*, nous savons déjà qu'il vient d'images anciennes, réveillées par l'amour et la songerie, ressuscitées peut-être par le désir de plaire à une jeune femme, mais que la ville où il fut écrit peut revendiquer, en somme, une bien petite part dans son élaboration.

A quoi bon d'ailleurs ergoter? Ce que Pau a le droit

incontestable de célébrer, en ces jours anniversaires, c'est l'influence exercée sur le génie d'Alfred de Vigny par son long séjour aux Pyrénées et spécialement dans le Béarn. La vieille province vit toujours, fortement caractérisée par ses paysages et par sa race. Sa capitale peut s'enorgueillir en son nom que le hasard des camps ait amené dans ses anciennes cités, toutes peuplées d'histoire, à travers ses montagnes, à la fois harmonieuses et farouches, le poète méditatif qui était si bien préparé à les comprendre et à les aimer. Sa corvée de garde une fois finie, il a pu repartir sans grand espoir de retour, aller à Paris chercher une gloire rebelle et durement disputée, et dans la triste solitude du Maine-Giraud un repos qu'il ne trouvera que dans la mort. Cette âme romantique, tournée plus volontiers vers les brumes d'Outre-Manche que vers le clair soleil latin, a pu s'éloigner facilement du Midi pyrénéen, retrouver avec joie le ciel tendre et fin de Paris, et la grasse Touraine, « le jardin de la France »... Il n'en reste pas moins que c'est ici, dans cette province aux couleurs vives, à la langue rude et sonore, aux mœurs pittoresques, aux costumes bariolés, au passé violemment dramatique, qu'il a rêvé ses grandes œuvres, son *Cinq-Mars*, ses drames, ses poèmes. Et l'on peut se demander si l'élégiaque un peu trop fluide qui était en lui n'a pas pris ici, durant ses deux années d'exil, cette puissance de vision, cette fermeté de touche, cette profondeur de pensée, cette sobre vigueur d'expression, qui lui ont permis de dédaigner les modes passagères, de faire fi de l'indifférence des uns et des vaines popularités des autres. A mesure que le temps s'écoule, il grandit. A chaque tournant de la route, nous perdons de vue un de ses rivaux d'autrefois. Mais il est toujours là. Il porte avec lui un peu de l'éternelle jeunesse de nos montagnes.

ARMAND PRAVIEL.

LA STEPPE[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

De N., ville de district du gouvernement de Z., sortit avec fracas un matin de juillet 187., et prit la route postale, une briska sans ressorts, sale, délabrée, un de ces véhicules antédiluviens dans lesquels ne voyageaient alors en Russie que les représentants de commerce, les marchands de bestiaux et les prêtres pauvres. La briska grinçait au moindre mouvement. Le seau attaché à son arrière lui répondait tristement; à ces grincements, et aux misérables lambeaux de cuir flottant sur sa carcasse dépeinte, bonne à faire du bois à brûler, on pouvait juger de sa vétusté.

Dans la briska étaient assis deux habitants de N..., un marchand rasé, à lunettes, Ivane Ivànytch Kouzmitchov, coiffé d'un chapeau de paille, ressemblant à un fonctionnaire plutôt qu'à un commerçant, et le P. Christophore Siriîski, l'archiprêtre de l'église Saint-Nicolas. C'était un petit vieillard à cheveux longs, vêtu d'un cafetan de grosse toile grise, avec un chapeau haut de forme à larges bords, et une ceinture de couleur, brodée.

Le premier voyageur paraissait absorbé dans ses pensées et secouait la tête pour chasser l'assoupissement qui le gagnait. Sur sa figure, l'habituelle sécheresse des gens d'affaires le disputait

Copyright by Denis Roche, 1925.

(1) Il semble convenable de rendre au mot steppe, emprunté du russe, son genre d'origine; il ne paraît être devenu masculin en français que par comparaison abusive avec le mot désert. — (N. d. Tr.).

à la bienveillante placidité d'un homme qui vient de prendre congé des siens et qui a bu convenablement. Le second voyageur contemplait de ses petits yeux humides le monde de Dieu, et souriait si largement qu'il semblait que ce sourire touchât les bords de son chapeau haut de forme. Sa figure était rouge comme s'il faisait froid. L'un et l'autre, le P. Christophore aussi bien que Kouzmitchov, allaient vendre de la laine. En se séparant de leurs maisonnées, ils avaient mangé des beignets à la crème aigre, et, malgré l'heure matinale, ils avaient bu. Leur humeur à tous les deux était excellente.

Avec les deux personnes qui viennent d'être décrites, et le cocher Dénîsska, qui fouaillait inlassablement une paire de chevaux alertes, bai-brun, il se trouvait encore un voyageur dans la briska : un petit garçon de dix ans à la figure noire de hâle et mouillée de pleurs ; c'était Iégôrouchka, le neveu de Kouzmitchov.

Du consentement de son oncle, et accompagné de la bénédiction du P. Christophore, il partait, il ne savait où, pour entrer au lycée. Sa mère, Olga Ivânovna, veuve d'un fonctionnaire civil, et sœur de Kouzmitchov, aimait les gens instruits et la bonne société ; elle avait supplié son frère d'emmener Iégôrouchka avec lui, pour le mettre au lycée. Et maintenant le petit garçon, assis sur le siège à côté de Dénîsska, ne comprenait, ni où il allait, ni pourquoi. Il tenait le cocher par le coude, pour ne pas tomber, et tressautait comme une théière sur une bouilloire. En raison de l'allure de la voiture, sa chemise rouge se gonflait sur son dos comme un ballon, et son chapeau de postillon tout neuf, orné d'une plume de paon, lui glissait à tout instant sur la nuque. Il se sentait au plus haut degré malheureux et voulait pleurer.

Quand la briska passa devant la prison, Iégôrouchka vit les sentinelles, qui faisaient tranquillement leur faction auprès de la haute muraille blanche, et les petites fenêtres grillées, et la croix qui brillait sur le toit ; et il se rappela qu'il y avait une semaine, le jour de Notre-Dame de Kazan, il était allé avec sa mère à l'église de la prison, dont c'était la fête votive. Et une autre fois, il était venu à la prison avec Dénîsska et la cuisinière Lioudmîla, et avait apporté aux prisonniers des gâteaux de Pâques, des œufs, des pâtés et de la viande rôtie. Les prisonniers le remerciaient en se signant, et l'un deux lui fit

cadeau de boutons de manchettes en plomb, de sa fabrication.

Le petit garçon tâchait de bien voir tous les endroits qu'il connaissait, mais la détestable briska filait et laissait tout derrière elle. Après la prison apparurent et disparurent les forges noires et enfumées, puis le cimetière riant et vert, entouré d'une clôture de grosses pierres, par-dessus laquelle se levaient joyeusement les croix et les mausolées blancs, cachés dans la verdure des cerisiers, et qui semblaient, de loin, des taches blanches. Iégôrouchka se souvint que, quand les cerises mûrissaient, les croix et les mausolées étaient parsemés de points, rouges comme du sang. Derrière la clôture dormaient jour et nuit, son père et sa grand mère Zinaïda Danîlovna. Quand sa grand mère mourut, on la mit dans un long et étroit cercueil, et on plaça sur ses yeux, qui ne voulaient pas se fermer, deux pièces de cinq copeks.

Derrière le cimetière fumaient les briqueteries. Une fumée épaisse et noire sortait à gros flocons de dessous leurs longs toits de roseaux, aplatis vers la terre, et elle s'élevait en l'air paresseusement. Le ciel au-dessus des usines et du cimetière était brun, et les grandes ombres des flocons de fumée glissaient sur les champs et sur la route. Au milieu de la fumée, près des toits, se mouvaient gens et chevaux, couverts de poussière rouge.

Après les usines, la campagne commençait. Iégôrouchka se retourna une dernière fois vers la ville, appuya la tête contre le coude de Dénisska et se mit à pleurer amèrement.

— Allons, enfant gâté, tu n'as pas assez pleuré ?... lui dit son oncle. Si tu ne veux pas partir, reste ; personne ne t'emmène de force.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, mon petit Iégor, marmotta vivement le P. Christophore ; ce n'est rien, mon petit... Invoque Dieu!... Tu ne pars pas pour faire le mal, mais pour faire le bien. L'étude, comme on dit, est la lumière, et l'ignorance, c'est les ténèbres... Je te le dis en vérité.

— Veux-tu revenir ? demanda Kouzmitchov.

— Je... je... je le veux, répondit Iégôrouchka en sanglotant.

— Eh bien ! reviens... Car, c'est faire un voyage inutile ; comme on dit, c'est tout juste faire sept verstes pour manger de la gelée.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, mon petit !... reprit le P. Christophore ; invoque Dieu... Lomonôssov partit de chez lui, un peu

comme toi, avec des marchands de poisson, et il devint un homme connu de toute l'Europe. L'esprit qu'on acquiert avec foi donne des fruits agréables à Dieu. Que dit-on dans la prière : « Pour la gloire du Créateur; pour la consolation de nos parents; pour le profit de l'Église et de la patrie »?... Voilà.

— Le profit n'est pas le même pour tous..., observa Kouzmitchov en allumant un mauvais cigare. Aux uns la science profite, et aux autres elle brouille l'esprit. Ma sœur est une femme qui n'entend rien... Elle aspire à tout ce qui est noble et veut faire de Iégôrouchka un savant; et elle ne comprend pas que, moi, dans mes affaires, je ferais le bonheur du petit pour toute sa vie. Je vous fais cette remarque, parce que si tous veulent devenir savants, il n'y aura plus personne pour commercer et pour semer le blé; tous mourront de faim.

— Mais si tous font le commerce et sèment le blé, il n'y aura personne pour s'adonner à l'étude.

Et pensant, tous les deux, avoir dit quelque chose de décisif, Kouzmitchov et le P. Christophore prirent des mines graves et toussèrent en même temps. Dénîsska, qui avait prêté l'oreille à leur conversation sans y rien comprendre, secoua la tête, se souleva sur son siège et fouailla les deux bais. Le silence s'établit.

Entre temps, devant les yeux des voyageurs se développait déjà une large plaine infinie, coupée par une chaîne de collines. Serrées, et semblant regarder les unes par-desssus les autres, ces collines se rejoignaient en un plateau qui se prolongeait à droite de la route jusqu'à l'horizon et disparaissait dans le lointain mauve. On avance, on avance, et on ne peut distinguer, ni où ce plateau commence, ni où il finit... Le soleil, derrière la ville, a déjà risqué un coup d'œil, et, doucement, sans hâte, s'est mis à son œuvre. D'abord, loin en avant, à l'endroit où le ciel se joint à la terre, près de petites collines et du moulin à vent qui ressemble de loin à un petit homme agitant les bras, a glissé sur terre une large raie jaune-vif. Une minute après, une raie pareille brilla plus près, rampa à droite, et atteignit les collines. Quelque chose de chaud toucha le dos d'Iégôrouchka. Une raie de lumière, furtivement arrivée derrière la voiture, coula sur elle et sur les chevaux, se porta vivement à la rencontre d'autres raies, et, tout à coup, toute la vaste steppe, rejetant de soi la pénombre matinale, sourit et étincela de rosée.

Le seigle moissonné, les hautes herbes, l'euphorbe, le chanvre sauvage, tout ce que la chaleur avait roussi, séché, à demi tué, se ravivait, trempé par la rosée et caressé par le soleil, pour s'épanouir à nouveau. Au-dessus de la route, les pétrels arctiques volaient avec des cris joyeux. Dans l'herbe, les souslics s'appelaient. Quelque part au loin, des vanneaux semblaient pleurer. Une compagnie de perdrix, effrayée par la briska, s'envola avec son doux *trrr* vers les collines. Les grillons, les sauterelles, les criquets, commencèrent dans l'herbe leur grinçante et monotone musique.

Mais déjà la rosée s'évaporait; l'air redevint calme, et la steppe, déçue, reprit son aspect triste de juillet. L'herbe baissa l'oreille; la vie cessa. Les collines brûlées, brunes-vertes, lilas au loin, avec leurs tons assourdis; la plaine, avec son lointain vaporeux et le ciel comme retourné, qui, dans la steppe, où il n'y a ni bois ni hautes collines, semble effroyablement profond et transparent, apparaissaient maintenant sans fin, imprégnés de tristesse...

Comme il fait lourd et triste ! La voiture file, et Iégôrouchka voit sans cesse la même chose : le ciel, la plaine, les collines... La musique, dans l'herbe, s'est tue... Les pétrels se sont envolés. On ne voit plus de perdrix. Au-dessus de l'herbe flétrie tournoient, ne sachant que faire, des freux, tous semblables les uns aux autres, et qui rendent la steppe encore plus monotone. Au loin, un moulin tourne ses ailes.

Comme diversion, brille entre les hautes herbes un crâne blanc ou une pierre roulée. Il surgit, un instant, une fruste statue de femme, en pierre grise, ou un saule desséché, avec, à la branche du haut, un geai bleu. Un souslic traverse la route. Et à nouveau, devant soi, les hautes herbes, les collines, les freux...

Mais, Dieu merci, voilà qu'arrive un chariot avec des gerbes. Tout en haut est étendue une jeune fille. Somnolente, exténuée, elle lève la tête, et regarde les passants. Dénîsska la contemple. Les bais tendent les naseaux vers les gerbes. La briska grinçante frôle le chariot; et les épis, piquants comme un balai de bouleau, froissent le haut de forme du P. Christophore

— Tu te jettes sur les gens, l'enflée!... crie Dénîsska. Eh! ton museau est rebondi comme si un bourdon l'avait piqué.

A moitié endormie, la fille sourit, et, après avoir remué les lèvres, se recouche... Mais voilà, dressé sur la colline, un

peuplier solitaire. Qui l'a planté et pourquoi est-il là? Dieu le sait! Il est difficile de détourner les yeux de sa silhouette svelte et de son habit vert. Est-il heureux, ce bel arbre? En été la chaleur, en hiver les tempêtes de neige; en automne les nuits effrayantes, où il n'y a que ténèbres et où l'on n'entend que le vent hurlant sans raison; et surtout, être, toute sa vie, seul, seul...

Derrière le peuplier, comme un tapis jaune vif, se déroulent, du haut de la colline jusqu'à la route, des champs de froment. Sur la colline, le blé est déjà coupé et rangé en gerbes; mais, en bas, on ne fait que moissonner. Six faucheurs alignés brandissent leur faux. Les faux brillent allégrement, et, toutes ensemble, en mesure, font un bruit sifflant, *vji*, *vji* ; au mouvement des femmes qui lient les gerbes, aux figures des faucheurs, au luisant des faux, on voit que la chaleur brûle et suffoque. Un chien noir, la langue pendante, délaissant les faucheurs, s'élance au-devant de la briska avec l'intention d'aboyer; mais il s'arrête à mi-chemin, et regarde avec indifférence Dénisska qui le menace du fouet; il fait trop chaud pour aboyer. Une des femmes se relève, soutient à deux mains son dos endolori et suit des yeux la chemise rouge d'Iégôrouchka. La couleur lui a-t-elle plu, ou s'est elle souvenue de ses enfants? elle reste longtemps immobile, le suivant du regard...

Mais le blé, lui aussi, est dépassé. A nouveau, les plaines brûlées, les collines brunes, le ciel en feu. Le P. Christophore et Kouzmitchov se taisaient. Dénisska fouaillait les bais et criait après eux de temps à autre, et Iégôrouchka ne pleurait plus, regardant avec indifférence de tous côtés. La chaleur et la tristesse de la steppe l'avaient harassé. Il lui semblait qu'il roulait et tressautait depuis longtemps, et que, depuis longtemps, le soleil lui brûlait le dos. On n'avait pas fait dix verstes qu'il pensait déjà : « Il serait bon de se reposer. » Du visage de son oncle l'expression bienveillante avait peu à peu disparu; il n'y restait plus que la sécheresse de l'homme d'affaires; et, à une figure rasée, maigre, armée de lunettes, et dont les tempes et le nez sont couverts de poussière, cette sécheresse donne un air inquisitorial, implacable. Le P. Christophore ne cessait de regarder avec étonnement le vaste monde et de sourire.

— Eh! bien, Dénisska, rattraperons-nous aujourd'hui les chariots? demanda Kouzmitchov.

Dénìsska regarda le ciel, se souleva, fouailla les chevaux, et ce fut alors seulement qu'il répondit :

— A la nuit, si Dieu le veut, nous les rattraperons...

Un aboiement retentit. Six énormes chiens de berger des steppes jaillirent soudain, comme d'une embuscade, et se jetèrent avec des hurlements furieux au-devant de la voiture. Tous, extraordinairement méchants, avec des mufles d'araignées velues, et des yeux rouges de colère, entourèrent la briska et, se poussant jalousement l'un l'autre, jetèrent des aboiements rauques : ils semblaient prêts à mettre en pièces les chevaux, la briska et les gens... Dénìsska, taquin, et qui aimait à fouailler, fut heureux de l'aubaine. Donnant à sa figure une expression de joie provocante, il se courba et lança un coup de fouet à un des chiens. Les mâtins hurlèrent de plus belle; les chevaux s'emportèrent et Iégôrouchka, qui avait peine à se tenir sur le siège et regardait les yeux et les dents des chiens, comprenait que, s'il tombait, il serait mis instantanément en lambeaux. Mais il n'éprouvait pas de crainte et les regardait avec autant de joie méchante que Dénìsska; et il regrettait de ne pas avoir un fouet lui aussi.

La briska arriva à la hauteur d'un troupeau de brebis.

— Arrête! cria Kouzmitchov. Tiens les chevaux. O, o, o!...

Dénìsska se rejeta en arrière de tout son corps et arrêta les bais; la briska s'immobilisa.

— Viens ici! cria Kouzmitchov au berger... Calme tes chiens; qu'ils soient maudits!

Le vieux berger, déguenillé et pieds nus, avec un bonnet d'hiver, avec une musette sale au côté, et un long bâton crochu, tout à fait une figure de l'Ancien Testament, apaisa les chiens. Et ayant enlevé son bonnet, il s'approcha de la voiture. Une figure biblique, toute semblable, se tenait immobile de l'autre côté du troupeau; et regardait les voyageurs avec indifférence.

— A qui est ce troupeau? demanda Kouzmitchov.

— A Varlâmov! répondit le vieux, d'une voix forte.

— A Varlâmov! répéta la figure biblique.

— Varlâmov, est-il passé ici hier?

— Non, monsieur... Son commis est passé, ça, c'est sûr...

— Roule!

La briska roula plus loin, et les bergers et leurs mauvais

chiens restèrent en arrière. Iégôrouchka regardait machinalement devant lui le lointain mauve, et il commençait à lui paraître que le moulin qui battait des ailes, s'approchait; il grandissait, grandissait. Il grandit tout à fait, et on put distinguer exactement ses deux ailes. L'une était vieille, rapiécée; l'autre, récemment refaite en bois neuf, reluisait au soleil.

La briska filait tout droit et le moulin semblait se sauver à gauche; on marchait, marchait, et il se sauvait toujours à gauche, sans disparaître.

— Bôltva a bâti à son fils un beau moulin, remarqua Dénîsska.

— Mais on ne voit pas sa ferme?

— Elle est là-bas, derrière la colline.

Bientôt apparut la ferme de Bôltva, et le moulin à vent ne disparaissait pas encore, ne lâchait pas pied; il regardait Iégôrouchka de son aile reluisante, et la tournait. Quel sorcier!

Le tournoiement des ailes, la chaleur et la tristesse de la steppe s'emparèrent de tout l'être d'Iégôrouchka. Il s'immobilisa et s'engourdit, comme on s'engourdit de froid. Il ne pensait à rien, n'attendait rien, et tâchait de toutes ses forces de ne pas regarder le moulin...

II

Vers midi, la briska laissa la grande route à droite, alla un peu au pas, et s'arrêta. Iégôrouchka entendit un murmure doux, très caressant, et sentit sur sa figure le contact velouté et frais d'un autre air. D'un monticule naturel, formé de grosses pierres difformes, coulait, par un tuyau de grande ciguë, placé là par un bienfaiteur inconnu, un mince filet d'eau.

L'eau tombait sur la terre, transparente et joyeuse, brillait au soleil et murmurait doucement, comme si elle se croyait un torrent tumultueux et fort; et elle coulait vivement. Auprès du monticule, le ruisselet s'élargissait en petites flaques. Les rayons chauds et le sol brûlant, la buvant avidement, lui enlevaient de sa force, mais un peu plus loin elle se joignait probablement avec un autre ruisselet aussi petit, parce que, sur son parcours, à cent pas du monticule, verdissait un épais et luxuriant tapis de laiche, d'où, lorsque la briska s'approcha, s'envolèrent avec des cris, trois bécasses.

Les voyageurs s'installèrent près du ruisseau pour se reposer

et faire manger les chevaux. Kouzmitchov, le P. Christophore et Iégôrouchka s'assirent à l'ombre maigre de la voiture et des chevaux dételés; et, sur un feutre étendu, ils commencèrent à manger. La bonne et joyeuse idée, immobilisée par la chaleur dans le cerveau du P. Christophore, voulut, après qu'il eut bu de l'eau et mangé un œuf cuit sous la cendre, paraître au jour. Il regarda amicalement Iégôrouchka, agita les lèvres et commença :

— Moi aussi, mon petit, j'ai étudié. Dès mon âge le plus tendre, Dieu avait mis en moi la raison et la compréhension. Je n'avais pas quinze ans que je faisais et disais déjà des vers. Je composais en latin aussi facilement qu'en russe. Quand j'étais porte-crosse de l'évêque Christophore, une fois après la messe, je me le rappelle comme si c'était maintenant, — c'était la fête du pieux empereur Alexandre Pâvlovitch-le-Béni [Alexandre Ier], — il se dévêtait à l'autel; il me regarde d'un air caressant et me demande : *Puer bone, quam appellaris?* Et je réponds : *Christophorus sum.* Et lui : *Ergo cognominati sumus*, autrement dit, nous avons le même prénom. Puis il demanda, en latin : « De qui es-tu fils? » Et je répondis, aussi en latin, que j'étais le fils du diacre Sériiski, du village de Lébédinnsk. Voyant mon développement et la clarté de mes réponses, Son Éminence me bénit et dit : « Écris à ton père que j'aurai l'œil sur toi. » Les archiprêtres et les prêtres, qui étaient à l'autel, écoutant ce discours latin, en furent fort étonnés, et chacun m'exprima par une louange son plaisir. Je n'avais pas encore de moustaches, mon petit, que je lisais le latin, le grec et le français. Je savais la philosophie, les mathématiques, l'histoire, et toutes les sciences. Mes maîtres et mes bienfaiteurs s'étonnaient et supposaient que je serais un homme très savant, flambeau de l'église. Je pensais aller à Kiev continuer mes études, mais mes parents ne me donnèrent pas pour cela leur bénédiction. « Tu vas, dit mon père, apprendre toute ta vie; quand te verrons-nous donc revenir? » Ayant entendu ces mots, je cessai mes études et pris une cure. Je ne devins naturellement pas un savant; mais je ne désobéis pas à mes parents. J'ai assuré leur vieillesse, je les ai enterrés avec honneur. L'obéissance vaut mieux que le jeûne et la prière.

— Vous devez probablement avoir oublié déjà toutes les sciences? remarqua Kouzmitchov.

— Comment ne pas oublier?... J'ai déjà, Dieu merci, plus de quatre-vingts ans ! Je me rappelle encore quelque chose en rhétorique et en philosophie; mais j'ai tout à fait oublié les langues et les mathématiques.

— Les sciences sont les sciences, soupira Kouzmitchov; mais si nous ne rattrapons pas Varlâmov, c'est ça qui nous apprendra quelque chose !

— Un homme n'est pas une aiguille, nous le retrouverons ; il tourne maintenant dans ces parages.

Au-dessus de la laiche verte volèrent les trois bécasses, et, dans leur cri, se sentaient l'inquiétude et l'ennui d'avoir été. Les chevaux s'ébrouaient. Dénîsska tournait autour d'eux, et, s'efforçant de montrer qu'il était indifférent à ce que mangeaient ses maîtres, il s'absorba tout entier dans l'extermination des taons et des mouches, collés aux ventres et aux dos des chevaux. Froidement, faisant entendre un cri spécial de malignité triomphante, il frappait ses victimes, et, lorsqu'il ne réussissait pas à les tuer, il gémissait avec dépit, suivant des yeux chaque heureux insecte qui avait échappé à la mort.

— Dénîsska, où es-tu ? viens manger ! dit Kouzmitchov, soupirant profondément, et faisant connaître par là qu'il était rassasié.

Dénîsska s'approcha sans hardiesse du feutre et choisit cinq gros concombres jaunes, appelés jaunets. En prendre de plus petits et de plus frais, il n'osa pas. Il prit deux œufs grillés, noirs, aux coquilles cassées, puis, timidement, comme s'il craignait qu'on ne frappât sa main tendue, il toucha du doigt un petit pâté.

— Prends, prends ! l'encouragea Kouzmitchov.

Dénîsska prit résolument le pâté et, s'étant écarté, s'assit à terre, le dos appuyé à la briska. Tout de suite on l'entendit mâcher si fort que les chevaux eux-mêmes se retournèrent et le regardèrent avec inquiétude.

Repu, Kouzmitchov prit dans la voiture un sac et dit à Iégôrouchka :

— Je vais dormir; toi, fais bien attention qu'on ne m'enlève pas ce sac de dessous la tête.

Le P. Christophore quitta sa soutane, sa ceinture et son cafetan, et Iégôrouchka, l'ayant regardé, fut saisi de surprise. Il ne s'imaginait pas que les prêtres portassent des pantalons, et

le P. Christophore avait de vrais pantalons en toile, rentrés dans des bottes hautes, et une courte veste en coutil. Iégôrouchka trouva qu'avec ce costume, qui n'allait pas à sa dignité, avec ses cheveux longs et sa barbe, il ressemblait à Robinson Crusoé. Déshabillés, le P. Christophore et Kouzmitchov se couchèrent à l'ombre sous la briska, la figure tournée l'un vers l'autre, et fermèrent les yeux; et Dénisska, ayant fini de mâcher, s'allongea au soleil, le ventre en l'air, et ferma les yeux lui aussi.

— Fais attention qu'on n'emmène pas les chevaux! dit-il à Iégôrouchka.

Et il s'endormit aussitôt.

Iégôrouchka, étouffé par la chaleur qui se faisait surtout sentir maintenant après le repas, courut jusqu'à la laiche et contempla de là les environs. Il vit ce qu'il avait vu jusqu'à midi: la plaine, les collines, le ciel, le lointain mauve. Les collines seulement étaient plus près, et il n'y avait plus de moulin; il était resté définitivement en arrière. Derrière la colline rocheuse d'où coulait le ruisseau, s'en élevait une autre plus plate et plus large. Un petit hameau de cinq à six feux s'y était accroché. Auprès des isbas on ne voyait ni gens, ni arbres, ni ombres, comme si le hameau eût rendu l'âme dans l'air chaud et se fût desséché. Par désœuvrement, Iégôrouchka attrapa dans l'herbe une sauterelle verte, dite violoniste, la mit dans son poing, l'approcha de son oreille et écouta longtemps comme elle jouait de son violon. Quand la musique l'ennuya, il poursuivit un essaim de papillons jaunes, venus sur la laiche pour boire de l'eau. Puis, il ne sut comment il se retrouva près de la voiture. Son oncle et le P. Christophore dormaient profondément. Comment tuer le temps et où se mettre à l'abri de la chaleur?

Tandis qu'Iégôrouchka regardait les visages endormis, un doux chant retentit tout à coup. Quelque part, un peu loin, une femme chantait. Mais où? Et de quel côté? La chanson douce, traînante et triste, semblable à un sanglot, et, à peine perceptible à l'ouïe, s'entendait tantôt à gauche, tantôt à droite, en haut, sous terre, comme si, au-dessus de la steppe, volait un esprit invisible qui chantait.

Iégôrouchka regardait tout autour de lui et ne comprenait pas d'où venait cette étrange chanson. A force d'écouter, il

lui sembla que c'était l'herbe qui chantait. A demi morte, déjà perdue, l'herbe, dans son chant sans paroles, semblait protester qu'elle était sans faute, que le soleil l'avait brûlée sans raison; elle assurait qu'elle voulait passionnément vivre, qu'elle était jeune encore, et qu'elle aurait été belle sans la chaleur et la sécheresse. Elle était sans faute; mais pourtant elle demandait grâce...

Enfin, ayant couru vers la laiche et, de là, regardé de tous côtés, Iégôrouchka trouva celle qui chantait. Près de la dernière isba se tenait une femme en jupon court, avec des jambes de héron longues et maigres, qui passait quelque chose au crible. De son tamis tombait mollement sur la pente du monticule de la poussière blanche. Il était évident que c'était elle qui chantait. A quelques toises, un petit garçon en chemise, sans casquette. Comme charmé par la chanson, il ne bougeait mie et regardait en bas quelque chose, probablement la chemise rouge d'Iégôrouchka.

La chanson cessa. Iégôrouchka retourna lentement à la voiture. Dix minutes se passèrent. La chanson traînante reprit. C'était la même femme, haute sur jambes, qui chantait derrière la colline. Iégôrouchka leva les yeux en l'air. Ce qu'il vit était si inattendu qu'il s'en effraya un peu. Au-dessus de sa tête, sur l'une des grosses pierres difformes, se tenait un petit garçon bouffi, vêtu de sa seule chemise, avec un gros ventre rebondi, et des jambes grêles; c'était celui même qui se tenait auparavant près de la femme. Avec une stupeur obtuse, avec effroi, comme s'il voyait devant lui un revenant, il regardait, la bouche ouverte, sans sourciller, la chemise rouge d'Iégôrouchka et la briska. Le rouge de la chemise l'attirait, le flattait, et la voiture et ceux qui dormaient dessous, excitaient sa curiosité. Il ne s'était sans doute pas rendu compte lui-même de quelle façon l'agréable couleur rouge et la curiosité l'avaient entraîné du hameau ici, et il s'étonnait sans doute maintenant de sa hardiesse. Iégôrouchka le contempla longtemps, et, lui de même contempla Iégôrouchka. Tous deux se taisaient et éprouvaient une certaine gêne. Après un long silence, Iégôrouchka demanda :

— Comment t'appelles-tu?

Les joues de l'inconnu se gonflèrent encore plus; il s'adossa à la pierre, écarquilla les yeux, remua les lèvres, et dit d'une grosse voix enrouée :

— Tîte.

Les enfants ne se dirent plus un mot. S'étant tus encore un peu, et sans que Tîte quittât Iégôrouchka des yeux, l'enfant leva une jambe, trouva de la plante du pied un point d'appui, et grimpa sur une pierre. De là, à reculons, regardant fixement Iégôrouchka, comme s'il craignait que l'enfant ne lui donnât un coup de pied par derrière, il monta sur la pierre suivante et continua ainsi à grimper jusqu'à ce qu'il eût tout à fait disparu derrière la crête du monticule.

Après l'avoir suivi des yeux, Iégôrouchka saisit ses genoux et baissa la tête... Les rayons ardents lui brûlaient la nuque, le cou et le dos. La chanson mélancolique se mourait ou reprenait dans l'air stagnant et étouffant, le temps se traînait interminablement, comme si, lui aussi, se fût engourdi et arrêté... Il semblait que depuis le matin il s'était passé un siècle. Dieu ne voulait-il pas que Iégôrouchka, la voiture et les chevaux s'engourdissent dans cet air, et, pétrifiés comme ces collines, demeurassent des siècles en cet endroit?

Iégôrouchka releva la tête et, les yeux papillotants, regarda devant lui. Le lointain violet, immobile jusqu'à présent, sembla remuer et, avec le ciel, se mit soudain à fuir quelque part, encore plus loin... Il entraîna avec lui l'herbe brune, la laiche; et Iégôrouchka fut emporté lui aussi avec une vitesse extraordinaire dans le lointain fuyant. Une force inconnue l'entraîna silencieusement, et, derrière lui, le poursuivant, couraient la chaleur et l'obsédante chanson. Iégôrouchka inclina sa tête sur ses genoux et ferma les yeux...

Dénîsska fut le premier à se réveiller. Quelque chose l'avait piqué, car il se redressa, se gratta vivement l'épaule et dit :

— Anathème! idole! il n'y a donc pas de mort pour toi!

Ensuite il s'approcha du ruisseau, but, et se lava longtemps. Son reniflement et le clapotis de l'eau tirèrent Iégôrouchka de son assoupissement. Le petit regarda la figure mouillée de Dénîsska, couverte de gouttelettes et de grosses rousseurs, qui la rendaient semblable à du marbre, et demanda :

— On part bientôt?

— Bientôt, probablement.

Il s'essuya du pan de sa chemise, et, prenant une mine très sérieuse, se mit à sauter à cloche-pied.

— Voyons un peu qui arrivera le plus vite à la laiche? dit-il.

Iégôrouchka était accablé de chaleur et d'envie de dormir; mais il se mit tout de même à sauter derrière lui.

Dénìsska avait déjà près de vingt ans; il était employé comme cocher et songeait à se marier; mais il ne cessait pas d'être enfant. Il aimait à lancer des cerfs-volants, à pourchasser les pigeons, à jouer aux osselets, et il se mêlait toujours aux jeux et aux disputes des enfants... Il arriva avant Iégôrouchka, et en fut visiblement très satisfait. Il cligna de l'œil, et, pour montrer qu'il pouvait franchir sur un pied n'importe quelle distance, il proposa à Iégôrouchka de sauter avec lui, sans se reposer, jusqu'à la route et de revenir de là à la voiture. Iégôrouchka, très essoufflé et affaibli, déclina la proposition...

Cependant, sous la briska retentit un profond soupir. C'était Kouzmitchov qui s'éveillait. Il leva vivement la tête, regarda au loin d'un air inquiet et, par ce regard indifférent, porté sur Iégôrouchka et sur Dénìsska, il était visible, que, dès son réveil, il pensait à la laine et à Varlâmov.

— Père Christophore, levez-vous, il en est temps! dit-il préoccupé. Assez dormi! Nous avons déjà manqué une affaire. Dénìsska, attelle!

Le P. Christophore s'éveilla avec le même sourire qu'il s'était endormi. Le sommeil avait chiffonné et ridé sa figure qui semblait deux fois plus petite. S'étant lavé et habillé, il sortit de sa poche, sans se presser, un petit livre d'heures graisseux, et, placé face au levant, il commença à lire à mi-voix et à se signer.

— Père Christophore, lui dit Kouzmitchov avec reproche, il est temps de partir! Les chevaux sont déjà prêts, et vous, mon Dieu...

— Tout de suite, tout de suite, murmura le P. Christophore. Il faut que je lise mon psautier. Je ne l'ai pas lu aujourd'hui.

— Vous pourrez le lire plus tard.

— Ivane Ivânytch, chaque jour a sa règle. Je ne peux pas.

— Dieu ne vous en voudrait pas.

Un quart d'heure entier le P. Christophore resta immobile, face au levant, remuant les lèvres. Kouzmitchov le regardait presque avec haine, et haussait impatiemment les épaules. Il était surtout fâché de ce que le P. Christophore, après chaque *Alleluia*, reprenant haleine, se signât vite, exprès, à haute voix, pour obliger les autres à se signer, et disait:

— *Alleluia! alleluia! alleluia!* Gloire à Toi, mon Dieu!

Il sourit enfin, leva les yeux au ciel et, mettant le psautier dans sa poche, il dit : — *Fini!* (1).

Une minute après, la briska se mit en route. Comme si elle revenait en arrière, les voyageurs voyaient la même chose qu'avant midi. Les collines s'estompaient dans le lointain lilas et on n'en apercevait pas la fin. Les hautes herbes, les pierres roulées disparaissaient et revenaient. Les éteules fauchées passaient. Et toujours les mêmes freux, volant au-dessus de la steppe, et un milan qui battait majestueusement des ailes. L'air se figeait de plus en plus dans la chaleur et dans le calme. La nature docile s'engourdissait dans le silence... Pas de vent; pas un bruit alerte; frais; pas un nuage.

Quand enfin le soleil commença à s'incliner vers l'Occident, la steppe, les collines, et l'air ne purent plus supporter le joug, et perdant patience, las, tentèrent de s'en débarrasser. De derrière les collines surgit inopinément un nuage cendré, tout bouclé. Il regarda la steppe en ayant l'air de dire : « Me voici! » et il devint sombre.

Tout à coup, dans l'air immobile quelque chose se rompit. Le vent prit son élan, et, avec bruit, avec sifflement, se mit à tournoyer par la steppe. Tout de suite le gazon et les hautes herbes de l'année précédente se mirent à chuchoter. La poussière tourbillonna en spirales sur la route. Elle courait dans la steppe, emportant de la paille, des cigales et des plumes, s'élevant jusqu'au ciel en colonne noire, virevoltant, voilant le soleil. Dans la steppe, en long et en large, se butant et sautant, couraient les aigrettes du chardon roulant. L'une d'elles, prise dans l'ouragan, tourna comme un oiseau, vola vers le ciel, et, changée en un point noir, disparut aux yeux. Derrière elle s'en envola une seconde, puis une troisième, et Iégôrouchka en vit deux se cogner dans l'air bleu, et s'attraper comme en un corps à corps.

Dérangé par l'ouragan et ne comprenant pas de quoi il s'agissait, un râle de genêt se leva de l'herbe. Il volait dans le vent, et non vent debout, comme tous les oiseaux; aussi ses plumes se hérissaient; il semblait de la grosseur d'une poule et avait un air très méchant et important; seuls les freux, vieillis

(1) En français dans le texte.

dans la steppe et habitués à ses perturbations; volaient tranquillement au-dessus de l'herbe, ou, ne faisant attention à rien, indifférents, creusaient de leurs gros becs la terre dure.

Derrière les collines, le tonnerre gronda sourdement. Un air frais souffla. Dénisska siffla joyeusement et fouailla les chevaux. Le P. Christophore et Kouzmitchov, retenant leurs chapeaux, tournèrent leurs yeux vers la colline... Que ce serait bien, s'il pleuvait un peu!

Encore un petit effort, semblait-il, et la steppe aurait pris le dessus. Mais une force invisible, écrasante, maîtrisa le vent et l'air, abattit la poussière, et, comme si rien n'était arrivé, la tranquillité revint. Le nuage se cacha; les collines brûlées se renfrognèrent; l'air s'immobilisa docilement; et seuls les vanneaux alarmés pleuraient quelque part et se plaignaient du sort...

Ensuite vint le soir.

III

Dans le crépuscule, on aperçut une grande maison à un étage, avec un toit de fer rouillé et des fenêtres sombres. Cette maison s'appelait relais, bien qu'il n'y eût à côté d'elle aucune écurie. La maison se trouvait en pleine steppe et sans clôture. Un peu à côté d'elle se dessinait vaguement une maigre petite cerisaie, entourée d'une claie, et, sous les fenêtres, des tournesols endormis inclinaient leurs lourdes têtes. Dans la cerisaie tournait un petit moulin, destiné, par son bruit grinçant, à effrayer les lièvres. Auprès de la maison, on ne voyait et on n'entendait plus rien que la steppe.

A peine la briska se fut-elle arrêtée, près de l'auvent de la porte, qu'on entendit dans la maison deux voix joyeuses, l'une d'homme, l'autre de femme. La porte grinça sur la poulie du contrepoids qui la faisait se refermer, et, en un clin d'œil, un être grand et maigre, qui agitait ses bras et ses basques d'habit, surgit près de la voiture. C'était le propriétaire du relais, Moïssey Moïssèïtch, homme d'un certain âge, au visage très pâle, avec une belle barbe, noire comme de l'encre de Chine. Il était vêtu d'une redingote noire, râpée, qui se balançait sur ses maigres épaules comme sur un porte-manteau, et dont les basques battaient comme des ailes, chaque fois que Moïssey Moïssèïtch, de joie ou de peur, levait les bras. Le patron du

relais portait avec cela de larges pantalons blancs et un gilet de velours à fleurs rousses, qui ressemblaient à des punaises géantes.

Moïssey Moïssèïtch ayant reconnu les arrivants, s'immobilisa d'abord, dans l'excès de son émotion; puis il leva les bras et gémit... Les basques de sa redingote volèrent, son dos s'arqua en archet d'attelage et un sourire crispa sa figure pâle, comme s'il lui était non seulement agréable, mais douloureusement suave de voir la voiture.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! — dit-il, d'une voix aiguë et chantante, oppressé, s'affairant, et empêchant par ses mouvements, les voyageurs de descendre de la briska. — Quel heureux jour pour moi! Eh! que dois-je faire maintenant? Ivane Ivânytch! Le père Christophore! Quel joli petit *pane* (1) est assis sur le siège, Dieu me punisse! Ah! mon Dieu, pourquoi donc resté-je sur place sans inviter mes hôtes à entrer? Entrez, je vous en prie humblement... faites-moi cette grâce! Donnez-moi tous vos bagages... Ah! mon Dieu!

Moïssey Moïssèïtch, fouillant dans la voiture et aidant les voyageurs à descendre, se retourna tout à coup et cria d'une voix sauvage, étouffée, comme s'il se noyait et appelait au secours :

— Salomon! Salomon!

— Salomon! répéta dans la maison une voix de femme.

La porte grinça sur la poulie, et, sur le seuil, se montra un petit juif, roux, avec un grand nez d'oiseau, et une plaque chauve au milieu de ses cheveux drus et frisés. Il était vêtu d'un veston très râpé, à pans arrondis, avec des manches courtes, et d'un pantalon court, en serge; et il semblait, à cause de cela, écourté lui-même et pareil à un oiseau déplumé. C'était Salomon, le frère de Moïssey Moïssèïtch. Silencieux, sans saluer, mais souriant drôlement, il s'approcha de la voiture.

— C'est Ivane Ivânytch et le P. Christophore! lui dit Moïssey Moïssèïtch d'une voix émue, *Aï, vaï!* (2). Quelle chose étonnante! De si bonnes gens arrivent! Allons, prends leurs effets, Salomon! Entrez, je vous en prie, chers hôtes!

Peu de temps après, Kouzmitchov, le P. Christophore et Iégôrouchka étaient assis dans une grande pièce sombre et vide, près d'une vieille table de chêne. Hormis un large canapé de molesquine trouée, et trois chaises, il n'y avait pas d'autres meubles...

(1) Seigneur polonais.
(2) Interjections familières aux juifs de Russie.

Et les chaises, tout le monde n'aurait pas osé les appeler ainsi. C'était on ne sait quelle misérable espèce de meubles, recouverts d'une toile cirée qui avait fait son temps, avec des dossiers, étrangement recourbés en arrière, qui donnaient à ces chaises une extrême ressemblance avec des traîneaux d'enfants. Il était difficile de comprendre quel confort le menuisier avait eu en vue en recourbant si cruellement les dossiers. Les murs étaient gris, le plafond et les corniches enfumés; sur le parquet s'allongeaient des fentes et bâillaient des trous d'une provenance incompréhensible. Ni sur les murs, ni sur les fenêtres, rien qui ressemblât à quelque ornement. Toutefois, à l'un des murs, dans un cadre gris, étaient pendus quelques *Règlements* avec l'aigle à deux têtes, et sur l'autre, dans un cadre pareil, une gravure avec l'inscription : *l'Indifférence des hommes.* A quoi les hommes étaient-ils indifférents? on ne pouvait le comprendre, car l'estampe était très effacée par le temps, et elle était généreusement salie par les mouches. Dans la pièce traînait une odeur aigre de renfermé.

Ses hôtes introduits dans la chambre, Moïssey Moïssèïtch continua à s'incliner, à lever les bras, à se contorsionner, et à s'exclamer joyeusement, — toutes choses qu'il jugeait nécessaires pour paraître extraordinairement poli et aimable.

— Quand nos chariots sont-ils passés ici? demanda Kouzmitchov.

— Une partie est passée aujourd'hui de bon matin, et l'autre, Ivane Ivânytch, s'est reposée ici pour le dîner; et ils sont repartis vers le soir.

— Ah!... Varlâmov est-il passé?

— Non, Ivane Ivânytch. Hier matin, son commis, Grigôri Iégôrytch, est passé : il a dit que son maître est maintenant à la ferme du buveur de lait.

— Très bien. Nous allons rattraper tout de suite nos chariots, et puis nous irons chez le sectaire.

— Mais que Dieu soit avec vous, Ivane Ivânytch! dit Moïssey Moïssèïtch effrayé, battant des mains. Où irez-vous dans la nuit? Soupez à votre aise, et couchez ici; et demain, si Dieu le veut, vous partirez de bon matin et rattraperez qui il vous faut!

— Pas le temps, pas le temps... Excusez-nous, Moïssey Moïssèïtch; une autre fois. Maintenant, ce n'est pas le moment. Nous

resterons un quart d'heure, et nous partirons. On peut passer la nuit chez le buveur de lait.

— Un quart d'heure !... s'écria plaintivement Moïssey Moïssèïtch. Vous me forcerez à cacher vos chevaux, à fermer la porte à clé !.. Mangez au moins quelque chose, et buvez du thé !

— Pas le temps pour le thé et le sucre, dit Kouzmitchov.

— Ivane Ivânytch ! P. Christophore ! ayez la bonté de prendre du thé ! Suis-je un si mauvais homme qu'on ne puisse pas même boire du thé chez moi, Ivane Ivânytch ?

— Allons, soupira avec sympathie le P. Christophore, on peut boire du thé : cela ne nous retardera pas.

— Va pour le thé ! acquiesça Kouzmitchov.

Moïssey Moïssèïtch jeta un « ah ! » joyeux, et, se secouant comme s'il venait de sortir de l'eau froide, courut à la porte, et cria, de la voix sauvage et étouffée avec laquelle il avait appelé Salomon :

— Rôsa ! Rôsa ! apporte le samovar.

Une minute après, la porte s'ouvrit et Salomon entra, tenant un grand plateau ! En posant le plateau sur la table, il regardait moqueusement de côté, et souriait étrangement. Ce sourire était très compliqué et exprimait beaucoup de sentiments; mais celui qui dominait était un visible dédain. Il pensait, semblait-il, à quelque chose de risible, et de bête, détestait quelqu'un, le méprisait ; il se réjouissait de quelque chose, et attendait l'instant favorable pour se moquer, mordre et éclater de rire. Le désir de rire tendait son long nez, ses grosses et malicieuses lèvres, ses yeux à fleur de tête. Kouzmitchov lui demanda :

— Salomon, pourquoi n'es-tu pas venu cet été à la foire de N.., imiter les juifs?

Deux ans auparavant, comme se le rappelait bien légôrouchka, Salomon, dans une des baraques de la foire, à N.., avait eu grand succès en racontant des scènes de la vie juive. Sans rien répondre, il sortit, et peu après revint avec le samovar. Sa tâche accomplie, il se mit à l'écart, et, les bras croisés sur la poitrine, un pied en avant, il fixa ses yeux moqueurs sur le P. Christophore. Dans sa pose, il y avait quelque chose de provocant, de hautain, de dédaigneux, et, en même temps de comique et de piteux au plus haut degré, parce que, plus sa pose devenait imposante, plus vivement passaient au premier

plan ses pantalons courts, son veston écourté, son nez de caricature, et son aspect d'oiseau déplumé.

Moïssey Moïssèïtch apporta de la chambre voisine un tabouret et s'assit à une certaine distance de la table.

— Bon appétit! Du thé, du sucre! commença-t-il, voulant distraire les visiteurs. Mangez à notre bonne petite santé! Des hôtes si rares, si rares!... Il y a cinq ans que je n'ai pas vu le P. Christophore... Et personne ne veut me dire qui est ce joli petit *pane*? demanda-t-il en regardant doucereusement Iégôrouchka.

— C'est le fils de ma sœur Olga Ivânovna, répondit Kouzmitchov.

— Et où va-t-il?

— Nous le menons au lycée.

Moïssey Moïsséïtch hocha la tête avec importance.

— Oh! cela est bien! dit-il en menaçant du doigt le samovar. C'est bien. Tu sortiras du lycée un si grand monsieur que nous te tirerons tous nos bonnets. Tu seras savant, riche; tu auras de l'ambition; et ta mère s'en réjouira.

Il se tut une minute, caressa ses genoux et dit d'un ton respectueusement moqueur:

— Excusez-moi, P. Christophore, mais je me dispose à écrire à l'archevêque pour dire que vous enlevez le pain aux marchands! Je prendrai du papier timbré, et j'écrirai que le P. Christophore n'a probablement guère de sous à lui, puisqu'il s'occupe de commerce, et s'est mis à vendre de la laine.

— Oui, j'y suis venu au déclin de ma vie, dit le P. Christophore, en riant. De prêtre, je me suis fait marchand. Il faudrait à présent rester à la maison et prier Dieu, et je galope comme un Pharaon, dans un chariot... Vanité!

— Mais vous ramasserez beaucoup de sous.

— Oh oui!.. Il me passera une poire sous le nez, mais pas des sous... La marchandise n'est pas à moi, mais à mon gendre Mikhaïlo... Vanité!

— Pourquoi ne va-t-il pas la vendre lui-même?

— Pourquoi? Il a encore le lait de sa mère sur les lèvres. Acheter la laine, il le peut; mais la vendre il n'en a pas l'esprit; il est trop jeune. Il a dépensé tout son argent; il a voulu s'enrichir, jeter de la poudre aux yeux, mais, après s'être beaucoup démené, on ne lui a pas même donné de sa laine le prix

qu'il l'avait payée. Le garçon a couru de tous côtés pendant un an, et ensuite il est venu me trouver : « Papa, allez vendre la laine pour moi: faites-moi cette grâce; je ne comprends rien à ces affaires... » Quand on est à quia, c'est à son beau-père que ça revient. Mais quoi, s'il n'y avait pas Ivane Ivânytch, le beau-père n'y pouvait rien. On a des soucis avec eux!

A qui le dites-vous? soupira Moïssey Moïssèïtch ; j'ai moi-même six enfants. Apprends à lire à un, soigne l'autre, porte le troisième dans tes bras; et quand ils seront grands, il y aura encore plus de soucis. Ça ne date pas d'aujourd'hui, c'était ainsi dans la Sainte Écriture. Quand ses enfants étaient petits, Jacob pleurait; et quand ils devinrent grands, il pleura encore plus!

— Oui, acquiesça le P. Christophore, en regardant son verre pensivement. J'ai atteint la limite de la vie que donne Dieu à chacun; j'ai casé mes filles à de braves gens; j'ai fait de mes fils des hommes; et, à présent, je suis libre; j'ai accompli ma tâche et je puis aller aux quatre points cardinaux. Je vis doucement avec ma femme; je mange, je bois, je dors, et me réjouis de mes petits-enfants. Je prie Dieu et n'ai plus besoin de rien. Je nage dans l'aisance et ne veux connaître personne. Depuis ma naissance, je n'ai pas eu de peines, et maintenant si le Tsar me demandait : « De qui as-tu besoin? que veux-tu? » je répondrais : Mais je n'ai besoin de rien! J'ai tout ce qu'il me faut, et tout, grâce à Dieu; il n'y a pas dans la ville d'homme plus heureux que moi. Seulement, j'ai beaucoup de péchés; mais il faut le dire : Dieu seul est sans péché. Est-ce vrai?

— Sans doute.

Cependant, Kouzmitchov, après avoir bu en silence six verres de thé, nettoya une place devant lui sur la table, prit le sac que, pendant son sommeil sous la briska, il avait mis sous sa tête, détacha la ficelle qui le fermait et le secoua. Des liasses de billets de banque glissèrent sur la table.

— Puisqu'on a le temps, P. Christophore, nous allons compter, dit Kouzmitchov.

En voyant l'argent, Moïssey Moïssèïtch se troubla, se leva, et, en homme délicat, ne voulant pas connaître les comptes d'autrui, il sortit de la pièce sur la pointe des pieds, balançant les bras. Salomon demeura à sa place.

— Combien de billets dans les liasses d'un rouble? demanda le P. Christophore.

— Cinquante... Les billets de trois roubles sont par quatre-vingt-dix... Ceux de vingt-cinq roubles et de cent sont pliés par mille. Comptez d'abord sept mille huit cents roubles pour Varlâmov; moi, je vais compter pour Goussiévitch... Mais faites attention; comptez bien...

Iégôrouchka, depuis qu'il était au monde, n'avait pas vu autant d'argent qu'il y en avait maintenant sur la table. Il y en avait sans doute beaucoup, car le paquet de sept mille huit cents roubles, que le P. Christophore mit de côté pour Varlâmov, paraissait très petit en comparaison de toute la somme. En un autre temps, une pareille masse d'argent eût étonné Iégôrouchka et lui eût fait songer combien on peut acheter avec cela de tortillons, de babas et de pavotines au miel; mais maintenant il le regardait avec indifférence, et ne sentait que l'odeur répugnante de pommes pourries et de pétrole qui s'exhalait de ces billets. Il était moulu par les cahots de la briska et voulait dormir. Sa tête penchait en avant, ses yeux se fermaient et ses pensées s'embrouillaient comme des fils. S'il avait pu, il aurait, avec délices, mis la tête sur la table, et fermé les yeux pour ne pas voir la lampe et les doigts qui se mouvaient au-dessus des billets; et il aurait permis à ses pensées confuses et endormies, de se brouiller encore plus. Quand il s'efforçait de ne pas sommeiller, la flamme de la lampe, les tasses et les doigts se dédoublaient; le samovar se balançait et l'odeur de pommes pourries semblait plus âcre et plus répugnante.

— Ah! l'argent, l'argent! soupirait le P. Christophore souriant. Malheur à lui! Maintenant Mikhaïlo dort et voit en rêve que je lui rapporte un tas pareil.

— Votre Mikhaïlo Timoféïtch est un homme qui n'y entend rien, dit à mi-voix Kouzmitchov. Il ne comprend pas son affaire, au lieu que vous, vous comprenez et pouvez raisonner; vous auriez dû me céder votre laine, comme je vous le disais, et seriez reparti; et moi, je vous aurais donné, — que cela soit ainsi! — cinquante copeks de plus que mon prix; et cela seulement par considération pour...

— Non, Ivane Ivânytch, soupira le P. Christophore; merci pour l'intention. Assurément, si cela dépendait de moi, je ne discuterais pas; mais vous savez que la marchandise ne m'appartient pas...

Moïssey Moïssèïtch entra sur la pointe des pieds. Tâchant,

par délicatesse, de ne pas regarder le tas d'argent, il s'approcha d'Iégôrouchka et le tira par sa manche.

— Viens avec moi, petit *pane*, lui dit-il à mi-voix; tu vas voir quel ours je vais te montrer! si effrayant, si méchant! Ouh!...

Iégôrouchka, somnolent, se leva et suivit lentement Moïssey Moïssèïtch pour voir l'ours. Il entra dans une petite chambre, où avant d'avoir rien vu, sa respiration fut coupée par une odeur aigre et renfermée, bien plus compacte que dans la grande chambre, et qui, apparemment, partait de cette pièce pour se propager dans toute la maison. Une moitié de la chambre était occupée par un grand lit, recouvert d'une courte-pointe sale, l'autre moitié par une commode et des tas de hardes de toute sorte, à commencer par des jupons très empesés, et à finir par des culottes d'enfants et des bretelles. Sur la commode brûlait une bougie.

Au lieu de l'ours promis, Iégôrouchka vit une grande et grosse juive, les cheveux dénoués, en robe de flanelle rouge à petits pois. Elle se mouvait lourdement entre le lit et la commode, poussant des soupirs prolongés, comme si elle avait mal aux dents. En voyant Iégôrouchka, elle prit une mine dolente, soupira profondément et, avant qu'il eût le temps de se reconnaître, elle lui approcha de la bouche une tranche de pain avec du miel.

— Mange, enfant! dit-elle. Tu es ici sans ta maman et il n'y a personne pour te donner à manger. Mange!

Iégôrouchka commença à manger, bien qu'après les bonbons et les gâteaux aux grains de pavot qu'il mangeait chaque jour à la maison, il ne trouvât rien de bon à ce miel, mêlé de cire et d'ailes d'abeilles; il mangeait et Moïssey Moïssèïtch, et la juive le regardaient.

— Où vas-tu, enfant? demanda la juive.

— Apprendre, répondit Iégôrouchka.

— Combien êtes-vous chez ta maman?

— Je suis seul... Il n'y a plus personne.

La juive soupira et elle leva les yeux en l'air :

— Pauvre maman, pauvre maman! Comme elle va s'ennuyer et pleurer! Dans un an, nous emmènerons aussi notre Naoum s'instruire! Ah!

— Ah! notre Naoum! soupira Moïssey Moïssèïtch. — Et la peau de son pâle visage trembla. — Il est si malade.

La courte-pointe crasseuse s'agita, et, sous elle, apparut une petite tête d'enfant, frisée sur un cou très maigre. Deux yeux noirs brillèrent et se fixèrent sur Iégôrouchka avec curiosité. Moïssey Moïssèïtch et la juive, qui ne cessait de soupirer, s'approchèrent de la commode et commencèrent à parler de quelque chose en hébreu. Moïssey Moïssèïtch parlait à mi-voix, d'une voix de basse profonde, et l'on entendait dans son hébreu un « gal-gal-gal-gal » ininterrompu. Sa femme lui répondait d'une douce voix gloussante, à intonations de dinde, et il en résultait quelque chose dans le genre de « tou-tou-tou-tou »... Pendant qu'ils se concertaient, une autre tête frisée, sur un cou maigre, apparut sous la couverture; après elle, il en apparut un troisième; puis une quatrième... Si Iégôrouchka eût été doué d'une riche fantaisie, il aurait pu penser que sous la couverture était couchée l'hydre aux cent têtes.

— Gal-gal-gal-gal... disait Moïssey Moïssèïtch.

— Tou-tou-tou-tou... répondait la juive.

Le conciliabule fini, la juive se glissa vers la commode avec un profond soupir, déplia un pain d'épice en forme de cœur.

— Prends, mon petit, dit-elle à Iégôrouchka. Tu n'as plus maintenant de maman ; il n'y a personne pour te donner des friandises.

Iégôrouchka mit le pain d'épice dans sa poche et recula jusqu'à la porte, car il n'avait plus la force de respirer l'air renfermé et acide dans lequel vivaient les hôteliers. Revenu dans la grande chambre, il s'installa plus commodément sur le canapé et s'interdit de penser à rien.

Kouzmitchov ne venait que de finir de compter l'argent et le renfermait; il l'enfournait dans le sac sale, sans aucune cérémonie, avec indifférence, comme si ce n'eût pas été de l'argent, mais des rebuts de papier.

Le P. Christophore conversait avec Salomon.

— Eh bien! Salomon-le-sage? demandait-il en bâillant et en se signant les lèvres; comment vont les affaires?

— De quelles affaires parlez-vous ? demanda Salomon, le regardant venimeusement comme si on lui reprochait un crime.

— Je parle en général... que fais-tu ?

— Ce que je fais? demanda Salomon, et il haussa les épaules. La même chose que les autres... Vous le voyez, je suis domestique... Je suis domestique chez mon frère; mon frère

est le domestique des voyageurs; les voyageurs sont les domestiques de Varlâmov; mais si j'avais des millions, Varlâmov serait mon domestique à moi... Pourquoi cela? Parce qu'il n'y a pas un si grand seigneur, ou un millionnaire qui ne lécherait, pour un supplément d'un copek, la main d'un juif galeux. Je suis maintenant un juif galeux et pauvre; tous me regardent comme un chien. Mais si j'avais de l'argent, Varlâmov ferait autant de contorsions stupides devant moi que Moïssey devant vous.

Le P. Christophore et Kouzmitchov s'entre-regardèrent; ni l'un ni l'autre ne comprit Salomon. Kouzmitchov le regarda sévèrement et sèchement, et lui demanda :

— Comment peux-tu, espèce d'imbécile, te comparer à Varlâmov?

— Je ne suis pas si bête que de me comparer à Varlâmov, répondit Salomon, regardant railleusement ses interlocuteurs. Bien que Varlâmov soit Russe, il est dans le cœur un juif galeux. Toute sa vie est plongée dans l'argent et le gain. Et moi, j'ai brûlé mon argent dans le poêle. Je n'ai besoin ni d'argent ni de terre, ni de brebis. Et je n'ai pas besoin qu'on me craigne, ni qu'on m'enlève sa casquette quand je passe. Autrement dit, j'ai plus d'esprit que votre Varlâmov, et je ressemble plus à un homme.

Moïssey Moïssèïtch venait d'entrer. Il regarda avec inquiétude Salomon et ses hôtes, et la peau de son visage trembla encore. Iégôrouchka secoua la tête et regarda autour de lui. Il aperçut la figure de Salomon, juste au moment où elle était de trois-quarts et où l'ombre de son grand nez barrait toute la joue gauche. Un sourire méprisant, mêlé à cette ombre, les yeux moqueurs et brillants, l'expression arrogante, et tout son aspect déplumé, se dédoublant et tremblant dans les yeux d'Iégôrouchka, le faisait ressembler maintenant non pas à un bouffon, mais ce à quoi on rêve parfois : le mauvais esprit.

— Vous avez là une espèce de possédé, Moïssey Moïssèïtch, dit le P. Christophore avec un sourire. Dieu soit avec lui! Vous devriez le placer quelque part ou le marier... Il ne ressemble pas à un homme...

Kouzmitchov, en colère, s'était rembruni. Moïssey Moïssèïtch jeta un regard torturé sur son frère et ses hôtes.

— Hors d'ici, Salomon! dit-il sévèrement.

Et il ajouta quelque chose en hébreu; Salomon rit nerveusement et sortit.

Moïssey Moïssèïtch se toucha du doigt le front :

— Il n'a pas tout son esprit, fit-il. C'est un homme perdu. Que faire de lui, je ne sais pas ! Il n'aime personne, ne respecte personne, ne craint personne... Il se moque de tout le monde, dit des stupidités, en remontre à tout le monde. Vous ne le croirez pas : Varlâmov est venu ici une fois, et Salomon lui a dit une chose telle que l'autre lui a donné un coup de fouet, et à moi aussi. A moi, pourquoi ? Suis-je fautif ? Dieu lui a enlevé la raison ; c'est la volonté de Dieu ! Est-ce ma faute ?

Dix minutes passèrent, et Moïssey Moïssèïtch marmottait encore et soupirait :

— Il ne dort pas la nuit, et ne fait que penser, penser, penser. Mais à quoi pense-t-il ? Dieu le sait. Si l'on s'approche de lui, il rit et se fâche. Il ne m'aime pas moi non plus... Et il ne veut rien savoir ! Notre père, en mourant, nous a laissé à chacun six mille roubles. J'ai acheté ce relais, je me suis marié, et j'ai maintenant des enfants ; lui, il a brûlé son argent dans le poêle ! C'est si dommage, si fâcheux ! Pourquoi le brûler ? Tu ne le veux pas, donne-le moi ! Pourquoi le brûler ?

Peu à peu la voix monotone de Moïssey Moïssèïtch se changea en une sorte de vague murmure. Ne comprenant plus un mot, Iégôrouchka ne bougeait pas et regardait Tîte, qui, sorti on ne sait d'où, se tenait devant lui et gonflait ses joues bouffies. Il entendait le cri des trois bécasses s'envolant de la laiche. Tîte gonfla ses joues, s'enfla et disparut. Loin, très loin, le moulin battit des ailes, ressemblant à un homme qui agite ses bras. Cette fois-ci il avait l'expression méprisante de Salomon et, de son aile, il souriait moqueusement.

ANTONE TCHÉKHOV.

Traduit par M. DENIS ROCHE.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE

Le 1er février 1925.

Monsieur le Directeur,

La *Revue des Deux Mondes* a publié le 15 janvier dernier la troisième partie des *Mémoires* du duc de Broglie. J'y relève, à la page 341, des appréciations de nature à porter atteinte à la mémoire de mon aïeul le général comte de Boigne.

Il est regrettable que le duc de Broglie s'en soit fait l'écho et qu'il en ait attribué l'origine aux récits faits par Mme de Boigne dans ses *Mémoires*. Le paragraphe contre lequel je proteste commence en effet par ces mots : « Elle y raconte elle-même... »

Or, si dans les *Récits d'une tante* Mme de Boigne a intentionnellement vieilli le général et a raconté des choses peu obligeantes sur son compte, dans le dessein de justifier l'étonnante désinvolture avec laquelle elle sut éluder tous les engagements pris envers son mari, jamais elle n'a dit qu'il fût un aventurier de la plus basse extraction, ni qu'il ait reçu de l'argent anglais pour trahir son souverain Sindhia.

Il est facile d'ailleurs de réfuter ces accusations.

Benoît Leborgne était fils d'un honorable négociant en pelleteries de Chambéry. Sa mère, née Gabet, appartenait à la plus ancienne bourgeoisie. Ayant débuté comme enseigne dans un régiment irlandais en France, il chercha vite un terrain où pussent s'épanouir son infatigable activité et ses prodigieuses capacités militaires.

Entré au service du rajah Sindhia, il sut, en peu d'années, lui constituer une puissante armée, battre tous ses voisins et ramener dans le royaume, par son habile organisation, une prospérité dont son souverain le fit largement profiter.

Quand il quitta l'Inde, il laissait Sindhia à l'apogée de sa

fortune et, plusieurs années après, il reçut de Sindhia et de son fils des lettres pressantes le suppliant de revenir, car, disaient-ils, il pouvait seul rétablir une situation compromise depuis son départ.

Revenu en Europe, le général fut anobli par le roi de Sardaigne qui le fit comte de Boigne. Sa femme n'a donc jamais été Mme Leborgne et n'a eu aucune lettre à changer à un nom qui lui appartenait légitimement.

Le comte de Boigne reçut peu après le grade de général simultanément de trois chefs d'États : le roi de Sardaigne, le roi d'Angleterre et l'empereur des Français; de telles distinctions sont-elles accordées à d'obscurs aventuriers?

En 1803, l'Empereur Napoléon Ier écrivit de sa main au général de Boigne pour lui proposer le commandement d'une expédition qu'il envisagea un moment pour porter un coup fatal à la puissance anglaise.

Comptant sur votre courtoisie pour publier dans le plus prochain numéro de votre *Revue* la rectification que je vous demande, je vous prie, Monsieur le Directeur, d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

COMTE RAOUL DE BOIGNE.

REVUE DRAMATIQUE

Renaissance. — *La Vierge au grand cœur*, drame en trois parties et huit tableaux, en vers, de M. François Porché.

La vie de Jeanne d'Arc est, comme on sait, le plus beau sujet de pièce qu'il y ait au monde, et le plus décevant. La réalité toute nue y est si merveilleuse que tous les ornements pâlissent auprès d'elle. Mais tant qu'il y aura des poètes, l'ambition leur viendra de tenter la noble aventure. M. François Porché s'y est essayé à son tour, et il y a mis une conviction, une bonne foi, une simplicité d'âme, une ferveur qui font de sa *Vierge au grand cœur* une œuvre de Primitif, détachée, dirait-on, de quelque vieux vitrail.

N'y cherchez à peu près rien de ce qu'on est habitué à trouver dans une pièce sur Jeanne d'Arc : ni cortège du sacre, ni tribunal de Rouen, ni bûcher. M. Porché s'est volontairement privé de tout ce spectacle. Il a écarté tout ce qui n'est qu'extérieur. Vous n'y entendrez pas davantage les mots historiques, les répliques fameuses empruntées au procès de la sainte. Cette pièce, toute psychologique, — disons mieux, ce poème dramatique, — est l'étude mystique d'une mission. Tandis que de fervents admirateurs de Jeanne se sont efforcés, pour n'effaroucher personne, de réduire au minimum la part du surnaturel dans le rôle de notre héroïne nationale, M. François Porché n'a pas eu de ces timidités. Sa Jeanne d'Arc est constamment en communication avec les personnages célestes ; elle ne fait rien que par leurs ordres ; ils interviennent sans cesse dans l'action ; sans cesse, le ciel descend sur la terre. Cette partie mystique s'accompagne de scènes familières qui n'étonneront que ceux à qui notre art du moyen âge est étranger. De là, dans l'ensemble, non seulement une saveur, mais une bonhomie, une cordialité, une tendresse, qui donnent son originalité et son charme à cette œuvre candide comme un lys.

La pièce s'ouvre par la supplication que sainte Geneviève adresse au Seigneur. C'est le Prologue dans le ciel. Ainsi est marqué dès le début le caractère supra-terrestre des faits qui vont s'accomplir. Jeanne a douze ans. C'est une petite paysanne, attentive à la garde de son troupeau, habile à filer la laine, et qui sait à l'occasion appliquer une taloche à une camarade trop espiègle. Et c'est une enfant méditative et pieuse. Elle s'absorbe en de longues prières, où rien pour elle n'existe plus que la grande pitié du royaume de France. Elle, si près des choses de la nature, si attachée au sol, elle souffre de la détresse de sa terre lorraine. Mais d'où viendra, par qui pourra venir le secours? Et voici que l'esprit s'empare d'elle. C'est en vain qu'elle se débat, comme faisait la prêtresse antique au souffle de son dieu. Lorsque saint Michel lui intime l'ordre d'en haut, son premier mouvement est de fuir :

Quoi, tu voulais t'enfuir à l'heure où je parais?
Pourtant te voilà pris, pauvre oiseau, dans les rêts.
Quel âge as-tu? Douze ans peut-être,
Et les jeux pour toi sont finis!
Tu ne danseras plus de rondes sous le hêtre.
Je te plains et je te bénis.

La première et plus douloureuse épreuve à laquelle se heurte la vocation d'une sainte, c'est la nécessité de rompre les liens les plus chers. Cette vie étroitement unie d'une famille de paysans lorrains que Jeanne devra quitter, M. François Porché nous l'a mise sous les yeux. Il a peint l'intérieur de la chaumière de Domrémy en traits d'un réalisme très poussé, comme eût pu le faire un Bastien Lepage. Écoutez Jeanne penchée sur la main de sa mère :

Votre chère main rugueuse et si douce,
Votre main de fileuse, usée et noire au pouce,
Avec cet ongle tout cassé,
Avec le dessus tout gercé,
Et le creux dur comme une écorce.

Jeanne aime les siens ; elle aime le rythme de leur humble vie quotidienne. Pour la libérer de cet amour, il faudra que ses saintes interviennent, une sainte Catherine, une sainte Marguerite, qui ont connu le même martyre. Alors seulement, elle sortira victorieuse de ce combat avec elle-même. Désormais toute à sa mission, elle pourra refouler ses larmes, aller où Dieu veut qu'elle aille... Cette fin d'acte est d'un beau mouvement lyrique. Tout le tableau est du

dessin le plus heureux dans sa ligne ascendante et sa montée vers la lumière.

Même mouvement dans les deux tableaux qui suivent. Seulement, au tableau de Chinon, ce n'est pas dans l'âme de Jeanne, c'est dans celle du Dauphin que se fera le revirement. Nous l'avons vu au début, effacé, timide, tremblant de tous ses membres, peureux qui a peur de son ombre. C'est dans ce fantôme de Roi que Jeanne fera rentrer le courage avec le sang. Elle a su, en priant avec lui à haute voix, lui faire entendre les paroles propres à calmer, dans son âme timorée, les scrupules qui inquiétaient le triste fils d'Isabeau. Elle le rassure, elle le réconforte, elle le fait communier avec elle dans l'espérance et dans la foi. — Cette transformation morale, qui s'accomplit sous nos yeux, est encore d'excellent théâtre.

Si j'aime moins le tableau suivant, celui d'Orléans, qui nous montre Jeanne au milieu des hommes d'armes, c'est qu'il est moins original et nous rappelle davantage les choses déjà vues sur d'autres scènes. Mais, à chaque instant, des inventions charmantes fleurissent la trame du poème. Pendant le sommeil des combattants Jeanne a ramassé un peloton de laine et des aiguilles qu'une porteuse de vivres a laissés tomber. Elle rêve :

Seule une vieille tricoteuse
A pu faire ce point ni lâche, ni serré...
Ah ! de quel train accéléré,
Vertigineux, hagard, à force de courage,
Ma mère accomplissait, en marchant, cet ouvrage !

Hélas ! c'est toi qu'on me défend,
Étroit bonheur dont l'âme est pleine,
Toi que j'aimais étant enfant
Rêche douceur du fil de laine !

Et d'instinct, ses doigts reprennent les aiguilles, comme autrefois.

M. Porché a divisé sa pièce en trois parties. Après la mission et les travaux de la sainte, sa « passion. » C'est le soir du sacre. Voici revenir le père de Jeanne. L'auteur s'est plu à développer le rôle de ce paysan finaud, intéressé, et qui, dans la miraculeuse fortune de sa fille, voit surtout un prétexte à se faire exempter d'impôts. C'est la première déception de Jeanne : cette incompréhension, cette vulgarité des siens. Les autres suivront. Le Roi, qu'elle vient de faire sacrer, se refuse à courir de nouveaux risques. Et maintenant, au

lieu des voix qu'elle implore, elle n'entend plus que les refrains avinés d'une populace grossière.

Et ce sera l'agonie... La fin est d'une belle sérénité. Une fois encore le ciel s'entr'ouvre : il descend vers celle qu'il s'apprête à accueillir. Un à un, les anges saluent leur sœur, et ce n'est plus saint Michel, l'archange batailleur, c'est Gabriel, ange de l'Annonciation, qui apparaît à la martyre et lui révèle le grand secret : la vertu de la souffrance.

Mon nom est Gabriel et je viens dans ta voie
Pour t'annoncer la paix et t'annoncer la joie.
Par-dessus les combats dont le siècle est rempli,
Et qui tous, quelque jour, sombreront dans l'oubli,
Je viens, indifférent au tumulte des armes,
Recueillir, exalter tes précieuses larmes.
Ce qui, Jeanne, de toi demeure universel,
Tient dans cette eau brûlante et dans cet âcre sel.

Telle est la loi. La couronne suprême est celle du martyre : c'est d'être morte sur le bûcher qui a fait Jeanne immortelle. Ainsi ce noble poème se termine sur une note d'apaisement.

La Vierge au grand cœur n'a pas reçu du public l'accueil dont elle était digne. Habitué à voir la vie de Jeanne d'Arc servir de prétexte à des pièces à spectacle, le public a été déconcerté par une œuvre tout intérieure. Cela même a nui à son succès, qui fait sa nouveauté et lui donne son prix.

La pièce a été montée avec un goût très délicat, auquel je ne vois qu'une défaillance : l'affreux décor cubiste du premier tableau. Mme Simone a joué le rôle écrasant de Jeanne avec tout son cœur et tous ses nerfs ; elle y a mis une ardeur, une variété de ressources qui l'ont fait justement couvrir d'applaudissements. M. Blanchar a composé une très curieuse et pittoresque figure de Charles VII, mais tout de même une figure de roi trop piteuse. L'ensemble est d'une belle tenue et fait honneur au vaillant théâtre de la Renaissance.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le débat sur la suppression de l'ambassade de France auprès du Saint-Siège s'est terminé le 2 février. Dès le premier jour, le rapporteur, M. Henri Simon, avait déclaré : « Les discours ne changeront rien, car les positions sont déjà prises. » Le régime parlementaire, tel que le comprenaient les grands libéraux d'autrefois, n'est plus guère, en effet, qu'une fiction qui recouvre la dictature d'un parti; les décisions sont prises en dehors du Parlement. Le cartel des gauches ne demande pas à ses adhérents de voter selon leur conviction, mais de suivre leurs chefs de file; peut-être ne serait-ce pas un grand mal, si les délégués du cartel au gouvernement exerçaient le pouvoir avec leur parti pour le pays et non pour le parti. Les orateurs de l'opposition ont jusqu'au bout soutenu une lutte qui fait autant d'honneur à leur courage qu'à leur talent. MM. Serot et de Tinguy du Pouët demandaient que le chapitre 9 du budget des Affaires étrangères fût renvoyé à la commission; le vote de leur motion signifierait que la Chambre entend maintenir l'ambassade : c'est sous cette forme indirecte que se posait la question si grave des rapports de la France avec le Saint-Siège. M. Louis Madelin, dans une éloquente improvisation, montra, l'histoire en main, la contradiction entre l'intérêt national et l'esprit de parti : « M. Herriot, homme d'étude et de réflexion, s'il attache son nom à une aventure désastreuse, sera jugé sévèrement par l'histoire. » M. Georges Leygues, avec l'autorité de son expérience et de ses services, évoqua en un superbe langage, la puissante personnalité morale du Saint-Siège : « Il a pour lui la durée : alors que toutes choses ont changé, que des révolutions ont eu lieu, que des empires se sont écroulés, que des dynasties ont disparu, il est toujours debout. Il connaît, lui aussi, des orages et des crises; il a des ennemis. Mais il est difficilement vulnérable, car son pouvoir repose sur

une idée; il est plus puissant sans temporel; sa durée fait sa force. Le Saint-Siège n'est pas un État, mais il ne dépend d'aucun État; sa souveraineté n'a pas de frontières; elle est universelle; c'est pour cela que le Saint-Siège est puissant; c'est pour cela que des nations protestantes se sont fait représenter auprès de lui. » M. Leygues adresse un dernier appel au Président du conseil : « il ne peut pas ne pas apercevoir les répercussions et les incidences de la suppression de l'ambassade du Vatican. » Il doit ménager les susceptibilités des catholiques « plus vives qu'avant la guerre »; il ne doit pas rompre l'union des Français.

Mais voici M. Herriot à la tribune. Les nobles paroles de M. Leygues ne l'ont pas convaincu ; il tient à la suppression de l'ambassade comme à une conséquence de la séparation de l'Église et de l'État; donc, pas de relations avec le Saint-Siège. Mais la section compétente du Conseil d'État a émis, sur l'application du Concordat en Alsace et Lorraine, un avis que le Gouvernement tient pour bon, — il l'a déclaré en réponse à une question de M. Albert Milhaud; — le Concordat restera donc en vigueur dans les provinces recouvrées, tant que le Parlement n'en aura pas décidé autrement; en conséquence, « le Gouvernement propose, d'accord avec la Commission des finances, de maintenir à Rome, pour les affaires d'Alsace, un fonctionnaire qui portera vraisemblablement le nom de chef de mission; il serait accompagné d'un archiviste et d'un conseiller appelé à le remplacer, le cas échéant. Cette mission suppose un crédit de 58 000 francs. » Coup de théâtre ! Un tel désarroi se manifeste dans les rangs du cartel, parmi ceux qui ne sont pas au courant de la combinaison, que M. Painlevé se hâte de suspendre la séance. Quoi ! depuis trois semaines, le Gouvernement s'est exténué à démontrer, contre toute raison et toute évidence, que le sort de la République laïque et du Cartel des gauches est lié à la rupture des relations diplomatiques avec le Pape, et voilà que, par un expédient, on maintient à Rome une représentation au rabais. Faudra-t-il que radicaux et socialistes avalent cette pilule amère ? Sur les bancs de l'opposition, l'opinion générale est, au premier moment, formulée dans une interruption de M. Paul Jourdain : « C'est la plus mauvaise solution qu'on puisse imaginer ! »

Mais d'abord, le Gouvernement tient à la manifestation politique qu'il a promise aux loges et aux comités radicaux. Deux députés font encore entendre de sages paroles. C'est M. Colrat qui voudrait « épargner à M. le Président du conseil le remords, un jour, d'avoir

servi contre l'intérêt national l'intérêt d'un parti ». Et c'est M. l'abbé Lemire qui, en quelques phrases heureuses, résume toute la substance de la grande tradition française : « Un ambassadeur là-bas, c'est un prolongement de la France ; c'est le Pape protégé dans son rôle de pacificateur... Il faut que nous soyons à Rome pour y parler haut et ferme. » On vote enfin : 314 voix se prononcent pour la suppression de l'ambassade, 250 contre ; une trentaine de députés, qui votent habituellement avec le Gouvernement, se sont séparés de lui ; la plupart sont des hommes à qui l'expérience des affaires ou une haute culture a donné le sens des responsabilités, radicaux ou républicains-socialistes, tels que MM. Briand, Loucheur, Georges Leygues, et un seul radical-socialiste, M. J. Duboin.

Le lendemain, après négociations et pourparlers, la majorité, 317 voix contre 246, adopte un chapitre additionnel 61 bis du budget des Affaires étrangères pour « application du Concordat aux trois départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle ». Le cartel tout entier reste fidèle à son chef ; la droite et le centre rejettent une solution bâtarde et insuffisante, humiliante pour la France, dont les inconvénients leur paraissent surpasser les avantages. A considérer les choses de plus loin et de plus haut, toute solution qui n'est pas la rupture définitive et complète apparaît comme un moindre mal. Sur le fossé que les haines sectaires travaillent à creuser entre Rome et la France, une passerelle subsiste qui peut être utilisée jusqu'au jour où les faits viendront, comme après la rupture de 1905, prouver la nécessité de « causer » avec le Vatican et, quand on y entre, de n'y pas pénétrer par l'escalier de service. L'instrument de paix religieuse qu'était le Concordat, qu'il aurait mieux valu rajeunir que supprimer, va, une fois encore, sur un terrain difficile, faire ses preuves. Les catholiques, le clergé et les congrégations d'Alsace et de Lorraine ont toujours été, depuis 1871, à la tête de ceux qui voulaient rester Français ; il est d'un heureux symbolisme, — comme le dit M. Goyau dans *le Figaro*, — qu'entre la France et le Saint-Siège, la liaison se maintienne par l'Alsace et la Lorraine. L'avenir dira si l'expédient de M. Herriot est la pierre d'attente de l'édifice à reconstruire, ou bien le dernier et précaire vestige de ce qui fut le rayonnement historique du catholicisme français.

Pour le moment, les inconvénients de cette solution boiteuse sautent aux yeux. Il est déplorable de donner aux provinces si heureusement désannexées une représentation spéciale ; c'est encou-

rager des tendances particularistes qui n'existaient pas avant que la déclaration ministérielle du cabinet Herriot fût venue provoquer une population aussi fidèle à sa patrie qu'à sa religion et entraîner un mouvement légitime de résistance dont certains éléments suspects cherchent à profiter. Si le « chef de mission » qui sera choisi est un Alsacien ou un Lorrain, comment ces tendances particularistes ne s'en trouveraient-elles pas encouragées ? Comment découvrir un Alsacien ou un Lorrain qui ait la confiance de tous les Alsaciens et Lorrains, sans compter celle du ministère? Et si le « chef de mission » n'appartient pas aux provinces recouvrées, celles-ci ne se croiront-elles pas en droit de s'estimer mal représentées? De quelque côté qu'on envisage la situation, elle apparaît fausse, intenable. La diplomatie du Saint-Siège, quand un État traite avec elle de questions de fait, a la réputation justifiée d'être très conciliante; mais elle se montre souvent intransigeante quand un État prétend décider de sa propre autorité d'une question où les deux pouvoirs sont intéressés. Il n'est pas certain que le Gouvernement pontifical accepte d'entrer en rapports, quel que soit son titre, avec un représentant qui ne serait pas plénipotentiaire et dont la mission serait limitée à un objet restreint. Le Pape, s'il maintient à Paris un nonce ou un simple chargé d'affaires, admettra-t-il que son représentant ne soit admis à parler que des affaires d'Alsace et de Lorraine? Et si le nonce reste à Paris, M. Herriot lui remettra-t-il ses passeports en le priant d'envoyer à sa place « un chef de mission » de rang inférieur et accrédité seulement pour l'Alsace ? Quand les relations ont été renouées, le Saint-Siège s'est enquis de savoir s'il s'agissait bien d'une représentation diplomatique permanente assurée par un ambassadeur à Rome et un nonce à Paris ; s'il n'avait pas reçu une réponse affirmative, les relations n'auraient pas été reprises. L'expédient proposé par le Gouvernement et sanctionné par la Chambre apparaît plein de périls; on espère que la sagesse du Sénat, que *le Quotidien* menace de mort chaque matin, y mettra bon ordre.

Après les votes de la Chambre, la question de l'ambassade a encore fait le sujet d'un discours qui n'est pas le moins intéressant, puisqu'il émane du chef parlementaire du parti socialiste qui est en même temps le véritable chef du cartel et du Gouvernement, M. Léon Blum. Il serait dommage de passer sous silence cette curieuse manifestation, car M. Blum, avec beaucoup de dextérité, y esquisse une triple opération de délimitation du socialisme en face du radicalisme, du communisme et du catholicisme. En un

langage volontairement modéré, qui fait contraste avec l'inoubliable cri de haine qu'il proférait dernièrement, M. Blum, au nom de son parti, jette par-dessus bord les vieilles formules du radicalisme anticlérical, « le Pape souverain étranger, le Pape évêque de Rome», et, du même coup, beaucoup d'arguments dont a usé le Président du conseil : « En ce qui nous concerne, en tant que parti, nous n'aurions pas attaché à cette question de l'ambassade une importance démesurée. Nous n'estimons même pas que le régime de la séparation imposât la suppression de l'ambassade et l'on pourrait même soutenir le paradoxe que la séparation, à certains égards, peut rendre l'ambassade plus utile du fait même qu'un certain nombre de questions qui étaient automatiquement réglées par le Concordat ou par la législation interne qui y est annexée, ne peuvent plus être résolues que par voie transactionnelle. » L'aveu est intéressant à enregistrer.

Puis M. Blum explique l'attitude de son groupe : « Tout en étant un parti laïque, nous ne sommes à aucun degré et rien ne nous entraînera à être un parti antireligieux. » Cette fois, c'est d'avec le communisme qu'il s'agit de se distinguer; M. Blum rejette ce qu'il appelle « une fausse interprétation, une fausse extension du matérialisme historique tel que Marx l'a défini, et qui tendrait à faire découler logiquement de ce matérialisme historique le matérialisme philosophique, et à faire de l'irréligion, de l'athéisme, une forme nécessaire du socialisme. » M. Blum estime que l'on peut être « à la fois socialiste et catholique »; mais il reprend contre le catholicisme le vieux grief, tant de fois démenti par les faits au moins en ce qui concerne l'Église, d'être attaché à toutes les formes politiques ou sociales périmées et rétrogrades. M. Blum oppose l'Église socialiste à l'Église catholique; il s'agit, pour lui, d'établir que, des deux grands pouvoirs idéalistes internationaux, seul le socialisme est en mesure de jouer le rôle d'arbitrage et d'organisation indispensable pour instaurer, dans les États-Unis d'Europe, la paix et la prospérité, « l'entente et la coopération internationales ». On voit la thèse; elle porte loin; elle renferme tout un programme de politique intérieure et extérieure que le parti socialiste travaille à réaliser. M. Blum, dans la seconde partie de son exposé, répond au discours de M. Louis Marin et à celui qui valut à M. Herriot, le 28 janvier, les applaudissements de toute la Chambre. Sans le dire, il oppose sa méthode à celle des radicaux, trop nationaliste à son gré. M. Blum a raison; sa politique, dépouillée d'une idéologie dont l'expérience

a depuis longtemps montré les dangers et l'erreur, aboutit à faire confiance à tous les peuples, et en particulier à l'Allemagne, et à désarmer la France en attendant le règne de la fraternité universelle; elle s'oppose donc nettement à la politique définie par M. Herriot le 28 janvier, et l'on se demande comment M. Blum continue à soutenir le ministère, et pourquoi le ministère accepte d'être soutenu par les socialistes.

Y aurait-il donc deux Herriot, l'un dont le ferme langage, approuvé par toute la Chambre, s'étale sur les murs de toutes les mairies, l'autre qui se plie docilement aux injonctions de l'extrême-gauche socialiste? On a dit spirituellement que le discours du 28 janvier était « de l'Herriot sans Blum ». La vérité est que la nature impressionnable de M. Herriot subit fortement toutes les impulsions : c'est après avoir lu des rapports venus d'Allemagne et avec l'espoir d'être épaulé par le Gouvernement britannique qu'il a pris la parole le 28 janvier. Sa harangue véhémente est malheureusement encadrée entre le discours du 23 janvier, où il détruisait un élément de la grandeur française, et la fâcheuse séance du 29 où, pour dissimuler les fêlures du cartel, il reculait devant M. Blum et atténuait la portée nationale de ses paroles de la veille. En tout cas, M. Herriot a pu se rendre compte qu'il n'existe pas contre lui d'hostilité systématique; quand ses actes lui semblent conformes à l'intérêt français, l'opposition désarme et approuve.

M. Herriot a d'abord, en termes nets et vigoureux, invité M. Zinovief à s'occuper des affaires de son pays et rappelé que les Français, lorsqu'ils apportaient à la Russie leurs économies, « faisaient confiance à l'ensemble du peuple russe » et n'imaginaient pas que le Gouvernement du lendemain pût renier les dettes de celui de la veille. Puis il passe à l'Allemagne et insiste sur la persistance, sur la renaissance de cet esprit de guerre qui, en 1914, entraîna l'Empereur et le peuple allemand; il montre l'Allemagne s'armant, employant tous les subterfuges pour éluder ses engagements et s'évader du traité de paix, inculquant aux nouvelles générations, à l'école, à l'université, la haine de la France et la soif d'une revanche militaire. Il dénonce « la féodalité militaire » dont les responsabilités sont si lourdes; en Allemagne, ou plutôt dans cette Prusse qui a fait, par le fer et le feu, l'unité allemande, les institutions militaires sont étroitement solidaires des institutions sociales et politiques : monarchie, aristocratie, militarisme, les trois termes s'impliquent l'un l'autre. Le grand état-major, dont M. Herriot a

signalé la reconstitution au mépris des traités, est une institution à la fois scientifique par ses méthodes de travail et féodale par son recrutement social. On ne tuera en Allemagne l'esprit de guerre que si l'on parvient à déprussianiser l'esprit allemand. « Avoir désarmé les mains, ce n'est rien tant qu'on n'a pas désarmé les esprits, les volontés et les âmes. » C'est un résultat que l'on ne peut espérer obtenir à brève échéance ; il y faudra de longues années. Il n'y a pas de système diplomatique ou contractuel qui puisse supprimer ce que M. Romier appelle si justement « le rapport de masses », c'est-à-dire le fait que l'Allemagne a vingt millions d'habitants de plus que la France.

M. Herriot cherche les conditions de la sécurité française. Tant que notre armée est sur le Rhin la sécurité est réalisée, non seulement pour nous mais pour tous les États européens signataires du traité de Versailles. La France ne veut ni faire de l'impérialisme, ni annexer un morceau quelconque de territoire, mais elle entend travailler en paix. M. Herriot prononce, au milieu des applaudissements, cette phrase dont il faut prendre acte : « Ce qu'il est indispensable de dire, c'est que notre installation sur le Rhin est la condition essentielle et peut-être même, hélas ! la condition dernière de notre sécurité. » D'ailleurs « l'acceptation par la France du régime actuel du Rhin est la conséquence de promesses qu'on nous avait faites de nous donner des traités de garantie ; » le Président du conseil rappelle les faits et les dates qui prouvent que « le régime de l'occupation de la rive gauche du Rhin a été lié aux traités de garantie ». Les États-Unis et l'Angleterre ne nous ont pas donné la certitude de leur concours ; ils restent donc nos débiteurs. « Lorsque mon pays est engagé et menacé à ce point, j'ai le droit de me tourner vers nos alliés et vers nos amis, et de leur dire : lisez vous-mêmes les textes, et voyez si votre parole n'a pas été engagée. »

Ainsi, tout se ramène à l'insoluble problème de l'alliance franco-anglaise. M. Herriot a raison de dire : « la simple assurance qu'une agression de l'Allemagne se heurterait à la résistance des États-Unis et de l'Angleterre la rendrait impossible » ; mais il faudrait ajouter que cet engagement, l'Empire britannique, c'est-à dire l'Angleterre avec ses Dominions, ne le prendra jamais, car telle est la loi des peuples insulaires et des dominations maritimes. De plus il faut toujours spécifier que la garantie de la paix européenne est dans le respect des traités qui organisent l'Europe orientale, notamment la Pologne et la Roumanie. Une agression allemande en Haute-Silésie ou dans le « corridor » de Dantzig serait exactement l'équivalent

d'une attaque contre la Belgique ou la France. L'esprit anglais commence à s'habituer à l'idée que la Pologne, ressuscitée par le traité de Versailles, est un élément indispensable de l'ordre européen, mais il est encore loin d'avoir compris que l'intérêt britannique est engagé dans l'intégrité de la Pologne. A Dantzig, le haut-commissaire anglais se montre souvent plus favorable aux intérêts allemands qu'à ceux de la Pologne. Avec le consentement des intéressés et sous la garantie de la Société des nations, des retouches amiables pourraient être apportées aux traités qui établissent le statut de l'Europe nouvelle; mais toute modification par la violence de l'état de choses créé par les traités, où qu'elle se produise, entraînerait l'effondrement de tout l'édifice. Un engagement formel de l'Angleterre serait certainement, pour la France et la Belgique, une garantie de sécurité; à contracter un tel engagement, à l'étendre même à l'Europe orientale, l'Angleterre ne risquerait guère, car il suffirait de sa parole pour prévenir toute menace, mais un tel engagement répugne à l'opinion et aux traditions britanniques et heurte les intérêts des Dominions. Quel texte nouveau, d'ailleurs, pourrait être plus solennel, plus précis, plus obligatoire que le pacte de la Société des nations qui lie tous les signataires? Il faut trouver autre chose de plus pratique et de plus effectif. Avant que l'Allemagne devienne une démocratie pacifique, ou avant que se réalisent les rêves de fraternité internationale de M. Blum, une longue période d'attente s'écoulera pendant laquelle la France veut être tranquille : pour cela, elle fera bien d'abord de compter sur elle-même, sur son armée, puis sur les peuples continentaux qui ont les mêmes intérêts qu'elle et avec lesquels elle a conclu des alliances sanctionnées par la Société des nations. Et puis n'oublions pas que, comme l'a dit M. Herriot, le secret de la paix et de la guerre est sur le Rhin.

Le discours de M. Herriot a été accueilli par les Allemands avec une profonde surprise, suivie d'un déchaînement de fureur; ils n'ont pas compris que leurs fautes produiront toujours, en France, le même résultat; il y aura toujours, en face de l'Allemagne, une sentinelle qui relève une autre sentinelle et qui sera elle-même relevée. « M. Herriot, écrit la *Gazette du Rhin et de Westphalie*, n'a pas eu honte de défendré ouvertement devant la Chambre la thèse de Clemenceau, de Poincaré et de Foch. » La *Gazette de Francfort* n'est guère moins violente : « Jamais le Président du conseil français n'avait si nettement affirmé sa défiance à l'égard de l'Allemagne. » En Angleterre, la presse conservatrice a été, en général, très réservée dans ses commentaires sur

le discours du 28 janvier; mais la presse libérale-radicale a laissé déborder sa colère et s'est mise à discuter, avec une âpreté renouvelée, le problème des dettes. Sur ce sujet, la réponse de M. Winston Churchill à la note française, publiée le 9 février, n'est guère satisfaisante. M. Chamberlain, dans son discours de Birmingham (31 janvier), tout en proclamant la nécessité de garantir la sécurité de la France, insiste aussi sur l'intention des Alliés d'observer scrupuleusement les obligations que leur impose le traité. D'accord, pourvu qu'il ne faille pas lire entre les lignes que l'Angleterre envisage dans un avenir proche l'évacuation de Cologne. Ainsi, que ce soit en Allemagne ou en Angleterre, la méthode de confiance et de renoncement qu'a adoptée M. Herriot ne lui a pas donné les résultats qu'il espérait ; le cri d'angoisse qui lui fait honneur et qui est en même temps un acte politique, apparaît comme isolé et, pour ainsi dire, en l'air dans l'ensemble de sa politique, et il est en même temps l'aveu de la faillite de sa diplomatie.

Des complications surgissent en Orient ; elles sont la conséquence de la défaite des Grecs en 1922 et du recul des Alliés devant la Turquie à Lausanne. Le patriarche œcuménique grec réside de temps immémorial sur la Corne d'or, dans ce quartier de Stamboul qu'on appelle le Fanar. Le 29 janvier, à six heures du matin, la police turque, sur l'ordre venu d'Angora, réveillait le patriarche Constantin VI et, lui laissant à peine quelques minutes pour préparer son départ, l'embarquait à la gare de Sirkedji et le conduisait à la frontière d'où il gagnait Salonique. Que s'était-il passé?

Le traité de Lausanne et les conventions annexes admettent et réglementent, entre la Grèce et la Turquie, un échange de populations. Tous les Hellènes d'Anatolie qui ont survécu aux guerres, aux massacres, à la famine et aux maladies ont quitté leur pays et sont aujourd'hui réfugiés en Grèce ; ceux de la Thrace turque ont suivi la même route. En échange, les Turcs de Macédoine ont été dirigés sur l'Anatolie. Le traité prévoit une exception en faveur des Turcs de la Thrace grecque et des Grecs de Constantinople « établis » dans la ville avant le 30 janvier 1918. Sur le sens du mot « établis », un désaccord est soumis à la Cour de La Haye ; le sort de 50 000 Grecs en dépend ; mais déjà, sur 380 000 Grecs que comptait Constantinople, 180 000 sont partis; bientôt peut-être il n'en restera plus que 150 000, moins encore sans doute, car beaucoup de ceux qui sont autorisés à demeurer préfèrent partir. 1 500 000 Grecs sont ainsi venus s'établir dans la République hellénique; la

population d'Athènes a doublé et l'on ne saurait trop admirer l'ingéniosité avec laquelle le Gouvernement, aidé par des initiatives privées helléniques et américaines, a pourvu à l'établissement de tous ces malheureux et leur a donné du travail ; les terres incultes sont colonisées, des industries nouvelles prospèrent; l'émigration des chrétiens qui achève de ruiner l'Anatolie va faire la fortune de la Grèce. En échange, 370 000 musulmans de Macédoine se sont établis en Anatolie ; beaucoup ont péri malgré la bonne volonté du Gouvernement, car, en Turquie, presque tous les médecins étaient chrétiens et ont émigré ; les épidémies achèvent de détruire une population déjà décimée par les guerres. Ces migrations de peuples ne vont pas sans d'atroces souffrances physiques et morales ; on les présente comme une conséquence du principe des nationalités ; elles en sont en réalité une barbare exagération. Depuis les rois assyriens et Timour, le monde n'a rien vu d'aussi atroce que la destruction des populations chrétiennes d'Anatolie par les Turcs.

L'affaire du patriarche est une conséquence des échanges de populations. Élu en décembre dernier, Mgr Constantin VI ne résidait pas effectivement à Constantinople avant 1918 ; il était, en tant qu'individu, « échangeable ». L'était-il en tant que patriarche ? La commission mixte d'échange composée de quatre Grecs, quatre Turcs et trois neutres désignés par la Société des nations, avait demandé qu'il fût sursis provisoirement à l'expulsion et fait observer qu'en tout cas, Mgr Constantin ne pouvait quitter la ville sans un passeport délivré par la Commission. C'est sur ces entrefaites que le Gouvernement turc l'a fait expulser sans égards ni pour sa qualité, ni pour son caractère. Par une déclaration du 10 janvier 1923, Ismet pacha, à Lausanne, renonça au transfert du patriarcat au Mont Athos, moyennant qu'il ne s'occuperait plus d'affaires civiles ou politiques, mais uniquement des intérêts religieux de ses ouailles. Les Turcs cherchent maintenant à se débarrasser du patriarcat par un biais ; le gouvernement d'Angora allègue que le Saint-Synode est libre de choisir un autre patriarche pourvu qu'il ne soit pas « échangeable » ; mais une telle restriction à la liberté de l'élection équivaut en fait à la suppression, attendu que les archevêques électeurs ne résident pas à Constantinople. Si les Turcs avaient l'intention de respecter leurs engagements de Lausanne dans leur esprit, il leur était d'autant plus facile de faire une exception pour le patriarche que les évêques sont traditionnellement réputés avoir élu domicile au siège du patriarcat. Le fonctionnement du patriarcat à Constanti-

nople devient de plus en plus précaire; le patriarche n'a en effet, sur les Églises nationales autocéphales de Russie, de Serbie, de Roumanie, de Bulgarie et même de Grèce, qu'une primauté d'honneur sans juridiction ; la Roumanie vient même d'élever le métropolite de son Église à la dignité de patriarche. La disparition des Grecs de l'Empire ottoman, en dispersant le troupeau, frappe le pasteur qui n'a plus sous sa houlette que les Grecs de Constantinople, ceux de Thrace et de Macédoine grecque. En rendant impossible au patriarche la résidence au Fanar, les Turcs espèrent détruire, dans leur ancienne capitale, le dernier vestige de la grandeur chrétienne. Il n'est pas étonnant que le gouvernement d'Angora qui a supprimé le califat musulman cherche à expulser le patriarcat chrétien; il est laïcisateur jusqu'à l'absurde.

En Grèce, à la nouvelle de l'expulsion, l'émotion fut vive; on parla de mobilisation, d'ultimatum. Les diplomaties occidentales intervinrent pour recommander le calme et la modération à Athènes comme à Angora. Les ambassadeurs turcs à Londres et à Paris reçurent l'ordre d'avertir les Gouvernements anglais et français que toute démarche pour la rentrée du patriarche Constantin à Constantinople serait considérée comme un acte inamical. Les Turcs profitent jusqu'à l'abus des intentions pacifiques de l'Europe et cherchent à grandir, par un succès diplomatique apparent, le renom de leur puissance parmi les musulmans du monde dont ils encouragent les tendances xénophobes. Le gouvernement d'Athènes se propose de soumettre le différend soit au Conseil de la Société des nations soit à la Cour permanente de La Haye; même d'un débat juridique peuvent sortir de grosses complications politiques. Pour le moment, de toutes les parties du monde chrétien, les sympathies vont au prélat errant qui incarne, avec de glorieux souvenirs, l'ombre de ce qui fut l'un des grands pouvoirs spirituels chargés de conduire le troupeau du Christ; et, en présence de cette grande tribulation des églises de Russie et de Byzance, la catholicité s'émeut et se demande si le temps ne serait pas venu, pour les chrétientés d'Orient, d'oublier les griefs archaïques de Photius et de Michel Cérulaire pour dresser, en face des puissances de destruction, le front unique de l'Évangile.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-CINQUIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1er Janvier

Pages.

LE CŒUR ET LE SANG, première partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française 5

LE PROTOCOLE DE GENÈVE ET LA RÉDUCTION DES ARMEMENTS, par ***. 39

MÉMOIRES. — II. *ANNÉES DE COLLÈGE (1830-1838)*, par LE DUC DE BROGLIE. . 55

LES ÉTAPES DU XVIIIe SIÈCLE. — IV. *LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LES IDÉES RELIGIEUSES*, par M. VICTOR GIRAUD 79

LA DERNIÈRE CAMPAGNE DU *GAULOIS*. — *JOURNAL DU COMMANDANT*. I. (1915), par M. LE COMMANDANT MORACHE. 115

HIPPOLYTE TAINE, par F. BRUNETIÈRE. 147

AURÉLIE TEDJANI, PRINCESSE DES SABLES. — I. *UN MARIAGE D'AMOUR*, par Mme MARTHE BASSENNE 162

L'ÉQUIPEMENT HYDRAÉRIEN DES PORTS FRANÇAIS, par M. GEORGES G.-TOUDOUZE. 187

LA REINE DE L'OMBRE. — IV. *UN ÉTRANGE NOCTURNE*, par M. ANDRÉ DEMAISON. 198

REVUE LITTÉRAIRE. — *PETITES ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE COMPARÉE*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 214

REVUE DRAMATIQUE. — *LA REPRISE*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 226

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 230

Livraison du 15 Janvier

LE CŒUR ET LE SANG, deuxième partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française. 241

CHATEAUBRIAND ET L'OCCITANIENNE, par M. VICTOR GIRAUD. 272

L'ÉCHEC DU SÉPARATISME RHÉNAN. — I. (*1918-1923*), par M. GUY DE TRAVERSAY. 304

MÉMOIRES. — III. *LES SALONS DE PARIS EN 1840*, par LE DUC DE BROGLIE . . 328

AURÉLIE TEDJANI, PRINCESSE DES SABLES. — II. *LA VIE A AIN-MAHDI*, par Mme MARTHE BASSENNE 353

L'AVENIR DE LA SIDÉRURGIE, par M. LOUIS DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences 382

Pages.

UN HISTORIEN DE LA FRANCE POLITIQUE, M. LOUIS MADELIN, par M. GEORGES GOYAU, de l'Académie française 400

LE TORPILLAGE DU *GAULOIS*. — *JOURNAL DU COMMANDANT*. II. (1916), par M. LE COMMANDANT MORACHE. 425

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *UN PETIT FILS DE LUCRÈCE*, par M. LOUIS GILLET. 454

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 470

Livraison du 1er Février

LE CŒUR ET LE SANG, troisième partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française. 481

LETTRES D'ALFRED DE VIGNY A VICTOR HUGO (1820-1831), par M. LOUIS BARTHOU, de l'Académie française 513

NOUVEAUX PROBLÈMES MAROCAINS, par M. HENRY BIDOU. 538

LE LANGAGE ET L'INTELLIGENCE, par M. CHARLES RICHET, de l'Académie des Sciences 555

AURÉLIE TEDJANI, PRINCESSE DES SABLES. — III. *AU SERVICE DE L'INFLUENCE FRANÇAISE*, par Mme MARTHE BASSENNE 573

MÉMOIRES. — IV. *DÉBUTS DANS LA DIPLOMATIE*, par LE DUC DE BROGLIE. . . 598

L'ÉCHEC DU SÉPARATISME RHÉNAN. — II. Par M. GUY DE TRAVERSAY. 631

A L'EXPOSITION RONSARD, par M. PIERRE CHAMPION 645

PROBLÈMES DE LA VIE ET DE LA MORT. — *LES COLLOÏDES*, par M. CHARLES NORDMANN 657

REVUE LITTÉRAIRE. — *DELPHINE GAY*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 688

REVUE MUSICALE. — *L'ARLEQUIN*, par CAMILLE BELLAIGUE. 701

M. JONNART A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par M. VICTOR GIRAUD. 707

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . 710

Livraison du 15 Février

LE CŒUR ET LE SANG, dernière partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française. 721

LETTRES DE CHARLOTTE, IMPÉRATRICE DU MEXIQUE, par Mme LA COMTESSE DE REINACH FOUSSEMAGNE. 749

UNE GRANDE LIBÉRALITÉ AMÉRICAINE, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française. 785

J.-B. DE LA SALLE ET LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES, par M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française. 796

LA FAILLITE DE LA MÉTAPHYSIQUE BOLCHÉVISTE. — I. Par M. SERGE DE CHESSIN. 811

LE LIVRE DE RAISON. — VIII. *LE LIVRET MILITAIRE*, par M. J. DE PESQUIDOUX. 838

POÉSIES. — *LA TENDRE EFFIGIE*, par Mme HÉLÈNE SEGUIN. 860

LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE L'ALLEMAGNE EN 1925, par M. GEORGES BLONDEL. 865

AURÉLIE TEDJANI, PRINCESSE DES SABLES. — IV. *LA FIN D'UN RÈGNE*, par Mme MARTHE BASSENNE. 880

ALFRED DE VIGNY DANS LES PYRÉNÉES, par M. ARMAND PRAVIEL. 899

LA STEPPE, première partie, par M. ANTONE TCHÉKHOV. 916

REVUE DRAMATIQUE. — *LA VIERGE AU GRAND CŒUR*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 944

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON. . . 948

Paris. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 57539.

Page.
ES
. 408
LE
. 422
T. 454
. 470

a-
. 481
R-
. 512
. 528
es
. 555
CE
. 573
. 598
. 631
. 645
D-
. 657
. 688
. 701
. 707
. 710

ie
. 721
DE
. 749
a-
. 785
N,
. 796
N. 811
X. 838
. 860
L. 865
ar
. 880
. 899
. 916
de
. 944
. 948